




600003740K

DE L'INFLUENCE

DES FEMMES

SUR

LES MOEURS ET LES DESTINÉES DES NATIONS.

II.

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,
Breveté pour les presses mécaniques et à vapeur,
Rue des Jeuneurs, n° 14.

DE L'INFLUENCE
DES FEMMES
SUR LES MŒURS
ET
LES DESTINÉES DES NATIONS,

SUR LEURS FAMILLES ET LA SOCIÉTÉ,

ET DE L'INFLUENCE DES MŒURS SUR LE BONHEUR DE LA VIE.

Par Madame F. Mongellaz.

TOME SECOND.



PARIS.
L.-G. MICHAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
PLACE DES VICTOIRES, Nº 3.
M. DCCC. XXVIII.

DE L'INFLUENCE

DES FEMMES

SUR

LES MOEURS ET LES DESTINÉES DES NATIONS.

SUITE DU LIVRE PREMIER.

CHAPITRE XXVII.

De l'influence des Femmes en Afrique.

Ici, comme en Asie, nous retrouvons l'influence de notre sexe sur les nations qui ont eu leurs jours de gloire et de puissance; et là où il ne reste de leur ancienne grandeur que des ruines, aux femmes il ne reste plus aussi que des souvenirs : telles sont les destinées de l'Égypte et celles des femmes dans ces contrées.

Égyptiennes.

Osiris, qui aurait voulu civiliser tout l'univers, commença par l'Égypte, qui fit ensuite jaillir si

loin les faisceaux de lumière qu'elle avait reçus, comme pour réaliser les vastes et généreux projets de son législateur. Pour opérer les réformes les plus importantes dans les mœurs, les usages des Égyptiens, pour leur dicter des lois, leur découvrir les plus riches trésors de l'agriculture, il fut puissamment secondé par les vertus et les talens de sa compagne, la belle et sage Isis, qui leur apprit elle-même à cultiver le blé, le lin, à filer cette plante et à la tisser. Ce fut elle encore qui les gouverna pendant que son époux alla porter au loin les bienfaits de ses découvertes.

Pour faire élever des temples, bâtir des villes, pour adoucir un peuple grossier et féroce, Osiris n'employa d'autre moyen, d'autre enchantement que son éloquence et celle de neuf jeunes vierges, habiles musiciennes, dont la beauté presque idéale et l'imagination poétique firent entrevoir aux Égyptiens un autre monde que la terre, une autre force que la force physique; et ils se soumirent à l'influence de la sagesse, du génie et des grâces. Cette sagesse, ce génie des arts, ce goût du beau dont ce peuple avait reçu les prémices, l'agrandirent au milieu des autres nations, et pendant long-temps firent de l'Égypte un empire florissant.

En abandonnant la vie errante de la chasse et du brigandage pour les doux travaux de l'agriculture, des sciences et des arts, les Égyptiens sentirent le besoin de trouver dans leurs demeures des

femmes aimables, aussi dignes d'amour que de confiance; et ils s'occupèrent de leur éducation avec un soin qui prouve que c'était entre leurs mains qu'ils plaçaient leur bonheur. C'étaient les reines et les dames de la cour qui provoquaient et entretenaient en eux l'émulation des sciences et des arts; elles assistaient aux fêtes, étaient l'âme de la société, où elles apportaient autant de décence que d'amabilité. Les Égyptiens ne pouvaient alors plaire aux femmes que par le mérite et la sagesse. Le seul désir d'attirer les regards d'une personne charmante, produisait des efforts étonnans de vertu et de courage. Les beautés de Memphis surtout faisaient naître de grandes passions; mais on ne reconnaissait l'intelligence de deux amans qu'à la réserve plus attentive de l'une, à la conduite plus noble et plus irréprochable de l'autre (1). A cette époque l'honneur et l'amour, toujours unis, se mêlaient à tout. La poésie était interdite à tout homme convaincu de mœurs basses et déréglées. Les Égyptiens se croyaient tous égaux, tous nobles descendans de Cham. Aucune profession n'était regardée avec mépris, et tous les arts marchaient à grands pas vers leur perfection.

Ce n'est pas dans ce temps où les Égyptiens s'élevaient à un si haut rang de mérite et de gloire qu'ils auraient pu être à l'égard de leurs femmes

(1) *Sethos ou Histoire tirée des monumens et anecdotes de l'ancienne Égypte.*

des tyrans jaloux et barbares! Ce n'est point alors qu'ils auraient songé à les tenir si rigoureusement enfermées, à faire mutiler leurs pieds, à rendre même des lois qui menaçaient de la peine de mort quiconque ferait des chaussures à une femme! Ce n'est pas non plus à cette époque que les femmes, comme le dit M. de Caylus, n'étaient occupées tout au plus qu'à nourrir des scarabées, des musaraignes et autres petits animaux sacrés. Non, elles étaient alors chargées des emplois les plus glorieux, les plus importans, des tâches les plus honorables : ce peuple grave et sage ne craignait point, dans ces temps anciens, de leur remettre les rênes d'un grand empire, de les charger de négociations délicates et de transactions de commerce; c'était même à leur sollicitude qu'une loi confiait le soin de veiller et de pourvoir aux besoins des vieillards, des pauvres, des infirmes. Leur éducation était en général soignée : les épouses des prêtres se faisaient surtout remarquer par leurs talens, par la sagesse de leur conduite; aussi magnifiques que les vestales, elles portaient une tunique de fin lin, une mante de soie brodée d'or, attachée sur l'épaule gauche avec une pierre précieuse; elles étaient coiffées en cheveux avec des aigrettes brillantes, et se paraient de colliers, de boucles d'oreilles, de bracelets de perles. Leurs filles étaient élevées dans le collége sacerdotal : elles assistaient à l'école de la langue où l'on parcourait tous les genres de poésie pour en faire l'ap-

plication ou à la composition de l'histoire, ou à l'exposition des différens devoirs de la vie, et à la peinture des passions. On les exerçait particulièrement à la musique. Elles faisaient partie des cérémonies sacrées et présentaient elles-mêmes les offrandes. Comme Ève, ces jeunes prêtresses n'avaient de voile que leur innocence, n'étaient couvertes que de la sainteté religieuse et de l'honnêteté publique. Mais on ne peut impunément violer aucune loi de la pudeur sans qu'il en résulte des conséquences terribles pour les mœurs; car ne sont-ce pas ces mêmes cérémonies religieuses, ces mystères d'Isis d'abord si respectables, qu'on vit dégénérer et donner lieu à ces cérémonies infâmes trop célèbres et trop répandues?

De ce temps couvert de la poussière de tant de siècles, il nous reste encore le souvenir d'une illustre princesse, fille unique de Mycérénus, le plus sage, le plus aimé des premiers rois d'Égypte. Par sa piété filiale, ses vertus et ses charmes, cette princesse faisait le bonheur de son père; et rien ne put le consoler de sa mort. Il fit rendre à sa mémoire des honneurs qui subsistaient encore au temps d'Hérodote. Cet historien nous dit que dans la ville de Saïs on brûlait pendant tout le jour des parfums près du tombeau de cette tendre fille, et que des lampes y restaient allumées pendant toute la nuit.

Ce qui prouve encore combien notre sexe tenait alors un rang distingué dans le cœur et la

pensée des Égyptiens, c'est le genre de supplice que les ennemis de Psaméticus imaginèrent de lui infliger après l'avoir vaincu : sous les yeux de ce roi malheureux ils obligèrent sa fille d'aller puiser de l'eau dans le fleuve. Ce spectacle lui fut plus sensible et plus douloureux que la perte de son trône et de sa liberté.

Si cette influence des femmes n'a pas été générale et continue, on la retrouve pourtant aux époques les plus remarquables et les plus glorieuses de l'histoire d'Égypte.

Au temps des Pharaons, tandis que tout un peuple s'empresse d'obéir aux ordres cruels qui leur commandent de faire périr les enfans mâles des Hébreux, on voit les sages-femmes conserver à leurs risques et périls tous ceux qu'elles reçoivent à la vie, et par ce refus courageux à la volonté d'un tyran sauver Israël en sauvant son libérateur. Et la fille de Pharaon, devenue par le plus heureux hasard la mère adoptive de Moïse, n'a pas moins de droits à la reconnaissance de ce peuple privilégié du ciel.

Les femmes n'eurent-elles pas une grande part à ce temps de gloire et de félicité, appelé l'âge d'or de l'Égypte? Les Arsinoë, les Bérénice, ne méritent-elles pas d'être associées à la mémoire de ces souverains qui surent augmenter la puissance de leurs peuples sans nuire à leur bonheur, et les éclairer pour les rendre meilleurs et plus sages?

Ptolémée-Soter, qu'aucun de ses successeurs

n'égala par les qualités du cœur, avait une grande confiance dans Bérénice et se laissait diriger par ses conseils. C'est à sa prière qu'il nomma pour héritier du trône son fils Ptolémée-Philadelphe, de préférence aux enfans qu'il avait eus de sa première femme ; et si ce choix ne fut pas le plus juste, il fut le plus avantageux à l'Égypte, qui, sous ce règne, vit refleurir les arts, les sciences, et ses richesses s'accroître par les progrès du commerce et de la navigation. Tous ces bienfaits étaient dus autant à Arsinoë qu'à Philadelphe; car, si ce roi aimait son peuple, la gloire et les lettres, cet amour était sans cesse excité, échauffé par l'âme sensible, par la brûlante imagination de sa compagne, qui du fond de son palais, comme une providence invisible, répandait les lumières et la prospérité dans ses vastes États.

Ce fut pour venger une sœur que Ptolémée-Évergète porta ses armes en Syrie dont il fit la conquête. Et encore attribue-t-on la gloire de cette conquête à sa femme Bérénice, qui avait promis aux Dieux sa superbe chevelure s'il revenait vainqueur. Placée au rang des constellations, cette chevelure perpétue la mémoire d'une reine qui préféra le triomphe de son époux au triomphe de ses charmes.

A l'âge d'or succéda celui des vices et des crimes. Le palais des rois en était le théâtre; et le peuple, à la fois spectateur, victime et toujours imitateur, se vit déchiré par des guerres civiles ou abruti par

la tyrannie. Les femmes, ardentes dans leurs passions, surpassèrent les hommes en cruauté : mères dénaturées, sœurs barbares, épouses infidèles, on frémit au souvenir des épouvantables effets de l'ambition et de la jalousie d'un sexe qui ne semble organisé que pour éprouver de doux et généreux sentimens. Toutefois, nous devons en excepter Arsinoë, sœur et épouse de Ptolémée-Philopator : le mérite et les vertus de cette reine contrastaient d'une manière frappante avec les vices de son époux, qui, insatiable de voluptés, esclave d'un ministre plus dépravé encore, fut le bourreau de sa famille, le tyran de son peuple et le persécuteur des juifs. Aussi Antiochus n'hésita-t-il pas à déclarer la guerre à un tel souverain pourr eprendre la Palestine et la Phénicie : il crut n'avoir à combattre qu'un prince lâche, cruel, sans ascendant sur ses sujets; et il trouva une reine belle, courageuse, qui le défit à la tête d'une armée qu'elle enflammait par son éloquence et l'exemple de sa valeur. Arsinoë fut martyre de son amour pour le peuple qui s'était révolté contre l'odieuse oppression de Ptolémée et de son ministre; elle osa justifier les rebelles en présence du tyran, et le tyran la fit mourir. Privé de sa compagne, et tombé sous l'avilissante influence d'Agatoclée sa maîtresse, Ptolémée ne mit plus aucun frein à sa dépravation. Ses vices augmentèrent encore ainsi que les maux de l'Égypte; et il finit ses jours dans l'abrutissement, laissant pour successeur un fils aussi

méprisable que lui. Heureusement pour son peuple que la mort vint promptement l'en délivrer et placer sur le trône sa veuve, bien plus digne que lui de l'occuper. Et si Cléopâtre ne put rendre à l'Égypte son état florissant, du moins elle fit le bonheur de ses sujets, qui pouvaient se reposer avec confiance sous son sage gouvernement.

Depuis elle, les femmes ne jouèrent qu'un rôle abject et odieux jusqu'à la fameuse Cléopâtre, dont l'influence s'étendit sur le sort du monde, en soumettant les vainqueurs du monde à ses lois : beauté voluptueuse et parfaite, esprit supérieur, adroit et brillant, sciences rares, grâces, talens, Cléopâtre avait tous les moyens de séduire ; elle en usa largement et toujours aux dépens des mœurs, de la morale et de l'humanité. Ainsi nous la voyons, pour régner seule, anéantir les droits d'un frère et d'une sœur en les faisant périr. Nous voyons l'amour qu'elle inspire n'être jamais qu'un poison corrupteur et funeste : plusieurs achètent de leur vie le bonheur d'en être aimés quelques heures. L'âme de César s'amollit auprès d'elle. Antoine est subjugué par ses charmes ; et ce grand capitaine se couvre de honte aux yeux de l'univers qui l'avait admiré ; pour la suivre il abandonne ses légions, cède la victoire à son rival, laisse les destinées de Rome se décider sans lui, tandis qu'il va disputer avec sa maîtresse, de luxe, de parure et d'amour. Pour elle, il a oublié ses intérêts, sa gloire, son honneur, sa belle et vertueuse com-

pagne, et pour prix de tant de sacrifices, la perfidie de Cléopâtre ne lui laissa de ressources que la mort. Cette superbe reine s'était servie du pouvoir de ses charmes autant pour satisfaire son ambition que ses criminelles amours; elle s'en était servie pour conserver et agrandir ses Etats; mais un empire accordé à de si fragiles avantages ne pouvait long-temps se soutenir; aussi fut-il détruit quand la beauté de Cléopâtre commença à se flétrir; il fut détruit quand elle ne fut plus assez puissante pour captiver Octave; et Octave, dégagé de l'influence magique de ses attraits, ne vit en elle qu'une reine qui avait abusé de tous les dons de la nature et de la fortune pour nuire et pour corrompre; il ne vit en elle qu'une femme célèbre qu'il destinait à orner son triomphe pour donner au monde une grande leçon de morale, en lui montrant dans l'abjection cette beauté merveilleuse qu'il avait adorée comme une divinité malgré ses vices et ses crimes. Mais, trop orgueilleuse pour se soumettre à sa juste destinée, Cléopâtre osa la braver en se donnant la mort. Avec elle finit l'empire de l'Égypte et celui des femmes dans ces contrées.

Toutefois, nous trouvons encore quelques glorieuses exceptions: Mauvia, reine d'une horde de Sarrasins établis en Égypte, à la tête de ses armées, devint la terreur des Romains, força l'empereur Valens à lui demander la paix, gouverna ses peuples avec sagesse, répara et rebâtit plusieurs villes

ruinées ou détruites; et, quoique musulmane, fut toujours pour les chrétiens une généreuse protectrice.

Au treizième siècle, le soudan d'Égypte partageait l'empire avec son épouse qui surpassait autant les femmes en beauté que les hommes en courage et en fermeté. Ces belles qualités lui firent donner le nom de Shaz-al-Dor (arbre de perles). Après la mort de son époux et de son fils, les Mameloucks la nommèrent reine absolue et voulurent qu'elle continuât seule à les gouverner.

Sur cette terre si célèbre et si déchue, les femmes aujourd'hui ne se font plus remarquer que par la licence de leurs mœurs et la servitude de leur sort. La tyrannie cruelle rend cruelles ses victimes; aussi les Égyptiens semblent-ils se venger de leur esclavage par l'esclavage du sexe qui est en leur pouvoir : le riche emprisonne ses femmes dans un harem; le pauvre renferme la sienne dans une hutte de terre; toutes servent à la corruption, et toutes sont méprisées, parce qu'on ne leur a laissé aucun moyen de vertu, aucun droit à l'estime et à l'amour véritable. Les hommes du peuple, traités avec barbarie, traitent de même leurs femmes et leurs enfans. Un paysan, sur un simple soupçon de galanterie, égorge sa fille et va tranquillement se promener dans un rassemblement public avec ses vêtemens encore teints du sang qu'il vient de verser : cette action atroce n'émeut, ne surprend personne; à peine daigne-t-on

s'en occuper, *ce n'est que la vie d'une femme*... Tel est l'état esclave et malheureux du sexe là où par respect pour Isis, les hommes en se mariant promettaient autrefois d'être en tout soumis à leurs femmes! Honnêtes par goût et dirigées par de nobles sentimens, alors elles présidaient au bonheur de leurs époux et à la destinée de leur pays; méprisées aujourd'hui et portées au vice par des institutions qui dégradent leur caractère, elles mettent toute leur industrie à se soustraire à la foi conjugale et n'exercent plus aucune influence utile ou honorable. Aussi, retombés dans la plus grossière barbarie, les Égyptiens ne conservent-ils rien de cette impulsion de générosité et de gloire qu'ils avaient reçue de leurs premiers législateurs; on ne retrouve plus en eux aucune trace du profond génie qui les distinguait autrefois; et la fertile Égypte ne présente de toute part que le hideux spectacle de la misère, de l'oppression et de tous les vices qui en découlent.

Peut-on douter combien elle est utile et puissante cette influence du sexe, quand on voit ce triste spectacle changer comme par enchantement sous l'empire d'une femme aimable et bienfaisante? La belle Setty-Néfysseh, par son génie, s'éleva au-dessus des entraves qui, dans ce malheureux pays, corrompent ou paralysent toutes les facultés morales de notre sexe. Et ce fut pour le bonheur de l'Égypte, qui regrettera toujours de n'avoir pas joui assez long-temps des bienfaits sans nombre et

de la prospérité qu'elle dut à son influence. Pour elle le fameux Aly-Bey fit construire un palais sur la place d'Ezbekyeh ; et, après la mort d'Aly, devenue l'épouse de Mourab-Bey, elle sut tellement le captiver par son amabilité et ses charmes qu'elle adoucissait son humeur farouche, et maîtrisait la violence de son caractère au point qu'elle en prévenait presque toujours les funestes effets. Bien loin de se livrer à toutes ces futilités, ces intrigues de harem qui font l'occupation habituelle des femmes de ce pays, elle aimait à orner son esprit par la lecture et l'étude; elle s'occupait à encourager les arts, à protéger le commerce, l'industrie, à réprimer, autant qu'il était en son pouvoir, les abus et les vexations des beys. Généreuse sans ostentation, elle aimait à soulager les pauvres et s'était acquis l'amour, la vénération du peuple. Maîtresse absolue de l'opinion, son influence s'étendait non seulement sur toutes les classes de la société, mais se répandait encore au loin pour faire prospérer le commerce, étendre les relations de l'Égypte. Et quand l'armée française vint s'emparer de ce pays, elle l'attendit courageusement au Caire pour servir les intérêts des Mameloucks, apaiser le vainqueur par sa générosité, et devenir médiatrice de la paix qui fut accordée à son époux (1).

S'il est vrai que l'administration actuelle de ces

---

(1) F. Mangin, *Histoire d'Égypte*.

contrées ait pour but des améliorations importantes dans le commerce, les arts et l'agriculture, l'exemple de Setty-Néfysseh ne prouve-t-il pas que, pour obtenir de véritables améliorations, il faut commencer par élargir le sort des femmes, pour qu'elles puissent concourir à ces heureux changemens, et surtout pour qu'elles puissent par leur influence apporter dans les mœurs et les usages des réformes depuis long-temps invoquées par la justice et l'humanité?

CHAPITRE XXVIII.

Des Femmes dans les États de Tunis, d'Alger, de Fez et de Maroc.

Quelques débris de l'ancienne Carthage semblent se conserver sur les lieux où le sexe est avili, comme pour rendre hommage à leur gloire passée et faire rougir ses tyrans. Ces débris semblent dire aux Musulmans de Tunis, ici où vous ne laissez aux femmes ni vertu, ni liberté, ni bonheur; ici où vous vous privez avec une féroce stupidité de leur amour et de leur influence; c'est ici qu'une femme apporta la civilisation, jeta les premiers germes d'industrie qui élevèrent si haut la puissance, la richesse et la célébrité de Carthage; c'est ici que l'illustre Didon fit élever son bûcher, non pour mettre fin à une vie dédaignée par l'amour, mais pour échapper à l'amour d'un roi puissant qui ne lui laissait que le choix d'être infidèle à la mémoire de son époux, ou d'une guerre funeste à son peuple; pour concilier ses devoirs les plus chers elle se donna la mort... Héritières de ces nobles sentimens, les femmes, jadis sages, heureuses et libres, étaient, dans ces lieux, épouses,

mères, citoyennes : on les vit défendre leur patrie contre le joug des Romains. On entendit la femme d'Asdrubal appeler son lâche époux dans le camp ennemi, pour le rendre témoin de sa mort héroïque à l'instant où elle s'ensevelit avec ses enfans sous les ruines de Carthage. On vit des mères se jeter à la nage et suivre les vaisseaux qui emportaient à Rome leurs fils en otage. C'est ainsi que ce sexe, que vous enchaînez aujourd'hui, apprenait alors jusqu'où peuvent aller son courage et son horreur de la servitude.

Ces lieux durent encore à une femme quelques lueurs de civilisation apportées par les Maures d'Espagne, quand Isabelle de Castille les obligea de chercher un asile dans leur première patrie. Mais ces Maures, jadis si célèbres par leur galanterie, leur bravoure, par l'élévation même de leurs sentimens, sont retombés dans la barbarie sous un gouvernement où tout tend à oppresser, à détruire. Aujourd'hui ils ignorent même leur gloire passée. Les illustres débris de Carthage restent muets pour un peuple qui n'a pas de souvenirs. Et aux femmes, que reste-t-il? de l'or, des diamans, une prison richement ornée où elles sont enchaînées par la mollesse et l'oisiveté autant que par la tyrannie; mais des vertus, mais le bonheur d'être aimées dignement, mais ces jouissances ineffables de l'âme, mais ces fêtes de la nature, tout est inconnu pour elles ; et rien pour les en dédommager.... Et encore Tunis est le paradis des Musul-

manes d'Afrique, parce que le commerce plus fréquent de ses habitans avec les Européens, les rend moins farouches et moins tyrans. A Tripoli on attache si peu d'importance à la vie d'une femme, que rien n'est plus facile à un père, à un époux, à un frère, d'obtenir du pacha un *teskera* ou permis de donner la mort à celle qui a cessé de leur plaire, qui a excité leur colère ou leur jalousie. Dans les royaumes de Fez, d'Alger, dans l'empire de Maroc, on trouve tous les vices de l'état sauvage unis à ceux produits par le luxe et la paresse. La jalousie, la méfiance (1), et on peut dire la férocité du sexe le plus fort sur le

---

(1) « Lorsqu'on fait ici (à Maroc) une visite, il faut s'attendre à être arrêté d'abord dans une salle qui est toujours en avant de la cour. Les étrangers ne passent point cette première salle qu'on ait eu le temps de renfermer les femmes du maître de la maison. Lorsqu'elles sont en sûreté, on vous fait traverser la cour qui précède les appartemens où vous devez être reçu. En y allant, vous voyez ceux des femmes qui n'ont point de fenêtres, et qui ne reçoivent de jour que par la porte... La répugnance qu'ont les Maures à introduire les étrangers dans leurs maisons, les engage à ne recevoir de visites, autant qu'ils le peuvent, que hors de l'enceinte occupée par leurs femmes. A cet effet, dès que le temps est beau, ils font étendre devant leur porte une belle natte sur laquelle ils s'asseyent, les jambes croisées, pour attendre la compagnie, qui se place en cercle autour de la personne qu'elle est venue voir. Les esclaves se tiennent à portée de servir le thé, qu'on boit en fumant et en faisant la conversation. » (*Lemprière.*)

plus faible, sont portées à l'extrême : là, partout la femme est esclave ; elle est esclave dans le plus misérable réduit comme dans les plus riches appartemens ; elle est esclave depuis le premier jour de sa vie jusqu'à son dernier soupir. Et comme dans tous les lieux où règne le mahométisme, les hommes croient les femmes créées pour leurs plaisirs, dès qu'elles cessent d'y contribuer, elles tombent dans le dernier avilissement. Leurs fils mêmes apprennent à les mépriser ! Toute leur éducation se borne à les façonner au joug de leur maître ! On les laisse dans la plus complète ignorance même de leur religion, parce qu'on ne croit pas qu'elles aient leur part dans les destinées éternelles ! Et la femme, loin de s'élever à aucune idée de perfection morale, ne tient ni à la vertu ni à l'honneur, parce que, loin de développer en elle ces sentimens et de lui en confier généreusement la garde, tout autour d'elle concourt à en effacer les traces... Est-il étonnant dès lors qu'elle ne redoute point la honte et qu'elle ne soit effrayée que par la rigueur des châtimens ? Est-il étonnant qu'elle cherche tous les moyens de tromper ses tyrans et de se soustraire à l'odieuse surveillance dont elle est sans cesse l'objet ? Aussi, quelque soin qu'on ait pris de borner son esprit, elle en retrouve toujours assez pour y réussir....

Voulons-nous connaître le sort des femmes dans le harem d'un prince africain ? écoutons le récit d'un médecin anglais qui a eu le privilége de pé-

nétrer dans ceux de l'empereur de Maroc et de son fils Muley-Absulem : « La présence d'un Eu-»ropéen, dit-il, surprit étrangement toutes ces »femmes. Il y en eut qui furent si saisies de ma »subite apparition au milieu d'elles, qu'elles res-»tèrent comme pétrifiées, les yeux fixes et la bou-»che ouverte. D'autres, plus hardies, éclatèrent »de rire; et celles à qui ma présence faisait plai-»sir me regardaient avec beaucoup d'attention »de la tête aux pieds... Toutes avaient beaucoup »d'embonpoint. Aucune ne savait marcher... Les »événemens dont ces *aimables* prisonnières ont »connaissance ne passent jamais l'enceinte de leur »prison; le peu de soin qu'on prend d'ailleurs de »cultiver leur esprit, fait qu'elles n'ont aucun »usage du monde. Elles ne sortent qu'avec la per-»mission du maître qui les opprime, c'est-à-dire »qu'on ne leur ouvre la porte du harem que pour »le suivre quand il change de résidence...

»En vérité on ne saurait penser à l'assujétisse-»ment de ces malheureuses créatures sans être »touché de leur triste sort. Privées du grand air et »de l'exercice qui sont si nécessaires à la santé, »n'ayant pour société que leurs compagnes, so-»ciété à laquelle on voit qu'elles préféreraient sou-»vent leur solitude; il n'est guère possible d'avoir »une existence plus ennuyeuse. Ce qui est pis en-»core, c'est le mépris qu'on a pour elles. Le ty-»ran licencieux, qui semble ne les avoir que pour »satisfaire ses plaisirs, les traite en esclaves, de ses

» caprices et de son incontinence; il s'en fait obéir » avec un respect et une soumission sans bornes... » Ce qu'il exigea un jour devant moi d'une de ses » femmes (continue le même écrivain en parlant » de Muley-Absulem), me parut aussi maussade » que barbare : après avoir fait asseoir cette mal- » heureuse sur le plancher, il la fit tenir par deux » de ses compagnes pendant qu'il lui mettait dans » l'œil du même onguent dont je me servais cha- » que jour pour lui. La douleur violente qu'elle » ressentit de cette jolie plaisanterie occasiona au » prince peu galant un grand éclat de rire (1). La » jeune esclave eut même l'air de partager ce trans- » port de joie, afin de faire voir à son maître que » pour l'amuser, non seulement elle pouvait deve- » nir insensible à la douleur, mais encore qu'elle » était charmée de lui avoir procuré un instant de » plaisir (2). »

Le physique de cet aimable prince était digne de son moral : « Son œil droit était couvert d'une » cataracte, et le gauche, que la violence des mou- » vemens spasmodiques tenait dans une agitation

---

(1) Et encore il nous dit que les goûts les plus chers de ce prince étaient concentrés dans son amour pour les femmes. Quoiqu'il ne fût pas capable de sentir pour elles un sentiment délicat, il n'en est pas moins vrai qu'il les traitait avec plus de douceur que ne le font ordinairement les princes de ces pays barbares.!!

(2) G. Lemprière, *Voyage dans l'empire de Maroc*, etc.

» continuelle, était effrayant; un teint basané et » des dents gâtées complétaient sa laideur. Quel comble de malheur et de dégradation pour des femmes d'être réduites à se disputer l'amour d'un pareil monstre !

L'empereur de Maroc, Sidi-Mahomet, joignait à un extérieur aussi rebutant que celui de son fils, tout ce que la vieillesse d'un tyran pouvait avoir de plus hideux; et pourtant cent soixante femmes étaient uniquement destinées à lui plaire! Les qualités les plus aimables n'auraient pu enchaîner les caprices du despote; la reconnaissance n'eut jamais de place dans son cœur; la beauté seule avait pour lui quelque attrait; et aussitôt qu'elle commençait à se ternir, l'esclave favorite retombait dans sa première obscurité pour n'en plus jamais sortir. Les passions les plus violentes agitaient continuellement les jours de ces infortunées, soit pour conserver leur faveur ou anéantir celle de leurs rivales. Le voyageur que nous consultons fut appelé dans le harem de l'empereur, pour soigner la sultane Alla-Zara, victime de la jalousie de ses compagnes qui l'avaient empoisonnée. Elle survécut à cet horrible attentat; mais la haine et la méchanceté de ces femmes atteignirent leur but. La beauté de Zara fut détruite, et avec cette qualité elle perdit le cœur de son tyran, qui l'aurait même répudiée si la loi mahométane ne défendait pas le divorce avec une femme dont on a eu des enfans. Il se contenta de l'oublier! et la belle Alla-

Douya la remplaça. Née en Italie, et aussi supérieure à ses rivales par l'esprit et les grâces que par la beauté, elle captivait entièrement le vieux monarque.

Les femmes seules avaient quelque empire sur l'esprit de Sidi-Mahomet. Cela était si connu à Maroc, que les ambassadeurs, les consuls, les négocians qui voulaient réussir dans une affaire, avaient tous recours au crédit des favorites. Et comme tout noble sentiment était éteint dans leur cœur, leur protection s'achetait toujours avec de l'argent et des cadeaux. L'empereur, loin d'ignorer ce honteux trafic, le favorisait, parce qu'il favorisait son avarice même à l'égard de ses femmes.....

Dans ces lieux où l'on doute si les femmes ont une âme, on a cependant été témoin de l'héroïsme de la belle Saphira, veuve du brave et malheureux Sélim, qui défendit si vaillamment Alger contre Barberousse : elle préféra se donner la mort plutôt que d'épouser le vainqueur et le meurtrier de son époux. Mais que peut un bel exemple sur des hommes chez qui tout ce qu'il y a de bon et de généreux dans le cœur humain semble effacé ! Il faudrait une régénération nouvelle pour voir renaître dans ces lieux le bonheur, la liberté et les vertus de notre sexe.

CHAPITRE XXIX.

Cafres et Hottentotes.

Combien elles sont plus heureuses les femmes dans l'état sauvage que chez ces peuples qui n'ont que les vices de la civilisation ! Dans la Cafrerie, la jeune fille, aidée de sa mère et de ses sœurs, construit elle-même la cabane conjugale : habituée de bonne heure au travail, ses devoirs d'épouse et de mère ne l'empêchent point de cultiver la terre, de préparer les alimens, de faire les habits pour elle et sa famille. Malgré que la pluralité des femmes soit permise, il n'y a que les gens aisés qui en prennent deux. Toutefois on observe que dans les ménages où il n'y a qu'une seule épouse, la famille est plus nombreuse, les enfans plus respectueux envers leur parens, et les parens plus attachés à leurs enfans. C'est là que sous des huttes sauvages on mène une vie simple et pastorale, on offre avec empressement l'hospitalité à l'étranger, la bienfaisance à ses voisins, et l'on en repousse l'ennemi avec courage. Dans les temps de guerre ce sont les femmes qu'on choisit pour porter des paroles de paix. Elles semblent faites pour remplir cet emploi avec succès : leur petite

taille toute gracieuse, leur physionomie qui annonce une âme sensible, parlent déjà d'harmonie et inspirent des sentimens conciliateurs.

Les Gonnaquois, tribu de Hottentots, se distinguent par un esprit supérieur et des traits plus beaux. Ils sont jaloux de leurs femmes, mais ils les traitent avec douceur; et ce qui prouve qu'ils sont capables d'amour, dirai-je de galanterie, c'est le désir de plaire des Gonnaquoises; elles ont même des ressources de coquetterie qu'une Européenne ne dédaignerait pas. Elles portent des bonnets de peau de zèbre dont la peau blanche, tranchée par des bandes noires, donne, disent-elles, *du relief à leur physionomie.* Elles se chargent de bracelets, de colliers, de ceintures, se barbouillent la figure de rouge et de noir. Ces couleurs, parfumées avec la poudre de boughon, leur donnent l'avantage d'exhaler une odeur fort agréable et fort recherchée des Hottentots. Aussi le genre de coquetterie qui touche mieux le cœur d'un amant, c'est la faveur que lui accorde quelquefois sa bien-aimée de lui appliquer sous le nez cette couleur odorante!

« Le luxe des Hottentotes annonce assez que la » vanité appartient et s'étend à tous les climats, et » qu'en dépit de la nature la femme est toujours » femme (1). » Oui, sans doute la femme a tou-

---

(1) William Paterson, *Voyages dans le pays des Hottentots et la Cafrerie.*

jours envie de plaire; elle l'essaie toujours quand elle entrevoit l'espoir d'y réussir; et ce désir de plaire lui sert toujours à rendre l'homme meilleur et plus heureux; car, chez les Saabs, branche de Hottentots depuis long-temps séparée des autres tribus, où les femmes sont d'une laideur repoussante, où elles n'ont absolument rien pour adoucir leurs féroces maris, ils sont à la fois brigands, voleurs, mendians, lâches, cruels, et restent ainsi plongés dans la plus grossière barbarie, dans la plus honteuse dégradation. Au lieu que dans la tribu des Gonnaquois, où les femmes peuvent exercer quelques moyens de plaire, partout règnent la gaîté, la concorde, la franchise. L'inclination seule décide les mariages. Les formalités se bornent à une promesse de vivre ensemble aussi long-temps qu'on se conviendra; mais rarement ils se séparent, et malgré que la polygamie soit permise, presque jamais on n'en fait usage. Les femmes, sans négliger les soins de la toilette, sans abandonner les plaisirs du chant, de la danse et même de la musique (le joum-joum est un instrument qui donne beaucoup de grâce à une Hottentote), s'occupent seules des soins du ménage; elles sont d'excellentes mères. Leur enfant, dès le moment de sa naissance, ne les quitte plus; elles le fixent sur leur dos avec deux tabliers et des courroies; soit qu'elles aillent à l'ouvrage ou à la danse, elles ne se débarrassent point de leur précieux fardeau. Le soin qu'elles prennent de frotter

leurs enfans avec de la graisse de mouton, leur donne, dit-on, cette force, cette souplesse et cette agilité qui distinguent ce peuple.

Dans les colonies, les mœurs primitives des Hottentots se sont altérées; les femmes qui avaient horreur de l'infidélité, les hommes qui punissaient ce crime de mort, sont devenus, les premières beaucoup moins délicates, les autres bien moins sévères. Le Hottentot du désert, au contraire, a conservé l'innocence des mœurs de la vie pastorale; il attache beaucoup d'importance à l'honneur, à la fidélité conjugale. Pour en être respecté il faut respecter sa femme; alors on le trouve toujours bon, serviable, hospitalier.

CHAPITRE XXX.

Femmes dans diverses autres contrées de l'Afrique.

C'est dans la Numidie que les femmes passent pour être les plus vertueuses de l'Afrique ; elles sont bien faites, charmantes de figure et de manières ; et l'on serait tenté de croire que c'est à leur influence que les hommes sont redevables de cette douceur de caractère, de cet amour de la patrie, de cette vertu d'hospitalité qui les caractérisent ; on serait tenté de le croire, sans la facilité avec laquelle, pour les plus légers motifs, ils jettent leurs femmes dans le Nil ; il est vrai que dans ce cas ils ne sont jamais animés par le mépris ou la haine, mais par une extrême jalousie. Cette passion et celle de l'amour semblent s'être perpétuées chez cette nation, depuis la belle Sophonisbe qui fit connaître toute la puissance de l'amour, toutes les fureurs de la jalousie à Syphax et à Massinissa : pour Sophonisbe, Syphax abandonne les Romains et embrasse le parti des Carthaginois ; dans cette cause, il est battu et perd ses États qui tombent au pouvoir de son rival, ainsi que cette épouse trop aimée. Mais les Romains, prévoyant que Sophonisbe obtiendra sur

Massinissa la même influence que sur son premier époux, exigèrent qu'il la remît en leur pouvoir. Et ce prince, qui avait juré de la soustraire à l'esclavage, n'ayant que la mort à lui offrir pour tenir sa promesse, lui envoya le lendemain de son hymen une coupe empoisonnée. Sophonisbe la prit avec courage, n'exprimant que le regret de n'avoir pas elle-même choisi ce moyen pour mourir libre et fidèle à ses premiers liens.

Dans les îles Canaries, jadis appelées Fortunées, patrie des Guanches à la blonde chevelure, à la taille élancée, comparés aux Germains par leurs vertus généreuses et aux insulaires d'Otaïti par la douceur de leurs mœurs, dans ces îles qui ont eu leurs philosophes, leurs poètes, où les sciences, la littérature sont encore en honneur, le respect pour les femmes est une loi fondamentale dont on ne peut s'écarter sous peine de mort. L'innocence et la beauté sont regardées comme des qualités si sacrées, qu'on leur attribue le pouvoir de purifier le mal; c'est pourquoi leur baptême est administré par une jeune et belle fille. Là encore se trouve ce pays si célèbre des Hespérides où les femmes jouissaient du sort le plus heureux; sort qu'elles méritaient par leurs vertus et leurs charmes : un esprit cultivé avec soin rendait leurs conversations aussi instructives qu'agréables; et, chose étonnante, elles parlaient moins et plus à propos que les hommes!

C'est un amant fuyant avec sa maîtresse qui dé-

couvrit les îles Madères. Ensemble ils furent jetés par la tempête dans ce délicieux climat, qui semblait destiné pour l'amour. Là dominent les mœurs espagnoles, mélange de passions terrestres et religieuses. La jalousie y rend la beauté esclave, et la beauté à son tour y tyrannise les cœurs. Là on rencontre de charmantes jeunes filles, marchant deux à deux devant leurs mères, le visage couvert d'un voile, le cou, les épaules nues, et à côté d'elles un homme d'un certain âge qui les surveille le chapelet d'une main, le poignard et l'épée de l'autre.

Au Cap les femmes règnent aussi par l'amour : elles y sont très-jolies, ont des yeux bleus, un teint de rose, des cheveux châtains qui tombent en boucles ; aussi aimables que des Européennes, elles sont simples et naïves comme les habitantes du désert.

Mais ce ne sont là que des exceptions au malheur et à l'avilissement des femmes en Afrique, où l'on observe en général une prodigieuse inégalité dans les deux sexes expliquée ainsi par Montesquieu : « Dans les pays chauds, où les femmes » sont vieilles à vingt ans, elles ne peuvent unir la » beauté à la raison; quand la beauté demande » l'empire, la raison le refuse; quand la raison » pourrait l'obtenir, la beauté n'est plus. Les fem» mes doivent être dans la dépendance, car la rai» son ne peut leur procurer dans leur vieillesse un » empire que la beauté ne leur avait pas donné » dans la jeunesse même. »

Cette inégalité doit particulièrement se faire sentir sous le ciel brûlant de l'Afrique, où la beauté est si rare, et l'intelligence si bornée dans plusieurs contrées, qu'il n'y a qu'un instinct grossier à la place de la raison. Là ce n'est pas l'empire qu'on demande pour les femmes, mais seulement un peu de pitié! Que de fois le voyageur n'a-t-il pas frémi en les rencontrant toutes mutilées! Et pourquoi? en punition de légères imprudences, pour avoir manqué à leur soumission ordinaire! Ici elles sont la propriété du roi qui en fait un vil monopole; ailleurs la femme a son habitation particulière, sa présence souillerait la hutte de son mari! Tous les matins elle doit paraître à ses genoux pour lui rendre ses devoirs comme à son Dieu! elle le sert à table où elle n'a pas le droit de se placer, chasse les maringouins pendant son sommeil; et, accablée par les plus durs travaux, son regard même n'oserait implorer du soulagement (1).

Dans le Congo, malgré l'utilité des femmes exclusivement chargées de la culture du sol, les hommes les échangent contre les plus petites bagatelles! Aussi ces nègres sont-ils inférieurs à beaucoup d'autres peuplades d'Afrique : ils ne connaissent ni la sainteté du mariage, ni les liens de famille, ni ceux de l'amitié. La paresse est toute

(1) *Histoire des voyages et découvertes en Afrique.*

leur jouissance, l'orgueil l'unique sentiment dont ils soient susceptibles.

Dans la contrée de Bénin en Guinée, si une femme met au monde deux enfans jumeaux, on la fait périr, ainsi que les nouveau-nés... Quand un mari meurt, toutes ses femmes appartiennent au roi, qui les garde à son gré ou les vend au marché public !

Le roi de Juida traite aussi ses femmes comme de viles esclaves : il les vend à des marchands d'Europe !

Sur les côtes du Sénégal (1) les femmes sont en général traitées avec la plus grande dureté : elles seules sont chargées de tous les travaux pénibles. Elles passent la plus grande partie de la nuit à piler le mil, occupation très-fatigante. Jamais aucun égard, aucun mot de tendresse de leurs maris, qui croiraient déroger à leur supériorité s'ils les admettaient seulement à leur table ! Ils pensent avoir acquis le droit de les traiter ainsi parce qu'ils les achètent de parens qui font sur les charmes de leurs filles une véritable spéculation... L'amour préside rarement à leurs mariages ou plutôt à leurs marchés. Le caprice et l'or les mettent au pouvoir de leurs tyrans ; le caprice seul les fait rejeter ! païens ou mahométans, ces nègres prennent tous plusieurs femmes. Loin que

(1) G. Mollien, *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique.*

la discorde entre elles fatigue le mari, souvent il l'excite ou l'entretient lui-même dans un but intéressé ou frivole.

Ce sont en général les tribus les plus stupides et les plus dépravées qui méprisent et traitent le plus durement leurs femmes, comme les Iolofs et les Laaubées. Chez celles où l'on aperçoit quelques traces de civilisation, comme dans la tribu des Poules, les femmes sont plus considérées; elles jouissent d'une autorité plus ou moins grande dans leurs cases; elles ont des moyens de se faire rendre justice quand leurs maris se conduisent mal à leur égard. C'est une observation générale, faite par tous les voyageurs, que, là où les femmes jouissent de quelques droits, les mœurs sont en général plus pures et la civilisation plus avancée que là où elles sont maltraitées et comptées pour rien. Aussi, à mesure qu'on pénètre plus avant dans l'intérieur de l'Afrique, et qu'on rencontre des peuplades nègres de plus en plus barbares, on trouve que la condition des femmes devient progressivement plus malheureuse.

Dans l'Aschantie (1), qui est une des contrées d'Afrique où il se fait un des plus grands commerces d'esclaves, et où chaque année on en immole encore un grand nombre à la fête de l'Igname, la plupart des hommes ont le pouvoir de vendre

---

(1) Bodwich, *Voyage dans le pays d'Aschantie.*

leurs femmes et de leur donner la mort pour crime d'infidélité. Quand l'une d'elles tient à une famille trop puissante pour que son mari ose disposer de sa vie, il lui coupe le nez pour faire connaître son déshonneur, et la donne en mariage à l'un de ses esclaves. Une femme est-elle surprise à écouter une conversation secrète de son mari, elle perd une oreille; vient-elle à trahir ce secret, on lui coupe la lèvre supérieure. Si la fille d'un Aschante refuse d'épouser l'homme que son père lui destine, elle perd son appui; sa mère même n'ose lui accorder le moindre secours; et, livrée à la plus affreuse misère, il ne lui reste d'autre ressource que la prostitution.

Nous avons vu en divers lieux avec quelle facilité on échange, on prête, on vend, on maltraite les femmes, on leur donne la mort: pauvres créatures! enchaînées au joug de leurs tyrans, elles ne connaissent de la vie que la douleur! elles deviennent mères pour être méprisées de leurs fils, pour voir étouffer leurs filles à leur naissance! Il en est qui approuvent cet usage barbare, regrettant qu'on n'y ait pas eu recours pour elles-mêmes. Rejetées pour ainsi dire de l'humanité, elles en ont perdu les sentimens. Et tout ce que le ciel a donné d'amour et de bonté à la femme se trouve anéanti dans la triste place qu'elle occupe sur cette terre. Ce n'est qu'ainsi qu'on peut expliquer et croire à l'existence de cette législatrice des Giagas, dont le code épouvantable fait frémir la nature: Tumba-

Dumba rassemble autour d'elle cette horde féroce qui parcourt les déserts de l'Afrique; et pour la rendre plus féroce encore, elle se fait apporter son fils unique, le met en pièces, le broie avec des aromates et se frotte le corps avec cette affreuse préparation : *Me voilà invincible*, s'écrie-t-elle, *que chaque année la chair de l'enfance serve à composer le baume du courage, et vous pouvez être sûrs de toujours vaincre et de n'être jamais vaincus.* Superstitieux et cruel, ce peuple obéit aveuglément à cette infernale créature, et sous ses ordres porte partout l'épouvante et la désolation.

Zingha, reine d'Angola, dépouillée de ses États par les Portugais, fut se réfugier au milieu des Giagas. Elle abjura le christianisme qu'elle avait embrassé pour adopter leur idolâtrie. Elle rendit aux lois de Tumba-Dumba toute leur rigueur et en augmenta même la barbarie. Elle prit sur eux un tel ascendant qu'ils la regardaient comme une divinité, lui en attribuaient le pouvoir, et s'y soumettaient avec une ardeur que l'ordre de la mort ne pouvait même refroidir. A leur tête elle fut ravager les provinces soumises aux Portugais, et sa fureur devint si redoutable, que ses ennemis, pour l'apaiser, lui rendirent la plus grande partie de ses États. Dès qu'elle fut satisfaite, elle renonça aux mœurs, aux coutumes, à la religion que la vengeance lui avait fait adopter. Cette femme, qu'on avait vue, comme une furie, porter au loin l'incendie, la mort, et prêcher d'horribles supers-

titions, redevenue chrétienne en prit toutes les vertus. L'Evangile à la main elle instruisit elle-même ses peuples, leur fit chérir sa croyance en les gouvernant avec une sagesse et une bonté dignes de la source divine où elle puisait ses leçons; et sa vie, si orageuse tant qu'elle fut criminelle, s'écoula doucement au milieu de l'amour et de la reconnaissance de ses sujets.

Comme dans toutes les autres parties du globe, ce sont les femmes qui, en Afrique, ont coopéré aux changemens religieux les plus importans et les plus salutaires : le roi d'Oberri, séduit par les qualités d'une femme chrétienne, embrassa sa religion, l'épousa selon les cérémonies de l'Église, et ce mariage fut suivi de la conversion de ses sujets. Auparavant ils sacrifiaient des victimes humaines à leurs idoles; les enfans jumeaux avec leur mère étaient immolés à l'une de ces divinités barbares! Ce ne fut pas un des moindres bienfaits du christianisme d'abolir des superstitions cruelles dont ce peuple naturellement doux et sociable était si souvent la victime.

Dans le Congo, l'ancien usage était d'inhumer avec le roi douze jeunes filles qui se disputaient ce fatal honneur, sautant gaîment dans le tombeau et combattant pour avoir la première place auprès de son cadavre! Le christianisme a pu seul abolir cet usage barbare. Une femme contribua surtout à étendre les progrès d'une religion si nécessaire à un peuple qui pousse à l'excès toutes les passions

grossières. Ce fut dans le quinzième siècle qu'une reine de Congo, convertie à la religion chrétienne et baptisée sous le nom d'Éléonore, se distingua par son zèle pour la foi qu'elle avait embrassée, et travailla avec ardeur à la répandre dans ses États. Son fils, Alphonse, qu'elle prit soin d'élever dans les sentimens de piété et de zèle qui l'animaient, continua la belle tâche que sa mère avait entreprise.

L'Abyssinie, anciennement gouvernée par des femmes, a conservé le souvenir de quelques-unes de ses reines qui méritèrent à juste titre son admiration et sa reconnaissance : telle Makéda, cette fameuse reine de Saba, qui alla visiter Salomon. Ce grand roi lui apprit à connaître le vrai Dieu; elle en eut un fils qu'elle envoya à Jérusalem auprès de son illustre père pour qu'il en soignât l'éducation. Et ce fils, parvenu à l'âge de régner, revint, accompagné d'un grand nombre d'Israélites, en Abyssinie où il fut sacré roi sous le nom de David. L'amour, la confiance qu'il inspira lui rendirent facile la conversion de ses sujets, à qui il donna la religion et les lois de Moïse.

Ce fut encore à une femme que l'Abyssinie dut les lumières du christianisme : Candace, leur reine, après avoir embrassé cette religion sainte, par son exemple et surtout par son zèle, l'étendit bientôt dans tout son royaume, où elle est restée dominante.

Le courage, les talens, la bonté de l'impératrice Hélène lui valurent l'amour, la vénération des Abys-

sins, à qui sa mémoire est encore chère. Ce royaume, qu'elle avait rendu si prospère, perdit bientôt sa prépondérance dès qu'elle cessa de le gouverner. Son petit-fils, David, n'ayant pour tenir les rênes de l'État aucune des qualités de son aïeule, vit bientôt déchoir la puissance qu'il avait reçue de ses mains, et finit par la perdre entièrement.

N'est-ce point parce qu'ils ont été long-temps gouvernés par des femmes, que les Abyssins sont portés à la vertu et remarquables par la bonté, la candeur de leur caractère? N'est-ce point par reconnaissance qu'ils continuent à les traiter avec tant de considération qu'elles peuvent être revêtues des dignités du sacerdoce? Et si elles ne gouvernent plus aujourd'hui par les lois, elles gouvernent encore si bien par leur influence, qu'on punit celle qui ne s'en sert pas pour fixer son époux et régler ses mœurs.

Le royaume de Ghiomeray, dans le commencement du dix-huitième siècle, était gouverné par une femme qui aurait brillé par ses vertus et ses talens, même sur un trône d'Europe: Asamoncha s'occupait avec ardeur du bonheur de son peuple; tout prospérait sous son administration; l'activité du commerce apportait de nouvelles richesses; ses armées, qu'elle commandait en personne, soutenaient sa puissance, étendaient sa gloire; sa valeur et le dévouement de ses soldats la faisaient constamment triompher de ses ennemis. Douce,

bienfaisante, sans jamais blesser la dignité du trône ni les droits de la justice, elle savait maintenir l'ordre dans les affaires publiques, l'harmonie entre tous ses sujets, et jouissait au milieu d'eux d'une puissance absolue parce qu'elle en était adorée.

Enfin, dans cette partie du monde où les femmes sont en général si méprisées et se trouvent placées trop souvent au rang des plus vils animaux, ne les voyons-nous pas encore exercer la plus salutaire influence par leurs vertus, et, suivant les circonstances, déployer le mâle courage d'un homme, toute la délicatesse de l'honneur, toutes les séductions de leur sexe?

La vertueuse mère de Latir-Fal, usurpateur du trône de Kayor, dans le Sénégal, pouvait seule mettre un frein aux crimes de son fils et adoucir sa tyrannie. Quoiqu'il l'eût éloignée de lui pour se soustraire à sa bienfaisante influence, ses cris de pitié parvenaient encore à ses oreilles pour plaider la cause de ses malheureux sujets; et sa prudence, son esprit conciliateur entretenaient la bonne intelligence entre son fils et les Français.

Lorsque le roi de Dahomay se vit attaqué à la fois par tous les peuples qu'il avait vaincus, abandonné de ses sujets, il n'eut de ressource que dans les femmes : il les arme, les divise en compagnies avec enseignes et tambours. Elles marchent et combattent si vaillamment qu'elles mettent en déroute l'armée ennemie et lui font un grand nombre de prisonniers.

Dans la Guinée, rien ne pouvait empêcher les femmes de se brûler sur le bûcher de leurs maris. Pour abolir ce cruel usage, on ordonna que ce serait le supplice des femmes adultères. Elles passèrent encore sur cette considération en disant que l'immolation volontaire et l'immolation forcée établissaient la différence entre l'innocence et le crime. Une autre ordonnance porta que toute femme qui se jetterait dans le feu serait censée faire l'aveu de son crime secret, et que son effigie serait placée dans le registre criminel. La crainte de souiller ainsi sa mémoire fit cesser enfin ces horribles sacrifices.

N'est-ce pas à de tels sentimens et à des qualités si extraordinaires que les femmes, chez ces peuples, durent d'être chargées d'emplois qu'on ne leur confierait point en Europe? Lorsqu'en 1700 le roi d'Aschantie et celui de Dinkira voulurent cimenter entre eux une amitié durable, ce furent leurs femmes qu'ils s'envoyèrent réciproquement en ambassade. Malheureusement ces messagers d'amour et de paix amenèrent la plus sanglante guerre : le roi de Dinkira, jeune prince dont la bravoure faisait l'admiration de ces contrées, n'était point insensible aux attraits de la beauté; les beaux yeux d'une de ces ambassadrices touchèrent son cœur, et le droit des gens fut violé... De retour dans ses foyers, la femme offensée s'en plaignit à son époux, et le roi des Aschantes jura de venger son honneur dans le sang de son rival. Il

lève une armée considérable; et bien que, pendant ces préparatifs de guerre, le roi de Dinkira fût mort, il n'en marcha pas moins à la tête de son armée pour exterminer la race des Dinkiriens; ce qu'il fit dans deux sanglantes batailles où il périt plus de cent mille hommes.

De là on peut juger que ces femmes, dont les attraits causent de si terribles événemens, ne sont pas tant à dédaigner. Il en est même qui ont inspiré des passions vives et durables : on a vu, en 1798, le roi des Aschantes lui même rester pendant une année aux pieds de la belle Ghyava, fille du roi de Douabin, et perdre son trône par ses assiduités auprès de sa maîtresse et sa négligence à tenir les rênes du gouvernement. Il en mourut de chagrin; et sa maîtresse, surnommée la nouvelle Cléopâtre, ne tarda point à le rejoindre.

L'Afrique a eu aussi son Aspasie! Elle habitait sur la rive nord de la Gambra. Fille du roi de ce pays, elle avait épousé un Portugais. La signora Belinguera (c'était ainsi qu'on la nommait) avait une taille majestueuse, des traits réguliers, divers talens, l'esprit le plus aimable et le mieux cultivé; elle parlait et écrivait avec autant de grâce que de facilité le français, l'anglais et le portugais. Sa parure, toujours élégante, servait admirablement à faire ressortir ses charmes. Elle portait une chemise d'homme avec des boutons d'or au cou et au poignet, un corset de satin et une jupe des plus belles étoffes du Cap-Vert, un turban de mousse-

line brodée d'or; l'ambre, le corail, les perles, l'or, ornaient son cou et ses doigts. Tous les dons qu'elle devait à la nature, tous ceux que l'art y avait ajoutés, étaient employés à plaire et à séduire. Le roi de Barra soupirait à ses pieds. Et, comme les courtisanes de Corinthe, elle dépouillait de la manière la plus agréable et la plus complète les riches facteurs qui abordaient sur cette rive.

Dans les guerres que les Africains eurent à soutenir contre les Portugais, un de leurs chefs, le vaillant Rah-Beuxamut, voit tomber entre leurs mains l'épouse qu'il adore; le désir de la délivrer devient la première cause de ses succès : il enflamme le courage de ses compatriotes, les ramène au combat, surprend les Portugais, les enfonce, les disperse, les massacre, et délivre celle dont l'amour lui valut la victoire.

On n'a point oublié au Cap-Corse la beauté d'Adoumissa, dont la destinée singulière nous fait connaître quelle est encore dans ce pays la puissance de certaines pratiques superstitieuses : « Quiconque se dévoue au féliche sur la tête d'un autre, doit être racheté par celui-ci; si quelqu'un se tue en jurant par la tête d'un individu quelconque, celui-ci doit se tuer aussi ou payer vingt onces d'or à sa famille. » Adoumissa, dont la beauté extraordinaire lui avait attiré un grand nombre d'amans, n'avait encore voulu se décider pour aucun, quand l'un d'eux, désespéré de son refus, va s'immoler près de sa maison en jurant

femmes se saisir de l'arc, combattre à côté de leurs époux, leur servir de modèle et d'émulation. Elles défendaient leur pays avec intrépidité parce qu'elles y étaient libres et heureuses. Cet état de bonheur et d'indépendance leur donnait les grâces de la civilisation; et la bonté, l'intelligence naturelle de ces peuples, servaient, à défaut de lois, à mettre des bornes aux droits de la force. L'influence des deux sexes justement balancée, rendait la femme reine au milieu de sa famille, l'homme roi au milieu de la nation.

Mais cet état de bonheur et d'indépendance était loin d'être général; il s'offrait plutôt comme une exception au mépris et à l'oppression qui pesaient sur la plupart des femmes en Amérique. Ce sort, qui est le triste partage du sexe chez les peuples sauvages de toutes les parties du globe, était peut-être plus dur encore là où tant de causes semblaient se réunir pour lui ôter la liberté et le placer dans la condition la plus humiliante et la plus malheureuse. La plupart des habitans de ces contrées, alors entièrement étrangers au travail, aux arts, à l'industrie, indolens et froids par nature, n'avaient pour ainsi dire que cet instinct de conservation qui les portait à chercher leur nourriture et à se défendre contre leurs ennemis. L'amour n'avait que peu ou point d'attrait pour ceux qui se trouvaient placés sur un sol ingrat où ils avaient peine à se procurer leur subsistance; et quand la douceur du climat, la fertilité des terres,

adoucissaient les peines de la vie sauvage et disposaient leurs cœurs à des affections plus tendres, n'ayant ni religion, ni lois, ni usages, qui pussent mettre un frein aux passions, la licence des mœurs était extrême; et les femmes, ignorant tout ce qu'elles acquièrent de charmes par une aimable réserve, ne sachant même ce que c'est que pudeur, n'obtenaient aucune influence par l'amour, ou gagnaient peu de chose dans ce sentiment passager qu'elles inspiraient. D'ailleurs, léger comme un enfant, l'Indien ne mettait de prix qu'aux jouissances du moment; ne s'inquiétant jamais de l'avenir, pas même de l'heure qui allait suivre, il ne pouvait être susceptible de ressentir le plus grand charme de l'amour, le charme de l'espérance; et toujours maître absolu, il ne pouvait éprouver ni les craintes, ni les désirs qui en alimentent et animent la flamme. Il n'entrait jamais dans sa pensée de plaire, de captiver; c'était uniquement pour en imposer à ses ennemis, pour aller au combat, ou lorsqu'il se proposait d'être admis au conseil de la nation, qu'il prenait ses plus beaux ajustemens. Dans plusieurs tribus, les femmes étaient obligées de consacrer une partie de leur journée à parer et à peindre leurs maris, n'ayant ni le temps, ni la pensée de s'occuper d'elles-mêmes. Ce goût de la toilette, qui est en général particulier au sexe, là semblait le partage exclusif des hommes : tout ce qu'il y avait de plus brillant et de plus précieux était réservé pour leur

parure; ils portaient avec eux une espèce de miroir en pierre où ils aimaient beaucoup à se regarder, tandis que les femmes n'en faisaient aucun usage. Là toujours dédaignée, asservie et accablée par les plus durs travaux, la femme perdait bientôt les charmes de son sexe, négligeait les moyens de se rendre agréable; et, dépouillée de ce prestige enchanteur des grâces et de la beauté, il ne lui restait rien, absolument rien pour obtenir quelque influence; elle n'essayait même pas d'inutiles efforts... (1).

Selon que le sol qu'il habitait était ingrat ou fertile, l'Indien se bornait à une femme ou en prenait plusieurs. Dans quelques tribus le mariage était un contrat qui unissait pour la vie; chez d'autres, il n'était qu'une union passagère que le moindre caprice pouvait rompre. Mais, de quelque manière qu'on regardât ce lien, toujours il devait assujétir la femme aux volontés ou aux caprices de son mari; aussi les présens de noce offerts à la mariée étaient-ils souvent des symboles d'esclavage et l'annonce des travaux qu'on attendait d'elle; tels une *chaudière*, une *bûche*, un *collier* ou large et longue bande de cuir qui servait à porter les fardeaux. Les femmes étaient constamment exclues des réjouissances publiques, des danses, des festins; occupées seulement à prépa-

(1) Robertson, *Histoire de l'Amérique.*

rer le repas, à le servir aux convives, elles devaient encore prendre soin d'eux lorsqu'ils commençaient à perdre la raison par les liqueurs fortes dont ils faisaient un abus aussi dégoûtant que dangereux.

Dans le Haut-Orénoque et surtout chez les Caraïbes, chaque homme possède plusieurs femmes qu'il enlève le plus souvent aux peuplades voisines. Ainsi réunies par la même chaîne, ces malheureuses créatures passent les plus tristes jours qu'on puisse imaginer. Leur barbare maître les tient tellement sous sa dépendance, qu'aucune de ces victimes n'oserait, en sa présence, laisser échapper le moindre murmure. Le cœur gonflé d'humiliation, de jalousie, de haine, toutes ces rivales semblent vivre dans la plus douce harmonie, animées par le même esprit d'obéissance et de crainte. Mais le mari s'absente-t-il; bientôt l'orage s'élève, gronde, éclate dans cet asile de servitude et de douleur; toutes ces femmes se querellent, se maudissent et voudraient se venger les unes sur les autres des maux sans nombre dont toutes ont été accablées. Le maître reparaît...; et au son de sa voix tout rentre dans le calme. Il lui suffit du moindre geste pour apaiser les passions les plus effervescentes.

Dans quelques-unes de ces contrées où tous les plus rudes travaux reposent sur le sexe le plus faible, n'ayant rien pour réparer ses forces et alléger ses maux, sa vie s'éteint rapidement, et le

nombre des femmes est très-petit proportionnellement à celui des hommes; alors, comme chez les Avanos et les Maypures, une seule femme devient le partage de plusieurs maris. Ailleurs les femmes sont en commun; et dans cet extrême avilissement il ne leur reste pas même de droits à la pitié! Mais que sont-ils ces hommes qui traitent ainsi la plus douce portion de l'humanité? Des anthropophages qui l'outragent chaque jour, qui n'estiment que la force physique, qui déchirent vivans leurs prisonniers de guerre, croyant hériter de leur courage en s'abreuvant de leur sang. Que peuvent être pour de tels hommes les créatures faibles et timides qui sont en leur pouvoir, si ce n'est des esclaves pour les servir, des jouets pour les amuser, et trop souvent des victimes pour assouvir leur férocité? Ét la mère infortunée qui veut épargner à sa fille un sort pareil au sien, se hâte de lui ôter la vie aussitôt après la lui avoir donnée... Telles sont les mœurs des Guaicurus et des Lenguas, les plus féroces des Indiens.

Le sort des femmes n'est pas moins déplorable chez les habitans de la Guiane, du Paraguay, des bords de l'Orénoque et du Maragon; aussi tous ces peuples sont-ils également plongés dans la plus grossière barbarie. Et là, si l'on ne peut considérer l'influence des femmes, puisqu'elle est absolument nulle, on peut mieux que partout ailleurs juger combien cette influence est nécessaire aux mœurs, aux liens du sang, aux liens qui doivent

unir les hommes par la pitié, la bienfaisance, la moralité, enfin à tout ce qui développe l'intelligence, améliore les sentimens, agrandit l'existence et l'embellit. En effet tous ces peuples, privés de l'influence des femmes, non seulement se nourrissent des membres palpitans de leurs ennemis, ils abandonnent encore leurs malades, tuent comme inutiles les vieillards, les enfans faibles ou mal conformés. Deux jumeaux naissent-ils, l'un d'eux est sacrifié au plus ridicule préjugé. Une mère meurt-elle en nourrissant son enfant, l'enfant est enterré vivant à côté d'elle... On immole sur la tombe d'un cacique plusieurs de ses officiers et ses femmes les plus chères, pour qu'il arrive bien escorté dans l'autre monde! Ces peuples n'ont d'autres jouissances que celle de s'enivrer avec des liqueurs fortes, d'autres principes d'honneur que celui de se laisser brûler ou déchirer sans se plaindre par leurs ennemis. Le premier exploit d'un jeune homme est de battre sa mère de la manière la plus barbare; c'est ainsi qu'il célèbre son émancipation. Et les sauvages applaudissent à son énergie, le père lui-même en paraît satisfait, sans songer qu'à son tour il sera méprisé et maltraité dans sa vieillesse!

C'est à ce sort misérable du sexe qu'on attribue l'existence des Amazones sur les bords du fleuve de ce nom et sur les rives du Cuchivero : « Les » voyageurs pensent, dit M. de Humboldt, que » dans différentes parties de l'Amérique, des fem-

» mes de l'état d'esclavage où elles sont tenues par » les hommes, se sont réunies comme les nègres » fugitifs dans une palanque; que le désir de leur in- » dépendance les a rendues guerrières; qu'elles ont » reçu de quelques hordes voisines et amies des vi- » sites peut-être un peu moins méthodiques que » le dit la tradition (1). Il suffit que cette société » de femmes ait acquis quelque force dans une des » parties de l'Amérique, pour que des événemens » très-simples, qui ont pu se répéter en divers » lieux, aient été dépeints d'une manière uniforme » et exagérée (2). »

Quoi qu'il en soit, cette uniformité des traditions indiennes rapportées par les voyageurs les plus dignes de foi, ne laisse pas de doute sur l'existence d'une société de femmes qui ont su conquérir leur indépendance et la conserver comme les Amazones de l'Asie.

On craint, dit le père d'Acugna, d'attaquer ces femmes belliqueuses, à qui la liberté est plus chère que toutes les richesses du monde, et qui ne la défendent qu'avec des flèches empoisonnées.

---

(1) Cette tradition porte que les Amazones n'admettent dans leur société qu'une seule fois par an les hommes de la nation voisine des Vokearos, qu'elles renvoient avec des cadeaux de sarbacanes, et que tous les enfans mâles qui naissent parmi elles sont tués en bas âge.

(2) *Voyage dans les régions équinoxiales du nouveau continent*, tome 2, chap. XXIII, page 487.

Lorsque les Européens vinrent soumettre ces contrées, pour les défendre une jeune Amazone ne succomba qu'après avoir percé cinq Espagnols de ses flèches ; et celles qui se présentèrent à la tête des Américains, sur les bords de leur grand fleuve, frappèrent d'épouvante ces fiers conquérans qui n'osèrent les poursuivre plus loin.

Ce n'est pas sans une véritable jouissance que l'on trouve des femmes libres et courageuses dans cette partie du globe, où le plus grand nombre languissait alors dans la plus déplorable servitude.

S'il y avait pour le sexe d'heureuses exceptions, on les trouvait chez ces races fières et libres à qui l'instinct de la nature avait révélé la dignité et les droits de l'humanité dont elles n'avaient point exclu les femmes. « Tel le Huron, qui, gai, spirituel, volage, d'une valeur brillante et téméraire, d'une taille haute et élégante, avait l'air, dit M. de Châteaubriand, d'être né pour être l'allié des Français. » Aussi était-il plus généreux envers le sexe que la plupart des autres peuples d'Amérique ; les femmes y jouissaient de priviléges qu'on ne leur accorde même pas chez les nations civilisées. « Auprès des conseils des tribus s'élevait un conseil héréditaire dont la succession se continuait par les femmes. Si la ligne de ce chef venait à manquer, c'était la plus noble matrone de la tribu qui choisissait un chef nouveau. L'influence des femmes devait être considérable chez une nation où la politique et la nature leur donnaient tant de droits. Les historiens attri-

buent à cette influence une partie des bonnes et mauvaises qualités des Hurons.

» Les grands yeux ronds de l'Iroquois étincellent d'indépendance; tout son air était celui d'un héros; on voyait reluire sur son front les hautes combinaisons de la pensée et les sentimens élevés de l'âme. Ce peuple fier et brave accordait aux femmes encore plus de pouvoir que les Hurons. Leur gouvernement se composait de trois conseils, celui des assistans, des vieillards, des guerriers. Chaque famille fournissait un député au conseil des assistans; ce député était nommé par les femmes qui choisissaient souvent une femme pour les représenter; le conseil des assistans était le conseil suprême; ainsi la première autorité appartenait aux femmes, dont les hommes ne se disaient que les lieutenans. Mais le conseil des vieillards prononçait en dernier ressort.

» Les Iroquois avaient pensé qu'on ne devait pas se priver de l'assistance d'un sexe dont l'esprit délié, ingénieux, est fécond en ressources et sait agir sur le cœur humain; mais ils avaient aussi pensé que les arrêts d'un conseil de femmes pourraient être passionnés; ils avaient voulu que ces arrêts fussent tempérés et comme refroidis par le jugement des vieillards... C'était dans l'éducation qu'ils plaçaient la source de la vertu. Si une jeune fille commettait une faute et que sa mère lui jetât de l'eau au visage, cette seule réprimande portait quelquefois la jeune personne à s'étrangler...

» Les Muscogulges, nation fière et ambitieuse, sont enclins à l'oisiveté et aux fêtes. Le Siminole respire la gaîté, le contentement et l'amour. Ces deux peuples sont d'une assez grande taille. Leurs femmes sont la plus petite race des femmes connues en Amérique; leurs pieds et leurs mains ressemblent à ceux d'une Européenne de neuf ou dix ans. Mais la nature les a dédommagées de cette espèce d'injustice. Leur taille est élégante et gracieuse; leurs yeux sont noirs, extrêmement longs, pleins de langueur et de modestie. Elles baissent leurs paupières avec une sorte de pudeur voluptueuse. Si on ne les voyait lorsqu'elles parlent, on croirait entendre des enfans qui ne prononcent que des mots à moitié formés. Elles travaillent moins que les autres Indiennes; elles s'occupent de broderies, de teintures et d'autres petits ouvrages; les esclaves leur épargnent le soin de cultiver la terre; pourtant elles aident ainsi que les guerriers à recueillir les moissons.

» Les Muscogulges sont renommés pour la poésie et la musique; ils se disputent le prix du chant qui est une branche de chêne vert. Les femmes concourent et souvent obtiennent la couronne (1). »

Les Chéroquoises ont de la beauté, de la grâce et même de la dignité dans leur maintien. Leurs

---

(1) M. de Châteaubriand, *Voyage en Amérique*.

grands yeux noirs expriment l'amour, la bienveillance, le désir de plaire; elles sont sobres et laborieuses. Par ces qualités et leur aimable caractère, elles exercent une grande influence sur leurs époux dont elles sont chéries et respectées. Aussi les cabanes de ces Indiens ne retentissent-elles jamais de ces querelles, de ces traitemens grossiers si fréquens dans les chaumières d'Europe; aussi marchent-ils d'eux mêmes et à grands pas vers la civilisation, sans le secours des blancs dont ils méprisent les mœurs. Dans leurs prières, les Chéroquois et les Muscogulges demandent au Grand-Esprit de les préserver de la corruption des blancs, de leurs usages, de leurs lois et de leur domination. Ces peuples aiment la vie, mais, fiers et braves, ils la sacrifient sans hésiter à la défense de leur territoire et de leurs droits. Jamais au milieu de sa nation, quelque éloigné qu'il soit du sol natal, le Muscogulge ne se trouve isolé, ni dépourvu de secours. *Me voilà, j'arrive,* dit-il, en entrant dans l'habitation où il veut prendre du repos; *soyez le bienvenu,* lui répond-on : cette hospitalité, demandée et obtenue avec tant de franchise, de cordialité, est chose si simple, si naturelle, qu'on ne la croit pas une vertu (1).

Chez les Natchez l'influence des femmes, pour avoir été trop grande, cessa d'être honorable :

---

(1) William-Bertram.

« Un chef surnommé le Soleil les gouvernait. La succession au trône avait lieu par les femmes. Ce n'était pas le fils même du Soleil qui lui succédait, mais le fils de sa sœur ou de sa plus proche parente... L'arbitraire du pouvoir de la femme chef prit le caractère du sexe de cette souveraine, et se porta du côté des mœurs; elle se crut en droit de prendre autant de maris et d'amans qu'elle voulait, et faisait ensuite étrangler les objets de ses caprices. En peu de temps il fut admis que le jeune Soleil, en parvenant au trône, pouvait faire étrangler son père lorsque celui-ci n'était pas noble. Cette corruption de la mère de l'héritier du trône descendit aux autres femmes... Le Soleil avait été jusqu'à ordonner une prostitution générale, comme cela se pratiquait à certaines initiations babyloniennes... La superstition ajoutait à tous ces maux; les prêtres fortifiaient la tyrannie par la dégradation de la raison du peuple. On sollicitait dix ans d'avance l'honneur d'accompagner le Soleil au pays des âmes. Les Allouez, gardes du Soleil et de la femme chef, se poignardaient aux obsèques de leur maître (1). »

Dans le Tucuman, les femmes ont beaucoup d'agrémens, de douceur et d'empire; aussi les mœurs présentent-elles des tableaux rians, comme les souvenirs de l'Arcadie : les réunions champê-

---

(1) M. de Châteaubriand, *Voyage en Amérique.*

tres, les danses, la guitare rustique, les chants qu'improvisent tour à tour le berger et la bergère en se donnant la main, les histoires gaies ou effrayantes du patriarche qui préside à leurs jeux, la nature, les habitans, les troupeaux, là tout est beau, harmonie, amour et bonheur.

Chez les Groenlandais, ce n'est pas l'infidélité d'une femme qui déshonore son mari, c'est l'infidélité du mari qui déshonore sa femme. On la punit de cette infidélité, parce qu'on suppose que la bonne ou mauvaise conduite d'un homme dépend toujours des vertus ou des vices de sa compagne.

Les Araucaniens, de mœurs simples et pures, francs, bons, hospitaliers, aiment leur indépendance et la guerre. Ils reconnaissent un être suprême, croient à un génie du bien et à un génie du mal : ils croient aussi à leur supériorité sur les femmes ; mais ils les traitent avec égards, et souvent ils cèdent à leur influence sans même s'en douter. Les Araucaniennes sont très-agréables, ont des yeux brillans, de beaux cheveux qui tombent en tresses entourées d'un ruban garni de grelots; une tunique de flanelle blanche leur sert de vêtement. Elles ont les doigts, les bras, le cou, ornés d'anneaux, de bracelets et de colliers de verre; elles sont d'une propreté extrême, et si laborieuses qu'elles labourent la terre, sèment et récoltent les grains, soignent leurs enfans, leurs maris, s'occupent de tout le ménage, et trouvent encore du temps pour filer et tisser le coton.

Chez les Chawanons les femmes ont aussi de l'influence par leurs charmes, leur activité et leurs utiles travaux. Elles participent à la supériorité qu'ont leurs maris sur les autres peuples sauvages. Elles sont prévoyantes, ont grand soin de leurs enfans, sont propres, lavent le linge et les couvertures, fabriquent elles-mêmes le savon qu'elles emploient, et s'occupent constamment à travailler pour elles et leur famille. Elles sont riches en bijoux d'argent qu'elles portent en bracelets, en colliers, en couronnes et en croix. Elles ont les cheveux longs, liés près de la tête et enfermés dans un sac de peau qu'elles attachent avec des rubans. Les jeunes filles ont un genre de coquetterie particulier, dit le voyageur que nous consultons, mais qu'on pourrait plutôt nommer excès de modestie puisqu'elles sont belles : dès l'âge de douze ans elles se renferment soigneusement; et, lorsqu'elles sortent, elles se cachent la figure de manière à ne laisser jamais voir que leurs yeux; elles sont très-exactes à observer cette pratique jusqu'à ce qu'elles soient mariées.

Les hommes se coupent les cartilages des oreilles afin de les alonger le plus qu'ils peuvent, et y suspendent des bijoux d'argent en forme d'étoiles ou de soleils. Ils portent à leur cou des croix d'une grandeur extraordinaire, et sur la tête des bandeaux ou couronnes, auxquels ils attachent un si grand nombre d'épinglettes que l'on peut à peine distinguer leurs cheveux, dont ils n'ont qu'une

touffe sur le sommet de la tête : comme leurs féroces et dangereux ennemis, les Osages, ils emploient beaucoup de vermillon et de noir pour se peindre la figure et le corps dans les jours de réjouissances. Chez eux les vieillards jouissent d'une vénération générale, surtout lorsqu'ils ont été braves et bons guerriers dans la jeunesse. Leur principale occupation est de haranguer les jeunes gens : *Soyez intrépides avec vos ennemis, bons et généreux avec vos amis*, leur crient-ils sans cesse du haut de leurs cabanes; *le maître de la vie aime l'homme juste, généreux et brave, il a en horreur le fourbe, l'avare, le querelleur et le lâche. Ne mangez point vos vivres seuls, ne fumez point seuls dans vos cabanes; mais partagez vos viandes avec ceux qui n'en ont pas, et vous serez grands et considérés.* Ils recommandent pareillement aux femmes le travail et la bonne conduite, et ne cessent de répéter aux jeunes gens, en les encourageant à se marier, que ce qui contribue davantage à irriter le *Grand-Être*, c'est de les voir débaucher les femmes qui ne leur appartiennent pas (1).

Comme en Europe et en Asie, on trouve dans ces contrées l'influence des mères sur leurs enfans lorsqu'elles savent en remplir les devoirs : contre les égaremens de sa fille, une Indienne ne s'arme point de sévérité, mais ses larmes coulent; et rarement il arrive que ces larmes ne suffisent

(1) Perrin du Lac, *Voyage dans les Deux-Louisianes.*

pas pour la rappeler à la vertu. *Tu me déshonores*, dit une mère à sa fille; et celle qui avait oublié son honneur, au nom de l'honneur de sa mère, abjure une conduite qui afflige et fait rougir celle qui lui donna la vie. Ces femmes sont également susceptibles d'amitié, de courage, de bienfaisance : on a vu deux Indiennes, compagnes dans leur enfance et long-temps séparées, se retrouver par hasard dans l'armée de leurs ennemis, où elles étaient l'une et l'autre retenues prisonnières; la joie qu'elles éprouvèrent, les vifs et touchans témoignages d'affection qu'elles se donnèrent réciproquement, émurent de pitié leurs féroces vainqueurs, qui renvoyèrent en liberté les deux amies.

La jeune Poccahontas, fille d'un chef indien, affronta la mort au milieu des combats pour sauver la vie au capitaine Smith, ange tutélaire de la Virginie. Dans la lutte sanglante qui s'éleva au Brésil entre les Portugais et les Hollandais, la femme du chef indien Caméram fut aux premiers d'un très-puissant secours : on la voyait à cheval, couverte d'habits guerriers, parcourir les rangs, exhorter les soldats à faire leur devoir, leur promettre la victoire et donner aux autres femmes indiennes et portugaises un exemple que plusieurs s'empressèrent d'imiter. Dans plusieurs batailles elle fit preuve d'un courage et d'une force au-dessus de son sexe. Elle bravait tous les dangers; trois fois de suite on l'a vue charger l'ennemi et pénétrer même dans ses bataillons les plus serrés.

Il n'est pas rare que des Indiennes profitent de leur ascendant pour adoucir les chaînes des prisonniers de guerre, et même pour leur rendre la liberté : souvent la femme du puissant chef des Taramambazes, nommé *Juripariguazu* ou *Grand-Diable*, parvint à sauver la vie et à soustraire à la férocité de son mari les malheureux prisonniers qui allaient être dévorés.

Et là où l'on voit la nature dans toute sa simplicité, on peut mieux que partout ailleurs juger quels sont les sentimens qui distinguent le sexe : ce n'est pas l'amour qui est le plus puissant sur son cœur, ce n'est point la vanité; c'est l'attachement maternel; et pour faire connaître toute la puissance de ce sentiment sur le cœur d'une Indienne, laissons parler un voyageur célèbre qui honore et les lieux qu'il parcourt et le monde qu'il éclaire (1). « Près de l'embouchure du Guasacavi, » une butte granitique qui s'élève sur la rive occi- » dentale fixa notre attention : on l'appelle le *ro-* » *cher de l'indienne Guahiba*, ou le rocher de la mère » *Piedra de la madre*. Nous nous informâmes de la » cause d'une dénomination si bizarre. Un mission- » naire nous fit le récit d'un événement qui excita » chez nous les sentimens les plus douloureux. Si » dans ces lieux solitaires l'homme laisse à peine

(1) M. de Humboldt, *Voyage dans les régions équinoxiales du nouveau continent*, in-4°, part. hist., liv. VII, page 410.

» après lui quelque trace de son existence, il est
» doublement humiliant pour un Européen de voir
» se perpétuer par le nom d'un rocher, par un de
» ces monumens impérissables de la nature, le sou-
» venir de la dégradation morale de notre espèce,
» celui du contraste entre la vertu du sauvage et
» la barbarie de l'homme civilisé! Le missionnaire
» de San-Fernando avait conduit ses Indiens sur
» les bords du Rio-Guaviare. C'était pour faire une
» de ces incursions hostiles qui sont également dé-
» fendues par la religion et les lois. On trouva dans
» une cabane indienne une mère, Guahiba, avec
» trois enfans, dont deux n'étaient pas encore
» adultes. Ils étaient occupés à préparer de la fa-
» rine de manioc. Toute résistance fut impossible;
» le père étant allé à la pêche; la mère essaya de
» s'enfuir avec ses enfans. A peine avait-elle atteint
» la savane, que les Indiens de la mission parvin-
» rent à la saisir. La mère et les enfans furent liés
» et traînés au bord de la rivière. Le religieux, as-
» sis dans un bateau, attendait le résultat d'une
» expédition dont il ne partageait pas les dangers.
» On mena les prisonniers à San-Fernando, espé-
» rant que la mère ne pourrait trouver un che-
» min qui la conduisît par terre dans ses foyers.
» Éloignée de ceux de ses enfans qui avaient ac-
» compagné le père le jour où elle fut enlevée,
» cette pauvre femme donna des marques du plus
» profond désespoir. Elle voulut ramener au sein
» de sa famille les enfans qui étaient au pouvoir
» du missionnaire, elle s'enfuit avec eux, à plu-

» sieurs reprises, du village de San-Fernando; » mais les Indiens la saisirent chaque fois de nou- » veau; et après l'avoir fait fustiger impitoyable- » ment, le missionnaire prit la cruelle résolution » de séparer la mère des enfans qu'on avait pris » avec elle. On la conduisit seule vers les missions » du Rio-Negro, en remontant l'Atabapo. Faible- » ment liée, elle était assise à la proue du bateau. » On ne lui avait pas fait connaître le sort qui l'at- » tendait; mais elle jugea, par la direction du so- » leil, qu'elle s'éloignait de plus en plus de sa ca- » bane et de son pays natal. Elle parvint à rompre » ses liens, se jeta à l'eau et nagea vers la rive gau- » che de l'Atabapo. Le courant la poussa sur ce » banc de roche qui porte aujourd'hui son nom. » Elle y prit terre et s'enfonça dans les bois; mais » le président des missions ordonna aux Indiens » d'aborder au rivage et de suivre les traces de la » Guahiba. On parvint à la ramener vers le soir. » Elle fut étendue sur le rocher (*la Piedra de la » madre*), et on lui infligea une cruelle punition » avec ces courroies de cuir de lamentin qui ser- » vent de fouet dans ces pays, et dont les alcades » sont toujours munis. Les mains liées sur le dos » avec de fortes lianes de macavure, la malheu- » reuse femme fut traînée à la mission de Javita. » On la jeta dans un de ces caravanserais qu'on ap- » pelle *Casa del Rey*. C'était la saison des pluies. » La nuit était de la plus grande obscurité. Des » forêts que jusque-là on avait crues impénétra- » bles, séparent la mission de Javita de celle de

» San-Fernando, par une longueur de 25 lieues
» en ligne droite. On ne connaît d'autre chemin
» que celui des rivières. Jamais homme n'a tenté
» d'aller par terre d'un village à un autre, ne fus-
» sent-ils éloignés que de quelques lieues. Ces diffi-
» cultés n'arrêtent pas une mère qu'on sépare de
» ses enfans. Ses enfans sont à San-Fernando; il
» faut qu'elle les retrouve, qu'elle exécute le pro-
» jet de les délivrer des mains des chrétiens, de les
» ramener vers leur père, sur les bords du Gua-
» viare. La Guahiba est mal surveillée dans le ca-
» ravanserai. Comme elle avait les bras ensanglan-
» tés, les Indiens de Javita avaient desserré ses
» liens à l'insu du missionnaire et des alcades. Elle
» parvient, à l'aide de ses dents, à les rompre en-
» tièrement : elle disparaît dans la nuit; et, au
» quatrième soleil levant, on la voit rôder à la mis-
» sion de San-Fernando, autour de la cabane où
» se trouvaient renfermés ses enfans. (Ce que cette
» femme venait d'exécuter, ajouta le mission-
» naire qui nous fit ce triste récit, l'Indien le plus
» robuste n'aurait cru pouvoir l'entreprendre.)
» Elle traversa les bois dans une saison où le ciel
» est sans cesse couvert de nuages, où le soleil,
» pendant des journées entières, ne paraît que
» pour quelques minutes. S'est-elle dirigée d'après
» le cours des eaux? Mais les inondations des ri-
» vières l'ont forcée de marcher loin des rives du
» fleuve, au milieu des bois où le mouvement des
» eaux est presque imperceptible. Que de fois elle a

» dû traverser à la nage les ruisseaux qui se jettent » dans l'Atabapo! On demanda à cette malheu- » reuse femme de quoi elle s'était nourrie pendant » quatre jours; elle dit qu'épuisée de fatigue, elle » n'avait trouvé d'autre nourriture que ces grandes » fourmis noires, appelées *vachacos*, qui montent » en longues bandes sur les arbres pour y suspen- » dre leurs nids résineux. Nous pressâmes le mis- » sionnaire de nous dire si la Guahiba avait joui » paisiblement du bonheur de rester avec ses en- » fans, si enfin on s'était repenti de cet excès de » cruauté. Il ne voulut point satisfaire notre cu- » riosité; mais à notre retour du Rio-Negro, nous » apprîmes qu'on ne laissa pas le temps à l'In- » dienne de guérir ses plaies, qu'on la sépara de » nouveau de ses enfans, en l'envoyant dans une » mission du Haut-Orénoque. Elle y mourut, en » se refusant toute espèce de nourriture, comme » font les sauvages dans les grandes calamités. »

Nous ne craignons point de citer un trait si touchant, bien qu'il nous fasse voir un missionnaire abusant de la manière la plus indigne de son ministère; nous ne craignons pas de le citer, parce que des exemples semblables ne sauraient trop fixer l'attention des amis de la religion et de l'humanité, pour qu'on les prévienne et qu'on proscrive à jamais des moyens de conversion si funestes aux progrès du christianisme.

Nous devons ajouter que le célèbre voyageur rend hommage aux vertus et à la conduite des

missionnaires en général. Déjà avant lui un auteur protestant, Robertson, s'est plu à justifier les prêtres contre les accusations dont ils ont été l'objet. Il nous dit que les premiers missionnaires de l'Amérique, hommes simples et pieux, ministres de paix, de tolérance et d'humanité, s'efforçaient constamment d'adoucir ou d'arracher la verge de fer que la main des conquérans faisait peser sur les malheureux Indiens; il dit que c'est par leur sage et puissante médiation que furent établis tous les réglemens qui tendaient à améliorer le sort des indigènes. Ce témoignage irrécusable nous prouve du moins qu'un grand nombre de missionnaires ont imité et suivi les illustres traces de Las-Casas, du bienfaiteur courageux, du véritable apôtre de l'Amérique.

L'infortunée Guahiba n'était-elle pas faite pour ressentir la grâce ineffable du christianisme? Cette tendre mère n'aurait-elle pas adoré le Dieu qui rendit une fille à son père, un fils à sa mère, qui dit: *Laissez venir à moi les petits enfans*, si, pour première instruction, on ne l'eût arrachée à sa cabane, à son mari, à ses enfans, à ses devoirs? N'est-ce pas à des moyens aussi funestes et si peu propres à convertir, à civiliser les Indiens, que l'on peut attribuer la répugnance d'un très-grand nombre, et même leur inflexible résistance à embrasser la religion et à adopter les usages des Européens?

CHAPITRE XXXII.

Péruviennes.

Le premier législateur des Péruviens, avec le langage de la douceur et de la raison, opéra facilement dans leurs mœurs les changemens les plus importans. Ils étaient plongés dans la plus grossière barbarie, et les femmes condamnées au plus triste sort, lorsque Manco et son épouse Oëllo apparurent au milieu d'eux. C'est à ce couple heureux et vertueux qu'ils durent leurs vertus et leur bonheur. Aussi le croyaient-ils venu du ciel pour leur en apporter les jouissances. A la voix de Manco des hordes errantes et barbares se rassemblent, renversent les autels du lion et du tigre qu'elles arrosaient de leur sang et de celui de leurs enfans; elles cessent d'adorer ce qu'il y a de plus hideux et de plus effrayant pour adresser leurs hommages, leurs prières à l'astre brillant qui les éclaire. La reconnaissance est le premier sentiment que le culte du soleil leur enseigne. Ils observent que sa bienfaisante influence s'étend sur toute la nature, et ils conçoivent ce que c'est que justice et bonté. Ils nomment cet astre leur père, et un

sentiment fraternel les unit entre eux. L'égalité, le partage des terres, en sont une conséquence naturelle. Ils apprennent l'art de les cultiver; et cet art, si nécessaire à la vie, sert encore à l'embellir en faisant connaître tout le prix du travail, comparé à tout l'ennui de l'oisiveté.

La belle Oëllo enseigne aux femmes à filer, à ourdir la laine et à s'en vêtir; elle leur fait connaître les charmes de la modestie, la puissance de la vertu, et l'amour irrésistible qui en est la récompense. Bien comprise parce qu'elle leur servait d'exemple et de preuve, Oëllo fut imitée; et les Péruviennes devinrent des femmes laborieuses, de fidèles épouses, de bonnes mères. Elles assurèrent leur empire sur leurs époux, leurs enfans, en sachant les aimer avec constance, les servir avec zèle, les soigner avec bonté. L'intérieur des familles offrit bientôt le spectacle de l'amour conjugal, de la piété filiale, du respect pour la vieillesse. Pour plaire à la jeune fille qui croissait au milieu de ces doux sentimens, il fallait être bon fils; il fallait cultiver le champ de la veuve et de l'orphelin avec plus d'ardeur que le sien; il fallait être brave, pieux, juste, humain; et les mâles vertus de l'homme se formaient ainsi sous l'influence de l'innocence et de la beauté. La sagesse des femmes rendait les lois presque inutiles aux mœurs : c'est à cette sagesse, à cette pureté de mœurs qui en faisaient regarder l'infraction comme impossible, qu'il faut attribuer cette loi si opposée

à l'équité, à la douceur de ce peuple, loi barbare qui condamnait la vierge du soleil, infidèle à ses vœux, à être enterrée vivante, à voir périr sa famille entière avec son séducteur. Ces vierges du soleil ne jouissaient pas de la même liberté que les vestales, ni de leurs prérogatives; cependant c'était parmi elles que l'Incas choisissait ses épouses; lui seul avait droit d'en prendre plusieurs.

Telles étaient les mœurs du Pérou lorsque les Espagnols en firent la conquête; et la preuve que l'éducation des femmes était déjà soignée nous est offerte par le manuscrit que l'on conserve encore de la célèbre Capillana, manuscrit où elle a peint les anciens monumens de son pays et où l'on trouve des explications historiques, des dissertations sur les plantes, etc. On sait quel tendre amour elle inspira à Pizarre, combien elle favorisa ses découvertes et ses conquêtes par les instructions qu'elle fut à même de lui donner sur le gouvernement, les mœurs, les usages, le caractère des habitans de cette contrée.

La civilisation et surtout le christianisme ont dû naturellement augmenter l'influence des femmes au Pérou; et si elles ont aujourd'hui les défauts des Européennes, elles en ont aussi les charmes : gaies, vives, spirituelles, elles ont une grâce infinie dans la taille, et rien ne peut égaler l'élégance de leur démarche; leurs joues pâles rendent plus remarquable la brillante vivacité de leurs yeux noirs. Elles aiment la parure, particulière-

ment les dames de Quito, qui portent avec profusion toute espèce de bijoux, tels que boucles d'oreilles, colliers, bracelets, rosaires, amulettes en diamans, émeraudes, topazes, etc. Leurs vêtemens, presque toujours d'une couleur éclatante, sont garnis d'une quantité prodigieuse de dentelles, de franges, de paillettes; leur tête, habituellement découverte, est ornée d'un filet de rubans et de fleurs; leurs cheveux tombent en petites tresses sur leurs épaules. Ainsi que les hommes elles portent rarement des souliers et des bas. On apprécie singulièrement en elles un petit pied blanc et un talon rouge!

Les Péruviennes en général ont un air de légèreté qui fait tort à leur réputation; mais les voyageurs (1) qui ont habité assez long-temps ce pays et Lima en particulier, pour n'être point obligés de juger sur les apparences, ont rendu justice aux qualités solides qui les distinguent. Elles sont très-bonnes mères, élèvent elles-mêmes leurs filles avec beaucoup de soin. Elles chérissent, respectent le lien conjugal, et font régner la concorde, la joie dans leur famille, où l'étranger est reçu avec autant de franchise que de bienveillance. Mais, comme en Espagne, c'est surtout par l'amour que les femmes acquièrent une grande influence : on

(1) Stevenson, *Relation historique d'un séjour de vingt ans dans l'Amérique du sud.*

dit qu'Amat, vice-roi de Lima, était tellement soumis à l'empire de la belle Perricholi qu'il ne pouvait s'empêcher de satisfaire à tous ses désirs, à tous ses caprices (1). Il est juste de dire que, bonne et sensible, elle usa souvent pour faire le bien de cet empire qu'elle avait sur son royal amant; c'est ainsi qu'on l'a vue obtenir la grâce d'un malheureux, le matin même qu'il allait être exécuté. Cette femme si fameuse par sa beauté, son esprit et ses galanteries, a expié les erreurs de sa jeunesse, en consacrant les dernières années de sa vie, tout entières à la piété, à la bienfaisance, employant à des œuvres de charité tout ce qu'elle possédait.

Nina de la Huaca est aussi une des femmes célèbres du Pérou : son extérieur martial répond à sa vaillance; elle a six pieds de haut, monte un cheval fougueux, s'arme d'une paire de pistolets, d'une lance, et, accompagnée de trois ou quatre hommes, parcourt la vallée de Chancay, qu'elle habite, et la route de Lima pour arrêter les voleurs qui infestent ces environs. Elle en est plus redoutée qu'une compagnie d'encapados ou officiers de police à cheval. Avec ces goûts guerriers, Nina est aussi sage qu'une modeste jeune fille; elle reçoit chez elle avec autant de franchise que

---

(1) On prétend qu'elle obligea le vice-roi d'aller donner à manger à ses mules, à l'heure de minuit, *en camisa*.

de politesse. Elle a des connaissances en littérature et surveille elle-même ses propriétés avec beaucoup d'ordre et d'intelligence.

Mais la femme qui a exercé et dont le souvenir exerce encore aujourd'hui à Lima l'influence la plus honorable, c'est sans contredit sainte Rose, patrone vénérée du Pérou : c'est elle qui a prédit l'indépendance de sa patrie; c'est elle qui a dit que, quand la domination des rois d'Espagne aurait duré autant que celle des Incas, le sceptre tomberait de leurs mains. Cette prophétie remarquable se trouve dans la première édition de sa vie, imprimée en 1662. Dès lors on l'a supprimée; mais les événemens n'ont pas moins réalisé la prophétie et les vœux de sainte Rose.

CHAPITRE XXXIII.

Mexicaines.

La civilisation du Mexique, sous le rapport des arts, de l'industrie, de l'agriculture, était aussi avancée que celle du Pérou, lorsque les Espagnols en firent la conquête. Ils trouvèrent des plaines cultivées avec soin; la capitale, avec ses tours et ses temples dorés, s'élevait au milieu d'un lac superbe et présentait un aspect enchanteur. Partout s'offrait l'image des richesses et de la prospérité. Mais, au milieu d'une si belle nature et de tant de biens, ces peuples avaient un culte sombre et barbare; ils croyaient plaire à leurs Dieux par des sacrifices humains (1) et en s'imposant les mortifications, les souffrances les plus cruelles. Cette influence de la religion entretenait chez eux des mœurs féroces et privait les femmes de cet as-

(1) Zamarraga, premier évêque de Mexico, dit qu'en cette ville seule on avait immolé vingt mille victimes humaines et autant sur la montagne Tapazacae à la déesse Tonantein... Le prêtre arrachait de la poitrine de la victime son cœur palpitant, parce qu'on croyait qu'il était plus agréable à la divinité quand il lui était offert fumant

cendant que leur procure ordinairement un certain degré de civilisation, mais qu'elles ne peuvent obtenir quand le culte, les lois et un gouvernement despotique leur assignent une place méprisable et obscure. C'est ce qui avait lieu au Mexique : l'empereur tenait renfermées dans son sérail un nombre considérable de femmes; celles qui lui plaisaient lui étaient uniquement réservées; les autres étaient distribuées à ses favoris, à ses officiers; et toutes, comme en Asie, étaient malheureuses et dégradées par ce double fléau de la tyrannie et de la jalousie qui pesait constamment sur elles. C'est à cette conduite envers les femmes, c'est à cette religion aussi superstitieuse que cruelle qu'on attribue la ruine du Mexique : une tradition sacrée avait prédit *qu'il viendrait du côté de l'Orient un peuple invincible, envoyé du Ciel, porteur de la foudre, enfant des Dieux, qui punirait les crimes des Mexicains, saccagerait leurs villes, détruirait leurs temples, briserait leurs autels, brûlerait leurs palais.* Et, lorsque les Européens parurent, Montézuma et ses sujets, se rappelant avec effroi cette tradition, crurent que rien

---

encore par la chaleur vitale. Ses membres étaient divisés entre les assistans... Le grand serpent idole était représenté dévorant une victime humaine se débattant dans ses horribles mâchoires.

Beulloch, *le Mexique en* 1823, *ou Relation d'un voyage dans la nouvelle Espagne.*

ne pouvait empêcher de s'accomplir les destinées prédites à cet empire, et ils perdirent ainsi la confiance, l'énergie qui pouvaient les sauver. De leur côté les femmes, esclaves infortunées, virent dans ces hommes nouveaux des libérateurs qui allaient briser leurs chaînes et les délivrer de leurs tyrans. Elles n'avaient pu connaître les sentimens qui attachent à la patrie, à ses devoirs; et, au mépris de la patrie et des devoirs, elles coururent en foule offrir leur amour aux vainqueurs de leurs époux et de leurs pères. Au milieu d'elles se distingua la fille d'un puissant cacique, la belle Marina, dont l'âme de flamme, le caractère plein d'élévation et de courage, étaient dignes de servir une plus noble cause. Aimée de Cortès, elle paya cet amour par le dévouement entier de tous ses sentimens, de toute son existence; c'est à ce dévouement que Cortès et l'Espagne durent la superbe conquête du Mexique: Marina, qui en connaît la langue, les lieux, les habitans, sans cesse aide Cortès de ses conseils, lui sert d'interprète, lui indique les chemins à suivre, les embuscades et les dangers à éviter. Partout elle l'accompagne et partage ses exploits; on la voit, au milieu des combats, courir au-devant des coups dirigés contre lui, le couvrir de son corps, n'ayant de craintes que pour son amant. Elle aurait eu mille vies qu'elle les aurait toutes données pour épargner une goutte de son sang! Grâce à tant de courage, de zèle, de sollicitude, elle l'amène triomphant sur les ruines de

sa patrie. Telles étaient les femmes dont les Mexicains avaient dédaigné de captiver le cœur, et qui, animées par la vengeance et l'amour, les firent tomber dans les chaînes de leurs ennemis!

Si les femmes et la superstition furent les deux principales causes de la chute de cet empire, ce sont aussi les femmes et la religion qui ont le plus contribué à en réparer les maux : le christianisme, en adoucissant, en réglant, pour ainsi dire, cette énergie qui distinguait les habitans de l'antique Mexique, a développé chez eux ces qualités natives que des guerres continuelles, que des superstitions barbares tendaient à étouffer. Et malgré une longue oppression, malgré les efforts d'une fausse politique pour empêcher le développement de leur intelligence et les progrès de la civilisation, le Mexicain en général se livre avec succès à tous les travaux utiles, et surtout à l'agriculture ; il déploie même une grande aptitude et une sagacité peu ordinaire dans les arts mécaniques. Pieux, simple dans sa foi, il aime la pompe des cérémonies religieuses ; il y assiste avec zèle et recueillement. Sa cabane, proprement construite avec des feuilles de palmier, avec des nattes, est vraiment l'asile des vertus domestiques et du bonheur. Plusieurs villages indiens de cette contrée offrent l'aspect intéressant d'un peuple dépouillé de la rudesse de l'état sauvage sans avoir les vices de la civilisation, d'un peuple poli parce qu'il est bon, hospitalier parce qu'il est généreux, content

de son sort parce qu'il est vertueux. Les femmes, en général laborieuses, agréables et sages, n'y règnent pas en souveraines pendant la jeunesse pour être oubliées dans les âges suivans. Leur ascendant est plus uniforme et plus constant; il est moins obtenu par l'amour que par des qualités utiles et par l'agrément qu'elles répandent sans cesse dans leur intérieur, et principalement dans les fêtes multipliées qu'on se plaît à célébrer dans ce pays. Ces Indiennes sont bien plus heureuses dans leur simplicité que les élégantes de Mexico, si renommées par leur beauté et cependant si négligées par leurs maris pour des négresses ou des mulâtres qui existent en grand nombre dans cette ville, et qui sont aussi habiles dans l'art de séduire que les bayadères de l'Inde. Rien n'égale la grâce attrayante de leur parure et le luxe qu'elles y déploient. Sur elles on voit briller les soies de diverses couleurs, les dentelles, l'or, les perles, les diamans et les bijoux de toute espèce. Ces femmes esclaves enchaînent les hommes du plus haut rang, et par la licence de leurs mœurs font craindre aux pieux habitans de Mexico que le ciel irrité de tant de corruption ne fasse subir enfin à la ville entière le châtiment le plus terrible. L'ascendant si grand et si scandaleux de ces femmes d'une race méprisée, d'une condition servile, et si inférieures en beauté aux Mexicaines, indique sans doute dans les hommes un goût dépravé; mais ne pourrait-on pas en accuser aussi les défauts justement reprochés aux femmes hon-

nêtes de ce pays, tels que l'ignorance qui les empêche d'être aimables, la passion du jeu qui défigure les traits les plus beaux et les plus doux par l'expression de l'avarice ou de la colère, l'habitude de fumer, si peu propre à leur donner de la grâce et à faire ressortir leur beauté? Il faut si peu de chose pour effaroucher l'amour, qu'on peut, sans s'étonner, le voir fuir de belles femmes ayant toujours une cigarre à la bouche et des cartes à la main (1)!

Malgré quelques-uns de ces défauts, les femmes dans la république de Colombie exercent une influence très-grande; il est vrai qu'elles sont en général charmantes : elles ont des formes arrondies, délicates, des yeux brillans, une physionomie expressive, un esprit vif, pénétrant, et très-propre à la culture des arts d'agrément, surtout de la musique dont le goût paraît inné chez elles. Mais leur éducation est beaucoup moins soignée que celle des Anglo-Américaines; aussi, pour-

---

(1) « La première fois que j'assistai à une de leurs réu-
» nions, je remarquai avec surprise une fumée qui s'éle-
» vait au-dessus de la tête d'une dame assise au piano;
» et, comme j'approchais pour voir quelle en était la
» cause, je vis que cette dame, tout en s'occupant de ti-
» rer des sons harmonieux, continuait de fumer sa ci-
» garre, et poussait des bouffées de fumée énormes par la
» bouche et par les narines. »

Beulloch. *Ibid.*

raient-elles user beaucoup mieux de leur temps et de la grande liberté dont elles jouissent : parler d'amour, médire, fumer, sont leur occupation ordinaire (1). Cependant ces fautes et ces ridicules sont loin d'être généralement répandus parmi le sexe; et presque toujours ils se trouvent compensés par l'excellence de leur cœur et par des vertus, surtout dans la partie occidentale de cette république, où les mœurs sont plus sévères, la religion mieux observée et moins obscurcie par le fanatisme. Quoi qu'il en soit, les Colombiennes en tout lieu gouvernent leurs maris; l'habitant laborieux de la Magdalena, l'énervé et oisif habitant de Santa-Fé, se courbent également bien sous le joug conjugal, les uns par indolence, les autres par amour.

---

(1) Mollien, *Voyage dans la république de Colombie.*

CHAPITRE XXXIV.

Femmes de la Floride.

Si le sort déplorable des Mexicaines les porta au-devant des ennemis de leur patrie, dans l'espoir de trouver en eux des protecteurs, dans la Floride au contraire, où le sexe jouissait de sa liberté et exerçait un grand ascendant, lorsque les Européens vinrent en faire la conquête, on vit les femmes aussi bien que les hommes déployer une bravoure et des sentimens qui auraient dû désarmer leurs oppresseurs, si la soif de l'or n'avait pas éteint en eux tout sentiment d'humanité. Ces barbares coupèrent le nez au cacique d'Hirriga et firent dévorer sa mère par des chiens! Dès lors l'infortuné prince ne respirait que pour assouvir sa trop juste vengeance : quatre Espagnols tombent entre ses mains; il en fait mourir trois, l'autre obtient la vie par l'intercession de la femme et des filles du cacique. L'aînée de ces princesses ne borne pas là sa bienfaisance; elle s'expose à toute la colère de son père pour rendre au prisonnier sa liberté; elle l'envoie au cacique Mucoço qu'elle doit épouser, et le recommande au nom de l'a-

mour à sa protection. Pour obéir à celle qu'il aime, Mucoço accorde à Juan Ortis l'hospitalité la plus bienveillante; il fait plus encore, il lui laisse la liberté de rejoindre ses compatriotes, préférant ainsi rompre l'alliance qui doit faire son bonheur, plutôt que de le livrer au père de sa bien-aimée qui le réclamait. Une conduite aussi généreuse porte les Espagnols à rechercher l'amitié d'un si noble ennemi; ils l'attirent dans leur camp, où il se rend avec confiance. Son séjour prolongé donne de vives inquiétudes à sa tendre et prudente mère; mais ce n'est que pour des jours si chers qu'elle éprouve des craintes, et n'hésite point à se rendre auprès de ceux qu'elle croit des ennemis altérés de sang, pour leur offrir sa vie en échange de celle de son fils.

La princesse de Cofacique, jeune, belle, douée d'une âme sensible, d'un génie supérieur, méritait, dit un historien (1), de commander à des royaumes entiers. Aussi ses sujets, dont elle était adorée, avaient-ils quelque chose de plus doux, de plus libre, de plus honnête que les habitans des autres pays. Candide, généreuse, cette aimable princesse reçoit les Espagnols avec la plus grande confiance, leur offre ses bijoux, met à leur disposition ses trésors, tout cet or enfin dont ils sont si avides; et, après les avoir comblés des biens qui sont en

(1) L'Incas Garcilasso.

son pouvoir, obtient encore pour eux du cacique voisin son amitié et ses services. Elle n'eut pas le même ascendant sur sa mère : plus politique que sa fille, elle blâma sa générosité envers des étrangers qu'elle regardait comme des ennemis de son pays. Pour changer les sentimens de sa mère et l'engager à être favorable aux Espagnols, la princesse voulut charger de cette mission auprès d'elle un jeune Indien que sa mère avait élevé : ce jeune homme, qu'on dépeint d'une superbe taille, portant un manteau de peau qui le drape avec élégance, la tête ornée de plumes de diverses couleurs, un arc à la main et le carquois sur l'épaule ; ce noble jeune homme se distinguait bien plus encore par ses sentimens que par ses avantages extérieurs; et, ne voulant ni refuser la mission que lui donne la princesse, ni la remplir dans la crainte de déplaire à sa mère adoptive; pour concilier sa reconnaissance et son devoir, il se donna la mort... Le dévouement de nos preux chevaliers envers le sexe était-il plus grand et plus héroïque? Aussi, par combien de qualités les femmes de la Floride ne méritaient-elles pas ce dévouement! Belles, compatissantes, généreuses, nous venons de les voir sauver la vie à un ennemi, le protéger aux dépens des intérêts les plus chers. Nous venons de voir un beau dévouement maternel, puis une princesse faisant le bonheur de son peuple, recevant les Européens avec une grandeur d'âme qui les remplit d'admiration et les force à la re-

connaissance; voyons-les encore déployant tout leur courage contre ces mêmes Européens, quand ils se montrent en ennemis et les armes à la main.

A Mauvila les Indiens, voyant leurs forces s'affaiblir, appellent les femmes à leur secours. Déjà un grand nombre n'avait pas attendu ces ordres pour se mêler au combat. Les autres accourent en foule avec des arcs, des flèches, des épées, des lances, que les Espagnols avaient laissés tomber durant l'action : ainsi armées elles se mettent à la tête des combattans, raniment leur ardeur, et étonnent l'ennemi par une force et une valeur incroyables.

Dans la province de Tula, où les habitans sont si laids, si farouches et si intrépides guerriers, que les peuples voisins, pour apaiser les enfans qui pleurent, les effraient du nom de *Tula;* dans cette province les femmes combattent aussi vaillamment que leurs maris.

Si les femmes de la Floride en général se rendaient redoutables par leur courage, elles n'étaient pas moins puissantes par leurs charmes : Diégo Gusman, brave guerrier, après avoir perdu au jeu tout ce qu'il possédait, joue encore une charmante Indienne; mais revenu de son égarement, plutôt que de donner celle qu'il aime, il s'enfuit avec elle du camp espagnol, va chercher un refuge chez le cacique de Naguatez, père de sa maîtresse. Là il abjure sa patrie, la gloire, et ne veut plus vivre que pour l'amour...

L'ascendant que les femmes de ce pays obtiennent par leurs qualités et leurs charmes, elles le perdent dès qu'elles cessent d'être honnêtes; elles sont alors traitées de la manière la plus rigoureuse et la plus humiliante. Cette sévérité sur l'honneur des femmes ne prouve-t-elle pas qu'elles savent généralement le respecter (1)?

(1) *Histoire de la conquête de la Floride*, par Garcilasso.

CHAPITRE XXXV.

Brésiliennes.

Les Indiennes du Brésil sont belles et laborieuses; elles filent du coton pour faire des hamacs et des cordes, font des vases de terre, vont à la guerre, portent les fardeaux et les provisions. Les femmes des Tupis, féroces comme leurs maris, préparent l'horrible repas de chair humaine si délicieux pour eux; ce sont elles qui dépècent avec une pierre tranchante les prisonniers, et de leur sang frottent leurs enfans pour leur donner de la force. Traitées en esclaves, le lien du mariage ne pèse que sur elles; les hommes prennent, selon leur caprice, plusieurs épouses et les renvoient de même. Chez les Tupinambas, dont le nom signifie *brave*, le sexe est traité avec plus d'égards, et les hommes reçoivent en échange plus d'amour. La plus tendre harmonie règne dans leur intérieur, et cette harmonie se répand sur la nation entière. Chaque individu voit dans son compatriote un ami et un frère; mais, comme tous les Brésiliens, ils sont féroces et implacables envers leurs ennemis. Amans passionnés et jaloux, ils ne traitent point avec la légèreté des autres Indiens l'amour

et l'honneur des femmes : l'enlèvement d'une nouvelle Hélène fit naître au milieu d'eux une guerre opiniâtre et sanglante. La beauté n'est pas le seul mérite qui distingue les Brésiliennes : sensibles et constantes, elles répondent à la passion qu'elles inspirent par un dévouement qui va parfois jusqu'à l'héroïsme. On en trouve la preuve dans l'histoire d'Alvarez, noble portugais, plus connu sous le nom de Caramourou (homme de feu). Jeté par la tempête au milieu de ce peuple, il lui inspira un respect qui tenait de l'adoration ; tous les chefs s'empressèrent de lui offrir leurs plus belles filles pour épouses, et toutes ces épouses se disputaient à qui l'aimerait davantage et le servirait mieux.

Dans un voyage qu'il fit en Europe, Alvarez n'ayant emmené avec lui que Paraguazou, sa femme favorite, les autres, désespérées, se jetèrent à la nage pour suivre son navire; la plus courageuse et la plus tendre alla même si loin qu'elle perdit les forces; et n'ayant pu, ni retourner au rivage, ni se faire entendre de son époux, elle périt dans les flots victime de son amour.

Caramourou séjourna quelque temps en France avec Paraguazou, qui fut convertie à la religion chrétienne. Catherine de Médicis fut sa marraine et lui donna son nom. Au milieu de cette cour galante et polie où elle excitait la curiosité et l'intérêt général, la jeune Indienne acquit des talens, des manières aimables, sans en prendre les vices;

et reparaissant au milieu de ses sauvages compatriotes avec des grâces, des vertus nouvelles, Paraguazou devint pour eux un objet d'admiration, d'amour, et profita de tous ces avantages pour les civiliser, pour leur faire aimer et embrasser la religion qu'elle professait. Bientôt on vit ce peuple, jusqu'alors indompté, se soumettre aux lois de l'Évangile, élever une église au vrai Dieu, se bâtir des cabanes et cultiver un sol dont il méconnaissait toute la fertilité. Tant de biens obtenus en peu de temps par la douceur et la persuasion, furent plus promptement encore détruits par les moyens violens qu'employa Coutinho, envoyé du Portugal pour gouverner le Brésil. Caramourou voulut défendre contre l'oppression de ce tyran la nation qui l'avait accueilli avec tant de confiance; mais il fut jeté dans les fers. Au bruit de sa mort, Paraguazou fait partout retentir les cris du désespoir et de la vengeance; elle émeut, enflamme les Tupinambas et les peuples voisins; à sa voix tous s'arment et ne semblent animés, comme elle que par la haine et l'amour. Bientôt les Portugais et tous leurs établissemens sont en proie à leur fureur; ils brûlent les sucreries, détruisent les plantations, tuent le fils de Coutinho; et Coutinho lui-même, ayant fini par tomber entre leurs mains, est dévoré et sa tête portée en triomphe.... C'est ainsi que ce peuple, excité et soutenu par une femme éloquente et passionnée, sortit vainqueur

de cette première et sanglante lutte contre les Européens.

Plus tard, entièrement soumis aux Portugais, ce beau pays était souvent ravagé par les Aymures, dont la force étonnante égalait la férocité. Anthropophages insatiables de sang humain, ils venaient attaquer les blancs jusque dans la capitale : la plupart des planteurs avaient été dévorés par eux, d'immenses propriétés restaient désertes, lorsqu'une femme vint mettre un terme à leurs horribles exploits. Dans une expédition contre les Aymures, les colons ayant fait prisonnières deux de leurs femmes, l'une meurt de chagrin, l'autre s'habitue au genre de vie des Européens, s'attache à eux, prend leur langage, leurs manières, et devient à la fois interprète et médiatrice entre ses compatriotes et leurs ennemis. Elle se rend dans l'assemblée des sauvages, leur offre des présens au nom des Portugais, vante leur douceur, leur bienfaisance, et parvient à leur inspirer tant de confiance, que plusieurs Aymures ne craignent point de la suivre à San-Salvador. L'accueil qu'on leur fait, les caresses qu'on leur prodigue, les dons en vêtemens, bagues, colliers et autres bijoux qu'ils reçoivent pour leurs femmes et leurs enfans, le spectacle solennel et touchant d'une cérémonie religieuse, tout cela achève la conciliation si heureusement commencée par une femme : dès lors l'admiration et la reconnaissance changent entièrement le cœur des Aymures; et les hordes voisines,

à leur exemple, contractent une alliance durable avec les Portugais (1).

Cette influence que le sexe a constamment exercée sur le Brésil, est encore plus étendue, plus générale aujourd'hui qu'il a pris place au rang des nations les plus sages et les plus prospères. Comme en Portugal les femmes y sont vives, gracieuses, aimables; moins observées par la jalousie que les Portugaises, moins sédentaires ou moins renfermées et sans doute aussi sages, les Brésiliennes règnent dans la société comme dans leur intérieur. Les hommes, aussi galans, aussi généreux que les anciens habitans de la mère-patrie, constamment entourent le sexe d'hommages sincères et ont pour lui un dévouement sans bornes. A Sainte-Paule, qui se distingue des autres villes de ce pays par le bon goût et l'urbanité, par l'élégance des femmes et la galanterie des hommes, les habitans ont donné la preuve de cette protection qu'ils accordent à la faiblesse : le gouverneur avait séduit la fille d'un artisan; aussitôt la ville entière prend la cause de la jeune personne et force son orgueilleux séducteur à réparer son honneur en l'épousant.

---

(1) Alphonse de Beauchamp, *Histoire du Brésil, depuis sa découverte en* 1500 *jusqu'en* 1810.

CHAPITRE XXXVI.

Anglo-Américaines.

On reproche en général aux femmes de l'Amérique du sud d'avoir beaucoup de coquetterie, des mœurs trop faciles et une éducation négligée. On ne peut point adresser le même reproche aux Anglo-Américaines ou Américaines du nord; aussi est-ce dans cette partie du nouveau continent que la civilisation a fait les progrès les plus rapides : elle a été le foyer de la liberté, et c'est là qu'elle paraît le plus solidement établie. Les acteurs, les témoins de cette révolution, ont célébré les sentimens et les actes de vrai patriotisme de notre sexe. Ce furent les femmes qui, les premières, s'empressèrent de rejeter tous les objets qu'on recevait de l'Angleterre pour leur parure; elles travaillèrent avec ardeur à filer pour faire des étoffes qui pussent suppléer aux manufactures anglaises. M. le marquis de Chastelux raconte dans son *Voyage d'Amérique* qu'il vit chez Mme Becek, fille de Franklin, deux mille deux cents chemises achetées et faites par les dames de Philadelphie pour les soldats de Pensilvanie.

« Lord Cornwalis s'était emparé de la Géorgie, » des deux Carolines, de Charlstown... On crut » même que les provinces méridionales allaient » tomber au pouvoir de l'Angleterre. Heureuse- » ment le courage héroïque des femmes de ces » contrées releva celui de leurs époux, de leurs » pères et de leurs fils. Elles réveillèrent leur pa- » triotisme par leurs prières, par leurs reproches » et même par leur exemple. Bientôt de toutes » parts on courut aux armes; et les républicains, » par un redoublement d'ardeur et de zèle, se » montrèrent si dignes des secours demandés à la » France, que le ministère se décida à leur en ac- » corder (1). »

Pendant que les États-Unis se défendaient contre l'Angleterre, on vit à la bataille de Monmouth la femme d'un canonnier américain se distinguer par son sang-froid et sa bravoure : mistriss Molly ayant suivi son époux dans le camp pour lui donner ses soins et partager ses dangers, le vit tomber au moment où elle revenait à son poste lui porter des rafraîchissemens; elle se hâte mais en vain de le secourir, il était mort. A sa vive douleur succède ou plutôt se joint le désir de la vengeance : elle entend l'officier donner ses ordres pour ôter le canon que dirigeait son mari, et se plaindre de ce qu'il ne peut remplacer le brave militaire qui vient

(1) *Mémoires et souvenirs* de M. le comte de Ségur.

d'être tué. *Me voilà*, dit l'intrépide Molly en s'adressant à l'officier, *non, le canon ne sera pas ôté faute de quelqu'un pour le servir; puisque mon brave mari ne vit plus, tant que je vivrai, je ferai tout ce qu'il dépendra de moi pour le venger.* Elle excita une admiration générale par l'adresse et le courage qu'elle mit à remplir l'office de canonnier pendant toute la durée de l'action. Le général Washington, qui en fut témoin, lui donna aussitôt le rang de capitaine dont elle prit le costume, les épaulettes, et dont elle ne cessa jamais de se rendre digne.

Mais c'est surtout à l'influence d'une mère que les États-Unis doivent cette liberté dont ils jouissent maintenant: Washington, ce héros si renommé et si cher au nouveau monde, eut l'intention de servir l'Angleterre. Bien jeune, il sentait déjà le besoin de déployer ces facultés dont il devait plus tard faire un si noble usage. Eh! qui peut dire ce qu'auraient été Washington et le sort de l'Amérique, s'il n'eût abandonné ce projet d'après les conseils réitérés de sa mère! Ces conseils furent sans doute dictés par cet instinct maternel qui semble nous faire lire dans la destinée de notre enfant. Madame Washington présida elle-même à l'éducation de son fils. Cette éducation fut simple et solide; les sciences et les talens qui donnent de l'éclat n'y contribuèrent point. Elle voulait que son fils fût un homme utile à ses semblables et qu'il sût trouver le bonheur en lui-même. Il fut bien au-delà de ses espérances! elle vécut assez

pour le voir, premier soldat de sa patrie, en conquérir l'indépendance, et, premier citoyen, en devenir le premier législateur.

Avec quelle satisfation et quel orgueil ne devons-nous pas apprécier l'influence des femmes chez une nation qui s'est élevée si haut dans l'opinion générale et qui s'est conquis une si belle place dans les destinées humaines! Cette influence est d'autant plus honorable qu'elle fut le fruit de la pureté, de la simplicité de leurs mœurs et de l'élévation de leurs sentimens. « Ici, dit M. le comte » de Ségur, en parlant de l'Amérique du nord (1), » dès qu'on y respecte les lois et les mœurs, on y » vit heureux, honoré et tranquille; les filles y » sont doucement coquettes pour trouver des ma- » ris; les femmes y sont sages pour conserver les » leurs, et le désordre dont on rit à Paris sous le » nom de galanterie fait frémir ici sous le nom » d'adultère. »

Dans les États-Unis les jeunes personnes sont élevées avec soin et dans une sage liberté. Sous les yeux de leurs mères elles jouissent des plaisirs de la jeunesse, en même temps qu'elles se forment à devenir de bonnes ménagères et d'aimables femmes. Elles dédaignent la flatterie et n'ambitionnent que les louanges données aux qualités solides. C'est par ces qualités qu'elles cherchent à plaire;

(1) *Ibid.*

et l'amour qu'elles inspirent est grave et constant. Elles n'ont jamais recours à la ruse pour cacher leurs défauts aux yeux de ceux qui doivent être leurs époux, ni pour se parer de vertus ou de charmes qu'elles n'ont pas. Les femmes des États-Unis ont en général ce genre de beauté si pur, si frais, si délicat, qu'on admire dans les Anglaises. Elles sont spirituelles; leur conversation est très-agréable; elles conservent long-temps les grâces, l'amabilité de leur sexe; et l'on peut croire avec raison que les femmes contribuent pour une bonne part à cet heureux mélange de l'urbanité avec l'austérité des mœurs, de l'amour du travail avec les amusemens variés qu'on observe chez cette nation.

« Les manières des femmes de New-York me » paraissent (1) remarquables par leur douceur, » leur innocence, leur vivacité. Il y a dans ces ma- » nières une certaine grâce naïve, une gaîté fran- » che, autant éloignée de la froideur et de l'indiffé- » rence étudiée des Anglaises, que de la prétention » et du *maniérisme* des Françaises... Les jeunes » gens des deux sexes jouissent ici d'une liberté de » fréquentation interdite par les usages guindés de » la vieille Europe. Ils dansent, chantent, se pro- » mènent à pied, ou courent en traîneaux ensem- » ble, le jour comme la nuit, sans qu'il en résulte,

(1) Miss Wright, *Voyage aux États-Unis d'Amérique*.

» ni qu'on appréhende même d'en voir résulter » rien de contraire à la décence. Dans ce bon pays, » les mariages n'étant jamais considérés comme » imprudens, on ne prend aucune peine pour » empêcher les jeunes gens de contracter de bonne » heure de semblables engagemens. Il est surpre- » nant de voir avec quelle promptitude ces filles » folâtres sont métamorphosées en épouses sages, » en bonnes mères de famille, et ces jeunes étour- » dis en citoyens laborieux et en graves politiques. » Les noces se font ordinairement dans la maison » du père de la mariée, et les jeunes époux conti- » nuent d'y résider pendant six mois ou un an. Il » est rare qu'une fille apporte une dot à son époux, » ou que celui-ci soit autrement riche que de son » activité et de ses espérances. Quand il manque de » prospérer dans sa profession d'avocat, de méde- » cin, de marchand, ses espérances ne s'évanouis- » sent pas, car il a encore le vaste champ de la » bienfaisante nature ouvert devant lui; et il peut » aller avec l'épouse de son cœur et le fruit de son » amour chercher des trésors dans le désert (1). »

On ne peut rencontrer dans aucun lieu du monde plus d'union dans les familles, de bonheur dans les ménages, de joie et de gaîté dans la jeunesse qu'à New-York. Dans toutes les classes les

---

(1) Ce désert, dont parle miss Wright, est la partie du vaste territoire de l'Union qui n'est pas encore défrichée et où il est facile d'obtenir des concessions avantageuses.

femmes sont traitées avec les plus tendres égards par leurs maris; un laboureur même ne permettrait pas à sa compagne des travaux qui lui paraîtraient incompatibles avec ses forces.

A Philadelphie les femmes sont également heureuses et très-considérées, parce qu'elles sont dignes de l'être par leurs vertus, par les agrémens de leur esprit, par leur beauté, leur parure élégante et modeste. Là le quakérisme donne en général plus de gravité dans les formes, les habitudes extérieures, sans refroidir en aucune manière les sentimens, ni affaiblir la confiance et l'abandon dans les relations sociales ; et la mère la plus scrupuleuse à remplir ses devoirs religieux, est toujours pleine d'indulgence pour les plaisirs de ses enfans.

En jetant un coup d'œil rapide sur les différentes contrées de l'Amérique, nous voyons que partout où les femmes par leurs vertus, leur beauté et des qualités attachantes, sont regardées comme compagnes, comme égales ou amies des hommes, et non leurs esclaves, nous voyons qu'en tout lieu où elles jouissent d'une liberté convenable, où elles ont le droit de communiquer leurs sentimens et leurs idées, elles ont adouci les mœurs, elles ont aidé les progrès de la civilisation, servi la cause de l'indépendance; et l'on peut dire avec vérité, du nouveau monde comme de l'ancien, que partout où règnent le christianisme, des lois équitables et la liberté, là aussi règne l'influence des femmes.

CHAPITRE XXXVII.

Dans ce tableau où nous avons essayé de retracer la condition des femmes sur toute la terre, et leur influence sur les mœurs, les destinées des peuples et des gouvernemens, partout nous avons vu cette influence être salutaire ou nuisible, selon leurs vertus ou leurs vices, et ces vertus ou ces vices naître ou dépendre en grande partie de la religion, des lois, des institutions qui élèvent ou dégradent les sentimens et le sort des femmes. « Les temps où la condition civile des femmes est » élevée tout près de celle des hommes, et où elles » doublent par leur éducation la force et la gran- » deur de la société, sont autres que ceux où elles » sont élevées dans la servitude, ou dans d'indignes » préjugés, ou dans les plus misérables futilités (1). » En effet, chrétiennes et libres, nous les voyons enchaînées à leurs devoirs par la religion et l'amour, remplir ces devoirs avec zèle, fidélité, dévouement, et, depuis le trône jusque dans les dernières classes de la société, concourir comme

(1) Rœderer.

souveraines, épouses et mères, au bonheur, à la prospérité de leur patrie.

Partout au contraire où la polygamie et l'esclavage les ont avilies, où elles ne sont que les misérables objets des caprices, de la tyrannie des hommes, la licence des mœurs semble les affranchir de tout lien, et leur influence est nulle ou ne sert qu'au mal : c'est ainsi que dans l'Inde, la malheureuse et dégoûtante compagne du pariah ne peut ni adoucir le misérable sort, ni améliorer les mœurs grossières de son mari; tandis que les séduisantes bayadères, prêtresses des dieux et des voluptés, ne réussissent que trop à entretenir d'indignes superstitions, et à favoriser la corruption générale. Dans la hutte de l'Africain féroce, du sauvage et stupide Américain, quelle influence pourraient avoir sur eux des femmes qu'ils ne croient exister que pour servir et souffrir, et qui n'osent pas même élever leurs regards jusqu'à leurs maîtres!

Mais entre toutes les conditions malheureuses de la femme, en est-il une qui doive autant révolter toute âme honnête et sensible, que celle de ces belles Géorgiennes, chefs-d'œuvre de la nature, et par la plus criante des iniquités de l'homme, destinées uniquement à assouvir sa cupidité, ses passions? Et quoi de plus hideux que cet infâme trafic de l'innocence et de la beauté, des pères vendant leurs filles pour un peu d'or à des mar-

chands qui n'ont rien d'humain que la figure (1)? C'est un spectacle si repoussant, si horrible, qu'on ne conçoit pas comment l'univers civilisé, qui en est témoin, ne se lève pas en masse contre cette indigne profanation de tout ce qu'il y a dans la vie de plus cher et de plus sacré! Loin de là, il se trouve jusqu'au milieu de nous des apologistes des lois et des mœurs de l'empire ottoman, où ce commerce de femmes est encore le plus en vigueur, où les beautés les plus renommées du globe, *vendues*, *achetées* et *esclaves*, n'ont qu'une seule des-

(1) Mais l'exemple suivant peindra mieux que tout ce que nous pourrions dire, ce qu'il y a d'ignominieux et d'horrible dans le sort de ces pauvres créatures vendues, achetées, nourries et gardées comme un vil troupeau :

« Un voyageur français (en traversant le désert de Mé» sopotamie qui est entre Alep et Bagdad) assure avoir été » spectateur d'une de ces scènes les plus affreuses que » puisse contempler un homme sensible; c'était entre » Anah et Taïbah. Les sauterelles, après avoir tout dé» voré, avaient fini par périr elles-mêmes; leurs innom» brables cadavres empestaient les mares d'où au défaut » de source on devait tirer de l'eau. Le voyageur aper» çoit un Turc qui, le désespoir dans les yeux, descendait » d'une colline et accourait vers lui. *Je suis l'homme* » *le plus infortuné du monde*, s'écria-t-il, *j'avais acheté* » *à des frais énormes deux cents jeunes filles, les* » *plus belles de la Grèce et de la Géorgie, je les avais* » *élevées avec soin; et à présent qu'elles sont parvenues à* » *l'âge nubile, je me rendais à Bagdad pour les vendre* » *avantageusement. Hélas! elles périssent de soif dans ce*

tination, servir aux plaisirs et aux caprices d'un despote barbare!

Un écrivain moderne, partageant l'enthousiasme de lady Montague pour les Turcs, comme elle nous vante le bonheur et la liberté dont jouissent les Mahométanes: « Les femmes, nous dit » M. de Salabéry (1), sont peut-être les seuls êtres » véritablement libres dans l'empire ottoman. Elles » ont presque les mêmes priviléges dont les vestales jouissaient à Rome; les portes du grand- » visir leur sont ouvertes les jours de divan; elles

» *désert*! Le voyageur franchit rapidement la colline; et » un spectacle horrible frappe aussitôt ses regards : au » milieu d'une douzaine d'eunuques et d'environ cent » chameaux, il vit toutes ces filles charmantes, de l'âge de » douze à quinze ans, étendues par terre, livrées aux angoisses d'une soif ardente et d'une mort inévitable. Quelques-unes étaient déjà enterrées dans une fosse qu'on » venait de creuser; un plus grand nombre étaient tombées » mortes à côté de leurs gardiens qui n'avaient plus la » force de les inhumer. On entendait de toute part les soupirs de celles qui se mouraient, et les cris de celles » qui, ayant conservé un souffle de vie, demandaient en » vain une goutte d'eau... Le voyageur engage le marchand d'esclaves à s'en aller vers Taïbah où il trouvera » de l'eau. *Non*, répondit le Turc, *à Taïbah, les brigands* » *m'enlèveraient toutes mes esclaves.* »

(Malte-Brun, *Géographie*.)

(1) *Histoire de l'empire ottoman, depuis sa fondation jusqu'à la paix de Jassy en* 1792.

tandis que de grandes révolutions, que des catastrophes ensanglantent les palais, quelle est donc cette éducation, quelles sont ces idées, ces habitudes *qui dirigent l'ambition, le bonheur des Musulmanes vers un but moins vide, moins vulgaire, que celui que les Européennes s'efforcent d'atteindre?* Est-elle donc plus sublime l'indifférence de la Musulmane pour la gloire, le repos de la patrie, le bonheur des hommes, que les sentimens qui, au milieu des horreurs de la révolution, animaient les Françaises courant partager les fers d'un époux, arrachant un père à la mort, exposant leurs jours pour sauver ceux d'un ami, d'un prêtre respectable, d'un étranger même, sans autre titre que celui du malheur? Il en est aussi qui pouvaient rester tranquilles au fond de leurs appartemens, n'entendre que de loin les gémissemens et les pleurs des infortunés; mais aucune n'est restée dans cette apathie coupable, dans ce calme insensible; toutes ont voulu avoir leur part de misères et de souffrances, de fatigues et de dangers. On les a vues combattre en héros sur les champs de bataille, panser les blessés, sauver des milliers de prisonniers, faire servir leur influence à désarmer les tyrans, à consoler, soutenir leurs victimes, et après avoir rempli sur la terre le ministère des anges, gagner la couronne de martyr sur un échafaud.

Est-il donc *si vide le but que les Européennes s'efforcent d'atteindre en cultivant leur esprit, en ac-*

quérant des talens, lorsqu'elles les font servir à fixer leurs époux, élever leurs enfans, embellir la société, être tout enfin pour le bonheur des hommes, en cherchant à les rendre meilleurs, en contribuant pour une bonne part à la gloire, à la prospérité de leur pays? Et l'historien que nous osons combattre, ose nous dire, *auprès d'un bonheur aussi calme, auprès de si vastes ambitions, auprès d'un si héroïque dévouement, que paraissent les petites intrigues, les petits triomphes de la beauté dans les monarchies européennes!* Nous avons vu quelles étaient ces vastes ambitions des Roxelane, des Kiosem, des Soraï! Ont-elles fait quelque chose pour la gloire des sultans et de l'empire qu'elles gouvernaient? leur élévation, les moyens de s'y soutenir, voilà leur unique but! et, pour atteindre ce but, les crimes ne leur ont rien coûté... Quel est donc *cet héroïque dévouement* dont il nous parle? Nous n'en avons trouvé aucun trait dans toute l'histoire qu'il nous a donnée de l'empire ottoman; et ce qui prouve que cet héroïsme n'est pas fréquent en Turquie, c'est l'étonnement du grand-visir Baltagi-Méhemet, lorsque Catherine Ire négocia avec lui le fameux traité du Pruth, qui sauva l'armée russe; ce visir ne pouvait concevoir que l'amour pût donner à une femme assez de courage pour partager les fatigues et les dangers de son époux, assez de résolution et de talens pour le servir dans des affaires importantes. Il envoya donc un officier de confiance dans le

camp du czar pour voir cette héroïne et s'assurer de la vérité des merveilles qu'on en racontait. Si les Ottomans eussent eu leur Marguerite d'Écosse, leur Mathilde, leur Bérengère, leur Blanche, leur Isabelle de Castille, leur Marguerite, leur Jeanne d'Arc, leur Marie-Thérèse, leur Louise de Bragance, leur Marie-Antoinette, auraient-ils douté du courage et du dévouement de Catherine?

L'injure la plus grande qu'un Musulman croie dire aux Chrétiens d'Europe, c'est de les appeler des hommes qui ne respectent pas les femmes. Comment concilier ce grand respect des Mahométans pour leurs femmes avec l'étonnement qu'éprouva en France Méhemet-Effendi? « La politesse et les » égards dont usent les Français envers les fem- » mes, dit-il (1), ne peuvent s'exprimer; elles » vont où il leur plaît, font ce qu'elles veulent, » obtiennent tout ce qu'elles désirent. »

L'amour maternel est poussé jusqu'au fanatisme. Sans doute ce sentiment, si fort dans le cœur de toutes les femmes, ne peut être effacé dans celui d'une Mahométane; mais en trouvons-nous une seule digne d'être comparée à nos mères chrétiennes? Celle dont la tendre sollicitude s'en rapproche davantage, la sultane Tachan, qui sauva

(1) *Journal de Méhemet-Effendi*, ambassadeur de la Porte à Paris, cité par M. de Salabéry.

son fils des piéges de l'ambitieuse Kiosem, fut élevée dans le christianisme, et ne pouvait en oublier les leçons, puisque sa pieuse mère vivait auprès d'elle dans le sérail où rien ne put ébranler sa foi. Et ces mères mahométanes peuvent-elles être heureuses alors qu'elles sont véritablement mères? Eh quoi! voir la jeunesse de leurs fils s'écouler dans une sombre prison, l'un destiné au trône et tous les autres à la mort! *A quoi te servira d'être père?* disait avec amertume une belle odalisque à Amurat III, *tes fils ne sont pas destinés à demeurer sur la terre, mais à peupler des tombeaux* (1).

En effet le fils d'Amurat, Mahomet III, en montant sur le trône, fit étrangler *dix-neuf* de ses frères, tragédie trop commune chez ce pèuple dont on ose nous vanter les mœurs!

Non, une Européenne et toute femme chrétienne n'enviera jamais le sort d'une Musulmane. Non, elle ne croira point que le bonheur consiste à ne rien faire au milieu du luxe et de la mollesse. Elle rejetterait avec indignation ce bonheur qui la laisserait étrangère au bonheur, à la destinée de son époux, de ses enfans, de sa patrie. Elle n'enviera jamais ce bonheur qu'on peut trouver dans un sérail, ni l'amour éphémère d'un sultan qui l'élèvera un instant pour la faire retomber

(1) *Histoire citée de l'empire ottoman.*

dans une éternelle obscurité, un éternel oubli. Elle n'enviera point *le privilége de ne pas attendre à l'audience d'un grand-visir* et de *pouvoir sous un déguisement* (1) *chercher des aventures galantes!* Elle ne se croirait pas libre étant esclave par les lois et quand le poignard d'un jaloux serait sans cesse levé sur sa tête! Elle ne croirait pas au respect des hommes qui ne les comptent que comme des objets accessoires même à leurs plaisirs! Non; les femmes européennes sont plus difficiles en bonheur, en considération, en liberté.

On me pardonnera de m'être trop étendue peut-être sur ce sujet; mais, je l'avoue, en cherchant des tableaux fidèles de femmes musulmanes dans deux écrivains distingués, je l'avoue, je n'ai pu voir sans indignation les couleurs brillantes dont ils se sont servis pour cacher, embellir les chaînes et l'avilissement dans lesquels languit notre sexe sur cette partie du globe. Moins habile, j'ai cru devoir me servir des aveux qui leur ont échappé pour rendre hommage à la vérité.

En cherchant l'influence des femmes dans l'histoire de l'empire ottoman, nulle part nous avons vu beaucoup de gloire ni de bonheur pour elles. Presque toujours leur influence a été fatale, parce qu'elles n'ont pu l'exercer qu'au sein de l'esclavage, parce qu'on ne leur demande ni

---

(1) Lady Montague. *Voir le chapitre* Mahométanes.

des mœurs pures, ni des vertus, ni des talens, parce que là enfin où elles ne sont *comptées pour rien dans le bonheur moral de l'homme*, elles n'ont aucun ressort puissant pour élever leur âme.

Les femmes, a-t-on dit (1), *n'ont de l'empire que quand les institutions vieillissent ou que les gouvernemens sont corrompus.* On aurait raison si l'on ne voulait parler que de cette influence obtenue par le vice et l'intrigue, de cette influence des courtisanes, des femmes galantes et ambitieuses, de ces femmes enfin qui, abjurant toutes les vertus de leur sexe, n'en conservent que les séductions; celles-là, en effet, ne peuvent avoir de l'influence que quand les gouvernemens sont corrompus. Mais leur véritable empire, celui qu'elles doivent plus à leurs vertus qu'à leurs charmes, celui qu'elles doivent autant à l'amour qu'elles inspirent qu'à cette douce et noble influence qu'elles exercent sur le bonheur, la destinée de leurs époux, de leur patrie, cet empire-là, c'est chez les peuples vertueux, libres et braves qu'elles l'ont constamment obtenu, comme chez les Scythes, les Scandinaves, les Germains, les Gaulois.

Nous voyons l'empire des femmes chez les Égyptiens alors qu'ils étaient les instituteurs du genre humain, alors que les lois, les sciences et les arts les rendaient le plus grand, le plus heureux peu-

(1) Charles Nodier.

ple de l'univers. Aujourd'hui qu'il est esclave et qu'il ignore même sa gloire passée, elles ont perdu cet empire et n'exercent plus sur lui aucune influence.

N'est-ce pas au temps de la gloire et de la prospérité de Rome que les femmes opéraient les plus grandes révolutions et obtenaient les plus brillans honneurs? Ne sont-ce pas elles qui entretenaient toute la vigueur du gouvernement de Sparte? Et la Grèce esclave a-t-elle compté les femmes pour quelque chose, tandis qu'on a vu la Grèce régénérée recevoir d'elles l'élan qui a brisé ses chaînes, leur courage et leur héroïque dévouement enflammer tous les cœurs pour cette sainte cause de la patrie et de l'humanité.

En Helvétie, c'est sur les Guillaume Tell, les Werner, les Arnold de Winkelried qu'elles ont eu de l'empire. Et le premier cri de la liberté est parti de leur âme, avant d'aller retentir dans celle de ces héros.

C'est pendant les siècles les plus brillans des républiques italiennes que les hommes pensaient, écrivaient et se battaient pour les femmes, tandis qu'aujourd'hui elles ne trouvent plus sous ce beau ciel d'Italie que des *cavalieri serventi* pour porter leurs schals et les accompagner au spectacle, à la promenade.

Les femmes ont-elles chez les Anglais dépravés par le luxe et les richesses, l'ascendant qu'elles exerçaient sur les Bretons de mœurs simples et

austères? Et ce culte de respect et d'amour dont elles étaient l'objet dans la patrie du Cid, des Gonsalve, le retrouve-t-on aujourd'hui dans la triste et misérable Espagne? Ont-elles de l'influence sur le gouvernement corrompu des Ottomans? Tandis que dans les États-Unis, brillans à la fois de toute la vigueur de la jeunesse, de toute la maturité de l'âge, combien n'est-elle pas grande l'influence d'une mère, d'une épouse sur chaque citoyen, et combien toutes ne contribuent-elles pas à la prospérité générale!

Ces observations pourraient s'étendre à tous les peuples; et si, entre tous, nous voyons les Français se distinguer par l'esprit, la bravoure, l'urbanité, le caractère le plus loyal, le plus bienfaisant, le plus aimable, pourrait-on en refuser l'honneur à l'empire que les femmes ont constamment exercé sur eux?

Et cet empire des femmes, si remarquable sur les premières nations du monde, n'est-il pas remarquable encore sur les hommes qui en furent les meilleurs, les plus illustres, les plus vertueux? C'est le divin Platon, le sage et bon Plutarque qui les ont placées à l'égal de l'homme par l'intelligence et les vertus. C'est Tacite qui appelle l'attention sur leur noble et beau caractère, dans son effrayant tableau des vices et de la corruption de Rome. C'est saint Augustin qui s'élève contre l'injustice des lois à leur égard. C'est Justinien qui en proclame de si favorables pour elles. C'est saint

Jérôme qui célèbre leur piété et leur bienfaisance. Pétrarque, le Tasse, Boccace, les ont divinisées. Saint Vincent-de-Paule les associe à ses bienfaisans travaux. Racine, La Fontaine les aimaient avec passion, les célébraient avec enthousiasme. Plusieurs ont été immortalisées par l'éloquence de Fléchier, de Bossuet. Le premier élan du génie de Fénélon fut consacré à les instruire. « J'adore encore le sexe, » dit Montesquieu (préface du *temple de Gnide*), et » s'il n'est plus l'objet de mes occupations, il l'est de » mes regrets. » Legouvé, Thomas, Roussel, Bernardin de Saint-Pierre, les ont peintes avec ces couleurs ravissantes qui inspirent à la fois l'amour, l'estime et l'admiration. Et l'auteur du *Génie du christianisme* n'a-t-il pas dit? « Sans la femme l'homme » me serait rude, grossier, solitaire; il ignorerait la » grâce qui n'est que le sourire de l'amour. La » femme suspend autour de lui les fleurs de la vie, » comme ces lianes des forêts qui décorent le tronc » des chênes de leurs guirlandes parfumées. »

Mais si les hommes les plus illustres ont placé les deux sexes sur la même ligne pour les vertus et les talens; s'ils ont pensé qu'ils pouvaient partager les mêmes travaux, les mêmes prérogatives; si nous avons vu en effet les femmes régner avec gloire, combattre avec courage, donner des lois, fonder des villes et des établissemens utiles, conquérir, pacifier, partout se soutenir à la hauteur où le sort les a placées, et même vaincre les plus grands obstacles pour s'y placer d'elles-mêmes,

gardons-nous de croire que ce soit là leur véritable destination. Gardons-nous de nous plaindre d'être exclues des emplois publics; comment les remplir sans négliger nos véritables devoirs? Que deviendrait l'intérieur des familles si celles qui doivent veiller à y maintenir la paix, l'ordre et la prospérité, étaient chargées d'intérêts étrangers, placées à la tête d'un gouvernement, envoyées en ambassade ? Quoi de plus ridicule qu'une femme siégeant à un tribunal et rendant des arrêts? Enfin, quoi de plus contraire à sa réserve, à sa modestie, que d'être appelée à commander, à juger, à solliciter? Avouons-le, cette exclusion des femmes de toute charge civile, de tout emploi public, est parfaitement juste, parfaitement d'accord avec les desseins de la nature et les intérêts de la morale : l'une et l'autre veulent que la femme soit entièrement à ses devoirs, que rien ne puisse la distraire de cette importante tâche de *rendre les hommes bons en les rendant heureux.* Eh! comment la remplir si des rivalités d'ambition nous ôtent notre ascendant sur leurs cœurs? Cet ascendant n'est-il pas le seul qui nous convienne, le seul que nous puissions désirer, et n'est-il pas plus doux de régner par l'amour que d'être appelées à régner par les lois?

Dans la république de Platon, les guerriers devaient partager avec leurs épouses le soin de pourvoir à la tranquillité de la ville : les uns et les autres devaient être élevés dans les mêmes prin-

cipes, dans les mêmes lieux et sous les mêmes maîtres; ils devaient recevoir ensemble, avec les élémens de la science, les leçons de la sagesse, et disputer au gymnase le prix des exercices. En réclamant pour nous un rang si élevé, Platon songeait plus à notre gloire qu'à notre bonheur, et peut-être plus au bonheur des hommes qu'à leur gloire; car, s'il eût été agréable pour eux de trouver une compagne capable de partager leurs travaux, leurs périls, leurs nobles soucis, et de comprendre leur politique, l'amour, en se mêlant à tout, n'aurait-il point ralenti l'ardeur de l'étude et des combats? Et les femmes, chargées de trop de responsabilité et de soins sérieux, ne risquaient-elles point de perdre leurs grâces riantes et légères? Ne risquaient-elles pas d'oublier l'art de plaire?

Bien que nous ayons vu les femmes se distinguer dans des postes élevés et difficiles, régner avec autant de gloire que d'habileté, malgré les grands noms des Placidie, des Pulchérie, des Marguerite de Waldémar, des Marie-Thérèse, des Élisabeth d'Angleterre, des Catherine de Russie, il n'est pas moins vrai qu'il est dangereux de placer le sceptre entre leurs faibles mains. Leurs défauts et même leurs qualités nous semblent les exclure du droit de régner : une imagination vive et mobile les rend trop accessibles à la prévention; les grâces et la beauté leur rendent le despotisme trop facile; la sensibilité, la bonté même de leur âme les entraînent à prodiguer des bien-

faits sans trop songer à quelle source elles puisent l'or, et parfois les rendent indulgentes aux dépens de la justice... Si leurs qualités mêmes peuvent être dangereuses chez une souveraine, que de maux ne résultent pas de leurs défauts, de leurs caprices, et surtout de la licence de leurs mœurs! Rien de plus funeste et de plus contagieux : c'est un poison qui circule rapidement, qui corrompt tout, qui détend les ressorts de l'État, cause le malheur du peuple et l'avilissement de la nation. Que servaient à la Russie la sensibilité, la douceur, les bonnes intentions de leurs impératrices Anne et Élisabeth, quand leur aveugle passion livrait à des hommes cupides et féroces l'or, le sang, les destinées de leurs peuples? Et si Catherine n'avait pas vu avec les yeux d'une amante les Orlof, les Potemkin, leur aurait-elle confié le commandement de ses armées? Aurait-elle livré à leurs avides mains tant d'or, tant de puissance et d'honneurs? Hâtons-nous de conclure que le pouvoir souverain est une charge trop pesante pour la faible organisation de la femme, trop difficile pour son esprit vif et léger, trop pénible pour son âme délicate et sensible, sujette à une responsabilité trop grande pour un cœur si impressionnable, si accessible à toutes ces émotions qui entraînent comme malgré soi, et dont il est impossible de calculer les conséquences. . . . .

CHAPITRE XXXVIII.

De l'Influence des Femmes sur les arts et la littérature.

Avant de terminer ces considérations générales, nous jetterons encore un coup d'œil rapide sur l'influence que les femmes ont eue sur les arts et les lettres, parce que cette influence se trouve naturellement liée à celle qu'elles ont exercée sur les mœurs, sur les destinées des nations, et parce qu'on ne peut douter combien les arts et les lettres contribuent au bonheur, à la gloire, à la prospérité des peuples et des gouvernemens.

Chaque grande époque de la littérature chez les diverses nations a été pour les femmes une époque brillante, parce que plus les hommes ont l'esprit cultivé, plus il y a de douceur et de galanterie dans leurs manières, plus aussi l'amour et les grâces ont d'empire sur leurs cœurs. En Égypte, alors que les femmes étaient libres, qu'on soignait leur éducation, qu'elles embellissaient les assemblées de leur présence, les arts et les lettres brillèrent du plus vif éclat. Il s'éteignit quand l'amour ne fut plus qu'une passion grossière qui ne pouvait inspirer de nobles sentimens, ni enflammer et soutenir le génie.

Selon les traditions des peuples les plus célèbres, ce furent les femmes qui leur enseignèrent les arts les plus utiles, les plus agréables à la vie : c'est à ce titre que les Égyptiens adoraient Isis, les Péruviens Oëllo, que les Chinois vénèrent encore la mémoire de l'impératrice Siling-Chi. Les Grecs élevèrent des autels à Cérès qui leur enseigna l'agriculture, à Minerve qui fit fleurir l'olivier et apprit à filer, à broder aux filles de l'Attique. Harmonie, fille de Cadmus, inventa la musique. Dibutade veut retenir l'ombre de son amant; sa main guidée par l'amour en trace le profil avec un charbon, et fait éclore le génie de la peinture. Sapho, cette dixième muse de la Grèce, eut un grand nombre de disciples, surtout parmi les personnes de son sexe; elle inspira à ses compatriotes le goût de la musique et de la poésie. Ses chants, long-temps répétés avec enthousiasme dans toute la Grèce, comme ceux d'Anacréon, sont venus jusqu'à nous comme un modèle d'harmonie, de grâce et de sentiment.

Pindare, qui reçut de Myrthis les premières leçons de musique et de poésie, eut pour rivale, pour amie, et quelque fois pour guide la belle Corinne.

Dans ce siècle si célèbre de Périclès, quelle baguette magique créa toutes ces merveilles des arts? Ne sont-ce pas ces enchanteresses venues d'Ionie, dont les charmes servaient de modèles aux peintres, aux sculpteurs, et enflammaient les poètes?

Laharpe, en observant l'indécence des pièces de théâtre chez les Grecs et les Latins, l'attribue à cette influence des courtisanes : « Comme il n'y » eut jamais, dit-il, chez les Grecs et pendant long- » temps à Rome que des courtisanes qui vécussent » librement et indistinctement avec les hommes; » l'habitude générale parmi les jeunes gens de » vivre avec cette espèce de femmes, tandis que » toutes les mères de famille se tenaient dans l'in- » térieur de leur domestique, ne dut pas apporter » beaucoup de réserve dans le langage. »

Si le théâtre grec se ressent de cette influence des courtisanes, il faut croire que l'épouse de Périclès, l'amie de Socrate, qui forma ces grands hommes dans l'éloquence d'après leur propre témoignage, il faut croire que cette étonnante Aspasie différait beaucoup par le langage, le ton, les manières, de cette espèce de femmes à qui elle ressemblait par les mœurs : on a vanté surtout la pureté de son élocution; et ces grâces légères de la conversation, cet esprit qui prend sans effort la teinte qui plaît, qui captive, cette politesse si pleine de charmes, le mélange enfin de tous ces agrémens qu'on nomme atticisme, ne fut-il pas l'ouvrage d'Aspasie? Ne lui attribue-t-on pas encore cette belle et touchante oraison prononcée par Périclès sur les jeunes gens morts au service de la patrie, et qui produisit un si grand effet sur le peuple d'Athènes?

La pureté et l'harmonie de la langue grecque se

sont, dit-on, conservées dans les couvens de femmes, où la poésie et la musique étaient cultivées comme au temps des prêtresses des muses.

Anne Comnène a écrit l'histoire de son père Alexis. Elle fut peut-être une fille trop dévouée pour être un historien impartial; mais on vante du moins son style brillant, plein de chaleur, et qui la place au-dessus des écrivains de son temps.

Le plus bel âge des lettres latines, où la langue, dépouillée de sa rudesse, n'avait rien perdu de son énergie, n'est-il pas celui où les femmes, en conservant encore toutes les vertus qu'on vénère, apportèrent dans la société les grâces, les talens qui captivent, l'esprit le plus poli, le mieux cultivé? Telle la célèbre Cornélie, mère des Gracques, à qui elle enseigna elle-même cette éloquence qui les rendit l'idole du peuple et la gloire de leur patrie. Telle la femme de Pompée, si belle, si spirituelle, d'un caractère si doux, si simple, si modeste, malgré sa science et tout ce que la nature et les grandeurs avaient fait pour elle. Telle la courageuse Hortensia, dont l'éloquence fit une si grande impression sur les Décemvirs. Telle la mère d'Antoine qui exposa ses jours pour sauver son frère de la proscription. Telles l'épouse du jeune Marius et celle de Lélius Scipion. C'est dans la société de ces Romaines, distinguées par la pureté et l'élégance du langage, que Cicéron avoue s'être perfectionné. Après avoir écouté les leçons de Scœvola sur les lois et la jurisprudence, souvent

ce grand orateur en cherchait de plus agréables dans la société de Lœlia et de Mucia, l'épouse et la fille de ce légiste. Dans sa solitude, déplorant les maux de la patrie, Cicéron écrivait à son ami Sulpicius : « Ma fille me restait; c'était un soutien » toujours présent auquel je pouvais avoir recours; » le charme de son entretien me faisait oublier » mes peines; mais l'affreuse blessure que j'ai reçue » en la perdant rouvre dans mon cœur toutes celles » que j'y croyais fermées. »

Un des plus beaux chants de Virgile fut inspiré et composé pour l'illustre Octavie, cette tendre mère qui venait de perdre son fils, l'unique objet de ses espérances. A sa mort, l'empereur Auguste fit lui-même le panégyrique de sa sœur; alors, pour la dernière fois, la tribune romaine retentit de l'éloge d'une femme vertueuse. Et cette sublime philosophie qui distingue Sénèque, ne la puisa-t-il pas en partie dans l'amour et les sentimens que lui inspirait sa jeune, belle et héroïque compagne? son caractère pur et élevé était bien supérieur à celui de ce sage.

Les chants d'Horace, d'Ovide, de Tibulle et de Properce semblent marquer l'époque où il ne restait plus aux femmes en général que l'attrait de la beauté et les ressources de la coquetterie. Et lorsqu'elles rejetèrent jusqu'aux derniers voiles de la pudeur, elles furent flétries par la verve satirique de Juvénal... Toutefois, l'équitable opinion en excepte un grand nombre de la proscription ou

de la critique de ce poète. Et n'est-il pas glorieux de rappeler qu'au temps même des plus affreux désordres qu'on ait observés dans Rome, le plus moral des historiens, Tacite, ait été le panégyriste de notre sexe? Il fut le meilleur et le plus heureux des époux; il trouvait dans sa femme et sa belle-mère ces vertus antiques qu'il aurait voulu faire revivre dans sa patrie avec la liberté. Pline le jeune se délassait de ses travaux auprès de Calpurnie, sa belle compagne, qui, partageant sa passion pour les lettres, lui inspirait une nouvelle ardeur pour l'étude et la gloire.

Sulpicia fit un poème sur l'expulsion des philosophes, dans lequel elle ne craint pas de maltraiter Domitien. C'est la seule pièce qui reste de cette illustre Romaine. Les éloges que fait Martial de ses autres ouvrages *sur la fidélité et la chasteté*, les font vivement regretter.

Et lorsque le christianisme eut rendu aux femmes leurs droits et leurs vertus, cette éloquence, que Rome perdit du moment que les mères cessèrent de présider à l'éducation de leurs enfans, se retrouva avec l'influence des mères et des héroïnes chrétiennes; alors l'éloquence se montra sévère comme les mœurs; et les écrits dont les femmes furent l'objet, devinrent purs et chastes comme elles.

Depuis la renaissance des arts et des lettres en Italie, les femmes ont contribué à leurs progrès, soit par leurs propres talens, soit en inspirant les

plus beaux génies, ou comme protectrices des savans et des hommes de lettres : telle la comtesse Mathilde, qu'un littérateur distingué (1) regarde comme une des principales causes de cette heureuse révolution des connaissances humaines qui se fit alors, en encourageant l'étude des sciences et surtout celle du droit. Ce fut Nina de Messine qui jeta le plus d'éclat parmi les premiers essais de la poésie italienne. Catherine de Sienne est placée au nombre des auteurs classiques de l'Italie, et ses ouvrages ont servi de titre à ses compatriotes pour disputer à Florence le sceptre du langage.

Renée de France contribua autant que son époux à la célébrité que les arts, les sciences et les lettres répandirent sur la cour de Ferrare. Sa fille, l'aimable et savante duchesse d'Urbain, fit également briller sa cour par son goût pour les sciences et les lettres; elle sut comme sa mère récompenser le mérite et attirer auprès d'elle les hommes de lettres les plus distingués. Jamais Mantoue ne fut plus brillante que sous César et sa sœur Hippolyte, qui surpassèrent les princes d'Este et de Médicis en connaissances, en talens littéraires, et les égalèrent en magnificence : cette ville offrait alors la réunion d'un grand nombre de savans attirés par leurs bienfaits.

La cour de Turin, présidée par l'aimable Mar-

---

(1) Ginguené.

guerite de France, put le disputer pour l'urbanité, le bon goût, la culture des lettres, avec les autres provinces de l'Italie et même de l'Europe.

L'ouvrage *des institutions analytiques* de la célèbre Agnesi, contribua à répandre dans sa patrie le goût d'une science regardée jusqu'alors comme étrangère.

Nous ne rappellerons pas toutes les Saphos, toutes les savantes dont l'Italie s'honore; mais nous observerons que les plus beaux génies qui l'aient illustrée furent inspirés par des femmes : tels Pétrarque, Boccace, Alfieri. La mère du Dante, appelée la *Bella*, avait pris le plus grand soin de l'éducation de son fils. La mère de Raphaël forma son esprit et son cœur. L'épouse de l'Albane et ses douze enfans, aussi beaux que leur mère, servirent seuls de modèles à ce peintre des Grâces et de l'Amour.

Depuis que la licence des mœurs eut pour ainsi dire anéanti l'enthousiasme de l'amour, brisé le lien conjugal, affaibli l'influence maternelle, il ne resta plus au culte des beaux-arts qu'un petit nombre d'adorateurs...

En Asie, et dans tous les lieux où l'esclavage et la licence des mœurs ont étouffé les vertus des femmes et anéanti leur influence, le flambeau des arts et des lettres est éteint, excepté chez les Arabes, parce qu'ils sont restés amans passionnés malgré le prophète et ses lois. Dans les Indes et la Chine, où l'on trouve un grand nombre de fem-

mes plus considérées, ou d'une condition moins avilie qu'ailleurs, dans ces lieux où les brahmes et les mandarins élèvent parfois l'amour à la hauteur de la philosophie, les arts et les lettres sont cultivés depuis des siècles; mais les femmes, vivant habituellement séparées des hommes, ne peuvent leur inspirer cette émulation nécessaire à tous les genres de gloire, et les arts libéraux ainsi que la civilisation y sont restés jusqu'à ce jour dans une complète stagnation (1).

Le culte qu'on rendait aux femmes du nord, les sentimens élevés dont elles étaient l'objet, inspirèrent les chants des bardes et des scaldes; et de tout temps chez ces peuples les femmes ont servi aux progrès des lumières. Telles Marguerite de Waldémar en Danemark, Christine et Louise-Ulrique en Suède. En Prusse, Sophie-Charlotte fonda l'académie des sciences de Berlin; et pen-

---

(1) « Loin de faire des progrès dans l'Inde, dit M. Plairfair, professeur d'astronomie à Édimbourg, la science va toujours en déclinant; c'est là un fait incontestable. » « On n'entre maintenant dans la carrière des lettres, dit M. Ward, que pour se procurer des moyens de subsistance. Tout dans l'Inde est trafic; on n'estime la science qu'autant qu'elle produit de l'argent; aussi rien ne se perfectionne. Comme l'Indou ne pense qu'à son propre avantage, pourvu qu'il le trouve dans la méthode qu'il a embrassée, il ne fait rien pour reculer les bornes de ses connaissances. Au reste il n'entre pas dans son esprit qu'il puisse aller plus loin que ses aïeux.

dant son règne cette ville fut l'asile des savans, le siége de la politesse, et fut surnommée l'*Athènes du nord*. En Allemagne, Élisabeth de Bohème, Marie-Thérèse de Hongrie, ne négligèrent rien pour propager le goût des lumières; et les hommes qui ont jeté un si grand éclat sur la littérature allemande, les Klopstock, les Wieland, les Gellert, les Schlegel, les Schiller, les Goëthe, ont trouvé dans les souveraines de ce pays non seulement des protectrices généreuses, mais encore dignes de les entendre et de diriger, de soutenir l'essor de leur génie : les noms des duchesses Amélie et Louise de Saxe-Weimar, de Caroline, margrave de Hesse-Darmstadt, sont unis à ces noms immortels qui ont étendu le domaine de l'esprit et augmenté ses jouissances.

Les souveraines de Russie ont constamment protégé les lettres, les académies; et en général toutes les institutions qui favorisèrent le progrès des lumières et de la civilisation, furent dues aux impératrices Catherine Ire, Anne, Élisabeth, et Catherine II. Cette grande souveraine revêtit du titre de *directeur de l'Académie de Pétersbourg*, la princesse d'Aschkof, qui lui avait rendu de si éminens services lors de son avénement au trône, et qui lui en rendit encore dans cette honorable place. Elle porta l'impératrice à réformer un grand nombre d'abus. Sur sa recommandation plusieurs professeurs parcoururent l'empire; et ces savantes incursions ont produit d'excellens ouvrages sur

l'histoire naturelle, civile et morale de la Russie.

On a dit qu'à cette époque l'académie de Saint-Pétersbourg était *tombée en quenouille* (1)! Il nous semble aussi inexact d'avancer que l'académie ait dégénéré sous un président féminin, qu'il serait peu juste de dire que l'empire russe fût tombé en quenouille sous le gouvernement de Catherine II.

Les poètes des premiers temps de la monarchie anglaise citent avec honneur les noms de Mathilde, d'Editha, d'Alice, aimables et généreuses souveraines qui savaient inspirer l'émulation et récompenser les succès. Marguerite de Beaufort, mère de Henri VII, si vénérée pour sa bienfaisance, donna à l'académie de Cambridge une partie de l'éclat dont elle jouit; elle lui doit les colléges du Christ et de Saint-Jean.

Pendant un règne court et orageux, Marie trouva le temps de s'occuper des deux universités, et leur rendit la portion de revenus annexés à la couronne; elle encouragea les savans et présida à la fonda-

---

(1) « Enfin lorsque madame d'Aschkof après avoir inu-
» tilement demandé à Catherine II le poste de colonel
» d'un régiment des gardes pour prix de sa coopération
» très-active à la révolution de 1762, se détermina à cher-
» cher dans les sciences des consolations pour les décep-
» tions de son ambition militaire, elle fut nommée prési-
» dent de l'académie; si bien que cette pauvre académie
» tomba définitivement en quenouille. »

(Alph. Rabbe, *Histoire d'Alexandre.*)

tion de plusieurs colléges. Elisabeth, qui ne négligea rien de tout ce qui pouvait augmenter sa gloire et celle de la nation, donna une grande impulsion aux arts et aux sciences.

On accuse Jacques II, qui affectait un rustique mépris pour le sexe et qui l'avait banni de sa cour, d'avoir corrompu le goût, qualité qui manque essentiellement aux grands écrivains de cette époque. Sous le malheureux règne de Charles Ier, la littérature prit une teinte grave et sérieuse comme les mœurs.

Tant que Milton reste au milieu des troubles et des factions, tant qu'il respire au milieu des passions grossières et fanatiques de Cromwel, son génie reste muet ; mais, retiré dans un asile obscur, seul avec ses charmantes filles dont les talens et toutes les pensées étaient uniquement destinés à lui plaire, ses sentimens s'épurent, son génie s'élève, les souvenirs de l'amour conjugal réchauffent son cœur, et il crée ce chef-d'œuvre, la plus belle gloire littéraire de l'Angleterre.

Sous Charles II, la littérature fut pervertie par la corruption qui régnait alors; les femmes, en oubliant la première vertu de leur sexe, n'inspirèrent plus aucun sentiment délicat; elles devinrent l'objet des sarcasmes de Rochester, de Pope, de Swift; et en ne respectant plus les femmes on ne respecta plus les mœurs : l'éloquence, la poésie perdirent leur éclat; des pièces de théâtre grossières et sans goût étaient reçues avec enthou-

siasme de la cour et du peuple ; une femme même, madame Behn, faisait les délices de Londres par ses écrits licencieux.

Jamais les sciences, les arts et les lettres ne brillèrent d'un plus vif éclat en Angleterre que sous le règne d'Anne. L'épouse de Georges II servit, dit-on, de médiatrice entre les deux plus grands métaphysiciens de l'Europe, entre Clarke et Leibnitz, qu'elle était à même de juger, tant elle avait agrandi et perfectionné son esprit naturel par l'étude et la méditation. Les femmes alors et depuis cette époque se sont distinguées dans tous les genres de composition; et, sans rappeler ici les noms de celles qui ont enrichi on peut dire la littérature de l'Europe, nous ne citerons qu'Anne Radclif, parce qu'elle a, comme le dit Walter Scott, un droit incontestable à prendre place parmi le petit nombre d'écrivains qu'on distingue comme fondateurs d'une école; puis madame Somerville, à qui l'astronomie doit plusieurs découvertes importantes, et madame Marcel, à qui la chimie et la physique doivent une partie de leur popularité.

« Pour les recherches laborieuses, pour la solidité du raisonnement, pour la force, la profondeur, il ne faut que des hommes; pour une élégance naïve, pour une simplicité fine et piquante, pour le sentiment délicat, pour une certaine fleur d'esprit, il faut des hommes polis par le commerce des femmes. Il y en a eu en France plus que partout ailleurs, grâce à la forme de

» notre société. Et de là nous viennent des avan-
» tages que les autres nations tâchèrent inutilement
» ou de rabaisser ou de dissimuler le prix (1).

C'est sous ce rapport principalement que les femmes ont toujours eu en France de l'influence sur la littérature. Sur le trône, elles ont toujours su discerner le mérite et le récompenser. Des monastères, des collèges, des académies, des institutions, des monumens attestent les bienfaits qu'elles ont rendus aux lettres, aux arts et aux sciences. « En faisant des recherches sur la vie des
» protectrices des savans et des gens de lettres, dit
» madame de Genlis, on voit ce qu'on ne pourrait
» trouver chez aucune autre nation, une suite non
» interrompue, depuis le commencement de la
» monarchie jusqu'à nos jours, de reines et de prin-
» cesses qui ont encouragé, protégé tous les talens,
» et même cultivé la littérature avec succès : ainsi
» l'influence des femmes dans ce genre a dû être
» plus marquée et plus heureuse en France que
» partout ailleurs (2). »

Brunehaut, cette reine célèbre par les forfaits dont elle fut accusée et l'horrible supplice qui termina ses jours, a laissé des monumens qui pendant plusieurs siècles attestèrent son goût pour l'architecture et sa magnificence. Dans le même

(1) Fontenelle.

(2) *De l'influence des femmes sur la littérature française.*

temps Radegonde, qui aimait l'étude et la poésie, fut la protectrice du petit nombre de savans qui se distinguèrent dans ce temps barbare, tels que Fortunat et Grégoire de Tours. Ce fut dans le monastère de Sainte-Croix de Poitiers, fondé par cette reine, que fut conservé pendant longtemps le goût des études. Il en fut de même de la grande abbaye de Chelles, fondée par l'illustre Bathilde : la réputation de ce monastère pour les études était si grande, qu'il s'y rendait des élèves de tous les points du royaume, et que la renommée s'en répandit même dans la Grande-Bretagne, d'où l'on envoyait chaque année à Chelles un grand nombre de personnes des deux sexes pour y faire leur éducation, ou pour y perfectionner et achever leurs études. C'est sur le modèle d'enseignement suivi dans l'abbaye de Chelles que les rois d'Angleterre voulurent établir dans leurs États des maisons d'éducation; aussi firent-ils demander à la supérieure de ce monastère des sujets propres à remplir leur but. Et Bertille, dont le zèle religieux et scientifique s'étendait bien au-delà de sa paisible retraite, n'hésita point d'envoyer sur une terre étrangère des maîtres qui pussent y propager le goût des lettres et de la religion.

Les princesses Giselle et Rotrude secondèrent les intentions de Charlemagne pour répandre l'émulation de l'étude et les bienfaits des lumières; et sous ce règne on vit une femme se distinguer

dans l'astronomie. Peu s'en fallut qu'après la mort de ce grand monarque la France ne retombât dans les épaisses ténèbres de l'ignorance. C'est encore dans les monastères des deux sexes que fut conservé le précieux dépôt des connaissances humaines, parce qu'on ne s'y occupait pas seulement à étudier les auteurs anciens, mais encore à en multiplier de bonnes copies, chose alors si précieuse et si rare.

Ce fut Constance d'Arles qui, devenue l'épouse du roi Robert en 998, amena à la cour de France les plus célèbres troubadours provençaux. Ils y répandirent le goût de la poésie, telle qu'elle était à cette époque où elle ne différait de la prose que par des rimes ou des bouts-rimés. De la chanson naïve les troubadours passèrent au roman, et c'est à eux, c'est à leur noble protectrice que la France doit les premiers progrès de cette branche de littérature dans laquelle les écrivains français des deux sexes ont depuis excellé, et dans laquelle ils s'offrent encore aujourd'hui pour modèles.

Cette grande émulation que la chevalerie, au dixième siècle, répandit en général parmi les femmes, les rendit à la fois plus aimables et plus instruites. Elles ne se contentèrent point alors de distribuer des couronnes aux chevaliers qui l'emportaient dans les joutes et les tournois; c'étaient elles encore qu'on établissait juges pour donner les prix aux poètes qui réussissaient le mieux à chanter leurs grâces ou les exploits des guerriers.

Il s'établissait des espèces de luttes poétiques dans lesquelles les femmes ne paraissaient pas seulement comme juges, mais encore comme émules, comme rivales des hommes sur lesquels plus d'une fois elles emportèrent la palme. Il y avait alors dans plusieurs provinces une espèce de tribunal composé de dames devant lequel les poètes et les troubadours venaient vider leurs différends littéraires ou recevoir le prix de leurs travaux ; ce tribunal était appelé le *parlement* ou la *cour d'amour* (1). L'amante de Pétrarque, la belle Laure

---

(1) Il s'éleva dans le treizième siècle une dispute entre Simon Doria et Lanfranc Sygalle sur cette question : *Qui est le plus aimable de celui qui est né libéral, ou de celui qui s'efforce de le devenir?* Ces deux troubadours portèrent leur procès à la cour d'amour des dames de Pierrefeu et de Signe; mais n'ayant point été satisfaits de leur décision, ils en appelèrent à la souveraine cour des dames de Romanin. L'histoire nous a conservé les noms de celles qui composaient ce dernier tribunal : Phanette des Gautelmez, dame de Romanin; la marquise de Malespine; la marquise de Saluce; Clarette, dame de Baulx; Laurette de Saint-Laurens; Cécile de Rascasse, dame de Caromb; Hugonne de Sabran, fille du comte de Forcalquier; Hélène, dame de Mont-Paon; Ysabelle des Bourrillions, dame d'Aix; Ursine des Ursières, dame de Montpellier; Alaëthe de Meolhon, dame de Curban; Élys, dame de Meyrargues. Le Monge des îles d'Or ou d'Hières parle d'une autre question qui fut portée au tribunal des dames tenant cour d'amour à Pierrefeu et à Signe. La voici : *Qui aime plus sa dame absente que présente, et qui induit plus fort à aimer ou les yeux ou le cœur?*

faisait partie du tribunal ou de la cour d'amour qui de son temps s'assemblait à Sorgues ou à l'Isle.

Si c'est particulièrement du dixième siècle que date cette galanterie qui est devenue le véritable apanage des Français, n'est-ce pas également à cette brillante époque de la chevalerie qu'on vit naître parmi les femmes cette noble émulation de rivaliser avec les hommes par leurs connaissances, et que commença cette heureuse révolution dans les mœurs, dans les idées, suscitée par leurs vertus, par le respect dont elles étaient entourées, et par ces jeux d'esprit auxquels elles se faisaient gloire de présider?

Tandis que Blanche de Castille achevait de grands monumens, l'aimable Marguerite de Provence attirait les poètes à sa cour, les encourageait par ses éloges, ses récompenses, et flétrissait, en les bannissant de sa présence, ceux dont la muse licencieuse pouvait nuire aux mœurs. Ce goût pour la poésie fut encore augmenté par l'ascendant de Marie de Brabant, qui ayant hérité des talens poétiques de son père, en répandit l'éclat sur la cour de France où elle présidait comme reine et qu'elle animait par ses grâces et son esprit. Elle ne se contenta pas d'être la généreuse protectrice de tous les gens de lettres de son temps; elle les enflammait par ses éloges; elle aida même un fameux poète d'alors, appelé Ly-Roix-Adenez, à terminer son roman de *Cléomadez*. Jeanne de Navarre, héritière de vastes États, em-

ploya tous ses revenus à fonder des villes, bâtir des hôpitaux, établir des colléges. On lui doit celui de Navarre, si célèbre par le mérite de ses élèves et la science de ses professeurs. Elle lui fit don d'une bibliothèque précieuse, et lui dicta des réglemens qui attestent la sagesse et l'intelligence de sa fondatrice. On lui doit encore les mémoires si précieux de sire de Joinville, qu'il composa à sa sollicitation.

Héloïse fut la merveille de son siècle par son génie élevé, sa vaste érudition (1), et par sa beauté parfaite. Ses lettres, peinture vive, délicate, passionnée, souvent sublime de l'amour, et du combat de ce sentiment avec la religion, ont offert à Pope un sujet digne de son talent. Colardeau a imité avec bonheur le poète anglais et a enrichi la littérature française de l'épître d'Héloïse.

Dès le quatorzième siècle, le génie poétique

---

(1) Héloïse égala Abailard par l'esprit, la science, et le surpassa par l'élévation de ses sentimens; elle n'hésita point à se sacrifier pour apaiser ses inquiétudes : lorsqu'il quitta le monde après sa catastrophe il craignait d'y laisser sa jeune et belle épouse :

> Ordonne, et choisis ma demeure ;
> Où veux-tu que je vive? où veux-tu que je meure?
> Abailard, je suis prête....

répondait Héloïse à ses soupçons jaloux; et, se faisant une loi de céder à ses désirs, sans vocation elle fut s'ensevelir dans un cloître et prononcer ses vœux de renoncer au

déclina beaucoup en France; ce fut pour le relever que Clémence-Isaure releva le collége de la gaie science qui, sous le nom de *Jeux floraux*, brilla d'un plus grand lustre que par le passé. Là, chaque année, au jour solennel où l'on couronne les poètes, on prononce l'éloge de cette généreuse fondatrice, et on va jeter des roses sur sa tombe.

François I[er], appelé le restaurateur des lettres, dut ce goût à sa mère qui les cultivait et qui fut sa première institutrice. Son aimable sœur, Marguerite de Valois, contribua puissamment à répandre le goût des lettres parmi les personnes de son sexe. Il est à regretter que cette princesse dont la conduite fut irréprochable, ait laissé dans ses écrits l'image licencieuse des mœurs de cette époque. Marguerite de France, héritière de sa beauté, de ses grâces et de son esprit, mais si légère et si inconséquente, a mis au contraire dans ses mémoires la plus grande décence. On a dit que l'a-

---

monde avant même qu'Abailard eût fait les siens. Les hommes les plus célèbres et les plus pieux de son temps venaient au Paraclet entendre, admirer Héloïse; les religieuses, imitant la douceur et les vertus de leur illustre abbesse, formèrent une communauté de paix, de sainteté, de science et de bonheur. Les cendres d'Abailard furent transportées au Paraclet; et lorsque, vingt-deux ans après, Héloïse mourut et fut selon ses désirs placée dans le même tombeau, Abailard étendit les bras pour recevoir sa fidèle épouse! Ce miracle de l'amour est attesté par plusieurs auteurs, et toutes les âmes sensibles aiment à y croire.

cadémie au berceau y trouva le véritable génie de la langue française.

Catherine et Marie de Médicis apportèrent en France le goût des beaux-arts, apanage de leur famille. On doit à la première une partie de la bibliothèque de Laurent de Médicis où l'on trouve des manuscrits très-précieux de la Grèce et de l'Italie. Ce fut elle qui fit bâtir les Tuileries, l'hôtel de Soissons, plusieurs châteaux modèles alors d'architecture. On doit à Marie de Médicis le palais du Luxembourg, le Cours-la-Reine, l'aqueduc d'Arcueil, et cette superbe collection de tableaux allégoriques de Rubens qui embellit la galerie du Louvre. Elle fut la protectrice de Malherbes, le père ou plutôt le régénérateur de la poésie. Le Val-de-Grâce rend témoignage de la piété d'Anne d'Autriche et de son goût pour les arts.

A la fois spirituelles, instruites et bienfaisantes, les femmes à cette époque consacraient leur fortune et leur temps à secourir les malheureux et à protéger le talent. Le nom de la duchesse d'Aiguillon se trouve uni à celui de saint Vincent-de-Paule par ses œuvres de charité, et à celui du cardinal de Richelieu comme protectrice éclairée des hommes de lettres; sa maison, comme l'académie, leur fut ouverte sans distinction de rang ni de fortune. Le génie de Corneille respire cette pureté de mœurs, ces sentimens religieux, cette exaltation de l'amour, qui régnaient alors dans l'intérieur des familles comme dans la société.

Ce fut dans le salon de la marquise de Rambouillet qu'on entendit la première lecture de *Polyeucte.* Là, l'auteur du Cid ne dédaignait pas de composer quelques fleurs pour la guirlande de sa fille Julie. C'est là encore que retentit pour la première fois l'éloquente voix de Bossuet.

Mademoiselle de Calage composa un poëme de *Judith* dont madame de Genlis rappelle les beaux vers restés jusqu'alors dans l'oubli. Mademoiselle de Scudery est le premier auteur qui ait ennobli le genre du roman, en le rendant instructif et moral, de frivole qu'il avait été jusqu'alors. Aussi le savant évêque d'Avranches, dans son ouvrage sur l'origine des romans, dit-il de mademoiselle de Scudery qu'en écrivant *elle travaillait à la gloire de la nation.* Ce fut elle qui obtint le premier prix d'éloquence qu'ait donné l'académie française. Les femmes auteurs contemporains de mademoiselle de Scudery, employèrent leur talent à la célébrer, telles mademoiselle de la Vigne, mademoiselle Lhéritier de Villandon, madame de la Roque Montroune; mademoiselle de Louvencourt termine ainsi une pièce de vers pour mademoiselle de Scudery:

Le ciel dut Aristote au siècle d'Alexandre;
Il ne donna Sapho qu'au siècle de Louis.

Madame de La Fayette fut l'auteur de *Zaïde* et de *la princesse de Clèves*, « premier roman, dit ma» dame de Genlis, où l'on ait trouvé des sentimens

» toujours naturels et des peintures vraies. Ma» dame de La Fayette a ouvert une nouvelle route » aux auteurs qui écrivent dans ce genre, et elle a » su tracer cette route avec tant d'intérêt et de vé» rité, que l'on n'a jamais pu la surpasser que par » la manière d'écrire et par les intentions morales. » Madame Deshoulières a fait des idylles d'un mérite si supérieur qu'elle reste pour modèle en ce genre. Mademoiselle Bernard n'est pas seulement l'auteur de quelques romans et de jolies pièces fugitives en vers, elle composa encore deux tragédies, *Laodamie* et *Brutus*. Cette dernière pièce a le mérite d'avoir donné à Voltaire l'idée d'un sujet si en rapport avec son génie.

Pourrions-nous omettre madame Dacier (1) : » cette savante, illustre par son érudition, ses tra» vaux immenses et ses nombreuses traductions, » a eu sur la littérature française une glorieuse in» fluence, en faisant connaître tous les trésors lit» téraires de l'antiquité et en inspirant le goût des » études sérieuses et approfondies. » Et madame de

---

(1) Un écrivain a dit : « Comme la Grèce n'a jamais » rien eu de plus galant, ni de plus poli que les poésies » de Sophocle et d'Anacréon, nous pouvons dire que la » France n'a guère vu rien de plus juste que cette traduc» tion, tant par la délicatesse avec laquelle mademoiselle » Lefèvre (depuis madame Dacier) a imité dans cette co» pie la naïveté presque inimitable de l'orignal, que par » le secret qu'elle a su tirer la première, de faire passer

Sévigné dont les lettres s'offrent encore aujourd'hui pour modèle dans ce genre, madame Lambert par la pureté de sa morale, et madame le Prince de Beaumont, en consacrant ses talens à l'éducation de l'enfance, n'ont-elles pas eu par leurs écrits une utile et honorable influence? *Les Lettres d'une Péruvienne*, de madame de Graffigny, traduites dans toutes les langues, attestent assez le mérite de ce charmant ouvrage. Madame Riccoboni est généralement placée au rang des premiers romanciers.

Tandis que des femmes par l'autorité de la vertu dirigeaient à cette époque le goût des arts et des lettres, plusieurs cherchaient à effacer le scandale de leurs erreurs par l'éclat des talens qu'elles protégeaient, telles la duchesse de Longueville, madame de Montespan, Ninon de l'Enclos. Il n'y avait pas alors un seul homme de lettres distingué qui ne fût protégé et encouragé par une femme : à côté de Lulli on voit mademoiselle de Montpensier ; madame de Montespan protégeait

---

» dans une prose fidèle toutes les grâces que l'on trouve » dans les vers grecs. » Boileau disait que personne ne devait entreprendre de traduire *le chantre de Théos*, pas même en vers, après madame Dacier. Elle a traduit dix-sept pièces de Plaute avec des remarques. Elle est la première qui ait transmis dans notre langue plusieurs pièces d'Aristophane. Sa traduction de Térence a fait oublier celle de Port-Royal. On lui doit encore une grande partie de la traduction de Plutarque, terminée par son époux.

Molière ; Quinault trouvait sa providence dans madame de Thiange. Madame de La Sablière inspirait à la fois les vers de son époux, de La Fontaine son ami, de La Fare son amant. Mais il était réservé à madame de Maintenon, vertueuse compagne de Louis-le-Grand, fondatrice de Saint-Cyr, d'inspirer la muse religieuse de Racine, qui composa pour elle *Esther* et *Athalie.* Ce fut elle qui choisit le sujet d'*Armide,* le plus beau poème de Quinault. On lui doit aussi les poésies sacrées de J.-B. Rousseau et les fables de La Fontaine, qu'elle fit faire pour l'éducation des ducs du Maine et de Bourgogne. Elle établit Racine et Boileau dans l'intimité du roi. Boileau, dans *sa satire contre les femmes,* dit, en parlant de sa protectrice :

J'en sais une chérie et du monde et des dieux,
Humble dans les grandeurs, sage dans la fortune,
Qui gémit, comme Esther, de sa gloire importune,
Que le vice lui-même est contraint d'estimer.

La duchesse du Maine fut également la zélée protectrice des sciences, des arts et des lettres; Sceaux, qu'elle avait embelli avec autant de goût que de magnificence, offrait la réunion des plus beaux esprits de cette époque.

Pendant la régence et le règne de Louis XV, la corruption des mœurs dégrada les arts et la littérature : pour plaire à des femmes avilies, on célébra l'impiété et la licence; on chercha à désenchanter de la religion, de la vertu, de la gloire,

de l'amour; et le poète, le peintre, privés de ces précieux alimens du génie, ne purent enfanter que des images vulgaires, froides, ignobles, repoussantes. Ceux qui présentèrent d'heureuses exceptions furent loin des femmes impies ou sans pudeur puiser de grandes inspirations au milieu de la nature. C'est là que Buffon en devint le sublime interprète. Voltaire composa ces chefs-d'œuvre où respirent l'amour et la religion, soit à Cirey auprès de la savante Émilie (1), soit sur les bords du lac Léman où régnaient des mœurs douces et pures. Et l'éloquence brûlante de Rous-

---

(1) Le Tasse, Virgile, Milton étaient familiers à madame Émilie du Chastelet. Elle s'adonna à la fois à la littérature et aux sciences. Un poète a dit :

> Près de Voltaire et de Newton.
> Les dons célestes d'Uranie
> Ont placé la belle Émilie
> Au temple sacré d'Apollon.

Voltaire lui a dédié *Alzire*. Plus tard il composa son éloge historique qui fut placé en tête de la traduction des *Principes mathématiques de la philosophie naturelle de Newton* que fit madame du Chastelet avec un commentaire où les principaux phénomènes du système du monde sont expliqués avec précision et clarté. « Cette traduction, que les » plus savans hommes de France devaient faire, dit Voltaire, et que les autres doivent étudier, une femme l'a » entreprise et achevée à l'étonnement et à la gloire de » son pays... On a vu deux prodiges : l'un que Newton ait » fait cet ouvrage; l'autre qu'une dame l'ait traduit et » l'ait éclairci. »

seau ne se forma-t-elle pas au milieu des montagnes de la Suisse et de la Savoie? Le peintre de Marc-Aurèle, de Sully et des femmes, Thomas vivait habituellement dans la société de madame Necker, aussi vertueuse que bienfaisante. Condillac nous apprend qu'il dut les vues les plus fines et les plus exactes de son *Traité des sensations* à la justesse d'esprit, à la vivacité d'imagination que réunissait au plus haut degré mademoiselle Ferrand. Madame Lepaute travaillait avec Clairaut et Lalande qu'elle aidait dans leurs calculs astronomiques.

L'exemple des vertus domestiques, des mœurs pures de Louis XVI, de Marie-Antoinette, et les malheurs de la révolution ont banni le ridicule qu'on s'efforçait d'attacher à la tendresse conjugale, à la religion, à l'amour. La sévérité des mœurs a rendu aux beaux-arts et aux lettres l'énergie, la délicatesse, l'enthousiasme, le bon goût; et des chefs-d'œuvre dans tous les genres ont été créés. Aujourd'hui la flamme du génie ne semble plus avoir besoin de celle de l'amour pour jeter un plus vif éclat, pour s'élever plus haut. Et si les femmes n'ont plus la gloire d'inspirer le poète et l'artiste, elles ont celle de rivaliser avec eux par leurs talens, gloire moins douce, il est vrai, mais qu'elles ont rendue belle par le noble but où tendent leurs efforts.

Deux femmes ont eu sur la littérature de notre siècle une glorieuse influence, madame de Staël

et madame de Genlis : on doit à madame de Staël cet important ouvrage où, la première, elle a fait connaître et apprécier en France les plus beaux génies de la littérature allemande, revêtus de tous les charmes de sa brillante imagination. Quelques écrivains lui reprochent, d'autres lui font honneur d'avoir formé cette école du *romantisme* à qui l'on doit de nouvelles jouissances et de nouveaux chefs-d'œuvre. Le mérite des ouvrages de madame de Genlis ne peut être contesté même par ses ennemis : son style pur, élégant et correct, ses intentions toujours utiles et morales; ses sentimens toujours élevés et religieux, sa vaste érudition, son imagination tendre, ingénieuse, son amour pour la vertu, pour sa patrie, pour l'enfance et son sexe, donnent à tous ses écrits un charme que les critiques n'ont pu affaiblir et que le temps ne pourra détruire.

Dans ce siècle, tous les écrits des femmes se distinguent en général par la morale la plus sévère, les sentimens les plus élevés; et les images pures, gracieuses, parfois sublimes qui sortent de leurs pinceaux, semblent ramener les beaux-arts à leur véritable destination, celle de contribuer à la fois aux jouissances et à l'amélioration des hommes.

LIVRE DEUXIÈME.

DE L'INFLUENCE DES FEMMES SUR LEURS FAMILLES ET SUR LA SOCIÉTÉ.

CHAPITRE PREMIER.

Nous avons vu l'influence des femmes commencer avec le monde, et se retrouver au réveil de chaque peuple quand il sort de la barbarie : avant ce temps la femme n'est le plus ordinairement qu'une esclave à qui on ne laisse aucun droit, et qui ne soupçonne même pas qu'il puisse en exister pour elle. Mais l'homme entrevoit-il une plus noble destinée, commence-t-il à se civiliser, à éprouver quelques sentimens généreux; alors il sent le besoin de rapprocher de lui sa compagne, de posséder sa confiance, son amour, son estime ; il sent le désir de trouver dans la mère de ses enfans plus que de la beauté, dans celle qui doit vieillir à ses côtés quelque chose de mieux que des grâces passagères; il cherche enfin sous cette enveloppe délicate et fragile un trésor pour l'avenir; et il le trouve ce trésor dès qu'il inter-

roge avec amour ce cœur qui a reçu une si grande puissance pour aimer; oui, ce cœur répond à tout ce qu'il désire, à tout ce qu'il attend; il ne lui manque qu'une place digne pour remplir dignement sa tâche.

Depuis la jeune fille, lien de joie et d'amour qui unit toute sa famille, jusqu'à l'aïeule qui lui offre pour exemple soixante ans d'une vie bienfaisante et utile; depuis la femme qui fait régner la prospérité dans sa chaumière, jusqu'à celle qui dans son salon anime l'artiste, enflamme le poète, forme les manières et le ton du jeune homme qui entre dans le monde; depuis la respectable mère de famille entourée de ses enfans, jusqu'à celle (peut-être plus respectable encore) qui reste libre pour adopter tous les malheureux, leur consacrer et ses jours et sa fortune; à tout âge, dans toutes les conditions, les femmes peuvent exercer une grande et salutaire influence. Mais ce sont les hommes qui dirigent cette influence par leurs opinions, leurs écrits, par l'importance plus ou moins grande qu'ils attachent à nos devoirs et aux leurs, par l'indépendance plus ou moins grande que les lois donnent à notre sort. Et si, à l'époque actuelle, il se présente pour les femmes une large carrière d'où elles peuvent facilement améliorer les mœurs, tout en augmentant les plaisirs de la vie, les hommes doivent les encourager, les aider à s'y soutenir, certains qu'il en résultera plus d'avantages pour eux-mêmes que pour elles.

Les femmes président; elles sont nécessaires à tous les détails de la vie; et de ces détails l'ordre social ne découle-t-il pas tout entier? La vogue d'une infinité d'objets, la réputation d'un grand nombre de personnes, les modes, les usages, les habitudes journalières, le luxe de la table et des appartemens, la mollesse des lits, la frivolité des conversations, l'importance de la toilette et des agrémens extérieurs, tout cela n'est-il pas, pour ainsi dire, sous la dépendance des femmes? Et, peut-on dire que tout cela soit étranger à ce qui peut embellir ou gâter l'existence? La santé même et la fortune ne dépendent-elles pas le plus souvent de leur sobriété et de leur économie? N'est-ce pas l'ensemble de tous ces petits détails de la vie qui forme ou modifie le caractère de l'homme, qui crée ou dirige l'esprit de société, qui donne aux arts, à la littérature, un élan plus ou moins élevé et à chaque siècle une couleur qui lui est propre?

En France le temps de la chevalerie et de l'honneur ne fut-il pas celui où les femmes faisaient régner dans leurs maisons la gravité des mœurs religieuses, où leur parure riche et décente ne pouvait autoriser un ton libre et des propos légers, où la solidité de leurs goûts, la constance de leurs affections, une vie pure, laborieuse, habituellement solitaire, inspiraient l'enthousiasme de l'amour, de la vertu, de la religion? Et, quand cet esprit chevaleresque s'éteignit ou fut remplacé par la fatuité, n'est-ce pas lorsque

les femmes, au lieu de s'occuper des devoirs d'épouse et de mère, consultaient les devins et les cartes pour s'assurer de la constance de leurs époux, connaître le sort futur de leurs enfans, la réussite d'une intrigue galante ou d'un projet ambitieux? N'est-ce pas lorsque les femmes recherchèrent le monde avec fureur et qu'elles perdirent cette douce timidité qui mettait un charme à leur silence et tant de prix à leurs paroles? N'est-ce pas lorsqu'elles se dépouillèrent de ces ornemens qui voilaient si gracieusement leurs attraits, et qu'elles renoncèrent à cette dignité qui leur sied si bien, qui leur est si favorable? Enfin, n'est-ce pas quand l'intérieur de leur appartement cessa d'être un sanctuaire impénétrable, quand elles reçurent les hommes avant leur lever, les reçurent à leur toilette, et, en les traitant sans gêne, leur apprirent à les traiter de même? Les hommes naturellement perdirent le respect pour le sexe, plus naturellement encore le respect pour les mœurs. La frivolité des goûts, la volupté, l'égoïsme, remplacèrent l'amour de la gloire, éteignirent dans les âmes cette surabondance de vie que l'enthousiasme fait naître, et qui multiplie les chefs-d'œuvre du génie, les actions des héros.

En voyant les femmes agir si puissamment sur les destinées des nations par leurs vertus, leurs vices, par leurs talens, leurs inclinations, leurs caprices même, quelle ne doit pas être leur influence sur les mœurs de leur famille et de la so-

ciété ! C'est au milieu de ce cercle plus étroit que nous allons les considérer : c'est la fille, c'est la sœur, c'est l'épouse, c'est la mère, qui vient nous montrer ce que peut être, ce que doit être la femme dans ces divers états; elle nous y montrera les biens et les maux qu'elle tient entre ses mains, qu'elle verse à son gré, qu'elle fait germer autour d'elle, et dont les fruits salutaires ou empoisonnés vont répandre au loin sa bonne ou mauvaise influence. En voyant tout le parti que Lycurgue a tiré de cette influence, même en privant les femmes de la plus belle de leurs grâces et des moyens les plus sûrs de plaire, on se demande pourquoi l'on a dirigé leur éducation pour en faire des êtres frivoles, des objets d'agrément, tandis qu'elles portent dans leur cœur, dans la flexibilité même de leur caractère, les moyens de répondre à tout ce qu'on attend d'elles, et toutes les vertus nécessaires à la condition où on les place.

Après avoir donné à une jeune personne des goûts frivoles et dispendieux; après l'y avoir formée par notre exemple, peut-on s'étonner qu'elle y sacrifie plus tard son temps le plus précieux, les jouissances les plus vraies, le bonheur le plus solide? On devrait bien plutôt s'étonner de voir un si grand nombre de femmes briller par les qualités mêmes dont rien n'a favorisé le développement, briller par l'excellence du jugement, la fermeté de l'âme, la raison, la constance de leurs affections. Comme si la jeunesse devait durer tou-

jours, on ne cherche à leur donner que les charmes et les talens de cet âge. Et aussitôt que son éclat commence à se ternir, insensiblement pour celle qui les possède, très-sensiblement aux yeux du monde qui devient plus sévère, le goût de la toilette, les soins pour retenir une beauté qui s'échappe, paraissent ridicules, une conversation vive et légère hors de sens; on rit d'une main sans fraîcheur qui touche les cordes d'une harpe; enfin l'on veut d'autres moyens de plaire; et comment les trouver s'ils n'ont pas été cultivés? L'éducation qui forme l'esprit et le cœur peut-elle se faire dans un jour? Voilà ce que l'on paraît exiger et voilà ce que l'on ne peut satisfaire malgré la meilleure volonté, car cette éducation doit commencer avec la vie pour qu'avec elle ses principes s'identifient; il faut qu'ils soient un aliment de tous les jours pour devenir un trésor de tous les âges.

Cornélie, fille, épouse et mère de ces hommes illustres dont le souvenir fait encore battre le cœur après avoir traversé des siècles, Cornélie survit à tous ses titres au bonheur sans se plaindre de sa destinée, et sans perdre l'estime, la considération qu'elle doit à ses vertus. La mort l'a laissée seule; ceux qui la voient, qui l'entendent s'étonnent de sa résignation et l'attribuent à l'épuisement de ses forces : « Insensés, dit Plutarque, » qui ne savaient pas combien un excellent na-» turel et une bonne éducation peuvent élever

» l'âme au-dessus de la fortune et la mettre en état
» de triompher de la douleur ! »

Cette part si positive de l'éducation, non seulement sur le sort de la femme, mais encore sur l'influence qu'elle exerce autour d'elle, ne peut être révoquée en doute : « Il faut considérer, ou-
» tre le bien que font les femmes (1) quand elles
» sont bien élevées, le mal qu'elles causent dans le
» monde quand elles manquent d'une éducation
» qui leur inspire la vertu. Il est constant que la
» mauvaise éducation des femmes fait plus de
» mal que celle des hommes, puisque les désor-
» dres des hommes viennent souvent et de la mau-
» vaise éducation qu'ils ont reçue de leurs mères et
» des passions que d'autres femmes leur ont inspi-
» rées dans un âge plus avancé. »

Dans le monde on appelle bien élevée la jeune personne dont on a cultivé l'esprit et les talens; on appelle amabilité les grâces qui séduisent, la conversation qui amuse, la gaîté qui se communique, tous les agrémens enfin qui brillent, occupent, et chassent l'ennui; peu importe que ces agrémens soient accompagnés de malice, d'inconséquence, de légèreté. Cependant, si l'amabilité exprime l'art d'être aimé, cet art doit consister moins dans les talens et l'esprit que dans l'excellence du cœur et du caractère; et à l'excellence

(1) Fénélon, *Éducation des filles*.

du cœur et du caractère on doit sacrifier les talens si l'on ne peut les concilier ensemble, si l'on ne peut les posséder sans orgueil, s'ils deviennent la première occupation de la vie, et que pour eux on néglige les devoirs bien plus essentiels. Ah! combien il serait préférable de sacrifier à l'instant tous les prestiges de l'amour-propre au bonheur plus certain que promettent des qualités solides et qu'assurent presque toujours la piété, la vertu! Oui, il importe que tout dans l'éducation d'une femme concoure à lui inspirer la vertu; il faut qu'elle apprenne à placer ses plaisirs dans ses devoirs, sa force dans la religion. Mais pour que les passions ne puissent faire oublier à la femme sa religion et ses devoirs, il est nécessaire qu'elle soit éclairée par la raison, fortifiée par l'exemple, et qu'une pratique journalière, constante, vienne l'y attacher; c'est dire assez qu'il n'y a qu'une mère qui puisse offrir cet exemple salutaire et apporter ce zèle attentif, minutieux, qui ne doit pas se ralentir un seul instant. La religion qu'on doit inspirer à sa fille doit être un sentiment plus puissant dans son cœur que tout autre sentiment, et qui lui fasse trouver des jouissances dans les sacrifices même qu'il impose. Qu'on ne craigne pas d'exciter dans une jeune personne l'enthousiasme religieux! il élève l'âme et procure cette satisfaction intérieure qui rend la femme douce, bonne, indulgente et soumise; alors tous les devoirs de fille, d'épouse, de mère, qui composent l'exis-

tence la plus entière de notre sexe, seront plus faciles parce qu'ils ne lui seront commandés que par l'amour; ou s'ils devenaient parfois une source de larmes et de faiblesses, la religion serait là pour la consoler et la soutenir. « Qui apaisera ce ro-» seau si la religion n'en soutient la fragilité? être » le plus faible de la nature, toujours à la veille » de sa mort ou de la perte de ses charmes, qui le » soutiendra cet être qui sourit et qui meurt, si » son espoir n'est point au-delà d'une vie éphé-» mère? par le seul intérêt de sa beauté une femme » doit être pieuse (1). » Elle doit l'être pour celui de sa famille, pour celui de la société, pour celui de son bonheur. Il n'y a que le christianisme qui ait songé au bonheur des femmes; c'est lui qui les a rendues heureuses épouses, heureuses mères, qui les a rendues libres en ne les attachant à leurs devoirs que par l'amour; c'est lui qui leur a permis de jouir de leurs vertus, en les en rendant seules dépositaires. Ah! les femmes ne devraient toucher qu'avec la plus profonde émotion de reconnaissance cet Évangile, ce code divin qui les a fait rentrer dans leurs droits primitifs, qui a commandé l'indulgence pour leurs faiblesses et qui commande à tout homme de les honorer, de les respecter; à cet Évangile enfin qui a élevé leur

(1) M. de Châteaubriand, *Génie du christianisme*.

âme, épuré leurs sentimens, et placé plus directement sous leur influence et les mœurs et la félicité de l'homme.

Oui, il n'y a que le christianisme qui ait véritablement songé au bonheur et aux vertus des femmes. Les Romains les honoraient parce qu'ils avaient reconnu que les bonnes mœurs dépendaient de leur conduite, et que la grandeur, la gloire, la puissance de leur gouvernement dépendaient des mœurs. Tous les plus célèbres législateurs ne se sont également occupés de notre sexe que pour le faire servir à leur but, jamais dans l'intention d'améliorer notre sort : Lycurgue dépouille les femmes de la plus aimable de leurs qualités; Solon les condamne à la retraite; Mahomet les avilit par la polygamie et l'esclavage; Platon lui-même, Platon, qui les croyait capables des plus hautes fonctions, ne voulait-il pas leur arracher la plus pure de leurs jouissances, celle de la maternité? « Des enfans communs! ô blasphême » philosophique! Plus heureuse cent fois la femme » indigente de nos cités, qui mendie ses premiers » besoins en portant son fils dans ses bras! La so» ciété l'abandonne, mais la nature lui reste; elle » ne sentira point l'inclémence des hivers, si, dans » ses haillons, elle peut trouver un coin de man» teau pour envelopper son tendre fruit. La faim » même qui la dévore, elle l'oublie, si sa mamelle » donne encore la nourriture accoutumée au cher

» enfant qui sourit à ses larmes, et presse le sein » maternel de ses petites mains (1). »

Et dans des siècles de lumière n'est-on pas venu porter atteinte à cette sainte et indissoluble union du mariage établie par le christianisme? Comment est-il possible que le divorce ait trouvé des apologistes! Mieux vaut mille fois la polygamie; si elle ôte à la femme son bonheur, au moins il lui reste des vertus; au moins elle est épouse, elle est mère; au moins les enfans ne sont pas orphelins pendant la vie de leurs parens. Mais une femme qui peut, selon ses caprices, changer d'époux, qui peut avec sang-froid se séparer de ses fils, priver ses filles d'un père, et paraître avec hardiesse dans le monde, sans croire outrager la morale et porter atteinte aux mœurs, cette femme-là ne nous semble plus une femme chrétienne...

Le véritable esprit du christianisme a mieux compris quelle devait être la destinée de la femme; il a mieux songé à ses vrais intérêts, en établissant ses droits et son bonheur sur des bases solides et inébranlables. Aussi tous les pas qui l'en éloignent la dirigent-ils sur cette barque légère et mouvante du caprice et des passions des hommes. Ah! si nous voulons vivre heureuses et honorées, ne nous écartons jamais de ces lois que notre divin législateur, dans sa bonté, semble avoir par-

---

(1) M. de Châteaubriand, *Essai sur les révolutions*.

ticulièrement établies pour nous protéger, pour nous rendre la vertu plus aimable et plus facile, pour nous rendre une liberté que les lois des hommes tendent sans cesse à nous enlever, ou à restreindre dans des limites qui sont loin d'être toujours tracées par la justice et la raison!

Les femmes sont comme les enfans d'un bon naturel : avec la raison et l'amour on obtient tout, avec l'injustice et la dureté non seulement on n'obtient rien, mais encore on fait naître en elles des défauts et l'on gâte leurs qualités. Ne rendez pas la femme esclave par les lois, et vous la soumettrez par l'amour. Et qu'on ne pense pas que ce soit là lui fournir les moyens de franchir la ligne de supériorité qui la sépare de l'autre sexe. Cette supériorité donnée par Dieu, et que les lois proclament, est trop juste, trop nécessaire à la morale, pour qu'elle ne le soit pas aussi à notre bonheur ou du moins à nos vertus. Mais pour obtenir ce bonheur, pour pratiquer ces vertus, nous avons besoin que les lois nous assignent un état digne, un état indépendant de la générosité d'un époux, de nos enfans, de nos frères; alors nous leur donnerons, sans en être humiliées, nos soins, notre existence, n'ayant à demander en échange que le sourire de l'amour et la protection de l'amitié. Honneur à la chambre des pairs! se sont écriés tous les Français, quand les nobles pairs ont placé la justice du cœur paternel sous la justice des lois. Honneur à la chambre des pairs!

s'écrie à l'envi le sexe qui lui doit le rejet d'une loi injuste, d'une loi qui allait le faire rentrer dans cette place étroite qu'il occupait jadis. Alors le cœur et les goûts d'une jeune personne n'étaient comptés pour rien; elle devait accepter un époux ou un cloître, quelque répugnance qu'elle éprouvât pour l'un ou l'autre de ces partis : le cloître sans vocation n'était qu'une vie de privation; le mariage sans amour, qu'une vie de fatigue et de douleur. Restait-elle veuve, elle n'était que dépositaire de la fortune de ses enfans; ils n'avaient rien à attendre d'elle; et l'intérêt, ce puissant mobile du cœur, lui manquait souvent pour se faire respecter et respecter ses conseils. Bien plus encore, elle était obligée dans sa vieillesse d'être sous la tutelle de son fils aîné, qui, en lui accordant une pension alimentaire, avait le droit de l'envoyer mourir loin de la maison où elle lui donna la vie! Il faut avoir vécu dans un pays où ces lois existent pour en reconnaître les déplorables effets, surtout dans la classe du peuple, où il n'y a pas d'aînés privilégiés, mais où tous les fils le sont au préjudice de leurs sœurs : celles-ci ne doivent travailler que pour eux; et du pain chaque jour est la seule récompense de leurs peines... Passent-elles dans la maison d'un époux, n'y apportant rien, il semble qu'elles doivent encore gagner leur vie à la sueur de leur front. Première servante de sa maison, une femme y a souvent moins de droits et de

confiance que les autres; aussi ne désigne-t-elle son mari que par ces mots : *notre maître.*

Une femme, pendant quarante ans, s'était occupée sans relâche à augmenter le petit bien de ses enfans; son travail avait tellement fructifié dans ses laborieuses mains, qu'à la mort de son mari chacun de ses quatre fils, en se partageant l'héritage paternel, eut autant qu'un laboureur aisé peut laisser à son fils unique. D'après le testament de leur père ils étaient chargés de fournir à l'existence de leur mère par une modique pension. Qui aurait douté que ces enfans n'eussent payé de leur reconnaissance et de leur amour la tendresse active d'une mère qui ne s'était pas reposée une heure de sa vie pour leur préparer le bien-être dont ils jouissaient? Eh bien! cette femme s'est vue, à soixante ans, seule, sous un pauvre toit étranger, manquant de tout parce que ses enfans ne lui donnaient rien! Et, ne voulant pas les déshonorer en allant mendier le pain de la misère, elle se vit obligée, pour éloigner la faim, d'aller passer trois mois de l'année chez chacun de ses fils ingrats, s'asseyant humblement au coin de leur foyer, n'osant répondre aux insultans propos d'une méchante belle-fille, et n'osant serrer contre son cœur ses petits-enfans qui n'avaient appris qu'à mépriser leur respectable aïeule... Ici je m'arrête... La Providence qu'on voit partout, semble manquer pour adoucir ce tableau. Mais

cette victime de l'injustice des lois aura retrouvé les bontés de la Providence là où elles sont éternelles. Et si, par ses secrets desseins, la vertu est restée quelque temps sans récompense, c'est sans doute pour montrer que les lois ne règlent pas seulement les intérêts de la vie, mais encore les sentimens du cœur; qu'elles ne peuvent être injustes et barbares sans rendre ceux qu'elles régissent injustes et barbares comme elles, et que, dans les pays où elles déshéritent les femmes, elles font plus de mal encore aux hommes, puisqu'elles les dénaturent; elles leur font plus de mal parce qu'elles empêchent un époux de trouver une amie dans sa compagne; elles privent un frère de la tendresse d'une sœur, un fils des conseils de sa mère, la société d'une femme parfaitement aimable, parce qu'on lui ôte les moyens de l'être.

Cette influence si nécessaire à la femme, et que Dieu semble lui avoir donnée en compensation de sa faiblesse, se trouve-t-elle restreinte ou anéantie; c'est alors qu'elle se sert de ruse et d'artifice pour l'obtenir; c'est alors que cette influence cesse d'être honorable pour celle qui l'usurpe, et pour celui qui la reçoit comme malgré lui. Non, que l'homme ne craigne pas de rendre la femme son égale devant la loi; plus il sera généreux, plus il trouvera d'amour; plus il laissera à la femme de moyens de bonheur, plus de bonheur il en recevra; plus il élargira son sort, plus il verra ses vertus s'agrandir et sa raison s'éclairer.

Les lois en Angleterre sont si favorables aux femmes qu'on croirait qu'elles les ont dictées (1); cependant peut-on dire qu'elles en mésusent? Nulle part on ne trouve plus de vertus domestiques que chez les Anglaises; nulle part elles ne respectent autant l'opinion; et, dans leur intérieur, on ne les voit se servir de leur influence que pour tout soumettre à l'intérêt et aux plaisirs de leurs époux. Genève et une partie de la Suisse en sont encore une preuve; c'est le véritable paradis des femmes, car elles y sont libres, sages et heureuses: dans l'enfance et la jeunesse, presque toujours l'objet de la prédilection de leurs parens, elles jouissent de tous les plaisirs de la société. Dans toutes les classes leur éducation est soignée; et on cultive particulièrement les talens qui peuvent embellir leur existence. Elles ont une part égale à l'héritage paternel; et très-souvent on garde près de soi sa fille de préférence à son fils. On la marie dans sa maison pour veiller à son bonheur, pour la dédommager des peines et des souffrances qu'elle peut trouver dans son nouvel état. L'Évangile ne semble-t-il pas dicter cette sollicitude, si naturelle pour le plus faible, quand il dit : *Pour ta femme tu quitteras ton père et ta mère.* Et la femme qui se soumet aux lois du mariage en restant soumise à celles de la piété filiale, ne les res-

---

(1) Adisson.

pectera-t-elle pas mieux les unes et les autres? En présence de sa tendre mère ne deviendra-t-elle pas meilleure mère à son tour?

Dans les contrées où les femmes sont obligées à un travail pénible et continu, où, épouses et mères très-jeunes, leurs devoirs sont si bien commandés par la nécessité, et si multipliés qu'elles n'ont pas même besoin de réflexion et de vertu pour les remplir; dans ces contrées ce n'est pas leur éducation qui est nécessaire, c'est celle des hommes qui ne leur laissent pas même le mérite d'être vertueuses, parce qu'ils leur ôtent tout moyen de cesser de l'être.

Dans les campagnes, bien loin des villes, où les mœurs se sont conservées pures, pour les femmes l'instruction est inutile. Mais lorsqu'une jeune fille est placée près du séjour des vices, dont la contagion se communique sous toutes les formes et par tous les moyens, plus elle sera ignorante mieux elle y sera exposée. L'ignorance qui ne tient pas à la simplicité de l'âme, conduit à tout ce qu'il y a de plus mauvais, parce qu'on ignore à la fois le bien et l'utile; tandis qu'une jeune personne qui sait lire, écrire, travailler, sera moins exposée au vice parce qu'elle n'est pas exposée à la misère. Cette éducation des jeunes filles du peuple n'est pas seulement nécessaire pour elles-mêmes et pour l'influence qu'elles doivent avoir un jour sur leurs familles; mais elle est encore d'une grande importance pour la société, puisque c'est dans

cette classe que nous choisissons les domestiques à qui nous confions les intérêts de notre ménage, trop souvent ceux de notre réputation. Eh! que deviennent-ils entre les mains d'une personne infidèle ou méchante? C'est dans cette classe qu'on choisit des nourrices dont les mœurs, la santé, le caractère, ont tant d'influence sur notre enfant. En leur confiant les soins de la maternité, n'expose-t-on pas l'être le plus délicat à sucer le lait d'une femme dont le sang est vicié aussi bien que l'âme (1)?

Formons donc des vœux pour que l'instruction et la religion se répandent de plus en plus dans

---

(1) Aussi les anciens étaient-ils très-scrupuleux sur le choix des nourrices : à Rome on choisissait pour cet emploi les femmes samnites, distinguées par leur force physique et morale, pensant qu'elles communiqueraient ces précieuses qualités à leurs nourrissons. Alors la nourrice faisait partie de la famille, devenait une seconde mère, suivait la jeune fille chez son époux, et, dans sa vieillesse, en recevait à son tour les soins et l'appui. Les plus grands hommes ont prouvé leur vénération pour celles dont la tendre sollicitude avait veillé à leur enfance : Énée, Alexandre, Pline le jeune eurent pour leurs nourrices une tendresse toute filiale. Combien il est à regretter que cette pratique morale et ces exemples touchans n'aient pas été suivis! Car n'est-ce pas le peu de prix qu'on attache aux soins d'une nourrice, et le peu de souvenir qu'on en conserve, qui sont cause aujourd'hui que l'on ne trouve plus en elle qu'un être mercenaire dont le zèle, l'affection ne sont qu'en proportion de l'argent qu'il reçoit?

cette classe, et augmentent le nombre des femmes honnêtes en qui on puisse placer sa confiance; car, on ne peut assez le répéter, il n'est dans le sexe aucune classe dont on puisse négliger le cœur et le caractère sans porter atteinte aux mœurs. « Pour nous rendre de bonnes mœurs nationales, » dit madame de Genlis, il faut s'occuper surtout » du soin de les rétablir parmi le peuple. Les fem- » mes du peuple ont un suprême ascendant sur » les opinions de leurs frères, de leurs maris et de » leurs amoureux. Ce sont elles qui les rendent à » leur gré féroces, turbulens, mécontens, ou bons » et paisibles. Cet empire n'éprouve pas de varia- » tions comme celui des femmes de la société; la » femme, la mère du manœuvre, prend soin de » lui dans tous les temps et de son ménage, entend » ses plaintes, l'aigrit ou l'apaise à son gré.... Le » peuple de Paris et surtout des halles, est violent » parce que leurs femmes sont d'une violence » inouïe. Une morale douce, humaine, leur est » donc nécessaire; il n'y en a pour elles que fon- » dée intimement sur la religion. »

CHAPITRE II.

La jeune Fille.

Qu'y a-t-il de plus digne d'intérêt et de soins que la femme au moment de l'adolescence? Dans son cœur elle porte le germe précieux de toutes les vertus, dans son esprit le germe fécond des qualités les plus aimables. Déjà une jeune personne bien élevée donne le bonheur à sa famille, avant de le porter dans une famille étrangère; déjà elle remplit une partie des devoirs qui plus tard lui sont réservés, en partageant les soins, la sollicitude de sa mère pour rendre la maison paternelle agréable, pour y faire régner l'ordre, l'économie et la paix. C'est à cette jeune et gracieuse fille qu'il appartient surtout de dérider le front soucieux de son père; c'est elle qui sait trouver de doux remèdes pour sa mère souffrante, et qui la soulage par ses soins délicats, par ses aimables caresses. C'est elle qui, se faisant chérir de ses frères, déjà leur inspire le goût des femmes modestes et vertueuses. C'est elle qui sera l'ange médiateur entre eux et ses parens pour excuser leurs fautes, réparer leurs torts et obtenir ce qu'ils désirent.

C'est pour elle que son père est devenu plus sévère dans le choix de sa société, et qu'il mesure ses propos, ses manières; c'est sur elle que ses regards se portent quand ses fils sont prêts à oublier ses leçons à cet égard; c'est encore sur elle qu'ils se portent quand il voit errer sur les lèvres de sa femme une réflexion maligne sur une intrigue ou une faiblesse. C'est à cause d'elle qu'il est devenu si scrupuleux sur les mœurs de ses domestiques. Il semble que la présence d'une jeune fille, pieuse, modeste, sage, impose plus de respect encore que la vieillesse. Qui oserait prononcer des paroles impures devant l'innocence, trahir la vérité devant la candeur, porter atteinte par le spectacle de l'impiété à cette foi ardente du premier âge? Qui voudrait faire craindre le méchant à celle qui ne croit qu'en la bonté? Et qui pourrait dévoiler une âme perverse à l'âme qui est encore la parfaite image du créateur? Il y a dans l'innocence quelque chose qui commande toujours la vénération; même sur le vice elle agit comme un parfum précieux qui chasse les vapeurs délétères. Ah! qu'ils sont coupables envers leurs enfans, les parens qui ne leur conservent pas avec soin cette sainte innocence! Qu'ils sont coupables les hommes qui s'en font un jeu! Qu'ils sont blâmables les écrits qui tendent à la corrompre! On ne conçoit pas ou plutôt on ne songe pas aux maux de tout genre qui vont en résulter....

Rien ne semble devoir sortir cette jeune fille du

cercle étroit et paisible où le sort l'a placée. Et, qui va déranger ces jours si calmes, troubler cette âme si pure, égarer ce cœur si tendre, flétrir ces attraits avant même qu'ils soient épanouis? Hélas! il a suffi d'une amie perverse pour corrompre tous ces dons du ciel, pour porter la honte dans cette famille qui n'était connue que par ses vertus, sa sagesse et son bonheur. Avec cette amie la jeune ouvrière prend le goût de la vanité, des romans licencieux et impies; alors elle ne trouve plus aucun charme dans la religion; elle néglige tous ses devoirs, ne vit plus que dans un monde imaginaire. Et, tandis qu'elle ne rêve que grandeurs, fortune, folles amours, mariage brillant, la discorde et la tristesse entrent dans sa famille; le père reproche à sa femme le changement de leur fille; la mère s'en irrite; les fils prennent part à la querelle; le temps se perd ainsi; le travail languit; la misère s'approche à grands pas; et le déshonneur vient en compléter la ruine... Un homme sans principes s'empare facilement du cœur de la jeune insensée, et lui fait oublier tout ce qu'elle se doit à elle-même et à sa famille. Un de ses frères, pour venger cette injure, perd la vie en se battant contre le séducteur; et le séducteur enlève sa victime de la maison où il vient de porter le désespoir. Pauvre malheureuse! chargée de remords, de la malédiction de son père, du sang de son frère, que va-t-elle devenir? Hélas! elle ne plaira pas long-temps à celui qui l'a perdue! Après avoir achevé de la

corrompre, après avoir jeté dans les hôpitaux les malheureux fruits de leurs criminelles amours, après lui avoir donné l'habitude de l'oisiveté et du libertinage, il l'abandonne malade et sans aucune ressource... Elle a perdu le goût du travail, elle a perdu la santé; et alors qu'elle ne sait où reposer sa tête, alors que la faim vient se faire sentir, alors... Mais, détournons la vue du comble du malheur et de la dégradation; ne suivons pas l'infortunée se précipitant de chute en chute dans le gouffre infect qui empoisonne tant d'existences, qui déprave tant de cœurs, qui anéantit tous les sentimens. Et si nous avons osé en faire apercevoir l'horrible image, c'est pour montrer tous les maux qui se rattachent à l'abandon de l'innocence; pour faire voir combien il est nécessaire de diriger le cœur et l'esprit d'une jeune personne; combien il est important pour elle de placer exclusivement sa confiance dans sa mère, de la regarder comme une seconde providence qui toujours lui offrira l'amour uni à la sagesse. Il semble que l'instinct maternel tienne lieu de lumières et d'expérience; car presque toujours une mère devient pour son enfant le guide le plus sûr et le plus intelligent. Heureuse la fille qui voit dans sa mère sa meilleure amie, qui n'a recours qu'à ses conseils et qui se plaît à les suivre! Outre qu'ils ne l'égareront jamais, les douceurs d'un sentiment si naturel et si parfait la garantiront encore de sentimens frivoles, de liaisons imprudentes. Ainsi la piété fi-

liale, première vertu d'une femme, forme son cœur à toutes les autres vertus et lui épargne les erreurs de son âge.

Cet âge de la grâce et de la beauté, où nos devoirs et nos plaisirs sont encore tous sous le toit paternel, cet âge est celui du bonheur le plus pur, celui où le caractère d'une femme bien élevée a le plus de charmes, parce que rien ne le rend défiant, rien ne l'attriste; les soucis en sont encore bannis; une bonne santé y entretient la gaîté; les caresses et l'indulgence en ont conservé la bonté native. Quelquefois un homme se plaint de ce qu'il ne trouve plus en sa femme la douceur et l'enjouement qu'il admirait en elle avant son mariage; on va même jusqu'à supposer qu'une jeune personne sait feindre des qualités qu'elle n'a pas, et dont elle se débarrasse quand elle a trouvé un mari... Ah! repoussons pour notre honneur cet odieux calcul! Sur mille si cet exemple s'offre une fois, peut-on en tirer une aussi injurieuse conséquence? Quand l'épouse cesse d'être la charmante jeune fille qui brillait surtout par son aimable naturel, qu'on s'en prenne à ces secrètes peines, à ces soucis journaliers, à ces souffrances de toutes les heures qui, en bannissant la joie de son cœur, lui ôtent les moyens de la répandre autour d'elle.

Qu'elle est vraie et touchante cette influence d'une jeune personne sur sa famille, quand elle ne la doit pas à une faiblesse aveugle, quand elle

est le fruit d'une raison précoce, unie aux grâces de l'innocence! Ah! ce n'est pas dans mon imagination que je chercherai le modèle d'une bonne fille et d'une aimable sœur. Combien la réalité ne nous en offre-t-elle pas de parfaits!

Il en est une qui n'a brillé qu'un instant sur la terre :

Rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Si dans les lieux où elle a pris naissance la fleur a disparu, le parfum reste encore, il restera longtemps; il vient d'une vertu céleste, la terre le conserve comme un hommage au ciel qui nous l'avait donnée. Oui, on peut le dire avec vérité, créature privilégiée du Ciel, ses vertus venaient toutes de lui; elles n'étaient le fruit ni de l'éducation, ni de la réflexion; elle était bonne, sensible, bienfaisante et sage, en suivant toujours la première impulsion de son cœur. Elle s'oubliait sans cesse, parce qu'elle préférait sa famille à elle-même. Aussi qui pourrait dire quel trésor elle était pour sa famille! Se levant avec le jour pour épargner tout souci à sa mère dans les soins de la maison, pour embellir la première heure de son laborieux père (1), pour préparer à ses frères tout ce qui pouvait leur être utile et agréable, à l'un, c'était le soin de son linge; à celui-ci, des provisions pour la chasse; à l'autre, pour lui obtenir le

(1) Avocat très-distingué du barreau de Savoie.

pardon d'une faute Il n'était pas huit heures du matin que déjà la maison était en ordre, les domestiques au travail, qu'elle avait trouvé moyen de satisfaire quatre frères exigeans, d'adoucir l'humeur difficile de sa mère, de porter son ardente charité dans chaque chaumière de son village où elle savait qu'il y avait des peines ou des besoins. Et si par intervalles elle se dérobait un instant à des devoirs aussi multipliés, à tant de soins, c'était pour prodiguer des caresses à son excellent père; c'était pour se livrer aux joies et aux amusemens de son âge. Avec ses compagnes elle était charmante et sans aucune prétention; elle ne contrariait jamais; sa conversation était agréable sans médisance ni raillerie, agréable parce qu'elle était dictée par un esprit simple, naturel, et n'était que l'expression de son âme.

Les causes de sa mort furent dignes de sa vie : des soins trop soutenus, des veilles trop prolongées pendant la maladie de son jeune frère, échauffèrent son sang; et, dans quelques jours, elle fut enlevée à sa famille, à ses amis et aux pauvres qui la pleurent toujours. Pour se faire une idée de l'influence qu'elle exerça pendant sa trop courte vie, il faudrait avoir été témoin des regrets qui l'ont accompagnée à sa dernière demeure; il faudrait avoir entendu son respectable pasteur (1), lorsque, s'écartant de l'usage ordi-

(1) M. N***, aujourd'hui supérieur du séminaire d'Annecy.

naire, il monta en chaire pour rendre hommage à une si rare vertu; il faudrait l'avoir entendu, lorsque, d'un accent qui peignait la vive émotion de son cœur, il fit le panégyrique de l'angélique créature qui venait de quitter la terre; il faudrait l'avoir vu lorsqu'étendant son bras paternel et tremblant vers le cercueil couvert de roses blanches, il s'écria, en s'adressant à ses compagnes: « Elle n'est plus celle que le Ciel vous avait en- » voyée pour modèle. Il a voulu la rappeler à lui » avec la couronne d'innocence. Il avait multiplié » ses travaux afin qu'elle eût rempli sa mission à » l'âge où ordinairement on la commence. Vous, » qui l'avez aimée, rendez hommage à sa mémoire » en la prenant pour exemple; soyez bonnes, » pieuses et charitables, et comme elle vous serez » heureuses pendant la vie, et, comme la sienne, » votre tombe sera sans cesse rafraîchie par les lar- » mes du regret et de la reconnaissance. »

Il faudrait avoir entendu les gémissemens des pauvres qu'elle avait tant aimés; il faudrait avoir été témoin des pleurs silencieux des vieillards, des sanglots des femmes, du recueillement des jeunes gens; il faudrait avoir vu ce cortége nombreux, accompagnant à sa tombe une jeune fille qui cependant n'avait ni les brillans avantages de la beauté, ni ceux du rang et de la fortune. Mais, à entendre le récit de tous les biens qu'elle avait faits, de tous les maux qu'elle avait soulagés, on était tenté de croire que le Seigneur lui avait donné sa

puissance pour multiplier et ses dons et sa vie, tant elle avait fait de choses avec peu de moyens, tant il y avait de vertus en elle et peu de jours! Pour reconnaître toute son influence sur sa famille, il faudrait l'avoir vue dans le temps où elle était heureuse et florissante par sa présence et ses soins; et il faudrait la voir aujourd'hui : la douleur a privé de la raison sa malheureuse mère; elle a pris le monde en horreur, parce qu'elle aurait voulu le voir périr avec sa fille. Un de ses fils revient d'Espagne après une longue absence; elle le repousse, indignée de ce que les mers l'ont respecté, tandis que la mort est venue lui arracher sa fille dans ses bras. Elle ne peut supporter que son époux, et encore, parce que son époux s'est résigné à tout supporter d'elle. Ses enfans, ne pouvant vivre sous le toit paternel, sont dispersés; et cette famille, qui naguères présentait le spectacle de l'union et du bonheur, depuis que l'ange qui y présidait a disparu, n'offre plus que le malheur d'un père isolé dans sa vieillesse et d'une mère frappée d'une folie aussi terrible pour elle que pour ceux qui en sont témoins (1).

C'est dans la position la plus ordinaire, dans la

---

(1) C'est de souvenir que je viens d'esquisser ce modèle de la piété filiale. L'amie qui m'en offrit les traits si touchans et si parfaits, vécut en Savoie sur les bords du lac Léman. Là reposent ses cendres; là ses parens et les pauvres la pleurent toujours.

pratique des plus simples devoirs, que nous avons vu la jeune fille. Si nous voulions la considérer dans des positions difficiles, dans des circonstances remarquables, nous verrions la piété filiale, la tendresse fraternelle (1), le courage et le dévouement à la patrie (2), en un mot, toutes les vertus

---

(1) Julie de Rambouillet (depuis duchesse de Montausier), si célèbre par la guirlande poétique que les beaux esprits de son temps avaient composée pour elle, offrit un exemple touchant de dévouement fraternel : l'un de ses frères ayant été atteint d'une maladie pestilentielle, rien ne put l'empêcher de se renfermer dans la chambre du malade pour lui prodiguer nuit et jour les plus tendres soins. Tranquille pour elle-même contre un mal contagieux, elle n'avait de sollicitude que pour son frère dont la mort seule put la séparer.

Sœur jumelle d'un frère qu'elle aime tendrement et qu'elle voit incapable de soutenir les fatigues de la guerre, Virginie Chesquière obtient de ses parens de le remplacer au service militaire, et affronte avec courage les périls qu'elle redoute pour son frère : partout elle déploie autant de prudence que de valeur; et cette fille, qui, sous le déguisement de soldat, paraît à peine sortie de l'enfance, à la bataille de Wagram sauve la vie à son capitaine tombé dans le Danube; en Portugal, elle délivre son colonel enveloppé par l'ennemi, et fait plusieurs prisonniers. On l'a nommée membre de la Légion d'Honneur... A-t-on assez fait pour un héroïsme inspiré par un si touchant motif?

(2) Félicité et Théophile Fernig, l'une âgée de seize ans et la cadette de treize, enflammées l'une et l'autre du désir de servir leur pays et de partager les dangers de leur père et de leur frère, vinrent pendant la nuit, sous le costume

se développer jusqu'à l'héroïsme. Et depuis Antigone, ce beau et antique modèle de piété filiale, combien d'exemples ne pourrions-nous pas citer! La fille de Thomas Morus vint partager les fers de son père, le servit, le consola pendant toute sa captivité; elle adoucit sa dernière heure et ne lui survécut que pour recueillir ses cendres, conserver ses écrits et le pleurer le reste de sa vie.

Qui inspirait encore Milton privé de la lumière? Qui lui rendit toutes les inspirations qu'on puise dans une belle et riante nature? Ce furent ses charmantes filles, dont la piété filiale et les talens conservaient à son cœur et à son imagination toute la chaleur du génie.

On voit encore à Delhi le mausolée destiné à

---

et les armes d'officier, les rejoindre à l'armée et combattre à leurs côtés sans en être reconnues; dès lors elles ne s'en séparèrent plus : à Valmy, à Jemmapes, à Nerwinde et dans plusieurs autres batailles, elles contribuèrent à sauver la patrie par leur brillante valeur et l'enthousiasme qu'elles inspiraient aux combattans. Elles ne craignaient aucune fatigue, affrontaient tous les dangers, et leur père était obligé de modérer leur courage impétueux. Cette ardeur martiale n'altéra point dans leurs cœurs les plus doux sentimens : l'une de ces deux héroïques jeunes filles devint une épouse aimable et sage; la plus jeune continua d'offrir le modèle le plus parfait de la piété filiale, refusant tout autre lien pour se consacrer entièrement à son père dont elle embellit la vieillesse par ses soins, par les grâces de son esprit et la culture des beaux-arts.

transmettre à la postérité les vertus et le dévouement de la fille ainée de l'empereur Shah-Jehan. Cette princesse, célèbre dans tout l'Orient par son esprit et ses charmes, s'éleva avec force contre l'usurpation de son frère Aureng-Zeb; et lorsque ce fils ingrat eut détrôné son père, elle le suivit dans la prison où il devait finir ses jours, apporta à sa douleur les plus tendres consolations, lui prodigua pendant dix ans les soins les plus affectueux, les plus assidus; et dès que la mort l'eut ravi à sa tendresse, sa santé s'affaiblit, s'altéra; elle ne tarda pas à rejoindre celui que la nature et l'infortune lui avaient rendu si cher.

Proscovie, fille d'un militaire exilé en Sibérie, affronta tous les périls, surmonta tous les dangers pour obtenir la grâce de son père (1) : elle part, seule, à pied, avec la somme la plus modique, le vêtement le plus léger; elle marche jour et nuit dans les déserts, ne connaissant aucune route, bravant la faim, le froid, les orages; enfin, sous la protection de la Providence, elle arrive à Moscou, se fait jour jusqu'à l'empereur, et obtient la liberté de celui à qui elle doit la vie et dont elle veut faire le bonheur.

Et, dans ces jours orageux de la révolution, qui parvint à attendrir ces hommes sourds aux cris

(1) Ce trait historique a fourni à madame Cottin le sujet de son charmant ouvrage d'*Élisabeth* ou *les Exilés en Sibérie*.

les plus déchirans, froids au spectacle des plus grandes douleurs, impassibles aux sentimens les plus vifs, les plus énergiques? Ce triomphe était réservé à la piété filiale : *vous n'arriverez à mon père qu'après m'avoir percé le cœur*, disait la fille du respectable Cazotte, en s'élançant au-devant des coups des assassins. Un cri de grâce répond à ce cri sublime. Les égorgeurs s'écartent avec respect et laissent l'heureuse fille reconduire son père dans le sein de sa famille. Jeté une seconde fois dans les fers, mademoiselle Cazotte obtient, à force de supplications et de larmes, d'aller le servir, le consoler dans sa prison. Elle ne le quittait que pour intercéder ses juges ; et, encore une fois, elle l'eût arraché à ses ennemis, si, pour accomplir leurs barbares desseins, ils n'eussent enchaîné son zèle et son courage en la séparant de son père et la retenant dans une étroite captivité...

Mademoiselle de Sombreuil, au milieu des massacres de septembre, couvre de son corps le corps de son père; elle l'enlève à ses bourreaux, triomphante elle l'emporte dans ses bras! On le lui arrache encore.... Enfin, par un horrible sacrifice (1), elle achète les jours de son père adoré.

---

(1) Un des meurtriers mit à la délivrance de son père la condition qu'elle boirait un verre de sang humain. L'amour filial lui donna la force de céder à cette horrible proposition. Depuis cette époque, mademoiselle de Sombreuil eut des convulsions fréquentes et dont le retour était

Mademoiselle de Larochefoucault, par son courageux dévouement, parvint également à soustraire son père à l'échafaud.

A la même époque, une enfant de cinq ans offrit à Lyon un exemple bien surprenant de tendresse filiale : pendant que son père était détenu en prison, elle allait chaque jour, matin et soir, le visiter et le consoler. C'était en vain que le concierge lui refusait l'entrée ou exerçait sa patience en la laissant des heures entières à la porte de la prison; elle ne se rebutait point, et constamment parvenait à son but par ses prières réitérées ou par son adresse à se glisser sous les bras de ceux qui se présentaient. Arrivée auprès de son père, elle lui prodiguait les plus tendres caresses, le ravissait par sa tendresse et ses larmes. Elle lui apprenait toutes les petites nouvelles qu'elle avait pu ras-

---

régulier. Elle n'en fut pas moins attentive pour son père; elle partagea ses fers lorsqu'il fut réincarcéré sous la terreur. La première fois qu'elle parut devant les autres prisonniers, tous les yeux se portèrent sur elle et se remplirent de larmes; elle reçut de tous les cœurs le prix que l'on doit à la vertu. M. Coëttant la célébra dans une romance touchante. Madame de Rosambo lui adressa un mot qui les honore l'une et l'autre. Elle sortait de la prison avec le vénérable Malesherbes pour paraître au tribunal; elle aperçoit mademoiselle de Sombreuil : *Vous avez eu*, lui dit-elle, *la gloire de sauver votre père, et moi j'ai la consolation de mourir avec le mien.*

(Legouvé, *Mérite des femmes.*)

sembler, lui contait toutes les anecdotes qu'elle pensait devoir l'intéresser, le distraire et l'arracher à sa tristesse...

M. de Pouqueville cite le trait héroïque d'une jeune Souliote, martyre à Janina ainsi que ses deux frères : « C'était, dit-il, trois enfans d'une » beauté ravissante; l'aîné avait quatorze ans, sa » sœur onze; elle tenait par la main son plus jeune » frère. Frappée la dernière, pendant le supplice » de ses frères, on n'entendit sortir de sa bouche » que ces paroles : *Dieu de miséricorde, Dieu exo-* » *rable, Dieu des faibles, Sainte Reine couronnée,* » *ayez pitié de mes frères! Christ adoré, secourez* » *vos pauvres enfans!* En achevant ces mots, un » des bourreaux frappa la victime sans tache. La » rose de la Selléide tomba sur le sein de la terre, » et les chœurs des anges reçurent les âmes de ces » douces créatures qui reposent dans le sein de la » Divinité (1). »

C'est aux mânes révérés d'un père martyr de la liberté, que Constance-Zacharias offrit ces belles et courageuses actions qui furent si utiles à la sainte cause de sa patrie. Dans l'amour filial elle puisa l'éloquence qui enflamma tous les habitans de la Laconie et les entraîna sur ses pas quand elle vint chasser les Turcs de la plaine de Lacédémone, et proclamer la régénération de la Grèce.

---

(1) *Histoire de la régénération de la Grèce.*

« La piété filiale est l'éternelle loi du ciel, la justice sévère de la terre, et la mesure invariable de tout mérite (1). » Nous voyons en effet l'oubli de ce sentiment sacré entraîner dans tous les vices, être suivi des plus grands maux : jamais une mauvaise fille ne passera des jours paisibles; jamais elle ne trouvera de la joie dans ses enfans, de la considération dans la société. Mais pour celle qui en remplit tous les devoirs quel doux avenir se prépare, tandis qu'elle trouve dans le présent les plus parfaites jouissances! Elle donne à ses parens les premiers fruits d'une éducation achevée; elle apprend sous leurs yeux à connaître le monde; c'est pour leur plaire qu'elle y cherche des succès. Et quand l'amour vient embellir sa vie, elle en jouit vivement parce qu'il est sanctifié par le sourire d'un père et d'une mère. Alors qu'elle est heureuse au sein de sa famille, à côté de celui qui doit être son époux! Chaque jour est beau, toutes ses espérances sont variées et brillantes. Avec quelle ferveur cette jeune fille ne devrait-elle pas dire : Mon Dieu! prolongez ce temps fortuné; laissez-moi encore près de ma tendre mère; éloignez le moment où je vais échanger les devoirs simples et faciles de fille à qui on accorde tant d'indulgence, avec ceux d'épouse à qui on en accorde si peu! Mais voici le moment de l'hymen, le Ciel nous y

(1) Confucius.

destinée ; entrons dans cette vie nouvelle, non pas avec crainte, moins encore avec trop d'assurance ; entrons-y avec le désir de conserver l'amour dans le mariage pour rendre son joug léger, de respecter ses lois pour éviter ses peines ; et puisque nous avons été jusqu'alors une bonne et heureuse fille, espérons que le Ciel nous aidera à devenir une heureuse et bonne épouse.



CHAPITRE III.

L'Épouse.

Presque toujours une jeune personne croit acquérir bonheur et liberté dans le nouvel état qu'elle embrasse ; elle ne pense ni à l'inconstance, ni à la jalousie, ni à l'égoïsme, ni à tant d'autres défauts qui feront évanouir cet idéal de perfection qu'elle rêvait pour époux; elle ne pense ni aux soucis, ni aux entraves qui la rendront bien plus dépendante que chez ses parens. Comment songer à tout ce qu'elle ignore si personne ne l'y fait songer? Si elle croit obtenir tout ce qu'elle espère, qui peut dire tout ce qu'elle va éprouver à mesure que cette erreur se dissipera? Comment supportera-t-elle sans murmures la froideur de son époux et les caprices indignes de lui qui l'entraînent loin d'elle? Saura-t-elle sans dépit, sans indignation, être soupçonnée, souffrir avec douceur les écarts d'une jalousie ridicule et cet égoïsme qui répand un nuage sur chaque jour de la vie? Hélas! si elle n'est prévenue de rien, plus elle aura apporté de confiance et d'amour, moins elle saura supporter les chagrins qui l'attendent. A chaque

découverte pénible, à chaque espérance déçue, d'abord surprise, puis découragée, ensuite aigrie, elle ne dissimulera aucun de ces sentimens; elle ne saura pas ménager l'amour-propre de son époux; et pour ces blessures-là il y a si peu de remèdes!

C'est dans de telles circonstances qu'une femme recueille les fruits d'une bonne ou mauvaise éducation, et qu'elle peut, comme Jeanne de France, trouver dans son âme, dans la perfection de son caractère, les moyens de supporter tous ses maux: est-il rien de plus admirable, de plus parfait que la conduite de Jeanne envers son époux? Elle ne se plaignit jamais de la plus froide indifférence; et lorsqu'il tombe dans le malheur et la captivité, alors son amour s'exhale en bienfaits, alors elle veut être véritablement son épouse, elle veut partager son sort ou l'adoucir. Cette princesse si timide, qui ne cherchait que le silence et la retraite, devient éloquente et active pour lui rendre la liberté. Cependant elle n'ignore pas que le premier usage qu'il doit faire de cette liberté est de rompre le lien qui les unit; mais son amour est dépouillé de tout égoïsme, c'est l'amour d'un ange, il n'a rien de personnel. Et lorsqu'en effet Louis XII paya tant d'amour et un si beau dévouement par la plus grande ingratitude, lorsque, monté sur le trône, il répudia sa généreuse compagne, Jeanne déploya une grandeur d'âme, qui la plaça bien au-dessus de l'époux et du trône qu'elle perdait.

C'est à cette première, à cette importante époque de la vie conjugale qu'une femme a besoin d'être conduite par la main prévoyante d'une mère, pour qu'elle sache d'avance quelle influence salutaire ou nuisible elle peut avoir sur la conduite de son époux, et combien cette conduite est importante à son bonheur. Il faut qu'elle sache que la perfection de ce bonheur n'est le partage d'aucun mortel, et qu'elle n'a pas droit d'attendre pour elle une exception. Il faut qu'elle sache qu'une passion violente ne peut se soutenir long-temps et qu'elle peut fatiguer celui qui en est l'objet, pour qu'elle n'en demande pas à son époux, et qu'elle-même dans l'intérêt de l'amour en modère l'expression. Il faut qu'elle sache rendre sa maison agréable par l'ordre, la gaîté, les attentions délicates, les doux plaisirs de famille; et son époux n'ira pas consumer ses jours et sa fortune dans une maison de jeu ou chez une femme galante.

A-t-elle un mari jaloux, une bonne épouse ne plaisantera point sur ce triste défaut, et pour le guérir elle ne feindra pas de le partager. La marche la plus simple est toujours la meilleure : elle le ramènera à la raison en prévenant les occasions qui pourraient la troubler. La jalousie ne peut être nourrie sans motifs; et bien qu'elle ne soit pas difficile pour ses alimens, que les plus légers lui suffisent, encore faut-il quelque chose, l'ombre ou l'apparence au moins, et l'une et l'autre

peuvent être écartées. N'employons que des précautions et des ménagemens contre cette maladie; soignons l'être malheureux qui en est atteint; cherchons dans notre cœur ce qu'il faut pour rétablir dans le sien la confiance; mettons dans nos actions tant d'harmonie que nous finissions par en mettre dans sa tête. Tous les maux ont droit à notre pitié, et bien plus encore celui qui prend sa source dans l'amour que nous inspirons. Qu'on ne dise pas que des soupçons injustes ne méritent d'être repoussés que par le mépris ou l'indifférence. La dignité d'une femme est dans le bonheur et la tranquillité de son époux; et celle qui rit de sa jalousie est cruelle ou plus folle que lui.

Chez une femme, cette triste maladie de l'âme porte ses ravages sur tous les points de son existence; elle la trouble et la livre au ridicule. Ah! pourquoi cherche-t-on si peu à l'en garantir, puisqu'on lui accorde si peu d'indulgence quand elle en est atteinte? Si une jeune personne est habituée à se livrer à toutes ses impressions, et que, sans aucun préservatif, cette douleur tombe sur son cœur, des cris s'en échappent; elle accuse celui qui en est l'auteur; elle a besoin de plaintes, de vengeance. Elle demande partout la pitié, partout on lui en refuse; son mal s'aigrit, il devient frénésie... C'est alors qu'il ne peut plus y avoir de paix pour elle, ni pour sa famille: étrangers, amis, domestiques, jusqu'à ses enfans, tous subissent des interrogatoires; tous sont mis en mouvement

pour épier le coupable. Et serait-il innocent, qu'il lui prendrait fantaisie de cesser de l'être pour n'être pas persécuté sans motifs. Pauvre infortunée! Que n'as-tu pris courage pour conserver ta dignité en conservant le secret de tes maux! Le monde ne fera plus qu'envenimer la plaie que tu as eu l'imprudence de lui découvrir. Que n'as-tu imité cette femme qui, aux jours de sa jeunesse et de sa beauté, eut à supporter la même douleur! Alors qu'elle vit porter ailleurs des sentimens qui lui étaient dus à si juste titre, elle ne s'en plaignit point; elle mit autant de soin à conserver l'honneur de son époux que le sien. Sa jalousie contenue contint l'opinion publique; une patience inaltérable, une sagesse soutenue, parvinrent à ramener celui qui s'égarait, et bientôt rendirent un homme à ses devoirs, un père à ses enfans, un époux aux plaisirs de la vertu et aux charmes du bonheur domestique.

Une femme jalouse est plus en butte au ridicule qu'un homme, parce qu'on s'attend à ne trouver en elle que des défauts faibles comme sa nature, futiles comme ses goûts. On lui pardonne mille petites faiblesses, parce qu'on les prévoit ou qu'on doit les prévoir d'après le genre d'éducation qu'elle a reçu. Mais sitôt qu'on entend gronder dans son cœur l'orage des grandes passions, sitôt qu'on aperçoit leurs effets, sans miséricorde elle va être attaquée de toute part : calomnie, médisance, raillerie, rien ne lui sera épargné. Une fois armée

contre elle, l'implacable opinion lui fera comprendre, mais trop tard, que toute passion qui enlève quelque chose à ses modestes vertus, enlève une grande part à son bonheur et à sa considération. Sans doute aussi que la jalousie paraît plus ridicule chez les femmes, parce qu'on traite l'inconstance chez les hommes comme une chose de si peu de conséquence et si commune, que la victime qui ose en murmurer semble tout-à-fait étrangère aux usages de la terre; on croit voir un être qui s'est endormi dans cet âge d'or où amour et fidélité étaient inséparables, et qui se réveille croyant être encore au milieu de son siècle et de ses habitudes; étonnée de tout, déplacée partout, ses regrets et ses murmures sont traités de folie incurable. Singulière histoire que celle de la jalousie! c'est celle des trois quarts des humains; et tous s'en amusent comme d'une fable!

Nous nous sommes arrêtée sur cette triste passion contre laquelle il importe le plus de prémunir notre sexe, parce qu'elle trouble non seulement la paix du cœur, mais la paix des ménages : femme d'un époux jaloux elle perd sa confiance; femme jalouse elle perd son affection; elle la perd plus entièrement encore qu'une femme galante : c'est une vérité qu'on est forcé d'avouer; oui, trop souvent on voit des femmes conserver l'amour de leurs époux en oubliant leurs devoirs. Théodora fut une de ces femmes étonnantes qui unissent de grands vices à de grandes qualités.

Malgré la licence de ses mœurs elle apporta le plus grand zèle à améliorer celles de ses sujets; l'ascendant qu'elle exerça sur son époux fut si puissant qu'il influa même sur la législation, et que ce fut pour lui plaire que Justinien fit tant de lois favorables aux femmes. On sait quel ascendant prit sur Pierre-le-Grand Catherine dont la conduite fut loin d'être irréprochable; ce fut par une grande égalité de caractère, par une complaisance soutenue, une gaîté parfaite, qu'elle sut captiver pendant le reste de sa vie un monarque si inconstant dans ses amours.

Un tel ascendant s'explique par les soins que prennent ces femmes de paraître plus aimables, de racheter leurs vices par une humeur douce, gaie, facile. Cet ascendant prouve combien les agrémens du caractère sont essentiels au bonheur domestique; il prouve surtout que la femme qui sait les unir aux charmes de la vertu, est sûre d'obtenir sur son époux une grande, une irrésistible influence : Esther s'expose à la mort pour obtenir le salut de sa nation qu'un ennemi barbare veut exterminer. Les grâces timides accompagnent sa généreuse prière; la persuasion a coulé de ses lèvres jusqu'au cœur d'Assuérus, et les résolutions du monarque sont changées; Mardochée est tout puissant, Aman condamné; et le modeste ascendant d'une épouse vertueuse soustrait tout un peuple à l'horrible destruction dont il est menacé.

Madame de Maintenon, pour fixer pendant quarante ans Louis XIV, jusqu'alors si renommé par ses galanteries, n'employa d'autre magie que celle de son esprit, de sa douceur et d'une amabilité soutenue, qui s'alliaient admirablement à la raison la plus parfaite et à la conduite la plus irréprochable.

Auguste III, roi de Pologne, d'une beauté majestueuse, gardait, dit Rhulières, une inviolable fidélité à son épouse, la plus laide princesse de son siècle, parce qu'elle fut l'épouse la plus dévouée, la plus tendre, la plus vertueuse; et, au milieu d'une cour dépravée, ils donnèrent l'exemple du bonheur domestique et des mœurs les plus pures.

« Une cause de désunion naît de l'humeur altière de quelques femmes; il en est de trop persuadées que la fidélité renferme tous les devoirs. Plus d'un homme, tourmenté chaque jour par un être impérieux et bizarre, se sent près quelquefois d'envier le sort du mari bénin qu'endorment doucement de trompeuses caresses. De même que pour être un honnête homme il faut plus qu'éviter les délits, on devrait réserver le nom d'honnêtes femmes à celles qui, non seulement sont chastes, mais qui savent encore par des soins empressés veiller au bonheur de leur famille (1). »

---

(1) M. Droz, *Essai sur l'art d'être heureux.*

Oui, trop souvent les femmes oublient ou ignorent sur quelles bases elles doivent établir leur empire : celle qui fait payer si cher sa triste fidélité ne fait-elle pas supposer qu'elle lui coûte bien des peines? Et celle dont l'orgueil, les caprices ou l'aigreur éloignent de sa maison les plaisirs et la paix, n'oblige-t-elle pas son époux à en chercher ailleurs? Peut-elle se plaindre de son inconstance, celle qui ne fait rien pour le fixer? Peut-elle se plaindre de sa froideur, celle dont l'amour ressemble plutôt à la haine? Il n'est que trop vrai, la conduite d'un époux dépend presque toujours de sa compagne (1). Par son influence elle peut diriger les projets de l'homme ambitieux vers un noble but; elle peut élargir le cœur de l'avare, contenir avec prudence celui du prodigue; elle

(1) Aussi existe-t-il chez plusieurs nations des lois qui rendent les femmes responsables et les punissent même des égaremens ou des vices de leurs maris.

Aussi, dit Rollin, Cléopâtre eut-elle de grandes obligations à Fulvie de qui Antoine avait appris à se laisser maîtriser par une femme; elle le reçut des mains de cette femme altière tout façonné au joug. Et si Cléopâtre l'emporta encore sur la belle et vertueuse Octavie, ne l'attribue-t-on pas à ce que les grandes dames romaines de cette époque méprisaient le travail et vivaient dans une complète oisiveté, tandis que l'artificieuse Egyptienne cultivait les beaux-arts dont elle se servait pour multiplier les jouissances de la vie domestique, et toujours occupée, toujours occupait son amant?

peut polir celui qui est rude, calmer l'impétuosité de celui qui se livre à toutes ses impressions, échauffer celui qui est glacé, et même trouver quelques cordes sensibles dans le cœur du méchant (1).

Tant que Périandre vécut sous l'influence d'une épouse belle, sage et adorée, il se fit admirer par sa douceur, sa prudence, sa modération, ses réglemens pour les mœurs, sa justice et sa valeur. Égaré par la jalousie, il donna la mort à Mélisse, et cette mort fut le terme de ses vertus et de son bonheur. Aigri par la douleur, tourmenté par le remords, en horreur à son fils qui ne put lui pardonner le crime qui l'avait privé d'une mère, il n'eut plus un seul instant de paix dans sa vie, et n'en laissa plus à ses sujets : sa tyrannie s'appesantit jusque sur les vieillards, les femmes et les enfans. C'est ainsi qu'une femme peut être pour son époux son bon ou son mauvais génie. En elle il doit trouver de sages inspirations, ou bien elle sera

(1) Le féroce Ali-Pacha fut quelquefois attendri par Emmé, sa douce et bienfaisante compagne; ce fut la seule victime de sa cruauté sur laquelle il répandit des larmes et qui lui fit connaître le remords. La vertueuse Vasiliki, à peine sortie de l'enfance, prit encore sur ce bourreau des chrétiens un tel ascendant qu'elle sauva sa famille, conserva le libre exercice d'une religion qu'il abhorrait. Sans cesse elle priait pour son barbare époux, elle calmait ses fureurs, et dissipait les fantômes effrayans qui venaient l'agiter dans le calme des nuits.

pour lui le démon de sa vie, sans y puiser comme Socrate les moyens de perfectionner son âme; car, si heureusement de telles femmes sont rares, les Socrates le sont encore plus.

« Celui qui a trouvé une bonne femme a » trouvé un grand bien, et il a reçu du Seigneur » une source de joie (1). » En effet, que peut-il y avoir de plus précieux pour un homme que de pouvoir placer dans sa compagne sa confiance, la tranquillité de sa maison, la prospérité de sa fortune, la sagesse de ses enfans? Quel bonheur de trouver en elle son conseil, sa consolation, les délices de l'amour, les biens inépuisables de l'amitié (2)!

(1) *Proverbes.*

(2) Madame de Lescure suivit son époux dans tous les hasards de la guerre. Elle en allégeait les fatigues, en écartait les dangers par son amour, ses soins, sa vigilance : tour à tour son secrétaire, son aide-de-camp, portant ses dépêches, soignant ses blessures, toujours intrépide, toujours dévouée, rien ne pouvait rebuter la généreuse royaliste et la tendre épouse. On la vit enceinte, un enfant de dix mois dans les bras, suivre à cheval le brancard qui portait M. de Lescure blessé mortellement, afin de veiller sur ce précieux dépôt au milieu du carnage et des horreurs inséparables d'une retraite précipitée. Elle ne put lui sauver la vie, mais elle adoucit ses derniers momens par sa présence et ses soins multipliés. Elle fit encore le bonheur du marquis de la Rochejacquelein; et, condamnée à survivre aux deux héros à qui elle avait uni son sort, elle leur a élevé un monument impérissable dans *ses Mémoires* qui nous retracent et leurs exploits et leurs vertus.

Avec une telle femme il parcourt la vie dans une route large et fleurie; ses pas ne sont point incertains ni troublés par des désirs vagues ou insatiables; il arrive au but sans fatigue; et si le sort lui réserve des maux, avec l'amour et les vertus de sa compagne il peut toujours les supporter : Sabinus, au fond d'un souterrain avec un cœur tout bouillant de jeunesse et d'ambition, Sabinus, mort au monde et sans aucun espoir d'y rentrer, n'a plus besoin ni du monde, ni de l'espérance, quand la tendre Éponine vient partager son tombeau. Éponine n'a point participé aux fautes de son époux; il fut coupable sans elle, mais sans elle il ne doit pas être malheureux. Il ne peut plus vivre pour le monde, et pour elle le monde n'est plus que là où il vit. Jeune et belle, elle ne sait plus ce que c'est que jeunesse et beauté, et met plus de soin à cacher ses vertus que d'autres n'en mettent à les faire briller. Elle transforme l'asile le plus sombre en paradis terrestre : c'est là que deux fois elle devient mère; ses forces se multiplient avec ses devoirs, et rien ne lui coûte pour les remplir. Chaque jour elle parcourt une route longue et pénible pour aller mystérieusement donner ses soins, son amour et consacrer son existence aux êtres chéris qui lui doivent la vie et le bonheur. Une épreuve plus terrible attend encore cette épouse incomparable : Sabinus est découvert et condamné à mort..... Éponine court se jeter aux pieds de Vespasien

pour implorer sa grâce et ne peut l'obtenir. Alors, se relevant avec fierté : *J'ai vécu*, dit-elle à l'empereur, *j'ai vécu plus heureuse dans un souterrain avec mon époux, que toi sur ton trône à la lumière du soleil; aujourd'hui tu peux me refuser sa vie, mais non de mourir avec lui.*

Les circonstances qui firent déployer à Éponine toute la beauté de son âme sont uniques (1), mais ses vertus sont-elles uniques? Ne le pensons pas; croyons au contraire qu'il suffit d'être inspiré et soutenu par la fidélité et l'amour, pour nous élever à cette hauteur où le sort place pour nous des vertus plus grandes et plus difficiles; croyons que ces sentimens suffisent pour nous donner l'énergie, la persévérance, l'abnégation de nous-même, enfin toutes les qualités qui, dans Éponine, rendirent son époux heureux au milieu des plus grands revers. L'aimable et savant auteur

---

(1) Cependant il y a d'autres traits de dévouement conjugal qui se rapprochent, par quelques circonstances, de celui d'Éponine : tel l'exemple récent de la baronne de Gruyer qui, dans la citadelle de Strasbourg, voulut partager les fers de son époux malgré le danger de sa situation et l'insuffisance des soins qu'elle pouvait recevoir dans un pareil séjour. Arrivée au dernier terme de sa grossesse, elle ne voulut point encore se séparer de lui. Et, surprise au milieu de la nuit par les douleurs de l'enfantement, on lui refusa les secours de l'art... et le brave général fut seul dans une étroite prison pour recevoir à la vie son enfant et donner à son épouse les soins que réclamait son état.

de la *Physiologie des passions* nous en offre dans cet ouvrage un exemple récent: « lady A... avait été » unie à l'un des plus beaux hommes d'Angleterre. » Son mari séjourna quelque temps dans l'Inde où » le retenaient des affaires commerciales. Il y con- » tracta le fléau de la lèpre, qui est la plus horri- » ble des infirmités physiques de l'homme. Sa phy- » sionomie s'altéra au point de devenir méconnais- » sable. Son front se hérissa de tubercules hideux. » On ne pouvait le contempler sans horreur. Le » malheur d'une semblable infirmité est de traîner » après elle une multitude de dégoûts insurmonta- » bles. La lèpre ôte à l'humanité toutes ses formes. » Tout se dénature par ses ravages, jusqu'à la voix » qui est rauque et rugissante comme celle des » lions. Le sourire même du lépreux a quelque » chose de sinistre qui ne sympathise point avec » notre nature, et qui porte l'épouvante dans le » fond de l'âme. Malgré les répugnances de tout » genre que pouvait inspirer la fréquentation ha- » bituelle d'un être aussi malheureux, sa tendre » épouse ne le quittait pas; elle veillait sur lui » comme une divinité tutélaire; elle devinait en » quelque sorte toutes ses volontés et tous ses » goûts. Cette belle personne semblait s'être iden- » tifiée avec ce corps pâle et défiguré que la vie » disputait encore à la mort; elle pansait ses plaies » qui étaient d'une fétidité repoussante. Un jour » que je lui avais prescrit d'exposer les pieds du » malade aux rayons du soleil, je la trouvai dans

» une attitude qui me fit frissonner. Elle appuyait » contre son sein la tête défaillante de l'infortuné » lépreux ; elle l'entourait de ses jeunes bras pour » le réchauffer et endormir ses douleurs. Dans » d'autres instans, comme il était devenu aveugle, » elle cherchait à le distraire par ses lectures ; elle » employait son cœur, son âme, son imagination, » ses paroles, à adoucir, à pallier ses maux, à » tromper, pour ainsi dire, sa grande infortune. »

Non, rien n'est impossible à l'amour conjugal ; et, dans tous les temps (1), dans tous les lieux, des exemples nous prouvent combien il est puissant sur le cœur des femmes. Ce sentiment a reproduit sans cesse les plus beaux traits d'héroïsme et de dévouement : l'illustre Panthée se poignarde sur le corps d'Abradate. Pour rejoindre son époux et venger sa mort, Cama entraîne avec elle dans la tombe celui qui en fut l'assassin. L'Africaine se laisse mourir de douleur sur le corps inanimé de son époux (2). La femme païenne sacrifie son

(1) « Les anciennes chroniques ont célébré l'héroïque » dévouement d'Ide, comtesse de Hainaut, qui fit le » voyage d'Orient et brava tous les périls pour chercher » les traces de son époux. »

(Michaud, *Histoire des croisades*, tome 1er.)

(2) La belle Yoto, femme du brave capitaine Abenchamot, délivrée par lui d'entre les mains des Portugais qui l'avaient faite prisonnière, accompagnait son époux sur les champs de bataille ; et, lorsqu'il y reçut la mort en 1524, elle ne voulut jamais s'en séparer ; elle mourut de douleur et de

honneur (1) pour rompre ses fers. La femme chrétienne partage son supplice et meurt avec lui (2). L'Indienne s'immole sur le bûcher à l'amour conjugal (3); cet amour conduit la Française dans les fers et sur l'échafaud (4). En Angleterre,

---

faim auprès de son cadavre, et fut ensevelie dans le même tombeau.

(1) L'épouse de Cabadès, roi de Perse. (*Voy.* le chapitre *Persanes.*)

(2) Après l'assassinat d'Albert de Hasbourg, l'épouse de Wart (un des conjurés qui n'avait été que spectateur du crime) vint aux genoux d'Agnès implorer la grâce de son mari. Cette grâce lui fut refusée. Wart fut condamné à être roué vif... Tant que dura son supplice, c'est-à-dire pendant trois jours et trois nuits, sa malheureuse femme resta sous l'échafaud à prier Dieu. Et lorsqu'il eut expiré, elle ne tarda pas à le rejoindre, le cœur brisé par le supplice auquel elle s'était elle-même condamnée en partageant moralement toutes les souffrances de l'époux à qui elle n'avait pu sauver la vie.

(3) (*Voyez* le chapitre *Indiennes.*)

(4) Madame Bitaubé partagea la détention de son mari. La jeune et belle épouse de l'infortuné Camille-Desmoulins ne put lui survivre : elle affronta la mort par les violens reproches dont elle accablait ses bourreaux; et bientôt condamnée au même genre de supplice que son époux, elle y marcha avec autant de courage que de joie pour rejoindre l'objet de son amour et de ses regrets.

La femme du maréchal de Mouchy voulut suivre son époux dans la prison, devant le tribunal révolutionnaire et sur l'échafaud.

Madame Davaux voulut aussi partager le sort de son mari et subir le même supplice.

Éléonore, compagne d'Édouard Ier, suce les plaies empoisonnées de son époux et lui sauve la vie au péril de la sienne. En Italie, les Colonna, les Cortèse, les Gambara nous présentent les plus beaux modèles de dévouement et de fidélité conjugale. En Russie, deux femmes d'un rang distingué ne viennent-elles pas de donner le touchant spectacle de l'abandon de tous les biens, de toutes les jouissances de la vie, pour suivre leurs maris dans un triste exil (en Sibérie), où elles vont ensevelir à jamais leur jeunesse et leurs charmes? Et aujourd'hui, si les femmes grecques survivent à leurs époux, n'est-ce pas uniquement pour les venger, pour défendre à leur place la noble cause de la patrie et de la religion?

Pour la femme le lien conjugal est naturellement cher et sacré; et si elle ne le respecte pas toujours, il faut en accuser le défaut ou la légèreté des principes, les besoins du luxe, la passion du monde, contre lesquels on ne cherche point assez à prémunir le cœur d'une jeune personne. Car, n'en doutons pas, celle qui sera bien élevée, qui sera pieuse, modeste et sans vanité, restera toujours fidèle à son honneur, à celui de son époux; et, femme vertueuse, elle deviendra une excellente mère.

CHAPITRE IV.

La Mère.

Au berceau du monde l'influence des femmes a commencé ; elle se retrouve au berceau de tous les hommes. La jeune mère attachée à ses devoirs les remplit avec joie : exempte de passions, toujours en paix avec elle-même et avec les autres, elle donne à son fils un lait frais et pur, qui répand dans son sang le germe précieux de ses douces inclinations. Ces inclinations, qui se développent d'abord sous des traits si fugitifs, ne peuvent être bien saisies et dirigées que par l'œil actif et sûr d'une mère. C'est à elle à mouler le cœur si flexible et si tendre de son enfant ; c'est à elle à présenter à sa vive imagination des images qui l'élèvent sans l'égarer, des exemples à suivre sans le rebuter. Heureuse, mille fois heureuse si l'impérieuse nécessité ou les plaisirs du monde ne l'en ont jamais séparée! Si les devoir d'une mère peuvent être parfois des sacrifices combien ils sont payés! Chaque jour apporte u dédommagement, en apportant chaque jour ur nouvelle jouissance. Tout est important pour el

dans ce petit être si insignifiant pour le reste du monde : elle épie son premier regard, s'enivre de son premier sourire, recueille son premier mot; et quand il essaye ses premiers pas, tremblante de plaisir et d'inquiétude, elle tient ses bras ouverts pour lui montrer son but, son asile et sa récompense. C'est encore son regard qui guidera ses premiers pas dans le monde; c'est sur son sein qu'il viendra sécher ses pleurs ou épancher sa joie, après une chute ou un succès. Ange tutélaire de l'enfance et de la jeunesse de son fils, elle trouve en lui, pour sa vieillesse, un protecteur, un guide, de nouvelles joies et de nouvelles espérances. Qu'on ne dise pas que l'amour vient enlever à une mère ses droits et son ascendant sur le cœur de son enfant, que, devenu époux et père, il ne peut être un aussi tendre fils; c'est calomnier le cœur humain qui n'est pas aussi étroit qu'on veut le supposer. Il n'y a que les sentimens coupables, ceux qu'on n'ose avouer, qui excluent ou diminuent ceux qui sont légitimes et vrais.

Le jeune homme élevé par une mère qu'il a vue constamment sage, bonne, pieuse, sincère, dont tous les souvenirs lui rappellent les soins, le dévouement, ce jeune homme répétera-t-il avec tant d'autres, *il n'y a point de femmes vertueuses?* Ah! prêt à prononcer ce blasphême, l'image de sa mère se présenterait aussitôt pour le rendre à lui-même, comme l'impie prêt à dire, *il n'y a point de Dieu;* il jette un regard sur la nature et ces pa-

roles expirent sur ses lèvres. Non seulement ce jeune homme croira à la vertu des femmes, mais habitué à la reconnaître sous ses véritables traits, jamais il ne se laissera séduire par un masque imposteur; il n'ira pas dans des liens illégitimes chercher des jouissances; il voudra celles dont sa famille lui offrit le tableau. Et, parvenu au plus bel âge de la vie avec des mœurs pures, il est, comme le dit Rousseau, le meilleur, le plus aimable des hommes; alors qu'il lui est facile d'en être le plus heureux! Ses facultés morales, qui n'ont pas été usées par les passions, ont plus de vigueur; tous les sacrifices généreux, tout ce qu'il y a de bon et d'élevé est du ressort de son âme : sagesse, bienfaisance et amour, voilà les préceptes d'une religion divine offerts par une tendre mère, voilà sous quelle influence ses vertus se sont formées; cette influence présidera au reste de sa vie : dans le monde ou l'isolement, dans les grandeurs ou l'obscurité, dans la félicité ou l'infortune, il conservera la paix du cœur et la dignité de l'homme, parce qu'il restera irréprochable envers ses semblables et envers lui-même.

Mais comment une mère obtiendra-t-elle cet ascendant, si elle n'est mère que pour lui avoir donné le jour; si après sa naissance elle l'a éloigné de son sein pour le livrer à des mains étrangères; si elle ne l'a vu que pour l'accabler de futiles caresses ou de réprimandes inutiles? et si elle a négligé de pénétrer dans son cœur à mesure qu'il

s'est formé, plus tard quels sentimens pourra-t-elle imprimer dans ce cœur inconnu pour elle et qui ne la connaît pas? Sur lui quel empire pourrait-elle avoir et quelle confiance lui inspirerait-elle? un froid respect commandé par le devoir, voilà tout ce qu'elle obtiendra, tout ce qu'elle est en droit d'obtenir. Elle a rejeté les fatigues et les inquiétudes de la maternité; elle n'en connaîtra jamais les inexprimables délices.

L'histoire de d'Alembert présente une leçon à ces mères, indignes d'en porter le nom : une femme de qualité, connue par ses talens (1) et son influence dans la société, honteuse de lui avoir donné la vie, le jette sans pitié au milieu de ces pauvres enfans délaissés par la misère ou le vice. Une femme du peuple le recueille et l'adopte pour fils; dans cet asile obscur, d'Alembert devient l'homme célèbre qui fixe sur lui les regards de l'Europe. Alors seulement sa coupable mère se rappelle qu'elle a un fils; elle le reconnaît en d'Alembert; mais elle n'obtient de lui que ces mots : *Je n'ai pas d'autre mère que celle qui prit soin de mon enfance.* Et jamais il ne s'est séparé de sa mère adoptive, toujours il s'est honoré des liens qui les unissaient.

Ce n'est donc pas par un esprit supérieur, par les avantages de la naissance, de l'éducation et des

(1) Madame de Tencin.

talens, qu'une mère obtient de l'influence sur son enfant. Non, le ciel a voulu lui donner un moyen à la portée de toutes, en donnant à l'amour maternel l'instinct de tous ses devoirs, la force de toutes les vertus. Ce n'est pas dans une éducation brillante, ce n'est ni dans le monde, ni dans l'étude, que la pieuse et tendre mère de Bayard puisa les conseils qui furent constamment la règle de conduite du chevalier sans peur et sans reproches, et qui rendirent ce héros si cher, si utile à la France. Au moment où il se dispose à partir pour la cour de Savoie, « la povre dame de mère » estoit en une tour du château qui tendrement » ploroit; car combien qu'elle feust joyeuse dont » son filz estoit en voye de parvenir, amour de » mère l'admonestoit de larmoyer... Toutesfois la » bonne gentil femme fist venir son filz vers elle, » auquel elle dist ces paroles : Pierre, mon amy, » je vous recommande trois choses, tant que je » puis, et si vous les faictes, soyez asseuré que » vous vivrez triomphamment en ce monde. Devant toutes choses, aymez, craignez et servez » Dieu. Soyez doulx et courtois. Soyez humble et » serviable à toute gens. Ne soyez mal disant, ne » menteur. Maintenez-vous sobrement. Ne soyez » flateur, ne rapporteur; car, telles manières de » gens ne viennent pas voulentiers à grande perfection. Soyez secourable à povres veufves et orphelins. Soyez charitable aux povres nécessiteux; » et tenez tant de moy, mon enfant, que telle aul-

» mosne pouvrez vous faire, qui grandement vous
» prouffitera au corps et à l'âme... Alors la bonne
» dame tira hors de sa manche une petite bour-
» sette, en laquelle avoit seulement six éscus en or
» et ung en monnoye qu'elle donna à son filz. »

Et ce fils, si bien formé par sa mère, *esveillé comme ung émérillon, d'ung visage riant, parlant à treize ans comme s'il en eust eu cinquante*, trouva partout dans sa jeunesse de puissans protecteurs. Les femmes répondirent à son dévouement et à sa galanterie par le plus vif enthousiasme et les plus tendres sentimens. Recherché des grands et des rois qu'il ne flatta jamais, adoré des soldats dont il était le protecteur et le père, il fut l'effroi des traîtres, la terreur des ennemis, le refuge de la faiblesse, l'honneur de sa patrie et l'admiration du monde.

Rien donc de plus important que cette première influence d'une mère; elle se répand sur toutes les époques de la vie de son enfant; ses conseils, en se gravant profondément dans son cœur, constamment président à sa destinée.

Et n'est-ce pas encore de l'accomplissement des devoirs de mère que dépendent le bonheur des familles, le charme de la société, la prospérité des nations? Tacite nous apprend que du temps de la gloire et des vertus de Rome, les mères gardaient près d'elles leurs enfans, les nourrissaient de leur lait, surveillaient leurs exercices, leurs travaux et leurs jeux, auxquels se mêlait une mo-

deste et religieuse décence. C'est ainsi que Cornélie, mère des Gracques, qu'Aurélie, mère de César, qu'Atia, mère d'Auguste, présidèrent à l'éducation de leurs enfans et en eurent bientôt formé les premiers hommes de leur siècle. C'est à l'oubli de ces mœurs antiques, c'est lorsque les mères abandonnèrent leurs enfans à des mains mercenaires, que la corruption, attaquant l'homme dès sa naissance, nuisit au développement de son génie, que l'éloquence et tous les arts déchurent de leur gloire.

Oui, c'est à tout ce qui intéresse la vie, à tout ce qui lui est nécessaire et agréable que se rattache l'influence des mères : aucune influence n'est aussi directe, aussi étendue, aussi puissante; aucune par conséquent ne mérite mieux notre attention. Ah ! qu'une mère soit donc entièrement mère ! qu'elle n'en néglige aucun devoir; qu'aucun prétexte ne lui fasse refuser son lait et ses soins à son enfant; qu'elle n'appelle pas à son secours les avis d'un médecin complaisant; qu'elle ne soit pas arrêtée par les soins de sa beauté; alors même que sa santé, ses attraits pourraient en être altérés, serait-ce un motif suffisant ? Une bonne mère ne vit-elle pas bien plus dans son enfant que dans elle-même ? Mais qu'elle ne redoute point de tels effets : rien ne rafraîchit le sang comme l'accomplissement de ses devoirs; rien ne donne un sommeil plus paisible et ne porte à l'âme plus de joie; rien ne donne plus d'égalité à l'humeur

et ne contribue donc mieux à conserver à une femme ses charmes et sa santé. Qu'elle calcule d'ailleurs tous les maux qu'elle évitera à son enfant (1), tous les biens qu'elle peut lui faire ; et aucune considération ne pourra jamais l'arracher de son sein. Elle ne le quittera ni le jour ni la nuit, ne le confiera que rarement et toujours à des personnes honnêtes (2) ; elle ne négligera au-

(1) Rien n'est plus rare qu'une nourrice véritablement dévouée ; et, dans sa propre maison, une mère ne peut lui confier son enfant sans inquiétude, sans encourir les funestes effets de sa négligence ou d'un lait aigri par des goûts, des passions peu convenables à un état qui demande tant de sobriété et une si grande paix de l'âme. Le grand nombre d'enfans qui périssent entre leurs mains, le grand nombre qu'on en retire malades, ne sont-ils pas des motifs assez puissans pour rappeler à toutes les mères combien il leur importe de ne jamais s'affranchir du devoir sacré que la nature leur impose ?.... Ce sujet, si digne de notre sollicitude, a été trop bien et trop souvent traité pour que j'ose mêler une voix faible et timide à ces voix éloquentes qui ont déjà produit une révolution si salutaire en faveur de l'enfance.

(2) Est-on assez scrupuleux sur le choix d'une bonne ? Exerce-t-on à son égard une surveillance exacte dans ces heures de la journée où notre enfant lui est entièrement confié ? Que de maux ne résultent-ils pas de cette négligence sans qu'on sache à quoi les attribuer ! Vous envoyez votre enfant à la promenade avec une jeune fille qui ne songe qu'à s'amuser, à suivre ou à chercher une intrigue ; pouvez-vous vous reposer sur sa sollicitude ? Allez la surprendre,

cun soin, parce qu'aucun ne lui répugnera ; elle veillera au développement de ses forces, pour que rien ne les hâte ou ne les retarde trop. Son instinct préviendra ses besoins, mais elle ne cédera rien à ses pleurs quand le caprice les fera couler ; elle ne le contrariera jamais, éloignera de lui ce qu'elle ne peut lui accorder ou du moins saura l'en distraire; et, en rapportant tout à lui, elle mettra toute son adresse à ce qu'il ne s'en aperçoive jamais. C'est par de tels soins qu'elle assurera à son enfant les précieux trésors de la santé, de l'innocence et d'un heureux naturel; et ces inclinations douces, généreuses, cette pureté an-

---

vous la trouverez occupée de toute autre chose que de votre enfant qui est assis à terre *, loin de ses yeux, livré à lui-

* Il me souvient d'avoir vu dans le jardin du Luxembourg une petite fille de quinze mois environ, jolie, mais faible et délicate. On pouvait juger à ses vêtemens qu'elle appartenait à des parens aisés; elle était assise sur la terre humide (car il avait plu la veille et le matin). Sa bonne l'avait laissée avec une autre femme qui gardait ses trois enfans, tous très-vigoureux. Ceux-ci s'amusaient à couvrir de terre la pauvre petite délaissée, qui sentait bien qu'elle était étrangère et sans protecteur, car elle secouait sa robe sans se plaindre. Je regardais avec tristesse cette scène du premier acte de la vie où commence le pouvoir du fort sur le faible, de la hardiesse sur la timidité. Je pris sur mes genoux cette pauvre enfant qui ne fit aucune résistance et ne manifesta aucun désir de retourner avec sa bonne lorsqu'enfin elle arriva. Je lui témoignai mon indignation sur une conduite aussi coupable; c'est tout ce que je pus faire, ne connaissant pas les parens pour les en prévenir... Pareille chose, en se renouvelant, ne pouvait-elle pas chez un enfant d'une constitution aussi faible développer une grave maladie, tel qu'un vice de rachitisme, et changer cette jolie petite créature en un être difforme ?

gélique, imprimeront à ses traits, à sa physionomie, une beauté morale bien supérieure à la beauté physique, parce qu'elle est plus touchante et plus variée : c'est par de tels soins qu'en faisant le bonheur de ses premières années, elle préparera celui de son avenir. Les années de notre enfance sont comme un rêve frappant qui laisse une impression de joie ou de tristesse pour toute la journée ; heureux dans ce premier âge, nous conservons une disposition à la gaîté et à la confiance pour le reste de notre vie; tandis que nous sommes enclins à la crainte ou à la mélancolie, s'il n'y a eu ni indulgence ni amour autour de notre berceau.

Rien ne peut dédommager des soins et de la tendresse d'une mère, et rien ne peut remplacer son heureuse influence ou réparer ses effets nuisibles quand elle n'a pas été dirigée avec sagesse. Si une mère n'aime pas son enfant, bien plus pour lui que pour elle-même, elle en fera une idole et

---

même ou confié à une vieille femme, si ce n'est à un autre enfant. D'autres fois, lorsque vous le croyez sous de frais ombrages, il est au coin d'une rue sur les bras de sa bonne qui cause sans s'inquiéter de ses cris, du mauvais air, des voitures. Enfin les moindres inconvéniens sont de l'exposer aux brusqueries, aux contrariétés et à entendre des conversations libres ou impertinentes. Il faudrait un volume pour ces observations minutieuses, dont les conséquences sont pourtant bien importantes, puisqu'il s'agit de la santé, de la vie et du moral de notre enfant.

non pas une créature raisonnable; en satisfaisant tous ses désirs, en se prêtant à toutes ses fantaisies, elle le rendra exigeant et l'empêchera d'éprouver de véritables jouissances, parce qu'il est dans notre nature de trouver moins bon ce qui est toujours à notre disposition, d'ajouter peu de prix à ce qui nous est trop facilement accordé. En lui donnant, pour la moindre indisposition, tous les soins d'une grave maladie, elle lui en donnera l'ennui et y disposera son tempérament. En mettant plusieurs domestiques à ses ordres, elle le rendra dépendant de leurs services, tyran et hautain quand il pourra s'en passer. En lui répétant sans cesse *à toi, pour toi,* elle le disposera à cet égoïsme qui, nous attachant exclusivement à nous même, nous laisse seul pour nous aimer, seul pour penser à nous, seul pour supporter nos maux et jouir de nos plaisirs; celui, au contraire, dont les sentimens généreux l'emportent sur le triste amour de soi, a pour lui l'amour de tout le monde.

Heureux encore cet enfant s'il ne s'est formé que sous l'influence d'une mère légère et d'une tendresse aveugle! Il pourra, malgré ses défauts, conserver un bon cœur et devenir un honnête homme. Mais, sous l'influence d'une mère sans principes, sans mœurs, quel fléau se prépare pour la société! Faustine, cette indigne épouse de Marc-Aurèle, inspire à son fils ses goûts, ses passions infâmes, et Commode, loin de suivre les

traces de son père, devient le plus horrible tyran. Que de troubles, que de sang répandu, quelle férocité, et quelle corruption dans les mœurs, la France ne peut-elle pas reprocher à la mère de Charles IX et de Henri III!

Opposons à ces exemples déshonorans pour notre sexe, le glorieux exemple de cette mère incomparable, qui contribua si puissamment à former le meilleur, le plus juste, le plus grand monarque qui ait honoré le trône et sanctifié l'humanité. Blanche de Castille est le modèle parfait des mères : nous pouvons la contempler dès la naissance de son fils, lui donnant son lait, ses soins minutieux, ses leçons, partageant ses périls, soignant les intérêts de son royaume, et remettant avec joie la puissance entre ses mains quand elle les eut préparées à la recevoir. Chez Blanche, l'amour maternel est brûlant sans être aveugle ; la piété, la sagesse en ont constamment dirigé les effets ; dans cet amour il n'y a aucune teinte d'égoïsme, aucun mobile d'ambition ; la trace des affections terrestres a presque disparu. *Le roi mon fils*, disait-elle, *est la créature que j'aime le plus ; et pourtant, si, pour sauver sa vie, il fallait permettre qu'il offensât Dieu, j'aimerais mieux le voir mourir.* Qu'on n'accuse pas ce mot de fanatisme ; c'est l'expression du plus saint des sentimens purifié par la religion ; c'est ainsi qu'une mère doit aimer son fils, et qu'elle doit former son cœur. Tous les sentimens qui

nous élèvent dans une vie immortelle, ne sont-ils pas meilleurs, plus sûrs que ceux qui nous attachent trop fortement à la terre où nous devons rester si peu?

Combien n'y a-t-il pas de mères qui peuvent revendiquer une part de la gloire de leurs fils! Déjà nous avons vu leur empire sur les hommes illustres qui ont le plus influé sur les destinées de leur patrie et des nations; rappelons encore quelques-uns de ces beaux souvenirs: Agis, Cléomène, en retrouvant dans leurs mères les antiques vertus de Sparte, s'y formèrent sous leurs yeux, et parvinrent, soutenus et inspirés par elles, à faire revivre un instant dans leur patrie les lois de Lycurgue et sa primitive splendeur.

Brasidas, qui servit Lacédémone avec tant d'éclat et de fidélité, avait puisé dans le sein maternel son courage et ses nobles sentimens.

La prudente Euridice remet son fils entre les mains de Pélopidas, et Philippe de Macédoine, élevé dans la Grèce par l'homme le plus sage et le plus habile de son temps, devient le plus redoutable ennemi de cette nation et le plus grand homme qui eût encore honoré la sienne.

Agricola ne dut-il pas sa sagesse et ses succès à l'éducation qu'il reçut de sa mère Julia Procilla?

Et le divin Marc-Aurèle ne nous dit-il pas: *Ma mère m'a formé à la piété; elle m'a enseigné à être libéral, et non seulement à ne faire de mal à personne, mais à n'en avoir pas même la pensée.*

Barsine, passionnée pour la gloire, en inspire l'ardeur à son fils; et Clovis devient le fondateur de la monarchie française. Tous les souverains qui augmentèrent la puissance et l'éclat de cette monarchie, Charlemagne, Philippe-Auguste, saint Louis, Louis XII, Henri IV, Louis XIV, durent à leurs mères les qualités qui les ont distingués.

Si les soins et la sagesse d'une mère ont une si grande influence sur le sort de son fils, combien le sort plus fragile de sa fille ne doit-il pas attirer davantage son attention! L'œil presque toujours fixé sur sa mère, avec quelle facilité ne reçoit-elle pas l'empreinte de ses vertus, de ses vices, de ses goûts, de ses habitudes! Avec quelle scrupuleuse exactitude une mère ne doit-elle donc pas veiller sur elle-même! car ce n'est qu'après s'être garantie des séductions du monde et de son cœur, qu'elle peut être assez habile pour en préserver sa fille. Long-temps livrée à ses passions, si les années n'ont fait que les amortir sans les éteindre, elle sera sévère, plus sévère même qu'une autre; mais le souvenir de ces passions, loin de lui faire trouver le remède que l'expérience prépare, lui ôtera le calme et la douceur qui persuadent. C'est en vain qu'une mère, après avoir laissé croître sa fille sous l'influence de ses vices, voudrait contre leurs suites funestes trouver une autre influence à opposer; son ascendant n'ayant servi qu'au mal, devient nul quand elle veut le réparer. Sa fille suit son exemple et n'écoute pas ses leçons; et sa mère

reste triste spectatrice des égaremens qu'elle a causés ; sa conscience devance l'avenir pour lui montrer l'abîme profond qu'elle a creusé sous les pas de sa fille, sans savoir où elle s'arrêtera. Quand on pleure sur ses propres fautes, du moins la consolante miséricorde est à côté du repentir ; mais pleurer sur les fautes de son enfant dont on est soi-même coupable, qui peut peindre l'amertume de ces larmes, et cette situation de l'âme dans laquelle le remords qui déchire ne peut rien sur le cœur qu'on a égaré ! Pourrait-il rien y avoir pour alléger une pareille douleur ou pour en distraire ?

L'exemple des mauvaises mœurs peut produire un effet contraire : une jeune personne, témoin de l'inconduite de sa mère, en accuse le genre humain ; elle ne peut placer sa confiance dans celle qui lui donna la vie ; elle ne peut reposer sur son sein avec sécurité ; où donc trouvera-t-elle un objet digne de son estime et de son amour ? Alors dégoûtée du monde qu'elle méprise, elle ne croit plus qu'en Dieu et en elle ; elle ne veut plus vivre que pour Dieu et pour elle. Mais si elle se jette avec excès dans une religion qui ne veut pas d'excès ; si elle se sépare de sa famille par une barrière irrévocable ; si elle prononce des vœux qui la privent à jamais d'être épouse et mère, n'ayant été conduite dans cet état que par une imagination exaltée, pourra-t-elle y trouver des douceurs ? Et si cette imagination se calme dans la retraite, si

ses sentimens, ses pensées reprennent leur direction naturelle, que l'indulgence rentre dans son cœur, qu'elle voie le monde et les hommes tels qu'ils sont, ô Dieu! épargnez à cette infortunée de retomber dans un autre excès; épargnez-lui le spectacle des biens qu'elle a abandonnés; épargnez-lui d'en voir l'image plus belle que la réalité!

Les biens et les maux produits par l'exemple d'une mère sont infinis et d'un poids immense sur les mœurs. Qu'une femme négligemment étendue sur un sopha dise à sa fille : « *Deux grands défauts perdent les femmes, l'oisiveté et le goût de la toilette; ma fille, occupe-toi seulement à parer ton âme; ne cherche de plaisirs que dans ta famille; dédaigne ceux du monde...* » Si une marchande de modes, et quelques êtres plus colifichets que les colifichets qu'on lui apporte, interrompent cette grave leçon, quel effet produira-t-elle sur la jeune personne? un seul, c'est de la faire réfléchir que sa mère parle différemment qu'elle n'agit, et qu'il suffit de bien parler pour bien faire; elle trouve ce moyen de remplir ses devoirs agréable, facile, et se promet de le suivre. Ainsi se perpétuent chez les femmes la légèreté et le goût de la toilette, goût aussi futile que pernicieux; car n'est-il pas la première cause des rivalités qui s'établissent entre nous? n'est-ce pas pour le satisfaire qu'on voit des femmes lui sacrifier jusqu'à leur honneur? Que de ménages troublés par les dépenses qu'il occasionne! Quel époux

peut voir sans murmurer sa fortune se dissiper pour des chiffons, et sa compagne donner à ce goût, à cette occupation, l'amour, les heures et les soins qu'il espérait pour lui-même? On connaît, on avoue, on se plaint de tout ce qu'il y a de nuisible dans cette passion de la parure, et l'on ne prend aucune précaution pour la modérer. Il serait cependant si facile de faire comprendre à sa fille que le temps perdu devant un miroir, loin de l'embellir, imprime à ses traits la monotonie de son emploi; il serait si facile de lui prouver que ce temps doit être plus sagement et plus agréablement employé. Bien loin de là, on prend tous les moyens de le faire naître, en entourant son enfant, dès les premiers mois de sa naissance, de tous les ornemens du luxe et de la mode, en s'occupant minutieusement de ce soin jusqu'à ce que la jeune personne s'en occupe elle-même. Quel avantage trouve-t-on en dédommagement de la perte du temps et des vices qui en résultent? Une femme paraîtra-t-elle meilleure mère pour avoir bien paré son enfant? L'enfant paraîtra-t-il plus beau avec du velours et des dentelles qu'avec une étoffe commune d'une forme et d'une couleur agréables? Non sans doute. Mais *il est nécessaire*, dit-on, *de distinguer l'enfant comme il faut.* Eh! quel mal y aurait-il qu'on ignorât long-temps l'inégalité des conditions et ce triste préjugé qui donne tant de puissance à l'habit? Ne vaudrait-il pas mieux que l'enfant sans fortune ne fût pas hu-

milié dès son entrée dans la vie, et qu'il n'y eût dans cet âge heureux, ni orgueil d'une part ni envie de l'autre? L'éducation ne vient-elle pas ensuite marquer les distances, et l'enfant le mieux paré serait-il *comme il faut* avec des manières et des propos grossiers, avec un son de voix commun? Ne voit-on pas des femmes couvertes de diamans, enveloppées du plus fin cachemire, trahir ce qu'elles sont en ouvrant la bouche? Il faudrait qu'on restât immobile comme des figures de cire pour que l'habit conservât sa puissance.

Si l'on mettait à part l'or que l'on prodigue pour les riches vêtemens ou les caprices de son enfant, et que cet or fût destiné à passer par ses mains pour soulager la misère, que de biens on obtiendrait à la fois! On lui inspirerait des goûts simples, toujours faciles à satisfaire; on lui inspirerait la bienfaisance en la lui présentant comme une récompense. Rousseau dit « qu'on ne doit pas charger l'enfant de faire des aumônes, parce qu'il ne connaît pas la valeur de ce qu'il donne et le besoin que son semblable en a..... L'enfant qui ne connaît rien de tout cela, ajoute-t-il, ne peut avoir aucun mérite à donner; il donne sans charité, sans bienfaisance. »

Cela serait vrai, qu'il en résulterait également un bien réel; car moins l'enfant mettrait d'importance dans ses dons, plus le pauvre les recevrait avec joie, parce qu'il serait moins humilié. Rien n'a plus de charmes que l'enfance; elle donne

je ne sais quelle confiance presque superstitieuse au malheur, qui sourit et espère en la voyant. Ah! cherchons à satisfaire cette confiance en inspirant à l'innocence la pitié pour le malheur! Cherchons à ménager le pauvre en choisissant pour le soulager la main qui peut lui être le plus agréable. Qui ignore combien le don est augmenté par la manière de donner, et combien la reconnaissance est douce ou pénible selon le bienfaiteur? Cette seule raison ne suffit-elle pas pour charger l'enfance des œuvres de charité qu'elle peut remplir, alors même que ce ne serait pas un moyen de la rendre compatissante? D'ailleurs si l'on pense que donner de l'argent n'apprenne point à un enfant à être charitable, parce qu'il n'en connaît pas la valeur, il est facile de la lui faire connaître en le rendant témoin de l'échange qu'on en fait avec des objets qu'il désire, et en lui faisant donner également ces objets quand l'occasion s'en présente. On peut encore lui donner cet argent à titre de récompense, ainsi que l'emploi qu'il doit en faire; et la bienfaisance sera pour lui une vertu parce qu'elle lui coûtera un sacrifice; elle sera pour lui un bonheur, parce que ses parens en auront fait un prix de sagesse, un témoignage de confiance; cette vertu, en croissant avec lui, le rendra plus habile pour faire le bien avec délicatesse et succès, que si cette vertu eût été le résultat de la réflexion ou d'une philanthropie apprise.

Ce n'est pas seulement pour la parure que les

ressources du luxe sont employées dans l'enfance, mais encore on a imaginé de donner des bals pour apprendre à ces petites créatures à s'amuser avec cérémonie, à s'exercer à la coquetterie et aux prétentions, à gâter leur santé en s'échauffant au milieu des flambeaux et de la poussière! Dans un âge où les plaisirs sont si vifs, si naturels, alors qu'ils se présentent d'eux-mêmes et à chaque instant, quelle nécessité de leur en procurer d'aussi peu convenables? Est-ce pour les former à la danse en mettant de la solennité dans cet exercice, et leur apprendre les belles manières, les usages de ces sortes de réunions? Des leçons de danse particulières doivent suffire; car on peut être persuadé d'avance qu'avec l'âge de briller, le désir de plaire supplée à tout; quant aux *belles manières*, aux *usages*, les leçons n'ont pas besoin d'être directes : écoutez ces petites filles réunies, *qui font les dames pour s'amuser;* observez-les, elles vous apprendront quels sont les goûts, les amusemens de leurs mères; vous pourrez vous convaincre que rien ne leur échappe, complimens, langueur, maux de nerfs, manière de se draper, de se regarder dans une glace, de recevoir une visite, d'ordonner aux domestiques, jusqu'aux altercations conjugales... Ces petites actrices ont si bien saisi la comédie du monde, qu'on peut présager le rôle qu'elles y joueront. Ces jeux développent déjà en elles celui des passions; et en les choisissant pour amusement, elles nous indiquent

assez le charme qu'elles leur supposent. Une mère, en se voyant imitée par sa fille, peut juger de l'importance qu'elle doit mettre à tout ce qu'elle dit, à tout ce qu'elle fait en sa présence. Cet examen ne sera pas seulement utile à son enfant, mais encore à elle-même; et si elle n'a point de glaces pour réfléchir ses ridicules, sa fille lui en tiendra lieu; si elle n'a point d'amis sincères pour lui apprendre ses défauts, sa fille les lui apprendra.

La meilleure éducation est celle d'une mère, a dit Fénélon; mais pour qu'une mère réussisse dans cet important ouvrage, il faut qu'elle s'y consacre uniquement; il faut qu'elle veille avec plus d'attention sur elle-même, et que toutes ses pensées, ses actions, soient dirigées vers ce but; il faut qu'elle mette le plus grand soin à maintenir la paix domestique, et que rien, dans tout ce qui compose sa maison, ne vienne paralyser ou altérer le fruit de ses leçons; car, avec les meilleures intentions possibles, si un époux les entrave au lieu de les seconder, si sa fille doit souffrir des défauts de son père, et peut-être en ressentir la contagion, le devoir d'une mère serait alors de l'éloigner; quelle que fût une éducation étrangère, elle serait préférable à celle reçue sous le toit paternel, quand le respect, l'amour, la confiance en sont bannis. Mais si le ciel nous a favorisées de la paix domestique, s'il nous a donné les moyens d'élever notre enfant, ah! ne les négligeons pas; remplis-

sons une tâche qui doit lui épargner les peines et les défauts d'une éducation publique. On croit cette éducation préférable sous le rapport de l'émulation; et l'on oublie combien elle est nuisible sous le rapport du caractère. Cette émulation, qui excite le talent, sert aussi à développer l'envie : réunies en grand nombre, ces jeunes filles par leurs petites confidences deviennent babillardes et minutieuses; les dissensions, les cabales qu'elles ont entre elles, les murmures contre leurs maîtresses, les disposent à la raillerie, à la malice, quelquefois à la méchanceté. Observées avec sévérité, punies et récompensées avec éclat, elles ressentent déjà tous les orages que l'amour-propre, l'humiliation, la cranite, l'espérance, excitent dans le monde. Et, lorsqu'elles se trouveront dans ce monde qui leur apparaît dans le lointain aussi magique que le pays des fées, lorsqu'elles y seront qu'y deviendront-elles? N'ayant prévu ni dangers, ni chagrins, comment sauront-elles échapper aux uns et supporter les autres? Elles succomberont plus facilement et souffriront davantage. Non, ce n'est pas dans cette éducation que l'on trouve ces ressources précieuses qui se multiplient dans les circonstances pénibles; ce n'est pas là qu'on apprend à goûter le bonheur et à le conserver.

D'ailleurs un des inconvéniens de cette éducation publique, c'est de vivre avec des personnes d'une condition et d'une fortune au-dessus de la nôtre; on peut les envier, en prendre les goûts,

Eh! ne disons pas qu'une amie, placée dans un rang supérieur, peut nous être utile! Cette raison, donnée pour établir un dédommagement, prouve précisément le contraire : puisque cette amie peut nous être utile, elle ne sera donc pour nous qu'une protectrice; et détruire l'égalité dans l'amitié, n'est-ce pas en détruire le charme? Le mieux sera toujours de vivre avec ses égaux, de donner à son enfant la noble indépendance du cœur, de l'esprit et des goûts.

Heureuse la mère qui peut offrir à sa fille chacune de ses actions pour exemple, chacun de ses jours pour précepte, chacune de ses pensées pour élever les siennes, son caractère pour former le sien! Heureuse celle qui, dans l'intérieur de sa famille comme dans le monde, paraît constamment à sa fille sous les traits de la sagesse, de la bonté, de la douceur, et surtout de la sincérité! En voyant tant d'harmonie dans les sentimens, les paroles et les actions de sa mère, une fille saura-t-elle ce que c'est que ruse et artifice? Non, elle n'aura pas ces défauts qui *sont*, dit-on, *les armes que la nature nous a données pour suppléer à la force qui nous manque*... « Ce qui contribue » aux longs discours des femmes, dit Fénélon, » c'est qu'elles sont nées artificieuses et qu'elles » usent de longs discours pour parvenir à leur » but. » Ce n'est qu'en tremblant que nous osons réclamer contre le jugement de l'illustre auteur qui, le premier, donna à l'éducation des femmes

cette importance à laquelle on n'avait point songé jusqu'à lui. Mais ne doit-on pas considérer l'artifice comme un vice d'éducation bien plutôt que comme un vice de nature? En éloignant des femmes toutes ces causes qui les rendent artificieuses, croyons qu'elles cesseront de l'être. Ne les circonscrivons pas dans le cercle étroit de l'opinion régie souvent pas des lois fausses ou inutiles ; et les femmes ne chercheront pas à en sortir par des détours. Éloignons d'elles, dès l'enfance, tout ce qui peut ternir leur imagination, altérer la pureté de leurs pensées, dessécher la sensibilité de leur âme. Ne plaçons point sans cesse l'œil du monde sur leur conduite comme un épouvantail qui doit les enchaîner. Mais plaçons-y cet œil du créateur auquel on ne peut jamais se soustraire, et dont on n'a point à craindre les préventions ou l'injustice. Avec ces garanties, ne craignons pas de les laisser agir et s'exprimer librement. Elles n'oublieront ni la modestie, ni la dignité de leur sexe. Et cela ne suffit-il pas pour remplir toutes les convenances de la société? faisons-leur observer combien la ruse est facilement devinée, combien ses moyens sont petits et peu habiles. « Qu'y a-t-il » en effet de plus doux, de plus commode, que » d'être sincère, toujours tranquille, d'accord avec » soi-même, n'ayant rien à craindre ni à inventer? » Au lieu qu'une personne dissimulée est toujours » dans l'agitation, dans les remords, dans le dan- » ger, dans la déplorable nécessité de couvrir une

» finesse par cent autres (1). » Ne nous lassons pas de puiser dans cet admirable traité que Fénélon a consacré à l'éducation des femmes ; nous y trouverons les règles les plus sûres pour être heureuses et dignes de l'être.

---

(1) *Éducation des filles.*

CHAPITRE V.

Élevez bien votre enfant et il vous consolera et deviendra les délices de votre âme.

(Prov. chap. XXIX, v. 17.)

Madame de C***, fixée en Amérique depuis plus de vingt ans, revenait en France pour régler des affaires d'intérêt. Elle n'était plus qu'à une journée de Toulouse, son pays natal, et déjà elle sentait, aux battemens accélérés de son cœur, que l'amour de la patrie ne s'en efface jamais. Elle promenait ses regards autour d'elle avec ravissement; elle retrouvait cette belle nature du Languedoc, jeune, fraîche comme en la quittant; elle la retrouvait avec sa brillante parure de fleurs, son aspect riant, son air embaumé, ses eaux, ses prairies, ses bosquets. A cette première impression de joie, en revoyant les lieux où elle passa son enfance, succédèrent des pensées de mélancolie : c'est bien là qu'elle vécut, rien n'est changé; mais s'y retrouve-t-elle avec cette disposition au bonheur qui nous fait jouir de tout ce que le pr-

sent nous offre et de tout ce que l'imagination nous promet dans l'avenir? Y retrouvera-t-elle quelques-uns de ses amis? Tous peut-être ont déjà disparu de la terre... Peut-être ne retrouvera-t-elle qu'indifférence là où elle donna et reçut de si doux sentimens! Alors elle était jeune, elle était belle, et une femme ne se rappelle pas sans effroi que vingt ans de plus ont passé sur sa tête... Ces réflexions ne viennent pas quand on a vieilli dans les mêmes lieux, avec les mêmes personnes; elles ne viennent pas à une mère de famille entourée de ses enfans. Mais madame de C*** les avait quittés. Elle revenait seule dans sa patrie, et en retrouvant des souvenirs de jeunesse, de beauté et d'amour, elle devait regretter ces dons précieux de la vie; elle devait les regretter parce qu'elle n'était plus au milieu des biens qui en dédommagent.

Tandis que ses pensées se succèdent, que sa voiture roule rapidement, elle distingue non loin de la route, dans un site charmant, une maison qu'habitait jadis dans la belle saison son amie Émilie de R***, la plus jolie, la plus riche héritière de Toulouse. Elle s'y fait conduire dans l'espoir seulement d'en apprendre des nouvelles; mais elle obtient plus qu'elle n'ose espérer; elle revoit Émilie; et, en la serrant dans ses bras, il n'y a plus pour elle de regrets; elle croit ressaisir tous les plaisirs de son enfance. Madame de C*** retrouva son amie belle encore au côté de son vénérable père, ayant une fille charmante unie à un

époux digne d'elle, et qui nourrissait un enfant de quelques mois. Mais le père d'Élise, mais l'époux d'Émilie manquait pour compléter le bonheur de cette famille ; et rien cependant n'en rappelait le souvenir. Elle n'osait interroger son amie sur une circonstance qui devait tenir aux plus chers intérêts de sa vie, aux sentimens les plus intimes de son cœur. Elle contint sa curiosité à cet égard, assurée que son existence présente n'en était point troublée ; car on ne pouvait douter qu'Émilie ne fût heureuse, très-heureuse quand son regard se portait sur les objets si dignes d'amour qui l'environnaient, surtout quand il se reposait sur sa fille. Madame de C*** ne pouvait se lasser d'admirer cette aimable Élise, belle sans coquetterie, modeste avec de grands talens, parlant peu et avec un son de voix doux, un accent pur, des expressions simples et toujours convenables. Lorsque, animée par un sujet intéressant, elle laissait échapper un de ces mots qui peignent à la fois une rare intelligence et une profonde sensibilité ; comme si elle eût trahi son secret, elle baissait les yeux sur son ouvrage ou jouait avec la chevelure de son enfant pour cacher son embarras et sa rougeur ; fille, épouse, mère, elle remplissait ces devoirs sans que l'un nuisît aux autres ; et chacun des êtres chéris dont elle était la joie pouvait se croire uniquement aimé. Les domestiques de la maison volaient au-devant de ses ordres, tant ils étaient donnés avec douceur

et à propos. Obligeait-elle, c'était réellement pour obliger, et loin d'attendre de la reconnaissance, elle exprimait la sienne, croyant qu'on n'acceptait des bienfaits que des âmes honnêtes. Dans la société elle avait tant de grâces et d'amabilité avec si peu de prétention, qu'elle inspirait l'admiration sans envie. Caressante pour son vieux père et son enfant, confiante, tendre et respectueuse envers sa mère, elle était à la fois pour elle une fille, une amie, une sœur. Avec son époux elle paraissait avoir un peu de coquetterie; l'amour se peignait par mille nuances différentes sur sa mobile physionomie; raisonnable ou enjouée, froide ou empressée, pour lui seul son humeur n'était pas égale, non par calcul, mais parce que l'amour est de tous les sentimens le moins susceptible de perfection.

Il était facile de s'oublier dans un séjour qui renfermait la vertu, les plaisirs et la paix; et madame de C..... y serait volontiers restée quelque temps encore, sans une lettre qui vint lui rappeler de hâter les affaires et son retour.

La veille de son départ, en exprimant à son amie le regret de la quitter, elle lui parla d'Élise, objet de sa prédilection : « S'il est possible de » trouver, comme dans votre fille, la réunion de » la beauté, de l'esprit et des talens, je ne con» çois pas un caractère plus parfait que le sien : la » nature sans doute y est pour beaucoup, mais l'é» ducation doit y être pour quelque chose; dites-moi

» quels moyens vous avez employés pour la for-
» mer, je désire les connaître : voulant élever moi-
» même la fille de mon Édouard, je trouverais
» agréable de suivre la même route que vous avez
» choisie pour votre fille, dans l'espérance d'arri-
» ver au même but.

— Je ne puis répondre à votre demande que
» par le récit des événemens qui se sont passés de-
» puis notre séparation; car ce sont mes fautes
» qui ont occasionné mes malheurs; et c'est dans
» mes malheurs et mes fautes que j'ai puisé les
» moyens d'en garantir ma fille. Les meilleures le-
» çons nous sont données par l'expérience; puisse
» la mienne vous offrir quelques réflexions utiles !
» Mais j'ai besoin d'être seule pour recueillir de
» douloureux souvenirs; ce soir je me hâterai de
» remplir cette tâche; et sans aucune réserve je
» verserai dans le sein de l'amitié toute ma con-
» fiance, au risque de perdre quelque chose de vo-
» tre estime. »

Émilie remplit sa promesse; et le lendemain, au moment de se séparer de son amie, elle lui remit le petit cahier dont voici le contenu :

Vous le savez, mon amie, j'étais comme destinée au bonheur, au monde et à l'amour; mais vous ignorez que ces avantages, qui me promettaient un riant avenir, n'ont servi qu'à le décolorer. Mon père, veuf depuis ma naissance, avait concentré toutes ses affections sur moi et sur sa sœur Élise, dont il ne s'était jamais séparé. Privée

de la vue, toujours souffrante, ma tante semblait s'être détachée d'elle-même pour ne songer qu'aux autres : elle avait transporté sur son frère tout l'intérêt de son existence; elle n'avait joui que de ses joies, souffert que de ses peines. A ma naissance elle crut être mère; elle m'en donna les soins et l'amour, et je lui donnai les sentimens d'une tendre fille. Eh! qui ne l'aurait aimée! Son imagination pleine de vie, d'innocence et de gaîté, formait un contraste touchant avec sa vieillesse et sa faible santé. Elle aimait Dieu de l'amour des anges; et je dois à sa manière de sentir, de pratiquer la religion, les principes qui m'ont garantie du désespoir. Mais n'ayant aucune idée de vanité, de coquetterie, loin de m'en préserver, son indulgence et sa tendresse ont contribué à faire naître en moi ces défauts. « Quelle satisfaction, disait-» elle à mon père, en passant sur mes traits sa » main caressante, quelle satisfaction d'ouvrir les » yeux un seul moment pour voir notre Émilie! » Je les refermerais sans murmurer après avoir » recueilli dans mon cœur son image; Charles, » ne pourrais-tu pas m'en donner une idée? « Et mon père lui traçait mon portrait avec les plus belles couleurs, tandis que j'écoutais dans le ravissement...

J'entrai donc dans le monde avec les défauts d'un enfant gâté, avec les qualités et les avantages qui les font excuser plus facilement et les augmentent plus vite. Mon père avait mérité l'estime

et l'amour de ses compatriotes par le noble usage qu'il faisait de sa fortune et de ses talens; administrateur éclairé, ami sûr, protecteur aimable, partout et toujours il était l'homme de bien, ce qui lui donnait partout et toujours une grande influence. On ne lui connaissait qu'une faiblesse, c'était celle qu'il avait pour moi; faiblesse trop excusable pour diminuer la vénération qu'il inspirait. Et lorsqu'il me conduisit dans la société, chacun à l'envi, pour lui être agréable, s'empressa autour de moi. Les louanges des hommes, les caresses des femmes, les plaisirs variés qui m'étaient offerts, m'enivrèrent. Je crus trouver la même indulgence et le même amour que dans ma famille, et j'y apportai la même confiance, le même abandon. Je ne songeais point que, fille unique et idolâtrée du meilleur des hommes, je devais mes succès à ce titre; je n'y songeais point, et le désir de plaire augmentait avec ces succès. Déjà j'étais coquette avant de savoir ce que c'est que coquetterie. C'est alors qu'il eût fallu l'œil clairvoyant d'une mère pour le découvrir, et me faire envisager avec effroi un vice qui peut avoir des effets si funestes; il n'était en moi qu'un instinct qui ne put me corrompre, mais qui fit mon malheur. Mon père ne distingua point le germe de cette coquetterie; il la prit pour une bienveillance naturelle qui me donnait le besoin d'être aimée de tous ceux qui m'approchaient. Ma tante, sans aucune expérience de la vie et des passions, ne put me pré-

munir contre leur danger. Tout était beau pour elle parce que tout était idéal; elle jugeait les hommes d'après son frère, les femmes d'après son cœur, et ne voyait dans ce monde, où elle ne pouvait me suivre, que des plaisirs pour moi. Ces plaisirs et ces hommages ne m'avaient encore laissé aucune impression durable, ni inspiré aucun intérêt particulier, lorsque le prince Gustave de H..... fut présenté dans notre société. Il était beau, sans apparence de fatuité; il s'occupait des femmes avec un sérieux qui donnait l'air d'un culte à sa galanterie; il exprimait avec lenteur des pensées pleines de mouvement qui allaient à l'âme; et, jusqu'à son accent étranger, tout plaisait en lui, précisément parce qu'il ne ressemblait en rien à nos compatriotes. Objet nouveau et passager, on recherchait sa présence par le motif qui devait la faire redouter. Je n'échappai pas à cette espèce de charme qu'il jeta dans la société; et je comptai pour rien les adorations dont j'étais l'objet, tant que Gustave resta froid près de moi. Je désirais ardemment d'en être aimée... Ah! qui peut former des vœux avec sécurité quand on les voit si souvent s'accomplir pour notre malheur! Les miens furent remplis; je fus aimée de Gustave... Mais de quel amour? Légère, inconséquente, je lui parus sans vertu; et je fus victime de l'opinion défavorable qu'il conçut de moi...

Mon père avait l'âme trop élevée, trop pure, pour soupçonner le crime dans celle des autres.

trop délicate aussi pour être satisfait de l'amour de Gustave. « Cet amour, disait-il, ne ressemble » point à celui que m'inspirait ta mère; il t'aime » peut-être avec plus de passion, mais il t'aime » moins bien. Il t'aime plus pour lui que pour toi. » Il est jaloux, exigeant; il ne craint pas de te com- » promettre. On dirait que l'hymen l'effraie, qu'il » ne se soumet à son joug que parce qu'il n'a pas » d'autre moyen de te posséder. Quand il m'a de- » mandé ta main, il y avait en lui je ne sais quelle » émotion qui m'a paru étrangère à l'amour; on » aurait dit qu'en parlant de bonheur il ne sen- » tait pas dans son âme de quoi assurer le tien. Ta » tante l'a jugé de même; elle n'éprouve rien pour » Gustave de ce que devrait lui inspirer l'homme » digne de notre Emilie. Ce sentiment de ma sœur, » si contraire à sa bienveillance ordinaire, me » frappe; serait-ce pressentiment ou crainte de ton » éloignement? Cette crainte influerait-elle aussi » sur mon jugement? Ma sollicitude forgerait-elle » des chimères? Mais comment confier sans crainte, » sans inquiétude, le sort de son enfant à un homme » connu depuis trop peu de temps, et qui a vécu » trop loin de nous pour qu'on puisse juger de ses » mœurs et de son caractère? Comment ne pas re- » douter pour toi une patrie, une famille étran- » gères, où tout peut-être sera en désaccord avec » ton cœur et tes goûts? Je ne te parle pas de ma » douleur... Quelques années qui me restent en- » core ne doivent pas déranger le cours des tiennes;

» mais toi, mon Emilie, si jeune, tu aurais tant » à souffrir! »

Je répondais à ces sages conseils, à ces tendres prières, par la promesse que faisait Gustave de ne jamais me séparer de ma famille et de mon pays. Cette promesse qu'il renouvela mille fois au nom de son honneur rassura mon père. Il cessa de s'opposer à mes vœux; et peu de temps après notre hymen fut conclu...

Combien il avait raison, mon père, en disant que la bonté du caractère est plus essentielle que l'amour dans le mariage! Un mois après le mien j'en étais convaincue; je ne pouvais désirer plus d'amour, mais j'aurais voulu, comme le disait ce bon père, être mieux aimée; j'aurais voulu que cet amour s'exprimât par la gaîté, la confiance; et le cœur de Gustave, au contraire, paraissait renfermer une plaie profonde dont il aimait mieux mourir que d'en dévoiler le secret. En vain cherchais-je à pénétrer dans ce cœur pour y porter quelques doux remèdes, il était inaccessible à tout. L'espoir même d'être père n'adoucit pas un instant cette humeur sombre; elle devint si pénible pour moi, que je respirai plus librement quand il s'éloigna pour un voyage qu'il me dit indispensable.

Si l'absence de Gustave me soulagea de cette vague inquiétude que j'éprouvais près de lui, je l'aimais trop pour chercher des plaisirs et des distractions dans le monde; je désirais au contraire la solitude; les regards étrangers me semblaient

ceux de la curiosité ou de la pitié; j'avais besoin de les fuir pour ne plus rencontrer que des regards amis. Mon père, habitué à deviner mes vœux et à les satisfaire, s'empressa de me conduire à la campagne : en me retrouvant ici, j'éprouvai tout de suite la salutaire influence d'une solitude qui ne m'offrait que de joyeux souvenirs, et où je n'étais entourée que des êtres chéris qui pour moi en firent toujours le charme. J'oubliai la tristesse de Gustave pour ne songer qu'à son retour. Je pressentais toutes les jouissances de la maternité, et je les voyais partagées par mon père et ma bonne tante Elise.

Il y avait plus d'un mois que j'éprouvais ce bien-être infini d'une vie paisible, embellie par les plus douces espérances, lorsque nous perdîmes ma tante. Ainsi commencèrent les premières rigueurs du sort, comme s'il eût craint de me frapper en présence de cet ange d'innocence et de bonté : privé de cette amie parfaite avec laquelle il avait vieilli, mon père ne savait plus que faire de sa vie; ses journées se passaient péniblement dans l'inaction, comme s'il eût cru inutile d'entreprendre quelque chose avant d'aller la rejoindre. Cet état de mon père augmentait ma douleur, en me donnant de vives inquiétudes sur sa santé, inquiétudes auxquelles se joignait encore le silence prolongé de Gustave. Tant de peines semblaient préparer mon âme aux nouvelles atteintes qu'elle devait bientôt recevoir.

J'étais assise sous ces acacias dont ma tante aimait à respirer le parfum; mon père, qui se promenait dans l'avenue, ne passait jamais près de moi sans arrêter son regard mélancolique et tendre. Il venait de s'éloigner lorsqu'un inconnu lui remit une lettre. Je l'examine tandis qu'il la lisait; je le vois chanceler et s'appuyer contre un arbre : je m'élance près de lui; il me voit, cache le papier et m'ouvre ses bras tremblans; j'y tombe; il me presse sur son cœur, et cette étreinte douloureuse me révèle qu'il n'y a plus que lui pour moi sur la terre... Gustave n'est plus! m'écriai-je; et le silence de mon père éteignit ma dernière espérance...

Je ne sais ce qui se passa dans les heures qui suivirent ce terrible moment... je me réveillai de ce sommeil léthargique si semblable à la mort, je me réveillai comme dans une autre vie; un sentiment confus, ineffable agitait mon cœur; je tourne mes regards pour en chercher l'objet, et je vois un ange qui reposait à mes côtés; un ange! c'était mon Elise. O Dieu, que votre prévoyante bonté soit à jamais bénie! J'étais mère et je fus consolée... Mon père veillait à la conservation de mes jours, et long-temps encore j'ai pu les lui consacrer.

Bien qu'une aussi violente secousse eût avancé de trois semaines la naissance de ma fille, sa santé n'en fut point altérée; et la mienne, quoique faible, me permit de la nourrir, de ne confier à personne ces soins minutieux qui contribuent tant à

la force et au bien-être des enfans. En remplissant ce devoir si cher, en donnant à mon Elise ces soins si doux, je sentais mes forces revenir, mes peines s'alléger; un calme réparateur cicatrisait les plaies de mon âme.

Je venais de sevrer ma fille. Mon père, ne craignant plus aucun danger ni pour moi ni pour elle, crut qu'il ne devait pas différer davantage à m'éclairer sur ma position. Je n'oublierai jamais ce jour solennel et terrible où je crus voir mon époux sortir de la tombe pour me donner la dernière leçon du malheur... Ce jour était un des plus beaux de l'année; c'était le dernier de juin, l'anniversaire de mon mariage et celui de la naissance de mon enfant. De bonne heure j'étais allée à l'église prendre des forces et des consolations; je revenais tranquille et presque heureuse; j'entrai dans le pavillon qui est à l'extrémité du parc, où mon père m'attendait pour déjeûner. Lorsque j'arrivai, plongé dans une revêrie profonde il ne m'entendit pas; Elise sur ses genoux passait de petites mains potelées sur ses joues pâles et ridées. Pour la première fois, j'aperçus sur son front vénérable la trace profonde des inquiétudes que je lui avais causées; émue de tendresse, de reconnaissance et de remords, je vins tomber à ses pieds : « Mon père, mon excellent père, vous souf-
» frez des douleurs de votre fille! mais pourquoi
» souffrir? entre vous et mon enfant je ne regrette
» rien, je ne désire rien.

— Hélas! pourquoi suis-je obligé de renouve-
» ler ces douleurs en t'apprenant toutes celles que
» le sort t'a préparées? Peut-être maudiras-tu mon
» imprévoyance et ma faiblesse, peut-être mau-
» diras-tu ton malheureux père! »

J'avais entendu ces mots déchirans, j'avais vu couler les larmes de mon père, que pouvais-je craindre? Nulle douleur ne pouvait plus briser mon cœur, puisqu'il battait encore.... Après ce silence de l'émotion où l'on vit si long-temps en quelques minutes, mon père me dit : « Je vois
» que tu es suffisamment préparée à tout appren-
» dre. Ma tendresse, en me faisant céder habi-
» tuellement à toutes tes volontés, m'ôta la force
» et presque le droit de m'opposer à celle d'où dé-
» pendait le reste de ta vie; cette faiblesse, cause
» de tes peines, m'aurait fait long-temps encore
» garder un secret pénible, si je n'avais pas craint
» que ce même défaut ne vînt influer aussi triste-
» ment sur le sort de ta fille. C'est un remède ter-
» rible que je viens t'offrir. Que la tendresse filiale
» et maternelle te donne le courage de le sup-
» porter! Tiens, mon Émilie, tiens cette lettre de
» Gustave. Pardonne au père de ton enfant; par-
» donne à ton père, et surtout pardonne à toi-
» même, bien moins coupable que nous! »

Il dit, et sa tremblante main me présenta la dernière lettre de mon époux :

GUSTAVE A ÉMILIE.

« Rassemblons toutes nos forces pour tracer cet écrit. Il ne m'en faudra pas tant pour mourir... Émilie, quand je vous ai connue ma main ne m'appartenait plus, et déjà j'étais père; mais j'étais époux sans amour, et père sans tendresse. Triste leçon que je donne aux hommes qui cherchent uniquement la fortune dans un lien aussi sacré! Tout jeune encore j'avais perdu mes parens; je restais sous la tutelle de mon oncle maternel, vieux garçon égoïste, qui avait joui de tout sans s'attacher à rien. Rassasié de la vie, il éprouvait le tourment de s'y ennuyer et le chagrin de vieillir; de sorte qu'il aurait voulu suspendre la marche du temps dont il ne savait que faire. Il se chargea de moi sans peine et sans plaisir. Il me fit donner l'éducation qu'il avait reçue, c'est-à-dire qu'on m'apprit tout ce qui forme l'homme du monde, et qu'on oublia les principes de morale et de religion qui font l'honnête homme. N'étant contrarié en rien, ayant tous les moyens de me satisfaire, j'usais amplement de ma liberté; je courtisais toutes les femmes sans m'attacher à aucune, adressant particulièrement mes hommages à celles qui n'avaient guères plus de vertu que moi. Les dépenses auxquelles m'entraîna ce genre de vie me firent contracter des dettes; et, quand il fallut les payer, je m'adressai à mon oncle qui

continuait à régir ma fortune. Il ne fit qu'en rire, et me présenta pour remède à tant de folies un riche mariage... *C'est la mode d'aujourd'hui*, disait-il, *suis-la comme pour ta toilette et ton équipage, sans y mettre plus d'importance. Si tu veux que je te marie avec Léopoldine de F***; elle est ni assez laide pour te dégoûter, ni assez belle pour t'inquiéter; et s'il n'y a pas d'amour dans ton ménage, tu en chercheras ailleurs.*

» Je trouvai les conseils de mon oncle tout-à-fait en rapport avec mes goûts, et je ne balançai pas à les suivre. Flatté de ma confiance, satisfait de trouver une occupation pour remplir quelques heures de ses longues journées, il se mit si bien en mouvement pour ce mariage qu'en moins de six semaines il fut conclu.

» Léopoldine avait beaucoup d'orgueil sans coquetterie; elle se souciait peu de plaire, elle voulait imposer. La large sphère dans laquelle sa fortune et son rang l'avaient placée ne servait qu'à étendre ses prétentions, son goût pour le luxe et la domination. Trop dédaigneuse pour rechercher mon amour, elle crut facile de s'en passer, même quand elle devint mère. Quelle que fût ma conduite, elle aurait pu à cette époque prendre sur moi cet ascendant si facile à une femme placée au milieu des devoirs les plus saints et les plus respectés. Elle ne le voulut pas, ou plutôt ne l'essaya pas. Croyant qu'elle ne tenait pas mieux que moi à ses droits et à ses devoirs d'épouse, j'abandonnai le peu de

scrupule qui me restait ; et, pour varier mes plaisirs, je fus voyager en Italie et en France. Afin d'éprouver moins d'obstacles dans le cours de mes galanteries, je laissais croire que j'étais libre, et je passais ainsi d'une ville nouvelle à une nouvelle passion. Je m'étais tracé un plan de séduction qui changeait avec les mœurs du pays où je me trouvais : pour les Languedociennes vives et enjouées, je voulus être un homme sensible et raisonnable. Ce beau pays, chanté par les poètes, me donna le désir de m'y placer en héros de roman. Hélas! la réalité a dépassé les fictions d'une imagination dépravée! Vous rappellerai-je ce temps, Émilie, ce temps qui n'est peut-être que trop présent à votre mémoire, où je vous vis pour la première fois? Tous les cœurs volaient au-devant de vous; et vous sembliez tendre les bras pour les recevoir tous, tant vous mettiez de grâce dans votre accueil, tant le désir de plaire paraissait inné en vous. Je ne vous regardai d'abord que comme un enfant aussi charmant que l'Amour, dont je cherchais à éviter les traits. Mais quand je vis votre beau regard et votre plus doux sourire s'adresser à moi, le désir de vous plaire s'empara de mon cœur. Vous le dirai-je, Émilie? peut-être j'aurais résisté à ce désir, peut-être j'aurais respecté votre innocence, si votre légèreté ne m'eût encouragé; je voulais fuir le danger, et vous sembliez vous mettre au-devant de mes pas pour me conduire avec vous dans l'abîme... Pardon! Émilie, je vous dis vos

vais-tu pas succomber à ta douleur? C'est à moi de mourir pour apaiser la vengeance de Léopoldine .. D'ailleurs que ferais-je de la vie? Les lois me condamnent, la société me repousse avec horreur de son sein, j'ai mérité la haine d'Émilie; il n'y a donc plus pour moi que la mort... Hé quelle mort! une mort déshonorante comme ma vie, une mort qui ne me laisse point d'espoir pour l'heure du réveil. Grand Dieu! ne suis-je pas assez puni, et faudrait-il l'être encore? Est-ce donc un tort de détruire une existence méprisable, une existence paralysée par la honte, et qui enchaîne dans le malheur deux femmes innocentes? Dussé-je mourir d'une mort éternelle, à ce prix ne dois-je pas leur rendre la liberté? Insensé! je cherche en vain à m'abuser, ma conscience ne m'éclaire que trop! Non, je n'ai pas le droit de sortir de ce monde parce que je ne puis y occuper qu'une place indigne. Mais, homme orgueilleux et toujours insatiable, je ne puis me passer d'amour, d'estime, de bonheur; Émilie ne m'en donnera plus. Il faut donc mourir... Adieu, toi que j'osai nommer mon Émilie, mon épouse; adieu, Émilie, pardonne et ne me maudis pas (1). »

Gustave de H...

---

(1) La mort de Gustave et les principaux faits de cette épisode sont arrivés en 1815 pendant le séjour des Alliés

P. S. J'envoie cet écrit à votre vénérable père, pour qu'il vous soit remis quand sa prévoyante tendresse le jugera convenable.

Il est des douleurs pour lesquelles il n'y a point de larmes, point de mots; j'avais cru pleurer un époux digne de mes regrets, et j'apprenais que Gustave n'avait été qu'un séducteur, un homme qui s'était fait un jeu de mon honneur et du sien, qui, après avoir abusé de la confiance de mon père et de mon amour, après avoir avili son existence, s'en était débarrassé comme d'un fardeau. Son crime, sa mort, me firent une blessure d'autant plus cruelle que je l'envenimais sans cesse par les reproches trop justes que je m'adressais. Que serais-je devenue alors sans la religion, sans l'amour de mon père? « Vis pour cet enfant, me disait » ce bon père, en plaçant Elise dans mes bras; vis » pour elle comme j'ai vécu pour toi quand j'ai » perdu ta mère; vivons tous les deux pour l'aimer » et la protéger.

— Ah! mon père, pourrons-nous jamais la » dédommager de la honte de sa naissance? Ré» prouvée par les lois et les préjugés, quel dédom-

---

en France. Ils sont exactement vrais, à part que la jeune personne, victime de la passion qu'elle avait inspirée, aussi sage que belle, n'eut à se reprocher aucun tort de légèreté et de coquetterie. Elle est mère, puisse son enfant la consoler et la dédommager de toutes ses peines!

magement lui préparer pour l'époque où elle
» découvrira le nuage dont mon imprudence et le
» crime de son père ont couvert sa destinée? A l'é-
» poque où son regard innocent rencontrera le re-
» gard du mépris, à l'époque où elle entendra
» murmurer autour d'elle les mots *illégitime, dés-*
» *honneur*, si elle vient se jeter dans mes bras,
» surprise et désolée, mon père, que répondrai-je
» à ses justes plaintes?

— Tu n'attendras point si long-temps pour lui
» découvrir le secret de sa naissance et les préjugés
» de la société. De toi seule elle doit l'apprendre,
» lorsque tu auras suffisamment éclairé sa raison
» et fortifié son cœur, pour qu'elle place le bon-
» heur et la considération principalement en elle-
» même et dans sa famille. D'ailleurs, pourquoi
» irait-elle chercher des humiliations dans la so-
» ciété? Nous l'élèverons à la campagne; et son
» éducation (du moins celle que nous voulons lui
» donner) sera plus facile et meilleure. Habituée
» aux plaisirs simples et constans de la nature, elle
» n'aura pas besoin de ceux du monde; et sans
» regret elle se fixera dans les lieux où elle aura
» passé son enfance. Crois-moi, le bonheur de ton
» enfant est entre tes mains; ce bonheur te suffira.
» Forts l'un et l'autre de notre triste expérience,
» nous saurons lui éviter les défauts qui t'ont per-
» due; nous retrouverons en elle des consolations
» pour le passé et des biens pour l'avenir. La Pro-
» vidence a préparé un baume pour toutes les

» plaies; il ne s'agit que de le trouver et de l'ap-
» pliquer à propos. »

Mon père avait bien trouvé le baume qu'il fallait à mon cœur, en me disant : *Le bonheur de ton enfant est entre tes mains.* Par cet intérêt puissant, il venait de me rattacher à la vie. Dès lors l'objet de mes pensées et de mes actions fut de rendre ma fille heureuse aussi long-temps qu'il dépendrait de moi. Le but principal de son éducation fut de conserver en elle la pureté de l'âme, l'excellence du cœur, une bonne santé, biens qui nous rendent plus agréables à nos semblables et nous rendent aussi le bonheur plus facile. Privée même de la santé et de la vue, ma tante avait offert un exemple de ce bonheur qui ne tient qu'à nos sentimens et à nos pensées, et qui cependant est bien plus réel et plus sûr que celui qui dépend des passions et des folles jouissances du monde. C'est sur le modèle de ce caractère parfait de ma tante que je voulais former celui de ma fille. A sa naissance je lui avais donné le nom chéri d'Elise; et, à mesure que sa raison se développait, je lui présentais le souvenir de l'angélique créature dont elle portait le nom, pour lui donner le désir de s'en rendre digne, pour lui rendre la vertu aimable, avant même de savoir ce que c'est que vertu. Mon père trouvait aussi une douceur infinie à placer sans cesse devant les yeux de notre enfant la mémoire de sa bonne sœur, afin de la mettre

en tiers avec nous dans l'ouvrage si cher et si précieux de son éducation.

Mon séjour à la campagne m'ôtait les moyens de donner à Elise des maîtres habiles et de l'émulation; cependant je ne m'arrêtais pas un seul instant à l'idée de l'éloigner de nous. Comment, pour quelques talens mieux perfectionnés, lui ravir plusieurs années de paix et de joie! Comment est-on si peu avare du bonheur de son enfant quand il est entre nos mains! Plus tard, il sera si facilement troublé quand il dépendra d'un époux, d'une famille étrangère et de la société! Plus tard, il n'y aura peut-être plus pour elle une heure paisible! et lorsque dans ses souvenirs elle cherchera quelques images riantes pour se reposer du présent, si elle n'en trouve point, si elle n'a jamais goûté de la vie que ses amertumes, comment serait-elle assez résignée pour ne pas la maudire? « Oh! non, tu ne maudiras pas la vie, disais-je, en » pressant ma fille sur mon sein! là, long-temps » là tu reposeras en paix; je veux soigner chaque » heure de ton existence, comme si de chacune » d'elles dépendait ta destinée; je veux si bien les » remplir que le passé ne t'offre point de regrets; » je veux te préparer de doux souvenirs pour l'é» poque où le présent ne dépendra plus de moi; » je veux si bien disposer ton âme aux goûts sim» ples et purs de la nature, que je pourrai tou» jours les satisfaire sans nuire à ton bonheur. » Bonheur précieux de l'enfance, bonheur si fa-

» cile à faire, ah ! ce n'est pas moi qui le prodi-
» guerai ! Non jamais je ne t'éloignerai de moi vo-
» lontairement ; peut-être en seras-tu moins ins-
» truite et moins aimable, mais tu seras meilleure
» et plus heureuse. »

En voyant Élise s'amuser sérieusement avec sa poupée, je conçus le projet de lui faire une surprise agréable et qui aurait un but utile : une pauvre femme était morte en laissant plusieurs enfans en bas-âge ; Annette, âgée seulement de douze ans, était chargée des soins du ménage et de la famille. J'avais quelquefois contemplé l'intelligence et la douceur de cette aimable enfant qui remplissait déjà les devoirs d'une mère envers ses frères et sœurs. La plus jeune avait deux ans ; je fus la demander à son père pour l'élever chez moi. Il n'hésita point à me l'accorder. J'apportai la petite Marie à mon Élise, qui avait juste le double de son âge. *Voilà*, lui dis-je, *une poupée qui parle et qui marche ; elle te donnera peut-être un peu plus d'embarras ; mais si tu penses qu'elle te donne plus de plaisir je vais te la confier ; tu seras sa maman comme je suis la tienne ; tu l'aimeras comme je t'aime ; tu la soigneras comme je te soigne ; et tu ne seras jamais méchante pour ne pas lui apprendre à le devenir.*

Élise m'écoutait, regardait Marie, me regardait ensuite, n'osant croire à un pareil bonheur. Enfin revenue de sa première surprise, toute joyeuse de l'importante charge qu'elle venait d'acquérir, elle

commença tout de suite à en remplir les fonctions. Et depuis lors elle répétait fidèlement auprès de Marie ce que je faisais auprès d'elle. Les leçons que je lui donnais se gravaient plus profondément dans sa mémoire. Elle n'osait plus pleurer, même lorsqu'elle souffrait, parce que je lui avais dit que le devoir d'une mère était de ne jamais se plaindre, afin de ne pas attrister son enfant. Par ce moyen j'ai obtenu deux avantages à Élise, celui de ne jamais fatiguer en parlant de ses souffrances, et de ne pas les augmenter en s'en occupant; car presque tous nos maux physiques peuvent être allégés par la distraction ou augmentés à proportion de l'empire qu'ils prennent sur notre imagination.

J'ai besoin de vous développer tous les avantages que je trouvais à élever Marie avec Élise pour que cela ne vous paraisse pas un peu bizarre : Élise, en donnant à Marie les soins d'une mère, éprouvera pour elle un attachement presque maternel; et le rapport de l'âge, en y ajoutant la confiance et l'amitié, lui préparera un dédommagement pour l'époque où, en nous perdant mon père et moi, elle pourrait rester dans l'isolement; car son éducation la rendra difficile dans le choix d'un époux; et sa naissance, son éloignement du monde, lui ôteront le droit et les moyens de choisir. Les mêmes raisons peuvent la priver d'une amie; et que ferait-elle alors de ses sentimens et de ses pensées si elle ne trouvait pas un être avec qui les échanger? Mais, me direz-vous, pourquoi lui

donner une éducation qui la rendra difficile, puisqu'elle n'aura ni le droit, ni les moyens de l'être? Les pensées et les sentimens qui nous rendent difficiles dans ce choix, tiennent moins aux talens et à l'instruction qu'aux personnes avec qui l'on vit, sous l'influence desquelles ils se développent. Pour que ma fille fût heureuse avec un honnête laboureur, il faudrait qu'elle fût née dans sa chaumière, il faudrait qu'elle ne connût rien de mieux que son époux, qu'il n'y eût rien en elle qui lui fût opposé; il faudrait donc la rendre étrangère à sa famille pour la placer dans une autre semblable à celle qu'elle adopterait un jour; pour cela il faudrait la priver d'un bien certain pour lui en préparer un qui pourrait lui manquer ou ne pas la satisfaire. Non, ne dérangeons rien à la position dans laquelle nous sommes nés, conformons-y nos goûts, cherchons à en acquérir les vertus; et laissons le Ciel décider du reste.

D'après cette manière de penser, vous me direz encore, pourquoi enlever Marie à sa famille pour l'élever dans la vôtre, et la former ainsi dans des sentimens qui ne seront pas en harmonie avec sa condition future? Enlever Marie à la misère, ce n'est point l'enlever à une position naturelle; c'est l'arracher au contraire à une position en désaccord avec la nature et l'humanité, position où le vice peut se placer, et dans laquelle on ne devrait jamais laisser languir l'innocence. Il est vrai qu'en relevant la famille de Marie de l'indigence, elle

pouvait y rester sans souffrir et suivre sa première destinée; mais en lui donnant les mêmes leçons, les mêmes soins qu'à mon Élise, j'espérais la disposer comme elle à trouver un bonheur indépendant de la fortune, du monde et de ses préjugés. Mes intentions ont été pures; et j'en ai été récompensée. Cette aimable enfant, élève, sœur et compagne de ma fille, a répondu en tout à nos espérances, et m'a prouvé que l'éducation, et non pas la naissance, établit une distinction dans le mérite. Marie n'est inférieure en rien à mon Élise : il y a des nuances dans leurs caractères, mais leurs cœurs semblent avoir été jetés dans le même moule. D'ailleurs, ne croyez pas que Marie, pour avoir été séparée de sa famille, s'en soit détachée; chaque jour elle y allait avec Élise; l'une et l'autre aidaient Annette dans les soins du ménage; c'étaient elles qui étaient chargées de fournir à ses besoins; elles apprenaient à lire aux enfans et jouaient avec eux. Comme Marie, Élise leur donnait le nom de frère, de sœur. En s'identifiant avec une famille qui n'avait que le strict nécessaire, et confiée à sa surveillance, ma fille recevait à la fois des leçons de bienfaisance et d'économie. Elle pourrait aujourd'hui rester sans fortune ou se trouver au milieu de ses trésors, sans rien perdre de ses qualités : dans le premier cas elle saurait qu'avec le travail et l'ordre on peut y suppléer; dans le second, elle n'oublierait pas que la richesse n'est un bien que selon l'usage qu'on en

fait. Sans orgueil ni préjugés, elle ne rougira que de ce qui est vraiment mal, et ne souffrira que de maux réels. J'ai pris d'autant plus de soin à garantir Élise de l'orgueil et des préjugés, que plus qu'une autre elle pouvait en souffrir; je devais l'habituer à en voir le ridicule, pour qu'un jour elle n'en fût pas blessée. Je crois avoir obtenu ce précieux résultat : Élise ne se croit au-dessous de personne et ne place personne au-dessous d'elle; toujours modeste, elle n'est jamais humble; toujours affable, elle ne perd jamais rien de sa dignité. Le luxe, les grandeurs ne lui imposent jamais; l'indigence l'attendrit toujours. Élise sera la plus douce, la meilleure des créatures au milieu des joies et des biens de la vie, comme au milieu de ses adversités elle en sera la plus forte et la plus résignée pour les vaincre et les supporter. Pardonnez cette effusion de mon cœur, je vais au-delà de ce qu'ose exprimer une mère, mais c'est dans le sein d'une amie qui me demande des conseils que va s'épancher ma félicité. Pour répondre à sa confiance, j'ai dû lui faire connaître tout le résultat de mes soins. Comme ils ont été dirigés par la religion, par mon père, et que je n'ai eu qu'à les appliquer, je puis jouir sans orgueil de leur succès.

Il suffit, je crois, de vous dire quel fut mon but dans l'éducation d'Élise, et quelle marche j'ai suivie, sans vous fatiguer des détails de son enfance et de ses études. Quant aux leçons de

morale et aux plans d'étude, que de grands maîtres et d'aimables institutrices n'avons-nous pas aujourd'hui à consulter ! Fénélon, Rousseau, mesdames de Lambert, de Genlis, Campan, de Rémusat, Guizot ; au milieu de ces précieux trésors qui vous sont ouverts, vous pouvez choisir les moyens les plus applicables à l'éducation physique et morale de votre élève. Je ne fais donc que vous tracer en peu de mots ce que m'ont enseigné la pratique et les circonstances particulières où je me suis trouvée ; circonstances qui m'ont obligée de donner à ma fille une éducation qui lui apprît surtout à savoir se suffire à elle-même et à rester simple, naturelle en toutes choses.

La plupart des parens agissent comme s'ils croyaient qu'en négligeant d'inspirer à leurs filles le désir de plaire elles ne plairont jamais ; observons au contraire que celle qui plaît toujours est celle qui ignore l'art qu'on emploie pour y réussir : je n'ai jamais dit à Élise *de se tenir droite, de marcher avec grâce*, vrai moyen de lui ôter la première des grâces, celle du naturel. Je n'ai jamais eu l'air d'attacher de l'importance à sa toilette, et cependant je vous avoue que j'en mettais beaucoup, soit dans la coupe de ses vêtemens, soit pour conserver la pureté et la blancheur de son teint ; car on ne doit négliger dans son enfant aucun des présens de la nature. La jeune fille douée de la beauté et qui l'ignore, possède un trésor semblable à ces talismans précieux dont on éprouve le

charme sans en savoir le secret. Sans doute Élise sait aujourd'hui qu'elle est belle; mais elle est restée si long-temps sans s'en douter, qu'elle n'a pris ni ce regard assuré, ni cet air dédaigneux, ni ces manières affectées tant reprochées aux belles femmes; elle n'en a point pris les caprices, *sans lesquels*, dit La Bruyère, *les hommes ne guériraient pas de leurs traits*. Elle a vécu à Paris sans prendre la passion des modes qui souvent d'une femme charmante font, selon l'expression de Simonide, une *poupée parfumée*. Élise ne défigurera pas une taille souple, élancée, en plaçant des coussins sur ses hanches; elle sait fort bien que si ce genre de beauté convient aux Turcs, il déplairait fort à son Henri. Elle ne couvrira pas son front candide de boucles apprêtées, c'est le trait qui donne le plus de charme à la physionomie; c'est celui qu'on dit être le miroir de l'âme, et quand il est pur la femme doit s'en parer.

J'ai eu pour cette éducation un avantage qui n'est pas à la disposition de tout le monde, celui de vivre à la campagne. La simplicité qu'on veut inspirer n'est pas en désaccord avec les habitudes; les leçons ne sont pas interrompues par une visite à recevoir ou à rendre; on ne voit pas des frivolités, on n'entend pas des conversations futiles. A la campagne tout est vrai, tout est solide; le travail, les plaisirs, le chagrin, le bonheur, rien n'est traité légèrement; tout est senti et exprimé avec franchise. Combien ces habitudes et ce genre

de vie sont favorables pour former les sentimens d'un enfant et multiplier ses jouissances! Non, je crois que rien n'aurait pu dédommager Élise et Marie des plaisirs qu'elles ont goûtés à la campagne, et des avantages qu'elles en ont retirés. C'est là qu'elles ont appris à trouver meilleur ce qu'il y a de plus simple, commode ce qu'il y a de plus agréable; c'est là qu'elles ont appris à ne redouter ni la chaleur, ni le froid, ni le soleil, ni la pluie. Des craintes pusillanimes, des soins minutieux n'entravaient ni leurs jeux ni leurs courses : elles montaient à cheval avec hardiesse, se jetaient sans inquiétude dans le courant de la rivière; elles se levaient avec le jour pour aller herboriser, et revenaient toujours joyeuses, toujours avec un grand appétit : ces exercices si salutaires à la santé, ces exercices ont puissamment contribué à les préserver de ces maladies nerveuses qui attaquent particulièrement notre sexe, et dont mes enfans n'ont jamais souffert malgré leur extrême sensibilité; elles n'en ont pas souffert parce qu'elles ne sont jamais restées oisives; jamais elles n'ont reposé sur la plume; jamais de lit sans sommeil; point de fantaisies dans leur nourriture; elles sont restées étrangères à toute habitude de mollesse, et indépendantes de tout besoin factice. Si l'égalité d'humeur, le travail, l'étude, mélangés de plaisirs, contribuent à nous donner une bonne santé, une bonne santé nous rend aussi tout plus facile, tout plus agréable; tandis qu'une santé frêle nous

condamne pour ainsi dire à la paresse, et, en reportant souvent notre pensée sur nous-mêmes, nous rend égoïstes et minutieuses; aucune jouissance n'est entière, et les peines sont doublées. Quel succès d'amour-propre, quels amusemens de la ville, auraient compensé des avantages si réels, des plaisirs si purs? Et qu'y a-t-il de plus doux que d'être aimé de tous ceux qui nous entourent, de faire du bien dans les lieux qu'on habite? Élise et Marie, affectueuses pour les jeunes filles, pleines de respect pour les vieillards, compatissantes envers les pauvres et les êtres souffrans, ont inspiré à tous nos villageois, un sentiment qui tient presque de l'adoration. Et envers mon père, envers moi, avec quelle grâce, quel zèle n'ont-elles pas constamment rempli les devoirs de la piété filiale! La tendresse, la reconnaissance, le désir de nous plaire, ont été des moyens bien plus puissans que ceux de l'émulation pour les animer dans leurs études; et sans autres maîtres que nous, avec les dispositions qu'elles ont reçues de la nature, elles ont atteint une rare perfection dans les talens qu'elles ont cultivés.

Marie avait quinze ans, Élise dix-sept; et aucun nuage n'avait encore troublé cette belle aurore de la vie. Elles y avançaient avec confiance, sans crainte, sans désir, heureuses du bonheur présent et n'en demandant pas d'autre à l'avenir; elles étaient simples, vraies en toute chose; elles étaient bonnes, pieuses, non par devoir, mais par

sentiment; enfin elles étaient charmantes et l'ignoraient.

A cette époque, mon père gagna un procès dont il avait remis le soin à un jeune avocat qui s'était déjà acquis une réputation honorable par sa probité et ses talens. Il vint lui-même en apporter la nouvelle à mon père, qui le retint quelques jours avec nous. A la campagne on s'apprécie plus vite; on se connaît mieux au bout de huit jours qu'après plusieurs mois à la ville : ce peu de temps suffit à Edmond pour gagner notre amitié et emporter nos regrets. Sa bouillante vivacité, sa franchise, sa gaîté, le faisaient connaître et aimer au premier abord; s'il fit cette impression sur mon père et sur moi, Élise et Marie n'en furent pas exemptes; elles nous l'exprimaient avec candeur, de manière pourtant à ne nous donner aucune inquiétude sur leur tranquillité. Il n'en fut pas de même d'Edmond; il n'avait pu voir Marie sans l'aimer; et bientôt il écrivit à mon père pour lui confier ses sentimens et lui demander sa main. Mon père, que l'expérience avait rendu défiant, craignit que ce jeune homme ne lui fît cette demande parce qu'il croyait Marie véritable sœur d'Élise, et par conséquent héritière de la moitié de sa fortune. Il voulut donc, avant d'en parler à Marie, éprouver la pureté de ses sentimens. Il lui écrivit que Marie, née dans l'obscurité et l'indigence, n'avait pour dot que ses modestes vertus. Edmond répondit aussitôt sous l'inspiration d'une âme no-

ble et sensible : « Je sais que Marie, votre fille
» adoptive, n'a aucun droit à votre fortune. Eh!
» n'est-elle pas assez richement dotée par la nature
» et par l'éducation que vous lui avez donnée? Je
» voudrais avoir quelques sacrifices à lui faire; je
» voudrais être né dans une classe distinguée pour
» l'élever jusqu'à moi ; mais je ne suis que son
» égal. Mes parens sont laboureurs, dans l'aisance
» et généreux ; ils m'ont donné les moyens de
» prendre l'état honorable auquel je dois le bon-
» heur de vous avoir connu ; je n'offre donc à Marie
» qu'une fortune médiocre, un nom obscur que
» je ne désespère pas de rendre digne d'elle, si elle
» consent à le porter. »

« Brave, honnête jeune homme, dit mon père
» en achevant cette lettre, oui, tu es digne de Ma-
» rie. » Et il appela Marie pour lui en faire part.
A cette proposition inattendue, toutes ses pensées
se portèrent sur la crainte de se séparer de nous ;
cette crainte absorbait toute autre réflexion, tout
autre sentiment ; et courant se réfugier auprès de
sa jeune mère adoptive, elle jurait de ne la quitter
jamais.

Je laissai ces deux aimables enfans sentir toute
la puissance de l'amitié, et se promettre qu'elle
triompherait de tout... Puis, insensiblement je
parvins à me faire écouter : Marie, malgré sa
grande jeunesse, était aussi raisonnable que sen-
sible ; je pus lui faire comprendre qu'une femme
n'avait rempli qu'à moitié sa destinée, si elle ne

devenait ni épouse ni mère. Et je la décidai à accepter les propositions d'Edmond, qui nous parut réunir toutes les qualités et les avantages nécessaires pour assurer le bonheur d'une femme. Le mariage fut fixé à trois mois de distance, afin que Marie eût le temps de s'habituer à l'idée de notre séparation et de ses nouveaux devoirs.

Ne prévoyant pas cet événement, ne croyant pas surtout qu'il dût se présenter aussi vite, j'avais laissé mon Élise et Marie jouir en paix des illusions de leur âge. Belles illusions de la jeunesse, ô combien un être sensible qui a beaucoup souffert doit craindre de vous dissiper! Mais comment exposer son enfant à se les voir brusquement arrachées, sans être prévenu de rien? On ne le doit pas; et d'une main délicate il faudrait toujours préparer le remède pour le donner au moment du danger; ce moment est celui où l'on va connaître le monde et ses passions. Donnons alors notre expérience à l'objet de notre sollicitude pour l'éclairer avant qu'il soit ébloui, pour lui en faire connaître la réalité et apprécier la valeur avant qu'il en sente le dégoût. Toutefois gardons-nous de tracer avec les sombres couleurs de la misanthropie le tableau d'une société que nous devons voir avec indulgence, si nous voulons qu'elle nous accorde la sienne. Ma tâche était difficile, j'avais une si triste expérience à offrir à mes élèves! Il fallait cependant leur en faire part pour qu'elles sussent qu'il y a dans le monde des hom-

mes perfides, des femmes légères; qu'elles sussent que la vie n'est pas toujours le bonheur, que l'âme n'est pas toujours la vertu; il fallait enfin que mon Élise connût mes fautes et le crime de son père, pour qu'elle ne fût pas exposée à les apprendre d'une voix étrangère et malveillante...

Je rassemblai tout mon courage pour reprendre dans le passé des souvenirs douloureux et en affliger mes enfans. J'avais pris tant de soins pour les préserver de l'orgueil et de la légèreté; il y avait tant de franchise et de bonté dans leurs caractères, qu'en leur dévoilant mes fautes et leurs tristes conséquences je m'aperçus que c'était un langage presque inintelligible à leur innocence. Élise ne pouvait comprendre quel mépris devait rejaillir sur elle des malheurs de sa naissance; et je craignis qu'en voulant la prémunir contre les préjugés du monde, elle ne les traitât tous avec une égale indifférence; car il en est auxquels il faut se soumettre, parce qu'attachés à l'ordre de la société ils font partie de la morale. Combien un juste milieu est difficile à tenir dans l'éducation! Le mieux est ennemi du bien; cependant rester trop en arrière est plus funeste encore. Et comment fixer des limites dans des choses purement intellectuelles ou de convention? Comment donner des limites aux mouvemens de l'âme, sans restreindre ses moyens de sensibilité, qui sont d'autant plus généreux qu'ils sont moins étudiés?

Dans Élise et Marie, rien n'avait restreint ces

précieuses qualités de la nature; qualités que trop souvent on gâte avec insouciance par des usages qui font mettre beaucoup de prix à des minuties, par des lectures qui égarent l'imagination ou la surchargent d'inutilités, par des conversations qui dessèchent le cœur, par la médisance et la frivolité qui en sont les alimens trop ordinaires. Mes enfans n'avaient rien vu, rien lu, rien entendu de tout cela. Notre respectable pasteur, notre bon docteur étaient notre société habituelle; l'un passe sa vie à instruire, à consoler; l'autre, à guérir, à soulager l'humanité; tous les deux, l'âme pleine de charité et sans cesse en présence de l'homme qui souffre, tous les deux présidant à la naissance et à la mort, ont puisé dans la pratique de leur état une philosophie simple autant que sublime. Nos lectures tendaient également à élever leur esprit, à agrandir leurs pensées. Mais je craignis un instant que tout ce qui contribuait à les rendre heureuses au milieu de leur famille et de la campagne ne les rendît déplacées dans le monde, où l'on traite souvent de *romantisme* l'expression d'une âme sensible et l'enthousiasme de la vertu, où l'on punit de ridicule la plus légère infraction à ses lois. Toutefois je pus me convaincre que ces craintes n'étaient pas fondées, lorsque j'accompagnai Marie à Toulouse, et que je l'eus vue plusieurs fois dans la société ainsi que mon Élise. Je me réconciliai alors avec le plan d'éducation que j'avais suivi : je pus me convaincre qu'avec de la bien-

veillance, du naturel, de la dignité, on n'a pas besoin d'usage pour suivre les convenances, pour ne blesser personne et pour obtenir les égards qui nous sont dus; je pus me convaincre, en observant Marie auprès de son époux, que l'habitude de remplir ses devoirs nous prépare suffisamment à accomplir tous ceux que le sort nous destine.

Mon père donna à Marie les 100,000 francs que lui avait valu le gain de son procès; c'était une dot considérable pour les goûts simples de la jeune épouse. Elle a emmené avec elle un de ses frères dont Edmond soigne l'éducation avec un zèle admirable. Marie a un fils un peu plus âgé que celui d'Elise; je regrette que vous n'ayez pas vu réunies les deux jeunes mères, échangeant entre elles leurs enfans pour confondre leur amour et leurs caresses. Elles vous auraient offert une nouvelle preuve de la force de l'amitié reçue avec les premières impressions de la vie, et de l'avantage de faire naître dans sa fille un sentiment dont le charme est de tous les âges.

Élise et Marie, habituées à vivre toujours ensemble, ne purent se séparer sans une peine très-vive. Elise, toujours aimable et empressée auprès de nous, était devenue indifférente pour ses occupations et ses plaisirs depuis que son amie ne les partageait plus, excepté cependant pour les soins qu'elle donnait à la famille de Marie; elle avait même redoublé de zèle pour la dédommager de l'absence de cette sœur.

« Allons à Paris, me dit mon père en voyant la » mélancolie de notre enfant; allons à Paris, nous » distrairons Élise, et nous achèverons mieux son » éducation; nous perfectionnerons ses talens sans » craindre de lui donner de l'orgueil; car, avec un » peu de jugement, comment ne pas sentir sa mé- » diocrité au milieu des chefs-d'œuvre de tout » genre, au milieu d'une ville où l'esprit est si com- » mun qu'on serait tenté de croire qu'il tient à l'air » qu'on y respire!

— Mais, mon père, d'après ce qu'on dit des » femmes de Paris, la coquetterie n'est-elle pas » aussi dans l'air qu'on respire? Ah! préservons » notre Élise d'un défaut qui m'a perdue, et que » du moins l'effroi qu'il m'a laissé serve à l'en ga- » rantir! Si, après avoir goûté les plaisirs de la » capitale, ceux de la campagne lui paraissaient » insipides; si elle perdait cette simplicité qui fait » son bonheur et son plus grand charme... Mon » père, n'exposons point notre enfant à perdre les » biens précieux que nous lui avons donnés.

— Ne crains rien, me répondait-il, elle revien- » dra ici plus simple encore et plus heureuse; plus » simple, parce qu'elle aura vu le ridicule de l'affec- » tation, les grâces étudiées des femmes, la galan- » terie exagérée des hommes, le charlatanisme de » tous; plus heureuse, parce qu'elle pourra com- » parer les bruyantes distractions du monde aux » fêtes variées et toujours ravissantes de la nature.

— Et si elle rencontrait un objet digne de son

» amour, et qu'elle en fût séparée par sa nais-
» sance ?

— Élise est trop aimable, son caractère trop » parfait pour inspirer un amour léger et qui pût » être sacrifié à un léger motif. Élise sera aimée » comme elle le mérite, ou elle ne sera point ai» mée ; mais elle le sera dignement, elle est trop » bonne fille pour ne pas devenir une bonne mère. » Et pourquoi ne trouverait-elle pas, comme Ma» rie, un époux qui la rendît heureuse? Madame » de M**, mon ancienne amie, qui t'a connue » dans ton enfance et qui n'ignore pas tes mal» heurs, me sollicite depuis long-temps pour que » nous allions passer quelques mois chez elle ; nous » y serons comme en famille. Elle sera notre guide » dans la capitale ; sa maison n'est ouverte qu'à » une société choisie ; ce sera la seule que connaî» tra Élise. Cesse donc d'avoir des craintes, modère » une trop vive sollicitude, et partons. »

Nous partîmes en effet, Élise était ravie ; à son âge un voyage est un si grand bonheur ! Sa joie et celle de mon père me ranimèrent ; j'arrivai sans prévention ni regret ; et l'accueil que nous reçûmes chez madame de M** acheva de me réconcilier entièrement avec ce voyage. C'est une femme qui a beaucoup d'esprit, et cet usage du monde qui tient plus de la bienveillance que de la politesse ; elle sait mieux écouter que parler, parce qu'elle écoute véritablement, avec intérêt, sans être distraite ; mais, quand elle parle, son

imagination prend le devant, elle la suit et quelquefois ne sait plus finir ce qu'elle a commencé. Cela ne l'empêche pas d'être très-aimable, parce qu'elle est toujours bonne, franche, naturelle, et qu'en général on réussit mieux dans la société avec le talent d'écouter qu'avec celui de parler.

Il y avait peu de jours que nous étions arrivés à Paris; et déjà nous avions vu la plupart des chefs-d'œuvre et des monumens que cette capitale renferme, lorsqu'on annonça, au profit des Grecs, un concert où les femmes les plus distinguées par leurs talens devaient se faire entendre. Ce nouveau genre de bienfaisance avait trop d'attrait pour ne pas réussir, et cette cause sacrée appartenait trop à l'humanité pour qu'on ne portât pas avec enthousiasme son offrande là où l'on devait, en échange, trouver tant de plaisir. Nous ne fûmes pas les moins empressés, surtout mon Élise, qui aimait la Grèce et la musique comme on aime tout ce qui remue les plus beaux sentimens. Ce concert était donc pour nous une fête de cœur; c'était comme une brillante réunion de famille assemblée par un seul et même intérêt.

Au nombre des personnes réunies par un si généreux motif, une jeune étrangère se fit surtout remarquer par son talent sur la harpe et son éclatante beauté; mais il y avait dans ses traits une expression de fierté qui n'était pas en harmonie avec le bleu céleste de ses yeux, avec ses joues de

rose et ses blonds cheveux : elle paraissait trop sûre d'être applaudie; une modestie craintive ne présidait point à son exécution, son regard n'implorait point l'indulgence, on voyait trop qu'elle comptait sur l'admiration ; et peut-être n'en obtint-elle une bien entière que de la part d'Élise, qui ne pouvait s'empêcher de la manifester.

« Voilà bien du talent et de la beauté, dit » le vicomte de S***, en répondant à l'enthou- » siasme d'Élise, ajoutez-y que c'est l'unique hé- » ritière du prince de H*** ; c'en est assez pour re- » cevoir beaucoup d'hommages, pour justifier » ses prétentions et l'orgueil de sa mère. »

Au nom du prince de H*** un nuage obscurcit ma vue; je ne vis plus que l'image de Gustave; et mon cœur oppressé par le souvenir de son amour, de son crime et de sa mort, m'empêchait de respirer; j'allais me trouver mal, si madame de M** ne se fût empressée de me faire sortir avec elle; ses soins et le grand air me remirent de cette faiblesse.

En apprenant mes malheurs à Élise, je lui avais laissé ignorer le nom et le rang de son père. La circonstance qui venait de la rapprocher de sa sœur, me fit un devoir de l'en instruire... J'avais à peine achevé qu'elle se jeta dans mes bras. « O ma » mère, s'écria-t-elle, que mon amour et mes soins » effacent ces souvenirs! Surtout ne regrettez rien » pour moi. Que me font un grand nom, une grande » fortune? Votre fille n'est-elle pas riche de bon-

» heur et glorieuse de vous appartenir? Le monde » peut avoir d'autres bonheurs et d'autres gloires, » mais ils ne sont pas faits pour moi; je ne saurais » ni les apprécier ni les sentir. Que ma sœur en » jouisse, elle qui sans doute n'a pas une mère » comme la mienne! Qu'elle en jouisse; votre Élise » ne les envie pas... »

Aimable enfant, elle avait plus de raison et de sagesse que moi! En l'écoutant, en recevant ses caresses, je n'éprouvai plus que la joie d'être mère. Quand elle me vit tranquille et satisfaite, elle s'endormit aussi paisiblement qu'à l'ordinaire. « Oui, disais-je, en considérant le doux sommeil » de mon Élise, oui mon père a raison; le monde » ne troublera point ton repos, parce que tu n'y » apportes point de prétentions; tu ne veux éblouir » personne, et tu jouiras de la bienveillance de » tous sans inspirer d'envie. »

Le lendemain, mon père me proposa de repartir; il craignait que le hasard ne me fît encore rencontrer madame de H***, et il voulait m'éviter de trop pénibles émotions. Je le rassurai; ma fille m'avait donné de la raison et de la force! La satisfaction du présent effaçait de douloureux souvenirs; et quels que fussent les avantages possédés par l'épouse et la fille de Gustave, sa victime et son enfant déshérités n'éprouveront désormais en leur présence que reconnaissance pour le Ciel, qui offre des dédommagemens à toutes les peines.

Voyant que la société perfectionnait l'éducation d'Élise sans troubler son cœur, il fut décidé que nous ne l'éviterions pas et que nous passerions encore un mois à Paris. Pendant cet intervalle, deux fois nous revîmes la princesse de H*** et sa fille. Élise contemplait sa sœur avec autant d'admiration que d'intérêt; elle cherchait même les occasions de s'en rapprocher. Mais Télésie, entourée d'adorateurs, n'avait pas seulement aperçu Élise. Sa mère, au contraire, nous poursuivait de son regard. La jalousie qui survivait encore dans son âme après tant d'années, se reportait sur ma fille, dont les charmes modestes étaient loin cependant de rivaliser dans le monde avec ceux de la belle Télésie. Il est vrai que Télésie, avec tout ce qu'il faut pour gagner au premier abord tous les suffrages, manquait des qualités qui les conservent. Madame de M**, qui avait pour Élise l'attachement et l'orgueil maternels, souffrait de la voir éclipsée par sa sœur; elle se rappelait surtout l'admiration que Télésie avait obtenue le soir du concert, et voulut en donner un chez elle pour faire connaître le talent bien supérieur d'Élise et sa voix ravissante.

Ce ne fut pas sans beaucoup de répugnance que je consentis à ce qu'Élise se fît entendre dans une réunion nombreuse. Mais comment résister à madame de M**, soutenue par l'approbation de mon père? Elle voulut elle-même présider à la toilette d'Élise; et, sans rien changer à sa simplicité,

elle trouva plus de moyens pour l'embellir qu'une femme coquette n'en découvre pour elle-même. Je riais des préparatifs de madame de M** pour le triomphe de ma fille, mais j'avoue qu'intérieurement j'en étais touchée; un sentiment vif et désintéressé est si rare à son âge! Elle avait engagé madame de H*** et sa fille par égard pour le vicomte de S***; car on supposait une union projetée entre leurs enfans. Je crois aussi qu'elle n'était pas fâchée de les rendre témoins des succès qu'elle espérait pour Élise. Toutefois madame de M** éprouva une légère contrariété à l'aspect de Télésie; sa parure, d'accord avec sa superbe taille et sa figure, la rendait éblouissante. Elle ne reprit sa sérénité qu'en voyant Élise à sa harpe mériter et recevoir les applaudissemens unanimes de la société. N'ayant l'intention d'égaler ni de surpasser personne, Élise ne ressentit point cette émotion de l'orgueil qui fait beaucoup craindre parce qu'on espère trop; elle n'éprouva qu'une émotion passagère en se voyant l'objet de l'attention générale; mais entraînée par l'enthousiasme de l'art qu'elle aimait avec passion, et tout entière à ses inspirations, elle surpassa les espérances de madame de M** qui promenait ses regards pour jouir de la surprise et de l'admiration de l'assemblée. Sa fête fut, comme elle le voulait, la fête d'Élise; elle en fut la reine sans s'en douter; et si le triomphe de ses talens charma notre respectable amie, je ne jouis pas moins du triomphe de son carac-

tère, auquel j'attachais bien plus d'importance : comme vous n'en doutez pas, j'avais eu constamment les yeux sur Élise pour deviner les impressions de son âme sur sa mobile physionomie ; et toutes me convainquirent qu'elle pouvait au milieu du monde rester aussi étrangère à la vanité et à la coquetterie, que l'avait été ma tante aveugle et solitaire.

Le lendemain, de très-bonne heure, madame de M** entra dans ma chambre, sa figure encore toute rayonnante de la veille. « Vous ignorez, me » dit-elle, que votre Élise a fait la conquête du » vicomte de S*** depuis le premier jour qu'il » a causé avec elle ; et hier elle a fait celle de son » fils.

— De son fils ! mais ne doit-il pas épouser la » princesse de H*** ?

— Ce soleil du nord est trop froid pour échauf- » fer le cœur de Henri ; il appartenait à votre Élise » de l'enflammer.

— Cela serait vrai qu'elle ne pourrait être son » épouse...

— Pourquoi lui feriez-vous l'injure de sacrifier » son bonheur à un préjugé ? Croyez que loin d'en » être esclave, il sera reconnaissant si vous lui ac- » cordez Élise.

— Comme votre imagination va loin ! sur un » succès de société, déjà vous arrangez le sort de » ma fille... D'ailleurs, vous l'avouerai-je, la plus » belle alliance ne me dédommagerait pas de la

» répugnance que j'aurais d'établir ma fille à » Paris. »

Cette conversation, prolongée quelque temps, me rendit triste et pensive : sans partager les idées de madame de M**, elles m'occupaient, parce qu'elles me firent pressentir qu'il viendrait peut-être bientôt ce moment où je serais obligée de remettre le sort de ma fille en des mains étrangères; et, comme pour fuir ce moment, je brûlais du désir de quitter Paris! Je n'osais cependant l'exprimer, pour ne rien déranger à l'époque fixée par mon père. En attendant, vous devez juger avec quelle attention j'observais Henri qui venait souvent chez madame de M**; en le voyant auprès d'Élise, je pus me convaincre de son amour et de la facilité qu'il éprouverait à le faire partager.

Toutefois, j'avoue que je respirai plus à l'aise quand je me vis à la veille de notre départ. J'en faisais les préparatifs avec joie, lorsque je reçus la visite du vicomte de S***, qui, selon les prophéties de madame de M**, venait me demander la main d'Élise. Je ne pouvais répondre à cette demande que par un refus, et lui donner les motifs de ce refus que par une confiance entière; mais, comme son premier mouvement serait sans doute généreux, que la réflexion pouvait ensuite amener le regret et l'honneur l'empêcher de se retracter, je me réservai de lui répondre par écrit.

Il revint aussitôt après avoir reçu ma lettre.

« Quand je vous ai demandé la main d'Élise

» pour mon fils, nous savions le secret de sa nais-» sance; vous avez une ennemie qui ne l'a pas laissé » ignorer dans la société, où les charmes de votre » fille portaient ombrage à son orgueil maternel. Il » faut que je sois mal connu de vous, quand vous » supposez que vos malheurs pourraient nuire à » mes sentimens et à ceux de mon fils. L'injustice » du sort nous rendra Élise plus chère encore; dai-» gnez nous l'accorder, et croyez que nous saurons » apprécier tout le prix du trésor que vous placerez » entre nos mains. »

La demande du vicomte causa une grande joie à notre amie. Mon père ne la partagea point et ne sentit que le chagrin de se séparer de notre enfant. Pour Élise, elle déclara que jamais elle ne nous quitterait et ne renoncerait au bonheur qu'elle avait constamment trouvé près de nous. « Peut-» être, ajoutait-elle avec candeur, serait-il aug-» menté si Henri venait le partager! »

Elle plaidait une cause contre laquelle nos cœurs étaient trop faibles pour qu'elle ne la gagnât pas. Et voyant la fermeté de sa résolution, nous en fîmes part à M. de S*** avec un mélange de plaisir et de regret. Mais, comme l'avait prédit mon père, Élise était véritablement aimée; son refus dicté par la tendresse filiale ne rebuta point Henri, et avec l'agrément de son père il souscrivit aux désirs d'Élise, ou du moins il promit d'habiter la moitié de l'année avec nous, si elle consentait à passer le reste à Paris.

Par cet arrangement, l'union d'Élise et de Henri satisfaisait à la fois tous les cœurs et tous les désirs. Il fut décidé qu'on la célébrerait dans la terre natale de mon Élise, dans ces lieux chéris où, pendant dix-sept ans, elle m'avait donné toutes les joies de la maternité, joies qui se sont doublées depuis qu'Élise est devenue mère en restant toujours la meilleure et la plus tendre des filles.

En considérant les divers événemens de ma vie, je vois avec quelle justice les biens et les maux se trouvent répartis; je crois que les uns et les autres proviennent de notre sagesse et de nos fautes. La grande indulgence de mon père me rendit légère, trop confiante en moi-même et dans les autres; ces défauts m'entraînèrent dans le malheur; l'excès du malheur me donna une leçon trop frappante pour que je n'en profitasse pas; et j'en profitai pour donner à ma fille une éducation plus sage que la mienne, une éducation qui pût la préserver des fautes trop communes à notre sexe, et lui donner les qualités qui doivent particulièrement le distinguer, la piété, la raison, la bonté, la modestie; ces qualités ont prévalu sur la grande beauté de Télésie, sur son immense fortune et tous les avantages qui peuvent satisfaire l'ambition.

Madame de H*** pour nuire à Elise avait dévoilé le secret de sa naissance, et en même temps celui de son caractère envieux et vindicatif. Le mépris de la société l'en a punie. Trompée dans l'espoir de donner sa fille à Henri, humiliée surtout de

l'avoir laissé connaître, elle avait quitté la France, n'emportant avec elle que les blessures de l'amour-propre...

Vous voyez, mon amie, qu'après les plus dures épreuves la Providence m'a conduite au comble de la félicité. Vous en avez été témoin, et la santé de mon père me fait espérer que de long-temps encore elle ne sera point troublée. Chaque jour je répète avec reconnaissance ce que ce bon père me répétait souvent : *élevez-bien votre enfant, et il vous consolera, et fera les délices de votre âme.*

CHAPITRE VI.

La Veuve.

C'est sur cet état que la Providence répand avec plus de sagesse les trésors infinis qu'elle met en réserve pour venir au secours de la faiblesse et des souffrances de l'humanité. Quelle autre qu'une main divine pourrait soutenir la femme quand elle a perdu son appui, quand elle a perdu celui à qui elle avait donné son amour, sa confiance, tout son être enfin; celui avec qui elle espérait passer sa vie entière dans le doux échange d'égards et de soins mutuels, dans le doux échange d'un tendre dévouement et d'une généreuse protection? Hélas! il n'est plus cet ami si cher qui embellissait ses jours! Il n'est plus ce père si nécessaire à ses enfans! La mort vient de le ravir à sa jeune épouse, à sa jeune famille! Qui donc va défendre leurs intérêts, protéger leur faiblesse? Qui va calmer une douleur si vive, cicatriser une plaie si profonde? C'est le Ciel, qui n'envoie jamais de maux qu'il ne puisse guérir. Cette femme belle, délicate, ne semblait créée que pour l'amour et le plaisir; aimer et être aimée faisait tout le destin de

sa vie. C'est sur son époux qu'elle se reposait des soins de sa fortune ; c'est sur sa sagesse et sa prudence qu'elle comptait pour élever ses enfans ; c'est le doux lien qui les unissait, qui faisait encore la sûreté de sa réputation. Aujourd'hui qu'elle reste seule responsable de si chers intérêts, aujourd'hui que toutes les peines, les inquiétudes, les soucis, viennent tomber sur son cœur et charger son esprit, supportera-t-elle le poids de tant de fardeaux divers ? Sa santé pourra-t-elle y résister et ses vertus suffire pour remplir tant de devoirs, éviter tant de périls ? O qu'elles sont inépuisables les ressources de la Providence ! L'adversité a frappé l'heureuse et charmante épouse ; et elle se relève, non pas gaie et brillante, mais ferme et sage, soutenue par la religion, consolée par la tendresse maternelle. Au milieu de ses chers orphelins, elle multiplie sa vie pour remplir ses devoirs de mère et ceux d'un père de famille. Quelle sollicitude, quel ardent amour, quel zèle, quelle patience, quels soins pour les élever, pour défendre leur fortune contre des parens intéressés ! Que de prudence, de dignité, de modestie pour conserver sa réputation, pour repousser les hommages de l'amour, pour résister à toutes les séductions qu'on lui offre afin de lui faire oublier et la mémoire de son époux et les intérêts de ses enfans ! Aussi, quoi de plus digne de respect et d'admiration que la femme qui sort triomphante de tant de fatigues et de dangers ? Et, pour elle,

quelle récompense comparable à celle que l'affection de ses enfans, que leur prospérité et leurs vertus lui préparent! C'est une vérité consolante et digne de remarque, qu'une veuve sage, qu'une veuve fidèle à la mémoire de son époux, attire les bénédictions du ciel sur sa famille qui croît, se développe et marche avec assurance dans les voies de l'honneur, sous l'égide prévoyante d'une tendre mère qui n'a vécu que pour arriver à ce précieux résultat.

Ce n'est pas ainsi que la poésie et les romans nous peignent la veuve : c'est toujours dépouillée de ses voiles lugubres; c'est environnée de l'essaim des amours et des plaisirs qui n'ont plus à redouter, ni l'œil attentif d'une mère, ni la surveillance d'un jaloux. Il est vrai de dire que trop souvent on rencontre l'original de ces portraits. Trop souvent une veuve n'adopte de son nouvel état que la liberté qu'il lui rend et les amans qu'il lui donne. Mais pourquoi le monde ne semble-t-il nous offrir que de tels exemples, et si rarement celui dont nous venons d'esquisser le modèle? c'est que la veuve qui le recherche, qui lui consacre son temps, devient naturellement l'objet de ses observations, tandis que celle qui ne vit que pour sa famille, qui, prudente et sage, fuit les hommages et l'éclat du monde, en est facilement oubliée.

Mais, parmi les femmes placées dans un rang assez élevé pour fixer les regards du public jusque dans l'intérieur de leur famille, on dont la con-

duite est liée avec les intérêts d'une nation, combien ne trouvons-nous pas d'exemples honorables pour notre sexe, et qui tous attestent la fidélité des femmes à la mémoire de leurs époux! La veuve de Tibérius-Gracchus préfère ce titre à la main d'un roi. *Mon époux est mort pour les autres, mais il vit pour moi*, répond la digne compagne d'un consul romain à ceux qui l'engagent à un second hymen.

Sur la tombe d'un Montmorency, sa veuve passe le reste de ses jours. La douleur brise l'âme de *Béatrix* de Portugal, qui ne peut survivre à l'objet de son amour.

Depuis que la mort a séparé de son époux Valentine de Milan, *plus ne lui est rien, rien ne lui est plus*. Naguères, consumée de douleur, la compagne de l'empereur Alexandre ne tarda point à rejoindre celui qu'elle avait uniquement aimé (1).

Enfin nous avons vu des veuves affronter la mort et s'immoler avec joie sur le bûcher de leurs

---

(1) « Notre ange est au ciel, écrivait Élisabeth à l'impé-
» ratrice-mère en lui apprenant la mort de son époux, et
» moi je languis encore sur la terre... Qui aurait pu croire
» que moi, infirme, je lui aurais survécu? Ne m'abandon-
» nez pas, chère maman, car je suis absolument seule dans
» le monde. Notre cher défunt a repris son regard de bonté;
» son sourire me prouve qu'il est heureux, et qu'il a devant
» ses yeux des objets meilleurs que ceux d'ici-bas. Ma seule
» consolation dans ce malheur irréparable, c'est l'espoir de
» ne pas lui survivre. J'espère être bientôt réunie à lui. »

époux. Et parmi celles dont l'âme plus forte résiste à la douleur, combien ne trouvons-nous pas d'exemples de dévouement, de prudence, de génie même pour conserver à leurs enfans l'héritage d'un père ou les en rendre dignes, soit que cet héritage fût un trône, un nom illustre, une réputation sans tache! Ne sont-ce pas ces nobles motifs qui retenaient à la vie la mère de Louis XVI et de l'auguste monarque qui règne aujourd'hui sur la France, quand elle cherchait à surmonter la douleur qui la conduisait trop rapidement vers la tombe de son époux? Ne sont-ce pas ces nobles motifs qui l'animaient, quand, pour mettre en pratique les instructions que le dauphin avait préparées pour son fils de Berry, elle fit dresser sur ses manuscrits un plan d'éducation qu'elle apprenait par cœur pour diriger elle-même cette éducation? A cette ardeur qu'elle mettait à remplir les intentions de son époux, à ces torrens de larmes qu'elle répandait sur chaque ligne qui retraçait ses vœux et ses leçons, n'aurait-on pas dit qu'elle pressentait tout ce qu'il y aurait de cruel dans la destinée de ses enfans, et qu'elle espérait les en garantir par ces vœux, ces leçons d'un père, et sa sollicitude maternelle? En effet, quelle influence n'aurait pas eue sur ses fils et sur la France cette mère dont le cœur était si plein de piété et d'amour, dont le caractère était doué de tant d'énergie, si elle eût vécu pour remplir ces devoirs si chers et si sacrés qu'elle s'était imposés!

Que de grands hommes n'ont eu, pour les diriger, que la faible main d'une femme, et n'ont dû leur gloire et leur bonheur qu'à la sollicitude maternelle! Saint-Jean Chrysostôme nous en offre un des plus glorieux exemples : sa mère, veuve à vingt ans et dans tout l'éclat de la beauté, renonce entièrement au monde pour consacrer son cœur, son temps, toutes ses pensées à sa fille, à son fils; et ce fils, à qui elle inspire ses sentimens et ses vertus, à qui elle donne les meilleurs maîtres, devient cet admirable docteur si célèbre par son savoir et son éloquence.

A qui Godefroy de Bouillon a-t-il dû tous les succès de sa belle vie, tous ses titres à l'immortalité, si ce n'est à sa mère, à l'illustre comtesse de Boulogne? Elle a été placée au rang des saintes, tant sa conduite au milieu des grandeurs fut pure et exemplaire, tant elle fit un noble usage de sa puissance et de ses richesses, tant elle fut admirable comme mère. Son esprit, naturellement élevé, agrandi encore par l'étude, perfectionné par la piété, la rendit bien capable de diriger l'éducation de ses enfans, de les enflammer de cette noble émulation de vertu et de gloire qui l'animait, émulation qui rendit Godefroy vainqueur des infidèles, libérateur de la Terre-Sainte, et le fit régner avec sagesse sur ce trône de Jérusalem qu'il avait conquis.

Comme le plus beau génie qui ait éclairé l'Église, comme saint Augustin, l'illustre auteur



époux. Et parmi celles dont l'âme p[illegible] ... [illegible]é
siste à la douleur, combien ne trou[illegible] ... .e(1)
d'exemples de dévouement, de p[illegible] ... quent
nie même pour conserver à leu[illegible] ... assura
d'un père ou les en rendre [illegible] ... a pureté
héritage fût un trône, un [illegible]
tation sans tache! Ne sor[illegible] ... ui fixe au-
tifs qui retenaient à la [illegible] ... une nation gé-
de l'auguste monarq[illegible] ... se reposent pour
la France, quand [illegible] ... doit un jour les gou-
douleur qui la [illegible] ... e lui demandent-ils pas
la tombe de so[illegible] ... former le caractère de son
motifs qui l' ... a âme si bienfaisante, sur son
pratique l' ... lein de charmes et de bonté? et, en
préparer ... nt toute sa grâce, toute la séduction de
sur se ... nières, la France ne devra-t-elle pas à cette
app[illegible]
et[illegible]

(1) « La mort de ma mère fixa mes opinions reli-
» gieuses.... Le souvenir de mes égaremens répandit sur
» ses derniers jours une grande amertume. Elle chargea
» une de mes sœurs de me rappeler à cette religion dans
» laquelle j'avais été élevé. Ma sœur me manda les der-
» niers vœux de ma mère; quand la lettre me parvint
» au-delà des mers, ma sœur elle-même n'existait plus;
» elle était morte aussi des suites de son emprisonnement.
» Ces deux voix, sorties du tombeau, cette mort qui
» servait d'interprète à la mort, m'ont frappé. Je suis
» devenu chrétien; je n'ai point cédé, j'en conviens, à de
» grandes lumières surnaturelles, ma conviction est sor-
» tie du cœur : j'ai pleuré et j'ai cru. »

(M. de Châteaubriand, *Préface de l'Itinéraire de Paris à Jérusalem.*)

excellente mère le bonheur incomparable de voir revivre son bon Henri?

Appuyée par tant de glorieux exemples, nous sommes autorisée à croire que dans les rangs inférieurs, que dans des positions obscures, ils se reproduisent assez souvent pour offrir plus que la compensation de ceux que nous donnent les romans et les fables. Non, elle n'est pas un phénomène la veuve dont le cœur plein de l'image de son époux, dont les jours dévoués à ses enfans n'ont laissé place ni à de nouvelles amours, ni à des occupations frivoles. Et celle qui a rempli tous les devoirs de cet état a rempli la mission la plus glorieuse, parce qu'elle est la plus difficile. C'est pour elle qu'une nouvelle vie doit resserrer les liens que l'amour et l'hymen avaient formés sur la terre; c'est pour elle que dans le ciel les anges préparent des couronnes dont ils pareront sa tête en chantant l'hymne de *fidélité*.

CHAPITRE VII.

La vieille Fille.

Celle qui par choix ou parce que le sort l'a ainsi décidé, a passé ses jours sans avoir un autre elle-même pour la soutenir et l'accompagner dans la vie, celle qui a vieilli sans se voir rajeunir dans ses enfans, est-elle sans importance dans la société parce qu'elle n'y est attachée par aucun lien? Mérite-t-elle le ridicule qu'on a jeté sur son caractère? Mérite-t-elle notre pitié ou notre mépris? Non, rendons-en grâce au ciel et à la vertu; le bonheur n'est étranger à aucun état; et dans tous nous pouvons obtenir l'estime et la reconnaissance de nos semblables.

Qu'on flétrisse le célibat qui a pour but l'égoïsme et le libertinage; mais sachons en excepter le sexe qui ne connut jamais l'égoïsme, et qui, s'il était prêt à oublier son honneur, serait bien plus disposé à le couvrir des voiles de l'hymen. Croyons que la femme qui ne se marie pas a plus de délicatesse que les autres, plus peut-être de sensibilité, plus encore de perfection dans l'âme: n'ayant pas trouvé l'homme dont le cœur sympathisait avec le sien, n'ayant pas trouvé de princi-

pes assez solides pour lui garantir son bonheur, elle a préféré l'isolement à une société indigne d'elle; ou, fidèle à l'amour que l'hymen allait consacrer et dont la mort a rompu les liens, elle n'a plus voulu ni amour ni hymen dans sa vie. Une autre, disgraciée de la nature, recherchée seulement pour sa fortune, a eu assez de sagesse pour échapper à de cupides projets. Plusieurs, privées des charmes qui séduisent, de l'or qui éblouit, ont été méconnues, délaissées, et leurs cœurs qui renfermaient toutes les qualités d'épouse et de mère, ont été obligés de reporter sur des objets moins chers et moins précieux des sentimens qui pouvaient faire le bonheur d'une famille. Enfin, le plus grand nombre a été dirigé par des motifs religieux, par des sentimens délicats ou par des circonstances impérieuses; et, nous pouvons le répéter avec assurance, il est extrêmement rare qu'une femme conserve son indépendance pour satisfaire ses vices. Ninon est un exemple en dehors de notre sexe, et, comme elle le dit elle-même, elle y avait renoncé en adoptant cet état. En effet, à moins qu'une femme n'ait son caractère et ses principes, n'est-ce pas pour elle la position la plus étroite? Si cette position lui épargne des peines et des souffrances, ne lui impose-t-elle pas un nombre infini de privations? Ne doit-elle pas être beaucoup plus réservée dans sa conduite si elle veut conserver l'estime et la bienveillance du monde?

Nous devons donc à la femme qui a choisi cet

état toute notre admiration; nous devons à celles qui s'y trouvent condamnées le plus tendre intérêt. On tourne en ridicule leurs goûts pour les oiseaux, les chiens, les fleurs! ces goûts ne prouvent-ils pas au contraire combien leur âme est innocente et paisible? Dégagé de soucis de famille et de soins domestiques, leur esprit ne peut pas être toujours tendu vers des objets sérieux; celles donc qui n'ont pas les ressources inépuisables de l'étude et des arts, n'ont-elles pas besoin de distraction? Et que peut-on choisir de plus gracieux, de plus animé que les oiseaux? Le chien n'est-il pas digne de notre affection et de nos soins, lui si fidèle, si intelligent, si dévoué? La culture des fleurs fut, dans tous les temps, l'occupation la plus agréable de l'ami de la nature; le grand Catinat, après avoir cueilli tant de lauriers, passa le reste de sa vie à cultiver des roses. D'ailleurs ces goûts sont-ils assez communs, assez exclusifs pour qu'on puisse en faire un reproche aux vieilles filles? Combien n'en est-il pas dont la vie n'est remplie que par les devoirs de l'amitié, de la bienfaisance, par les plaisirs de la société, de l'esprit et des talens?

Les femmes qui n'ont jamais été soumises au joug du mariage, apportent en général dans le monde un esprit original, piquant, et beaucoup de gaîté; elles s'y livrent plus entièrement, parce qu'elles n'ont pas d'intérêts particuliers et puissans qui viennent les en détourner ou les e

distraire. Bien que ses romans soient presque oubliés, on n'a point oublié le beau caractère de mademoiselle de Scudéry qui eut tant d'influence dans la société où elle vécut, influence qu'elle obtint par ses écrits dictés par l'imagination la plus riche et la morale la plus pure; comme sœur, comme amie, comme femme de lettres, son existence fut à la fois utile et honorable.

Et cette Agnési, qui occupe un rang si distingué parmi les savans les plus illustres de l'Italie, bien qu'elle soit restée fille, sa longue vie aurait-elle pu être mieux remplie que par l'exercice des plus hautes vertus, par ses profondes études dans la philosophie, les langues et les mathématiques? Nommée membre d'un grand nombre de sociétés savantes, elle occupa à Rome une chaire de mathématiques; chérie et vénérée de ses compatriotes, objet de l'admiration de toute l'Europe, rien n'a manqué à sa gloire et à son bonheur.

Clotilde, non moins célèbre et non moins heureuse qu'Agnési, occupait encore il y a quelques années une chaire de grec à Bologne, sa patrie. Membre de l'académie des Arcades, de l'académie Clémentine, de l'académie étrusque de Crotone, elle réunissait à ces titres glorieux de la science et du talent ceux bien plus honorables d'une réputation sans tache et du caractère le plus aimable; son cœur, étranger à l'amour, n'en était que plus dévoué à l'amitié, à la bienfaisance, à tous les sentimens généreux. Rien n'égalait sa reconnais-

sance pour le respectable religieux qui lui avait enseigné le grec ; tant qu'il vécut elle resta près de lui pour embellir sa vieillesse avec les soins et l'amour d'une tendre fille ; à sa mort elle lui fit élever un tombeau dans la Chartreuse de Bologne.

Et combien en est-il qui ont suivi les traces de ces vierges pieuses des premiers siècles du christianisme, qui ont adopté, comme les Eustochie, les Antuse, les Macrine, une vie pauvre et obscure pour consacrer et leur temps et leur fortune à soulager toutes les misères ! Leurs noms, écrits à jamais dans le livre de vie, furent peu connus du monde, et sont à peine restés dans la mémoire des hommes : Telle Adélaïde de Cicé, qui, depuis long-temps adorée des pauvres, des malheureux, des orphelins, et connue seulement des âmes pieuses, aurait quitté la terre sans qu'on sût tout le bien qu'elle y avait fait, si l'un des plus beaux génies du barreau français, chargé de la défendre dans une des causes célèbres de ce siècle, ne nous eût fait connaître ses admirables et touchantes vertus. « Ce n'était pas seulement » par des aumônes pécuniaires, espèce de bienfai» sance si facile à pratiquer pour l'opulence ; c'é» tait par cette aumône plus respectable parce » que les motifs n'en sont point équivoques, par » l'aumône de ses soins assidus, de son temps, de » son propre travail, qu'elle assistait les malheu» reux. Dès l'âge de vingt ans, entourée de toutes

» les illusions de la fortune et du crédit, de la
» grandeur et des préjugés, elle savait franchir
» courageusement toutes ces séductions réunies
» pour se rapprocher des pauvres qui, s'ils n'é-
» taient pas ses semblables dans l'ordre politique,
» étaient à ses yeux ses semblables dans l'ordre de
» la religion, comme ils le sont aux yeux de tout
» le monde dans l'ordre de la philosophie. Elle
» versait sur eux ses bienfaits. Nul obstacle ne l'ar-
» rêtait pour faire le bien, et il n'était pas de lieu
» si humble où elle dédaignât de descendre. C'é-
» tait dans les chaumières, dans les greniers, dans
» les hôpitaux, dans les prisons, qu'elle allait cher-
» cher et assister les malheureux, qu'elle portait
» aux indigens de l'or (1), aux malades de tendres
» soins plus précieux que l'or même, aux affligés
» des consolations plus douces que les soins. »

Après la dispersion de sa famille, elle vint de Rennes à Paris, en 1791.... Sa conduite fut à Paris ce qu'elle avait été à Rennes; elle vaqua aux mêmes soins tendres et pieux (2), cherchant tous les malheureux qui avaient besoin de ses secours...

(1) Elle se condamnait à ne dépenser que 600 francs par an, pour distribuer tous ses revenus aux pauvres. Elle s'imposait volontairement toutes les privations du cloître, ne conservant que la liberté dont elle avait besoin pour répandre au loin son ardente charité, et multiplier ses bonnes œuvres.

(2) On l'a vue recueillir au Luxembourg et conduire

L'institution des filles de la Charité avait été détruite par l'esprit d'exagération. Ces pieuses recluses, qui se rendaient si utiles à la terre pour conquérir le ciel, avaient été chassées de leur retraite; les traces de leur existence allaient se perdre, leur esprit aurait fini par s'éteindre... Qui donc a conservé cette espèce de feu sacré et le principe de cette heureuse, religieuse et philosophique institution? Qui remplaçait auprès des malades et des blessés leurs gardes fidèles, mais fugitives? c'était Adélaïde de Cicé. Seule, elle n'eût pu suffire à une tâche aussi grande, aussi importante. Elle appelait à son aide des femmes animées des mêmes sentimens, et disposées à s'honorer par un dévouement pareil; enfin ce fut elle qui, dans cette absence de la véritable société de charité, fit tout ce qu'il était possible pour succéder à ses devoirs et pour recueillir ce patrimoine d'active bienfaisance *dont la philosophie ne se pressait pas d'hériter*. Avant de terminer, nous rappellerons encore quelques mots de la victorieuse

---

chez elle un pauvre tout couvert de vermine, de haillons et d'infirmités.

On l'a vue donner des soins assidus pendant deux mois, et parcourir chaque jour une longue distance pour aller panser, de ses propres mains, une malheureuse femme du faubourg Saint-Marceau qui depuis long-temps était tourmentée d'une plaie dégoûtante et dangereuse.

péroraison de son éloquent défenseur : « Le » crime du 3 nivôse a fait des orphelins ; rendez à » la société celle qui, pendant trente ans, fut la » mère de tous les orphelins. Ce crime a fait des » veuves ; rendez à la société celle par qui les veuves » furent secourues et consolées. Ce crime a fait des » pauvres ; rendez à la société celle par qui il n'y » aurait plus un seul pauvre si cela eût été en sa » puissance. Ce crime a fait des blessés ; rendez à » la société celle à qui tant d'infirmes et de blessés » ont dû leur soulagement. Ce crime enfin a frappé » même un de nos frères d'armes ; rendez à la so- » ciété celle qui, dans son universelle charité, sut » quelquefois faire arriver d'utiles secours jusqu'à » nos défenseurs (1). »

Il n'est donc pas besoin d'être épouse et mère pour remplir une place utile, une place distinguée dans la vie; et celles qui ne sont pas chargées de ces précieux et importans devoirs, en exerçant ceux de la bienfaisance et du talent, s'acquittent noblement de la mission que nous avons tous reçue d'utiliser nos jours pour nos semblables.

---

(1) Bellart, voyez *le Recueil des causes célèbres du nouveau barreau français.*

CHAPITRE VIII.

La Sœur de charité.

Une vie et un cœur sans tache donnent à la femme une dignité qui en impose partout et toujours. Voulons-nous nous en convaincre? entrons dans un de ces refuges des maux de l'humanité; contemplons-y ces saintes filles qui consacrent leur existence à les soulager. Dans l'éclat de la jeunesse et de la beauté, souvent nous les voyons donner des soins et veiller auprès du lit de ces hommes sans principes, qui se sont fait un jeu de l'innocence et de la religion. Mais, à l'approche de ces anges de charité, qu'ils prendraient pour une vision céleste s'ils ne sentaient leurs mains délicates panser leurs plaies dégoûtantes, à cette vue, aux soins qu'ils en reçoivent, un sentiment inconnu pénètre dans leur cœur, l'attendrit et le vivifie; leurs pensées s'épurent, leurs regards, leurs paroles respectent la jeune vierge; et quelquefois, en admirant tant de vertus, ils reconnaissent la sainteté de la religion qui les inspire. « La sœur de la charité, dit M. de Châteaubriand, » monte au septième étage pour porter l'or, le vê-

» tement et l'espérance; ces filles, si justement ap» pelées Filles-Dieu, portent et reportent çà et là » les bouillons, la charpie, les remèdes. La fille » du bon pasteur tend les bras à la fille prostituée » et lui crie : *Je ne suis point venue pour appeler les » justes, mais les pécheurs* (1) ! »

Si les Romains entouraient les vestales de tant de vénération et leur accordaient tant d'influence, que n'auraient-ils pas fait de nos jours, si, encore empreints de leurs primitives vertus et de leur enthousiasme pour l'héroïsme des femmes, ils eussent été témoins de l'héroïsme si pur et si utile des sœurs de la charité ! Comme les vestales, on ne les voit point vêtues de pourpre, montées sur un char brillant, ayant des gardes qui portent les faisceaux devant elles, et se plaçant au premier rang dans les cérémonies publiques ; tant de luxe, de dignité et d'honneurs, n'entrent pas dans le partage des vertus évangéliques ; ils n'entrent même pas dans la pensée des saintes filles qui les pratiquent. Une laine sombre et grossière, un bandeau de lin, une croix, un chapelet, voilà le costume et les signes honorables qui les distinguent. La pauvreté est leur bien ; le sacrifice d'elles-mêmes, leur jouissance. Sans cesse au milieu de la contagion des morts et des mourans, voilà l'atmosphère qu'elles respirent chaque jour ; et pourtant, fraîches et

---

(1) *Génie du christianisme.*

gaies, elles nous prouvent toute l'influence de la bienfaisance et de la vertu sur le bonheur et la santé.

Ce sont ces pieuses et charitables filles qui dans les campagnes vont porter leur instruction, leurs soins, leur exemple, et qui, en y ranimant la ferveur religieuse, déjà commencent à réparer les maux de l'impiété; c'est en donnant aux jeunes filles l'amour de la religion, du travail et de la modestie, qu'elles nous préparent dans la classe du peuple une génération meilleure, plus capable de service et plus digne de notre confiance. Il faudrait qu'elles fussent en assez grand nombre pour que la jeunesse de chaque village, de chaque hameau, fût élevée sous l'influence de leurs vertus et confiée à leur admirable sollicitude. Que de biens il en résulterait! Que de peines on éviterait à cette classe qui souffre tant lorsqu'elle est dépravée, parce qu'elle est plus facilement en proie aux horreurs, à la dégradation de la misère, à cette classe qui bien souvent reste sans les secours de l'art lorsque le travail et les bonnes mœurs ne lui ont pas conservé le précieux trésor de la santé! C'est au milieu de ces divers genres de maux qu'il est digne de notre sexe d'aller se placer, quand il est muni du baume précieux de la religion et de la bienfaisance. C'est avec ce baume que les sœurs de la charité guérissent, consolent, instruisent, purifient les âmes perverses, conservent à l'innocence sa pureté. Ce sont

elles dont le zèle infatigable et la science de la pratique sauvent plus d'une fois le père de famille, l'utile ménagère, l'enfant sur qui repose leur espérance. Prenons pour exemple cette sœur Marthe, dont le nom est vénéré de l'Europe entière : que de bien n'a-t-elle pas fait ! Les malheureux de tous les partis, les prisonniers et les blessés de toutes les nations, furent tous également l'objet de sa vive sollicitude, de ses généreux soins. Elle semblait douée de plusieurs vies, de plusieurs cœurs ; elle semblait puiser dans un trésor intarissable, tant elle multipliait ses immenses charités. Partout où retentissaient les cris de la douleur, les plaintes de la misère, partout elle se trouvait à propos pour les apaiser. Au milieu des orages de la révolution, que de victimes n'a-t-elle pas soulagées et soustraites à leurs bourreaux ! Au milieu des désastres de la guerre, comme ses mains étaient actives pour panser les blessures ! Combien ses paroles étaient douces et persuasives pour consoler le mourant, lui rappeler le ciel et son Dieu qui l'attendait *Où est la sœur Marthe*, s'écriaient les blessés sur le champ de bataille? *Ah! si elle était ici nous serions moins malheureux!* La vieillesse n'avait point ralenti ses forces, ni refroidi cette flamme active de charité qu'elle conserva jusqu'au dernier moment de sa longue et précieuse existence. Quand on se rappelle tous les biens qu'elle a faits ; quand on réfléchit avec quelle prudence, quelle justice, quel amour, elle les a répartis sur

l'humanité souffrante; quand on voit tant de travaux et d'années ne rien ôter à la vigueur de son corps, n'affaiblir aucun sentiment de son âme, n'est-on pas porté à croire que c'était une créature plus qu'humaine, un ange enfin venu du ciel pour consoler la terre dans ces temps d'agitations et de désastres?

Ils sont incalculables tous les biens que font en général les sœurs de la charité : entreprendre de longs et périlleux voyages, s'exposer à d'affreuses et mortelles maladies (1), porter jusque chez les sauvages les lumières du christianisme; rien n'est au-dessus de leurs forces, rien n'est insurmontable à leur ardente charité. A tant de bienfaits, de courage, de patience et de résignation, on croirait que du haut du ciel leur saint fondateur s'occupe sans cesse d'obtenir pour elles toutes les grâces nécessaires à un état qui ne paraît qu'un long sacrifice de soi-même, et qui avec ces grâces devient l'état le plus parfait et peut-être le plus doux de la vie.

---

(1) Pendant le siége de Dunkerque, Anne d'Autriche entretenait à Calais un hôpital pour les soldats blessés et malades. Quatre sœurs de la charité vont pour les soigner; deux succombent sous le poids de leurs travaux et de leurs fatigues, et plusieurs viennent s'offrir avec empressement pour les remplacer.

A la même époque, ces saintes filles, à la sollicitation de la reine de Pologne, se rendirent dans ce pays pour assister des pestiférés.

CHAPITRE IX.

Femme légère, coquette et galante.

« J'ai souvent réfléchi à cette étrange humeur » des femmes, qui se laissent gagner par tout ce qui » a de l'éclat, quoique superficiel, et sur le nom- » bre infini de maux que cette faiblesse leur attire (1). » Nous voyons en effet les plus fatales conséquences naître des goûts les plus frivoles : l'amour de la parure, le désir de briller conduisent à la coquetterie, la coquetterie à l'oubli de ses devoirs, l'oubli de ses devoirs à l'oubli de toutes les vertus. Aussi à Rome, où l'on était d'autant plus sévère pour les femmes qu'on les estimait davantage, on a vu des vestales traduites au banc des accusés à cause d'une parure trop recherchée, d'un air trop libre et trop enjoué. On a vu des femmes recommandables par leur rang et leur conduite, être condamnées à une amende pour des paroles indiscrètes. Et l'on disait de la belle Sempronia *qu'elle savait mieux chanter et*

(1) Adisson.

mieux danser qu'il ne convient à une femme honnête.

N'est-ce pas la légèreté des femmes qui, en détruisant l'enthousiasme qu'elles inspiraient jadis, les a privées de la meilleure part de leur empire? Une femme légère sacrifie aux plus légères considérations tout le bonheur de sa vie. Ce caractère l'égare dans le choix d'un époux; il l'égare dans la société où elle ne sait ni choisir des amis, ni les fixer. N'est-ce pas ce caractère qui causa tous les malheurs de Marie Stuart et de Marguerite de France? Ces deux princesses, nées pour être l'ornement et l'admiration du monde, pour jouir de toutes les joies et de toutes les grandeurs; l'une et l'autre, modèles parfaits de beauté, d'esprit et de grâce, étaient encore appelées à régner sur un des premiers trônes de l'univers. Quel funeste génie empoisonna leurs brillantes destinées, et les fit tomber du faîte de la gloire dans l'abîme de tous les maux? Ce funeste génie, c'est celui qui régnait à la cour de Catherine de Médicis : Marie, épouse de son fils, Marguerite sa fille, toutes les deux élevées ou plutôt gâtées à cette cour galante et voluptueuse, où l'on traitait avec une égale légèreté la vertu, la réputation des femmes, l'honneur des hommes, le sang des peuples, où l'on se jouait de la religion, des devoirs les plus saints, des droits les plus sacrés de l'humanité; toutes les deux furent victimes des funestes exemples qu'elles y reçurent. Si leurs cœurs, naturellement nobles et sensibles,

ne furent point corrompus, du moins elles y puisèrent des goûts frivoles; leur imagination fut égarée par la coquetterie et les plaisirs; leur imprudence prêta des armes à la calomnie; la haine, la jalousie s'en servirent pour les avilir dans l'opinion, pour les environner de dangers et d'écueils où elles tombèrent avec une inconcevable légèreté... Errantes de châteaux en châteaux, fugitives ou prisonnières, objets d'adoration ou de haine, de mépris ou d'enthousiasme, tour à tour objets d'un courageux dévouement ou livrées à de sanglans outrages, environnées d'espions perfides et d'amans passionnés, tout concourut à les perdre... Et ce ne fut qu'au comble de l'infortune qu'elles retrouvèrent leur dignité et leur repos. Retrempé dans l'adversité, leur caractère s'épura, les taches en disparurent; une noble et touchante résignation, une confiance absolue dans la religion, firent admirer Marie Stuart dans les fers, sur l'échafaud, et consolèrent Marguerite de la perte d'un époux et d'un trône (1).

---

(1) « Je reçus, dit Marguerite, *dans ses Mémoires*, je » reçus ces deux biens de la tristesse et de l'isolement, de » me plaire à l'estude, et de m'adonner à la dévotion, » bien que je ne les eusse jamais goustées entre les vanités » et magnificences de ma première fortune. »

Dans ces Mémoires, où l'on trouve la plus grande réserve et les sentimens les plus élevés, elle peint la cour de sa mère, les terribles événemens dont elle fut témoin,

Il n'est pas une seule époque de la vie de ces deux princesses qui ne prouve que dans le rang le plus illustre, comme dans le plus obscur, la femme doit respecter l'opinion si elle veut vivre honorée; que ses charmes les plus séduisans perdent leur prestige quand elle a perdu sa réputation, et que trop souvent ses premiers penchans, ses premières liaisons influent sur le repos de sa vie entière.

La femme légère arrange son existence comme si ce n'était qu'un voyage d'agrément; légèrement pourvue de ce qu'il faut pour le printemps, il ne lui reste rien pour l'automne et l'hiver de la vie; et le monde, où elle n'a brillé que par ses charmes, qu'elle n'a réjoui que par ses chants, est disposé à lui dire pour toute consolation :

Hé bien! dansez maintenant.

---

et dont elle faillit être la victime, avec tout le respect, toute la délicatesse filiale. On voit en elle une fille respectueuse, une tendre sœur, une épouse soumise et jamais une femme galante. En lisant ses Mémoires, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'elle fut bien imprudente et bien légère, mais qu'elle fut cruellement déchirée par la calomnie. On voit les sentimens les plus généreux présider à la rupture de son mariage : elle refuse son consentement lorsqu'elle croit que Henri veut épouser la duchesse de Beaufort; mais aussitôt qu'il recherche l'alliance de Marie de Médicis, elle s'y prête avec autant de bonne volonté que de désintéressement, et toujours elle prit le plus vif intérêt à la France et à son roi.

Une femme coquette ne trouve ordinairement ni occupation ni intérêt dans sa maison : le soir elle rentre pour se dépouiller lentement et avec humeur de sa toilette, et souvent de la moitié de ses attraits. Le lendemain, nouvel ouvrage pour s'embellir et passer dans ce travail les heures pénibles qui précèdent l'instant où elle doit se retrouver au milieu d'un cercle d'adorateurs. Là elle reprend sa gaîté ; l'encens qu'elle respire la ranime et l'enivre ; elle plaît, elle veut plaire davantage ; ce désir immodéré lui fait oublier la modestie et l'œil sévère de ce monde qu'elle veut captiver. La coquetterie est un vice d'autant plus funeste qu'il est contagieux. Cet entourage de parure, de grâces et d'hommages, attire l'attention d'une jeune personne qui entre dans la société ; sans expérience, elle ne voit pas la désapprobation qui s'attache à chacun des succès de la femme coquette ; elle ne voit que ces succès et la joie qu'ils lui causent. Elle ne voit que ce qui peut la séduire, parce qu'elle ne la suit pas hors du théâtre de sa gloire ; ce n'est que là qu'elle la contemple, qu'elle l'étudie attentivement, qu'elle se forme au même rôle pour le remplir à son tour. Mais qui peut répondre qu'elle s'arrêtera où s'est arrêtée celle dont elle suit les traces ? De la coquetterie au vice il n'y a qu'un pas ; si elle le franchit, si elle y tombe... qui doit-on en accuser, si ce n'est la femme légère et coquette qui lui servit de modèle ? Une telle femme peut-elle se

dire vertueuse? La vertu ne nous oblige-t-elle pas à être irréprochable plus encore envers les autres qu'envers nous-même? Ah! il n'y a pas une jeune personne qui n'embrassât avec transport l'autel saint de la pudeur et de la vertu, si elle calculait d'avance jusqu'où peut l'entraîner le premier pas qui l'en éloigne!

Cette coquetterie, qui se fait un jeu d'égarer les cœurs et de les déchirer, ne doit point être confondue avec ce désir de plaire qui rend la jeune fille si aimable et si gaie auprès des vieillards, si modeste et si réservée avec les jeunes gens; elle ne doit point être confondue avec ce désir de plaire qui anime une tendre épouse et la rend si séduisante aux yeux de son époux, avec ce désir de plaire qui remplace les grâces de la jeunesse par l'amabilité et une douce indulgence pour les plaisirs qui ne sont plus son partage; ce désir de plaire enfin ou cette coquetterie « qui contribue » beaucoup aux douceurs, aux agrémens de la » vie, surtout dans les pays où les femmes vivent » avec les hommes, et n'en sont point séparées par » les barrières que la jalousie orientale met entre » eux. Libres d'y donner l'essor à leur goût naturel » pour tout ce qui peut augmenter leurs attraits, » elles cultiveront avec fruit les arts agréables sans » être tentées d'en abuser; s'exerceront à tirer de » la parure des ressources qui sont peut-être en- » core plus nécessaires que frivoles; s'attacheront » à acquérir des grâces qui, pour se trouver quel-

» quefois alliées avec le vice, n'en sont pas plus in-
» compatibles avec la sagesse, et répandront une
» émulation générale de plaire qui donnera néces-
» sairement à la société un aspect plus riant et plus
» animé (1). »

Mais si Roussel donne le nom de coquetterie à ces sentimens aimables, à ce désir de plaire qu'on peut appeler une vertu, gardons-nous d'en abuser et de la porter au point où elle devient un vice ;
» alors, dit-il, la coquetterie, continuellement ir-
» ritée par les suggestions dangereuses de la vanité
» dont elle prend tôt ou tard le caractère, tandis
» que la pudeur ne se nourrit que de privations
» pénibles, à la longue l'emporte sur celle-ci et finit
» par envahir ses droits. Cette dépravation est et
» doit être plus commune dans les lieux où les
» occasions multipliées, la rivalité, l'exemple, les
» tentations de l'amour-propre réveillent la coquet-
» terie et l'excitent à se délivrer d'une contrainte
» importune par le sacrifice de la pudeur. Dans
» ces lieux où l'amour ne sert guère que de voile
» à l'intérêt et à l'orgueil, la coquetterie sera ex-
» trême et la pudeur nulle (2). »

En présence d'une femme honnête il n'y a point d'hommes dépravés. Si les femmes étaient bien persuadées de cette vérité, elles n'auraient jamais

(1) Roussel, *Système physique et moral de la Femme.*
(2) *Ibid.*

à rougir, point de reproches à se faire, point de regrets à sentir. Il ne leur suffirait pas d'être satisfaites de leur conscience, mais encore elles se garderaient bien de dédaigner cet extérieur modeste que le monde demande en témoignage de leur vertu : elles se préserveraient de cette légèreté, de cette coquetterie, qui, sans corrompre le cœur, peuvent donner l'apparence d'une conduite coupable ; car la femme, en prêtant des armes à la calomnie, perd le droit de s'en plaindre. Si elle cesse d'être honorée par l'opinion, comment pourra-t-elle espérer de l'être par les hommes qui l'entourent? *Il ne suffit pas que ma femme soit vertueuse, mais encore elle ne doit pas être soupçonnée.* Ce sentiment de César peint celui de tous les hommes à l'égard de leurs femmes; et toutes devraient répéter : il ne me suffit pas d'être vertueuse, mais encore je ne dois pas être soupçonnée. Ce sentiment sévère, mais juste, trace notre devoir ; et l'on ne peut s'en écarter sans qu'il en résulte une influence nuisible à soi-même, à sa famille et à la société : à soi-même, en perdant la considération et avec elle tant d'autres avantages qui en sont inséparables; à sa famille, en négligeant une réputation qui est le bien de nos enfans; à la société, en n'ayant pas su la respecter et nous y faire respecter.

Toutefois si les femmes doivent respecter les apparences pour être respectées par l'opinion, gardons-nous de croire à cette maxime trop facile

et trop accréditée : *Ne scandalisons pas le monde et nous aurons assez fait pour lui.* En effet, la femme qui respecte les apparences a-t-elle assez fait pour la société, lorsqu'elle lui donne des êtres pervers qui ont puisé dans son sein ses goûts et ses passions? A-t-elle assez fait, en respectant les apparences, lorsqu'elle n'a pas respecté son époux, lorsqu'un de ses enfans, fruit d'une coupable intrigue, peut apporter des inclinations vicieuses, opposées à celles d'une famille au milieu de laquelle ses droits sont usurpés? Il peut y jeter la discorde, la haine; et sa mère, témoin des maux causés par ses secrets déréglemens, si elle jouit d'une réputation intacte, peutelle jouir de la tranquillité de l'âme?

Peut-elle se dire, j'ai assez fait en respectant les apparences, celle qui, pour conserver son honneur, rejette loin d'elle l'enfant qui doit le jour à ses égaremens? Être malheureux, lancé dans tous les hasards de la vie, sans nom, sans appui, tandis que sa mère porte dans le monde un nom respecté, tandis qu'elle lève avec orgueil un front paré de diamans et de fleurs! Mais la Providence est là pour répartir sa justice : des enfans avoués, son espérance et sa joie, lui sont enlevés par la mort, ou par leur inconduite l'abreuvent d'humiliations et de douleurs plus poignantes encore que la mort. Alors avec le remords pénètre dans son âme l'image de l'enfant abandonné; elle n'en rencontre point de cet âge sous les haillons de la

misère sans frémir, et ce frémissement lui fait prendre le cri de la conscience pour celui de la nature...

Non, l'extérieur de la vertu ne peut suffire à une femme, ni remplir ses devoirs envers la société : d'abord il est rare qu'elle puisse manquer à la vertu sans perdre cette teinte suave et délicate que la pudeur place sur ses traits, dans ses manières et son langage. Mais, ainsi qu'on voit l'honnêteté se faire méconnaître en traitant trop légèrement les apparences; de même on voit le vice se couvrir d'un si beau voile que l'on ne peut au travers distinguer aucune tache. Cette femme, modeste dans sa parure, dont le regard se baisse humblement vers la terre ou s'élève avec ferveur vers le ciel, qui frémit au récit d'une faiblesse et s'indigne qu'on ose l'excuser; religion, morale, franchise, sont des mots qui découlent de ses lèvres comme s'ils découlaient de son cœur... cette femme, par ces moyens, conservera peut-être sa réputation, mais aura-t-elle assez fait pour la société? En restant avec hardiesse dans son sein, en usurpant une place au milieu des femmes honnêtes, ne fait-elle pas planer sur toutes le soupçon? L'hypocrisie, semblable à l'insecte qui se cache sous la fleur pour la dessécher, décolore la vertu en se cachant sous son masque. La femme hypocrite est pour son sexe le fléau le plus pernicieux; c'est elle qui attire sur lui le mépris des hommes. Eh! comment ne mépriserait-il pas no-

tre sexe celui qui voit l'objet de son criminel amour se parer dans le monde des charmes de la vertu? La vertu ne lui paraît plus qu'un ornement pour en imposer, il pense qu'un peu plus ou un peu moins d'adresse conserve ou enlève la réputation... avec cette opinion que gagnerait-il à changer? Il ne croit pas à la vertu, et il reste dans les honteux liens du vice. Mais ces liens pourront-ils toujours lui suffire? Ne sentira-t-il pas un jour le désir d'être époux, d'être père? Ce désir formé par son cœur, repoussé par la défiance, lui fait encore perdre dans cette incertitude plusieurs belles années de sa vie. Se décide-t-il enfin à se marier, la triste influence d'une liaison coupable le suit dans son ménage et trouble le bonheur qu'il pourrait y trouver : il apporte à sa jeune épouse un cœur glacé, un caractère ombrageux, beaucoup de jalousie, peu de délicatesse, point de principes; que peut-il attendre en retour? Le mieux serait de l'indifférence, mais le plus souvent c'est l'aversion. Les soupçons multipliés donnent l'idée de tromper; et peut-être le trompera-t-on... Devient-il père, il n'ose s'abandonner à la joie; il ne presse qu'avec inquiétude son enfant sur son sein; et le sentiment le plus pur de la nature sert à la justice de la Providence, qui inflige à ses fautes passées la loi du talion. Supposons que cet homme, toujours irrésolu, ne se marie pas; que va-t-il faire du reste de sa vie? Pour en concevoir l'aridité, il faudrait qu'il nous en rendît

compte lui-même, qu'il voulût avec sincérité nous exprimer ses dégoûts, son asservissement à une gouvernante impérieuse et avide, succédant à la femme immorale qui, en lui ôtant toute confiance dans la vertu, l'a réduit à la placer dans le vice. Dira-t-il de cette femme à qui il doit de honteux souvenirs, une vieillesse précoce et sans honneur, dira-t-il qu'elle a assez fait pour la société en respectant les apparences? Non, il ne pourrait le dire; et lors même que lui seul aurait souffert de ses vices, elle aurait encore violé ses devoirs envers la société en la privant d'un père de famille, en la privant des vertus d'un homme.

La femme qui cherche à plaire par la beauté, l'esprit et les talens, a des armes visibles, elle séduit sans trahison; et l'on a moins à rougir d'être enchaîné par un charme réel que de l'être par la ruse perfide qui emploie nos défauts pour nous asservir; c'est le genre de coquetterie le plus méprisable et le plus dangereux : le plus méprisable, parce qu'il prend la forme rampante, le langage hypocrite de ce premier ennemi de l'homme qui vint se cacher sous une touffe de fleurs pour détruire sa félicité et son innocence; comme lui, elle conspire contre ces dons du ciel, parce qu'ils ne peuvent plus être son partage; comme lui, elle réussit, parce qu'elle s'adresse comme lui à l'orgueil. Quelquefois les séductions de cette femme artificieuse ne trompent pas celui qui en est la victime; mais, ainsi que le pauvre rossignol qui voit

le serpent et se débat en vain contre le funeste ascendant qui l'attire; comme lui, il a vu le piège, et il y tombe; il sent qu'il le serre, l'étouffe, comprime son sort et l'obscurité; et sa fatale faiblesse l'empêche de le rompre... Un jeune homme entre dans le monde avec un cœur sensible, une âme élevée, un caractère franc, généreux, un esprit distingué, tous les dons enfin qui peuvent lui gagner l'estime de la société, en faire l'ornement, et le rendre bon époux, bon père. Sa candeur, la vivacité de son imagination embellissent tout à ses yeux et lui inspirent une confiance sans bornes pour ce qui l'entoure; le bonheur semble être son élément; il va en prendre possession avec toute l'ardeur de son âge. Hélas! qui rencontre-t-il pour parcourir avec lui cette belle vie, et à qui va-t-il en confier les destinées? à une femme méprisable qui n'a plus à lui offrir qu'un cœur usé, qu'une réputation et des attraits flétris, mais qui manie à son gré le cœur des hommes en flattant leur amour-propre, en les mettant si bien à l'aise par la facilité de ses mœurs et la souplesse de son caractère, qu'ils se trouvent gênés partout ailleurs qu'auprès d'elle. Elle sait prendre l'accent de l'amour, verser des larmes à propos, faire croire à son désintéressement, à l'abnégation d'elle-même. Elle saura détacher l'homme qu'elle a séduit de ses autres affections en paraissant lui sacrifier les siennes. Elle l'éloignera par des insinuations perfides des femmes honnêtes qu'elle craint; et, ne

pouvant avoir leurs vertus, elle saura en faire douter ou les tourner en ridicule... Toujours maîtresse d'elle-même quand elle veut plaire, elle ne contrarie jamais, applaudit à toutes les opinions et sourit à chaque mot. C'est par d'aussi vils moyens qu'elle a fait tomber cet excellent jeune homme dans le plus méprisable esclavage. Et peu à peu tout ce qui devait faire son bonheur, tout ce qui le distinguait au milieu de ses semblables, tout va se détruire ou se faner. Il doutera de toutes les vertus; il ne croira pas à l'amitié; il regardera le mariage comme un lien gênant et ridicule. La flatterie, une vie molle, efféminée, lui font perdre la dignité de son caractère, engourdissent son esprit, et ses facultés les plus précieuses restent sans aliment, sans activité. Il y avait en lui le germe de tout ce qui est beau et élevé; ce germe reste sans accroissement et sans force. Enfin, soit qu'il demeure dans ces tristes liens, ou qu'il parvienne à les rompre; toujours son existence se ressentira de cette influence d'une passion indigne de lui... Qui fit tomber Nelson du faîte de la gloire? Qui changea le héros en homme sans foi, sans humanité, sans honneur? Ce fut lady Hamilton dont les vices égalent la beauté et les grâces. Enchaîné aux pieds de cette sirène, Nelson n'entend plus que cette voix dont la douceur mélodieuse ne dicte que perfidie, que massacres : un traité authentique est méconnu; les hommes les plus vertueux, les plus célèbres de Naples sont immolés;

et ces illustres victimes, en tombant sous le fer du bourreau, accusent la fatale influence d'une femme galante.

La femme insatiable de conquêtes est comme l'ambitieux : pour lui point de limites, point de terres sacrées, il veut tout franchir pour arriver à son but; pour elle point de droits reconnus; principes, délicatesse, sont des mots dont elle ne connaît ni l'emploi ni la valeur. Elle mettra sa gloire à troubler une union heureuse et légitime; et quand elle a réussi, quand elle est parvenue à éloigner de sa compagne, de ses enfans un époux et un père, qu'a-t-elle à lui offrir en dédommagement? quelques minutes de plaisir qui empoisonneront le reste de sa vie... Avec un bon cœur, il ne peut s'abandonner sans remords à une passion criminelle; il ne peut voir le désordre que ses égaremens jettent dans sa fortune, sans songer qu'il compromet l'existence de ses enfans. Déjà il n'a plus de bonheur à leur donner, et peut-être n'aura-t-il à leur laisser que le souvenir de ses faiblesses! Coupable envers eux, envers sa compagne, il n'est époux et père que pour sentir combien il en est indigne! Le bien-être qu'il éprouvait au milieu d'eux a fait place à une gêne pénible et presque douloureuse, parce que tout lui rappelle ses torts présens et son bonheur passé.

Si les vices d'une femme galante sont nuisibles à la société, ils le sont encore plus à elle-même : « Madame de Longueville, dit le cardinal de Retz,

» eût eu peu de défauts si la galanterie ne lui en » eût donné beaucoup. Comme sa passion l'obligea » de ne mettre la politique qu'en second dans sa » conduite, d'héroïne d'un grand parti elle en de- » vint l'aventurière (1). » N'en trouvons-nous pas un exemple plus frappant encore dans cette célèbre Ninon, la plus belle, la plus spirituelle, la plus aimable femme de son siècle? On vit l'amour et les plaisirs se presser à l'envi autour d'elle; les hommes les plus illustres étaient à ses pieds; et l'on prétend que jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans elle compta ses jours par ses conquêtes!! On pourrait croire qu'elle fut heureuse, si sa franchise ne nous eût laissé l'antidote contre la séduction de sa

---

(1) Voici quelques traits du tableau des femmes galantes de cette époque, tracé par celui qui fut leur ami et leur amant : En parlant de madame de Montbazon, la belle des belles, « sa morgue, son jargon, dit-il, auraient sup- » pléé dans un temps calme à son peu d'esprit; je n'ai ja- » mais vu une femme qui ait conservé dans le vice si peu » de respect pour la vertu. » Il dit de mademoiselle de Chevreuse, sa maîtresse : « Elle avait plus de beauté que » d'agrémens; sotte jusqu'au ridicule par son naturel, elle » aurait voulu jeter au feu l'homme qui avait cessé de lui » être agréable, comme elle y jetait les jupes et les chiffons » qui ne lui convenaient plus. » Il ajoute en parlant de sa mère, madame de Chevreuse, « que jamais femme n'a- » vait eu plus de mépris pour les scrupules et pour les de- » voirs; qu'elle ne connaissait que celui de plaire à son » amant. »

(*Mémoires* du cardinal de Retz.)

brillante existence. Elle nous a révélé avec énergie et en peu de mots (1) le mépris, ou plutôt l'horreur que lui inspirait cette existence... Pouvait-elle être heureuse cette femme qui, pour sa tranquillité, avait besoin de croire qu'il n'y avait plus rien au-delà de la vie, qui, pour se réconcilier avec elle-même, cherchait à se persuader qu'il n'y avait pas de vertu chez les autres femmes? Cependant, en présence de celles qui étaient irréprochables, sa conversation, ses manières étaient gênées; elle éprouvait ce malaise du coupable vis-à-vis de la personne offensée. En effet elle était coupable envers son sexe, non par la dépravation de ses mœurs puisqu'elle avait eu soin de le renier avant de s'y livrer, mais elle était coupable par l'influence qu'elle exerçait sur les hommes de sa société; elle était coupable d'altérer par ses railleries le respect d'un fils pour sa mère, la tendresse d'un frère pour sa sœur, la confiance d'un époux en sa compagne; elle était coupable envers toutes les femmes, puisqu'elle prétendait qu'il n'y avait de différence entre leur conduite et la sienne, *que le voile de l'hypocrisie dont les autres se couvraient et qu'elle avait dédaigné* ..

Pour se faire une idée de l'estime qu'on accorde aux femmes galantes (2), rappelons-nous encore

(1) *J'aimerais mieux me pendre que de recommencer cette vie....*

(2) Et pour se faire une idée de la solidité de leur em-

la surprise et l'admiration d'un ami de Ninon, en retrouvant chez elle un dépôt qu'il lui avait confié. Ah! sans doute on ne mettrait pas cet acte si simple de probité dans l'éloge d'une femme honnête! Mais celle qui abandonne la première vertu de son sexe, ne donne-t-elle pas le droit de soupçonner le peu de prix qu'elle attache à toutes les autres? « Une » femme hardie effrontée, intrigante, dit Rousseau, » qui ne sait attirer ses amans que par la coquet- » terie, les conserver que par les faveurs, les fait » obéir comme des valets dans les choses serviles et » communes; dans les choses importantes et graves, » elle est sans autorité sur eux. Mais la femme à la » fois honnête, aimable et sage, celle qui force les » siens à la respecter, celle qui a de la réserve et » de la modestie, celle en un mot qui soutient l'a- » mour par l'estime, les envoie d'un signe au bout » du monde, au combat, à la gloire, à la mort, » où il lui plaît. Cet empire est beau, ce me sem- » ble, et vaut bien la peine d'être acheté. »

---

pire, rappelons-nous l'offre de Gaspard de Tavannes à Catherine de Médicis : Il lui proposa sérieusement de couper le nez à la duchesse de Valentinois, sa rivale; *moyen infaillible*, disait-il, *d'éteindre la passion du roi* pour cette maîtresse qui le gouvernait, ainsi que l'État.

CHAPITRE X.

Femme célèbre.

La gloire est l'atmosphère de l'homme; il peut y vivre sans inquiétude, sans orages. Pour la femme, la gloire est le plus souvent étrangère à sa destinée; et s'il faut qu'elle en sorte pour la chercher, cela ne peut être qu'aux dépens du bonheur. Mais si, renfermée dans le cercle de ses devoirs, des circonstances se présentent où l'héroïsme est pour elle un devoir, où son âme peut déployer son énergie, et son esprit ses facultés, ah! sans doute on ne condamnera pas cette gloire ni le bonheur qu'elle en ressentira! Pourrait-on condamner la gloire de madame de Sévigné, aussi pure, aussi belle que son existence? Comme Ninon, ce n'est pas la plus tendre, la meilleure des mères, qui n'aurait pas voulu repasser dans la vie! On revient toujours avec plaisir dans les lieux où l'on fit le bien. Madame de Sévigné n'est pas la femme forte, la femme parfaite, mais elle est la femme dans toute la grâce de sa nature : la mobilité de son esprit et la vivacité de son imagination font le charme de la société, tandis que par la solidité et la constance de ses sentimens elle fait

le bonheur de ses amis; elle met toute son âme, toute sa gloire dans ses enfans, et ne s'inquiète pas d'autre gloire; elle a vécu, elle meurt pour l'amour maternel. Et elle vit, elle ne mourra jamais dans la mémoire des hommes, parce que, sous la seule inspiration de cet amour, elle a laissé le plus beau titre littéraire qui ait été tracé sans songer à la postérité.

Les femmes qui obtiennent de la célébrité dans les lettres sont presque toujours l'objet de la malveillance et de l'envie. Il est vrai qu'elles ont moins de droits à l'indulgence de l'opinion que celles qui ne portent pas le scandale de leurs erreurs au-delà de la société et au-delà de la vie. En attachant son nom à ses écrits on doit trembler si ce nom doit porter au loin dans le monde et dans la postérité le souvenir d'une conduite coupable : il vaudrait mieux mille fois étouffer ses talens si l'on n'a pas la force de vaincre ses passions, pour ne pas allier ensemble la gloire et le mépris qui devraient être incompatibles. Les personnes privilégiées, d'une intelligence supérieure, ne sont pas pour cela au-dessus des faiblesses de l'humanité; toutes y paient leur tribut plus ou moins. Mais s'il est vrai que ce don si rare ne soit pas une garantie de la vertu, il serait encore plus faux de croire que le vice doive en être la conséquence. Et bien que la morale semble prescrire plus de sévérité à l'égard des femmes célèbres, il est injuste de ternir la carrière littéraire qu'elles ont parcourue; il est injuste de

leur en interdire l'entrée sous peine de ridicule ou de réprobation.

« Dans un siècle où l'on est prodigieusement » loin de cette première innocence qui attache des » plaisirs purs à la retraite et à l'heureuse igno- » rance de tout, hors de ses devoirs; dans un siè- » cle où les mœurs générales sont corrompues par » l'oisiveté, où tous les vices se mêlent par le mou- » vement, et où l'on ne peut plus remplacer ou » suppléer les vertus que par les lumières, au lieu » de détourner les femmes d'acquérir des connais- » sances et de s'instruire, il faudrait les encoura- » ger (1). » Oui, on doit les encourager à cultiver leurs talens : cette occupation les préservera de ces longues heures dont on ne sait que faire, et qui sont si dangereuses dans la vie d'une femme. Que ne ferait-on pas pour échapper à l'ennui, le plus funeste, le plus insupportable ennemi de notre sexe! Combien y a-t-il de femmes qui n'auraient jamais su ce que c'est qu'intrigue et galanterie, si elles n'avaient jamais connu l'oisiveté! Il faut un aliment à l'imagination; et si l'on n'en trouve pas dans les soins et le bonheur domestiques, dans l'étude et les arts, on en cherche dans le mouvement des passions.

Dans l'intérêt même du bonheur et de la vertu des femmes, on doit les encourager à acquérir

(1) Thomas.

des connaissances, à cultiver leurs talens; elles y trouveront des distractions à ces maux physiques auxquels elles sont condamnées; elles y trouveront des jouissances pour cette triste époque de la vie où, si elles ne sont pas épouses et mères, il ne leur reste souvent pour préservatif de l'ennui que le jeu et de futiles conversations. Et celle qui est épouse et mère, pourquoi ne préparerait-elle pas des plaisirs à son époux, des leçons à ses enfans, un nom dont ils puissent se glorifier, et l'inexprimable satisfaction de se dire : « Je ne mourrai pas tout entière; ces écrits, où je répands mon cœur et mon imagination, parleront à mes enfans de mon amour; ils y retrouveront mes conseils. Réunis en famille, ils ouvriront ces pages tracées près de leur berceau, et quelques larmes viendront les humecter : larmes précieuses de la piété filiale, vous alimenterez la source des meilleurs sentimens. Et peut-être le Ciel permettra-t-il que loin de la vie j'en goûte encore le charme!

En travaillant à réaliser des désirs aussi louables, une espérance aussi flatteuse, les devoirs d'une femme en souffriront-ils? Son époux, ses enfans, ses amis, en seront-ils moins heureux? J'invoque ici le souvenir de madame Dufresnoy, trop tôt enlevée à sa famille dont elle faisait le bonheur, à la société dont elle était le charme, au monde littéraire où elle occupe une place si distinguée: le temps qu'elle mit à composer ses charmans écrits a-t-il enlevé quelque chose à la pratique de

ses vertus? son esprit a-t-il troublé son existence? Qui pourrait désirer que les trésors quelle sut en tirer fussent restés inconnus? Ses enfans voudraient-ils recueillir seuls cet héritage? et ne sont-ils pas pleins de joie et d'orgueil de le partager avec le public et la postérité? J'ignore quel motif put engager madame Dufresnoy, dans un de ses ouvrages, à désenchanter les femmes de la carrière qu'elle parcourait avec succès. Peut-être craignait-elle que ces succès n'entraînassent sur ses traces des femmes qui n'auraient pas eu comme elle assez de sagesse pour concilier les soins de la gloire avec ceux du devoir; peut-être pensait-elle que rarement cette gloire était compatible avec le bonheur. Sans doute ses motifs furent généreux; mais on a peine à les expliquer dans celle qui fut heureuse mère et qui trouva des amis dignes d'elle. On a peine à expliquer comment elle veut faire redouter la célébrité, celle qui l'a acquise en peignant de si doux sentimens, en instruisant la jeunesse avec une morale aussi pure qu'elle est aimable. Si l'exemple de madame Dufresnoy doit avoir de l'influence sur son sexe, c'est l'heureuse émulation d'unir les talens à la vertu.

Qu'elle redoute la célébrité celle qui, abandonnée à ses passions, leur prête des charmes dans ses écrits pour séduire encore après elle! Oui, celle qui oublie son honneur a raison de se plaindre d'une célébrité qui donnant de l'éclat à ses talens en donne aussi à ses fautes; elle a raison de se

plaindre du génie quand elle en fait un si funeste usage. Mais qu'elle ne se plaigne pas de ce don précieux la femme qui en soutient et dirige l'essor, dirigée par de sages principes ; sa plume coulera avec plaisir dans l'espérance de plaire et d'instruire ; son imagination plus vive, son cœur plus sensible, loin de l'égarer la rendront meilleure, plus aimante ; elle fera plus facilement le bonheur de ceux qui l'entourent. « Ce qu'il y a de juste et » de raisonnable dans la controverse si souvent re- » nouvelée sur la culture des sciences, des arts et » de l'esprit chez les femmes, se réduit, dit Gin- » guené, à la crainte que l'on a, ou que l'on feint » d'avoir, que cette culture ne leur ôte des vertus » et des moyens de plaire propres à leur sexe. Le » vrai secret pour elles de la terminer à leur avan- » tage, c'est de tirer de cette culture même de quoi » ajouter aux unes et aux autres. »

Dans ce grand nombre de femmes célèbres qui, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nous, forment une si belle couronne de gloire pour notre sexe, combien n'en est-il pas qui réunirent aux talens le bonheur et la vertu ! Combien n'en est-il pas qui nous prouvent qu'en cultivant les Muses, l'âme se dépouille des passions terrestres et s'élance avec plus d'ardeur vers sa noble origine ! Rien ne le prouve mieux que ces femmes idolâtres qui s'élevèrent jusqu'aux vertus chrétiennes par la méditation et l'étude : Telle Nicostrate, aussi vénérée par sa sagesse que par ses talens poéti-

ques ; on venait de loin la consulter sur les choses futures, et les oracles qu'elle rendait en vers harmonieux furent aussi célèbres que ceux des Sibylles.

Cléobuline, poète distingué, fut aussi sage que Minerve, dont elle était la prêtresse.

Le génie élevé, l'âme pure de la sœur de Pythagore, aidèrent cet illustre philosophe dans ses nobles travaux pour l'amélioration des mœurs. Et sa fille Damo, modèle de piété filiale, héritière à la fois de ses nobles sentimens et de ses ouvrages, ouvrit une école de philosophie dont toutes les jeunes et belles élèves marchèrent sur ses traces et imitèrent ses vertus virginales.

Hipatie, si séduisante par sa beauté et ses grâces, était encore plus célèbre par l'étendue de ses connaissances dans les sciences et la philosophie. Les hommes les plus distingués arrivaient de toutes les parties de la Grèce et de l'Asie pour la voir et l'entendre. Et malgré l'éclat dont elle fut environnée, l'envie ne put découvrir aucune tache dans son caractère, et sa réputation est restée intacte.

Les travaux littéraires de la célèbre chinoise Pan-Hoei-Pan ne nuisirent en rien à ses devoirs d'épouse et de mère ; elle fut encore auprès du savant Pan-Kou la sœur la plus dévouée, lui prodiguant ses soins les plus tendres, l'aidant à rédiger ses ouvrages d'astronomie et d'histoire qu'elle eut la gloire de terminer seule après la mort de son frère.

Les dispositions naturelles pour la culture des lettres de l'indienne Hati-Vidya Lankara, fille d'un brahme Koulina, furent si grandes que son père les cultiva malgré les préjugés qui s'opposent généralement dans l'Inde à l'instruction des femmes. Elle apprit la grammaire sanscrite et les kavia-sastras. Tombée dans la misère après la mort de son père et de son mari, la science devint son unique ressource : elle vint à Bénarès où elle poursuivit le cours de ses études ; elle acquit bientôt tant de connaissances sur les divers sastras, qu'elle reçut l'honorable titre de Vidya Lankara ; et, ce qui valut mieux pour sa fortune, elle eut un grand nombre de disciples.

Dans les premiers siècles du christianisme, les femmes qui s'illustraient par leur piété et leur bienfaisance, s'illustrèrent souvent aussi par leur savoir, et furent disciples des premiers docteurs de l'Église naissante : Telles les Probe, les Marceline, les Paule, les Blessile.

En Italie, l'époque où les femmes brillèrent le plus dans les lettres, fut aussi l'époque où elles se distinguèrent par leurs vertus. Nous ne rappellerons que l'illustre Vittoria Colonna qui, à la mort d'un époux adoré, ne chercha de consolation que dans l'étude et la religion. Elevée dans l'école de » Pétrarque, elle y puisa la correction et l'élégance » du style ; elle y ajouta une force, une gravité qui » ne semblent pas ordinaires à son sexe. Mais un » mérite particulier à Vittoria, c'est d'avoir la pre» mière consacré spécialement sa lyre à des sujets

» de piété. Si avant elle on avait composé quel» ques poésies sacrées, ce n'était que des pièces » fugitives. Elle fut la première qui composa un » recueil de poésies sacrées. On a donné comme un » modèle le sonnet sur la mort du Christ, mais je » regarde (1) comme supérieur celui où elle se » plaint de n'être pas assez détachée du monde. » *Si j'avais vaincu*, dit-elle, *avec des armes célestes mes sens, ma raison, moi-même, je m'élèverais par mon esprit au-dessus et bien loin du monde et de cet éclat trompeur qui l'embellit; alors ma pensée, portée sur les ailes de la foi, et soutenue par l'infaillible espérance, n'apercevrait plus cette vallée de misère. Mon regard, je l'avoue, est toujours fixé vers le but sublime où je dois tendre; mais mon vol n'est pas encore aussi direct et aussi ferme que je le désire; je ne vois que l'aurore et les premiers rayons du soleil, et je ne puis pénétrer jusque dans cette demeure divine où se cache la lumière véritable.*

Peut-on blâmer le culte des Muses quand on y puise de tels sentimens et de telles pensées? Cassandre-Fidèle écrivait également bien dans les trois langues d'Homère, de Virgile, du Dante, et en vers comme en prose; elle possédait toute la philosophie de son siècle et des siècles précédens; elle embellissait de ses grâces la théologie même; soutint des thèses avec éclat, donna plusieurs fois à Padoue des leçons publiques, joignit à ces con-

(1) Ginguené, *Histoire littéraire d'Italie*.

naissances sérieuses les talens agréables et surtout celui de la musique, et releva encore ses talens par ses mœurs. Aussi reçut-elle l'hommage des souverains pontifes et des rois; et, pour être singulière en tout, elle vécut plus d'un siècle (1).
« Vous écrivez, disait Policien à Cassandre-Fidèle, » vous écrivez des lettres spirituelles, ingénieuses, » élégantes, vraiment latines, remplies d'une cer» taine grâce enfantine et virginale, et cependant » à la fois pleines de sagesse et de gravité. J'ai lu » aussi votre discours que j'ai trouvé savant, riche, » harmonieux, noble, digne de votre heureux génie. » J'ai même appris que vous avez le talent d'impro» viser, qui a quelquefois manqué à de grands ora» teurs. On dit que dans la dialectique vous savez » compliquer des nœuds que personne ne peut dé» nouer, et trouver la solution de ce qui avait été jugé » et paraissait devoir rester insoluble. Dans les com» bats philosophiques, vous savez également sou» tenir vos propositions et attaquer celles des » autres. Et vierge, vous osez vous mêler aux » guerriers! Enfin, dans cette belle carrière des » sciences, le sexe ne nuit point en vous au cou» rage, ni le courage à la pudeur, ni la pudeur au » génie; et tandis que tout le monde fait retentir » vos louanges, vous vous humiliez, vous vous » déprimez vous-même. On dirait qu'en baissant

(1) Thomas.

» les yeux vers la terre avec tant de modestie et de
» décence vous voulez rabaisser en même temps
» l'opinion que tout le monde a conçue de vous.
» Voilà, ajoute Ginguené en rapportant cette let-
» tre, voilà certainement une savante fort aimable;
» et on ne voit pas ce que la femme la plus jolie
» pourrait perdre à ressembler à ce portrait (1). »

Quel noble usage Christine de Pisan ne fit-elle pas de son esprit et de son savoir! Ils furent son unique richesse qu'elle employa à subvenir aux besoins de sa mère, de ses enfans, de ses frères et de plusieurs parentes. Elle avait adopté la France pour patrie et l'honora par ses talens, par son refus de la quitter malgré les offres les plus avantageuses de plusieurs princes étrangers, jaloux de faire briller à leur cour un si rare mérite joint à tant de vertus. Bonne fille, bonne épouse, bonne mère, elle remplit tous ses devoirs avec un zèle, une ardeur qui prouvent qu'elle avait puisé dans les sciences et les lettres tout ce qui tend à nous rendre meilleurs et à nous consoler dans les peines de la vie. C'est encore ce noble but qu'elle cherche à atteindre dans ses ouvrages remarquables par une vaste érudition, par un style noble, élevé, et la morale la plus pure.

Tandis que La Trémouille servait avec tant de fidélité et d'éclat son roi et sa patrie, son épouse,

(1) *Histoire littéraire de l'Italie.*

Gabrielle de Bourbon, jeune, belle et charmante, vivait solitaire dans son château, partageant son temps entre la bienfaisance, l'étude, et composant des ouvrages de piété, de morale. *Les bonnes mœurs et condiçions de ceste dame*, dit l'auteur des mémoires de La Trémouille, *aydèrent fort aux perfections de son fils.* En effet c'est elle qui lui donna le goût des lettres qu'il unissait à celui de la gloire. Dans ces mémoires, Jean Boucher, en parlant de l'utilité des lettres aux femmes de condition, dit : « Les enfans nourriz avec telles mères » sont voluntiers plus éloquens, mieulz parlans, » plus saiges et mieulz disans que les nourriz avec » les rustiques, parce qu'ils retiennent toujours » des condicions de leurs mères ou nourrices. »

La femme de Duguesclin, qui avait tant de connaissances en astrologie qu'elle était l'oracle de cette époque, rendait son époux si heureux par ses aimables qualités, que, sans ses généreux conseils il aurait volontiers abandonné la vie des combats pour se livrer tout entier aux douceurs du bonheur domestique. Et la duchesse de Retz, qui fit par son savoir l'admiration du siècle où elle vécut, n'offrit-elle pas en même temps le modèle de toutes les vertus nécessaires à son sexe?

Le plus léger soupçon n'a jamais terni l'irréprochable conduite de mademoiselle de Scudéry, surnommée par ses talens, *la Sapho de son siècle.* Les passions ne suscitèrent aucun orage dans sa vie, qui s'écoula tranquillement dans les plaisirs

d'un monde imaginaire et dans ceux d'un monde réel qu'elle savait embellir.

Madame de La Fayette, qui occupa une place si distinguée dans la littérature et au milieu des personnes les plus illustres de son temps, a constamment joui de la plus douce existence, et sa mémoire est restée sans tache. L'envie n'a jamais essayé de ternir celle de madame Dacier, de madame Lambert.

Miss Burnet écrivit pour amuser son père; et inspirée par un si touchant motif, ses ouvrages où l'on trouve tant d'agrémens et de si sages leçons, lui ont acquis sans fatigue et sans inquiétude une réputation aussi belle qu'honorable.

Madame la comtesse Diodata-Roëro de Saluzzo, membre de l'Académie des sciences de Turin, et surnommée *la Muse piémontaise*, est autant l'honneur de sa patrie par ses vertus que par ses talens; son existence est à la fois embellie par les douceurs de l'amitié, les hommages de l'admiration, les charmes de l'étude et les jouissances du bonheur domestique.

Mais si l'histoire d'un grand nombre de femmes célèbres nous prouve que vertu, bonheur et gloire ne sont pas inséparables, ce serait une erreur de croire qu'elles sont plus heureuses que celles qui passent leur vie dans l'obscurité; ce serait une erreur qui offenserait la justice de Dieu, de supposer qu'une intelligence supérieure vaut aussi une plus grande dose de bonheur. Toutefois,

comme la vertu et le bonheur valent infiniment mieux que le génie seul, il serait également injuste de les séparer. Oui, une femme qui a reçu quelque étincelle de ce feu créateur, peut sans doute atteindre au bonheur, mais plus difficilement qu'une autre, parce qu'elle le place dans une région plus élevée, et qu'il sera plus facilement troublé en raison du prix infini qu'elle y attache. Une imagination plus vive, en échauffant son cœur, peut aussi égarer son jugement et lui rendre la vertu plus difficile...

Madame de Genlis, dans un de ses ouvrages, se plaint aussi de la célébrité. Plus tard elle est revenue de ce jugement; et, loin de décourager son sexe à y prétendre, elle lui donne de sages conseils pour y parvenir. Si sa carrière fut orageuse, n'a-t-elle pas trouvé de douces compensations dans l'heureuse influence qu'elle a exercée sur l'éducation? Honneur à la femme dont les écrits sont donnés à la jeunesse pour prix de sagesse et d'étude! Honneur à elle si, après les avoir lus, on se trouve meilleur, plus attaché à ses devoirs! Et si sa morale a fructifié dans les cœurs, ne doit-elle pas bénir le Ciel qui a donné à son intelligence la plus parfaite de ses attributions?

Tout marche vers le déclin dans la destinée des femmes, dit madame de Staël, *excepté la pensée, dont la nature immortelle est de s'élever toujours*. Et la pensée s'élève avec de telles pensées! Madame de Staël a obtenu une gloire si haute et si brillante,

qu'elle reflète sur tout son sexe, et l'a, pour ainsi dire, échauffé de son génie. Aussi son influence et celle de madame de Genlis ont-elles été très-puissantes : madame de Genlis en traçant une route nouvelle et fleurie à l'éducation, en traçant de main de maître les ridicules et les passions qui gâtent la vie, les vertus et les sentimens qui en font le bonheur; madame de Staël en se plaçant au-dessus de la vie pour nous la faire oublier, ou plutôt pour nous la faire placer dans un monde intellectuel, où l'on n'existe que par le cœur et la pensée. Ces deux femmes illustres ont soutenu l'essor prodigieux de notre sexe vers la gloire. Génie, talens, courage, il n'y a pas de célébrité, il n'y a pas de vertu auxquelles il ne puisse prétendre et qu'il n'atteigne : dans la morale et l'éducation, mesdames Campan, de Rémusat, de Renneville, Maussion, Guizot, etc. Et dans ce genre ennobli par Paul et Virginie, par René, Atala, que de jouissances ne doit-on pas à cette aimable auteur dont la vie fut si courte et si bien remplie par les vertus et le talent, à celle qui traça les portraits de l'archevêque de Tyr, de Mathilde, d'Élisabeth! Est-il besoin de nommer les auteurs de *Caroline de Lichtfield*, d'*Adèle de Sénange*, et l'auteur d'*Ourika* (1), celui d'*Anatole?* Rappellerons-nous ma-

(1) Quand je retraçais ces noms chers et glorieux à la France, madame Guizot et madame la duchesse de Duras

dame Gail, qui a donné au théâtre deux chefs-d'œuvre qu'on entend toujours avec le même enthousiasme? Et dans la poésie, comment sans être poète célébrer tant de beaux talens! Les uns, perfectionnés par le temps, ont conservé toute la fraîcheur de l'imagination; d'autres, tout palpitans de l'ardeur de la jeunesse, tout pleins des grâces de la beauté, planent avec les ailes de l'espérance et du génie dans les régions immortelles.

Dans les arts, que de palmes et de couronnes les femmes n'ont-elles pas recueillies et ne recueillent-elles pas aujourd'hui en suivant les traces des Angélica Kaufman, des Lebrun!

Et dans les sciences, mesdames Boivin, de Lachapelle, ne nous ont-elles pas transmis le fruit de leur longue expérience et de leurs précieux travaux?

Pour les vertus, est-il besoin de rappeler qu'il ne se fait pas de bonnes œuvres sans qu'elles y participent? Épouse, mère, fille, sœur, amie, souveraine, femme de société, femme qui n'appartient qu'à Dieu et à la bienfaisance, tous ces devoirs ont

---

faisaient encore le bonheur de leurs familles et le charme de la société... Aujourd'hui qu'il ne nous reste que leurs charmans ouvrages et le souvenir de leurs éminentes qualités, ne pouvons-nous pas nous appuyer sur l'exemple de ces deux femmes célèbres pour prouver que les talens et les occupations littéraires peuvent s'unir à la pratique de tous les devoirs et de toutes les vertus?

été remplis jusqu'à la perfection, jusqu'à l'héroïsme : les souvenirs glorieux pour notre sexe se pressent en foule; et si l'on s'arrête pour les recueillir, le cœur s'en émeut, on manque d'expressions pour les retracer... Mais rappelons encore quelques-uns de ces noms les plus chers à la France : Marie-Antoinette, qui réunit à elle seule tous les titres à la vertu, au malheur, à la gloire; son illustre fille, modèle de piété filiale, d'héroïsme dans le malheur, et de bienfaisance dans la prospérité; Élisabeth, ange terrestre qui ne passa dans cette vie que pour faire le bien et laisser le modèle d'une tendre sœur; mademoiselle d'Orléans, qui suit ses célestes traces; la princesse de Lamballe, ou l'héroïne de l'amitié; madame de La Fayette, ou l'épouse parfaite; madame de Lavalette, ou l'épouse dévouée et courageuse; la sœur Marthe, ou la charité évangélique; sans parler de tant de beaux caractères qui appartiennent encore à l'histoire; et de tant d'autres qui ne sont recueillis que dans les annales du cœur!

CHAPITRE XI.

Après avoir vu l'influence des femmes sur les mœurs de leurs familles et de la société, après avoir considéré tout ce que cette influence peut avoir de salutaire ou de funeste, après avoir cherché leur part de gloire et de bonheur, je ne sais si je me trompe, mais il me semble que le bien l'emporte de beaucoup sur le mal; il me semble que nous méritons de n'être traitées ni légèrement, ni avec trop de sévérité. Ah! que les femmes soient donc bien persuadées de la dignité et de la douceur de leur destinée! qu'elles cessent de croire, parce qu'on s'est plu à le dire, qu'elles sont déshéritées par la nature et les lois! Si la nature nous a rendues plus faibles, en compensation elle nous a donné des jouissances plus vives, plus parfaites; si les hommes dans leurs lois ont plus pensé à eux qu'à nous, s'ils ont eu pour but de consacrer leur domination et notre dépendance, avouons que bien souvent nous sommes plus puissantes que les lois. Sachons donc apprécier les avantages de notre position; faisons notre possible pour les augmenter, et croyons qu'il y a plus de sagesse et de dignité à être satisfait de son sort

que d'en murmurer. Rien de si inutile que la plainte, rien de mieux que de se trouver bien partout où l'on se trouve placé, et de faire en sorte d'occuper cette place avec honneur et satisfaction. Ce n'est pas parce qu'on nous a nommées le sexe fragile et qu'on nous a prises en pitié, que nous devons nous trouver faibles ou malheureuses! rappelons-nous au contraire l'influence si grande que, de tout temps et en tous lieux, les femmes ont exercée non seulement sur la prospérité de leurs familles, mais sur le sort des hommes en général, sur la destinée des nations; rappelons-nous les conséquences bonnes ou mauvaises qui découlent de nos vertus ou de nos vices; rappelons-nous toute l'importance du rôle que nous sommes appelées à jouer dans la vie, afin de le remplir dignement, afin de porter dans la position inférieure, dans la condition secondaire qui nous est dévolue, le sentiment de la vertu qui ennoblit tout, et qui, s'il était toujours notre partage, suffirait à notre considération et à notre bonheur. « L'histoire des femmes, chez les différens peuples, dit M. de Jouy, offre des contrastes si étranges, qu'on serait tenté de croire qu'elle n'a pas toujours pour objet des êtres de même nature. Façonnées par les institutions, ce sont elles à leur tour qui transforment en mœurs ces mêmes institutions. La corruption commence toujours par elles, et cependant d'elles seules dérivent l'amour du beau, la force morale, la

» générosité, la grandeur d'âme, et surtout cette
» politesse sociale qui constitue plus particulière-
» ment la civilisation. Dès que les femmes se dé-
» gradent la société périt, Messaline est le symbole
» de Rome flétrie, Cornélie représente Rome libre
» et vertueuse (1). »

On a dit qu'il devait y avoir dans chaque siècle un caractère distinctif pour le mérite des femmes, qu'il consistait à tirer parti des qualités dominantes dans chaque époque et à en éviter les défauts (2). Aujourd'hui les femmes ne sont-elles pas averties par les goûts graves et sérieux qui dirigent la jeunesse tout entière vers la politique, les arts, les sciences et les lettres? ne sont-elles pas averties qu'elles seront bientôt entièrement oubliées, si elles n'ont pour fixer l'attention que ces talens et ces qualités brillantes d'une femme du monde, qui ne peuvent plus ni éblouir ni séduire? Aujourd'hui c'est par le charme nouveau de la simplicité qu'elles plairont davantage; c'est en abandonnant ces recherches si coûteuses du luxe et de la parure, en s'affranchissant de l'inconstance des modes, en préférant leur intérieur à ce tourbillon du monde qui dessèche l'âme et rompt les liens les plus doux, les plus sacrés; c'est en se renfermant dans les limites de leur véritable empire,

---

(1) *Voyez* le mot Femme, de l'*Encyclopedie moderne.*

(2) Thomas, *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des Femmes.*

qu'elles feront renaître l'enthousiasme qu'elles inspiraient jadis, et qu'elles retrouveront l'influence qui convient à leur bonheur, à leur dignité. C'est par tous ces moyens qu'elles pourront corriger les défauts dominans de ce siècle, la soif de l'or et le désir des grandeurs, défauts qui portent essentiellement atteinte à toutes les vertus morales, défauts dont nous pourrions peut-être nous accuser nous-mêmes, en préférant trop souvent l'homme riche à l'homme vertueux, trop souvent l'homme élevé par une place lucrative et brillante à l'homme distingué par ses talens et son noble caractère. Que résulte-t-il de cette préférence ou de ce manque de délicatesse auquel on ne semble attacher aucune importance? Il ôte à l'homme ces principes d'honneur, de loyauté, de vertu que l'opinion des femmes soutient, que leur estime et leur amour récompensent. *Avec de l'or*, dit cet homme corrompu, *je suis toujours à temps de me marier; je suis bien sûr de trouver une femme jeune et belle!* En effet, cet homme reçoit dans la société l'accueil le plus flatteur; les femmes sourient complaisamment à ses propos! et pourtant tout en lui est lourd, ignoble; ses plaisanteries sont grossières, ses manières impertinentes, et il reçoit avec un stupide orgueil les préférences dont il est l'objet. Mais pourquoi ces préférences? parce qu'il est riche ou en crédit... O prestige du pouvoir, du luxe et de l'opulence! Quand cesserez-vous donc d'effacer l'éclat de la vertu et de détruire les

meilleurs sentimens? Quand cesserez-vous d'user du pouvoir sacrilége de gâter jusqu'à l'harmonie de la nature et des cœurs, du pouvoir d'unir la fraîcheur à la décrépitude, l'innocence à la corruption? Quand cessera-t-on enfin de sacrifier sur vos autels l'amour, la patrie, l'amitié, l'hymen, la conscience, le bonheur? C'est aux femmes qu'il appartient de renverser ces autels impies, d'anéantir ce culte qui laisse déserts celui de la religion, celui de la vertu. C'est aux femmes que cette gloire appartient, puisque ce sont elles qui ont contribué à élever ces autels, à y porter la foule des adorateurs.

Jamais il ne fut plus facile aux femmes d'acquérir cette gloire; jamais elles n'ont été dans une position plus favorable pour abjurer le luxe et la frivolité. Aujourd'hui qu'elles ont des talens, de l'instruction, du goût, combien ne leur serait-il pas aisé de se passer de ces parures et de ces fêtes dispendieuses! Combien ne leur serait-il pas facile de donner à une société choisie un charme préférable au tumulte du monde! Alors la mère ne se séparerait point de sa fille; c'est dans la société de ses amis qu'elle ferait son éducation. Elle ne la destinerait pas à ce qu'on nomme *une belle et riche alliance*, mais elle s'appliquerait à former son cœur; et ses goûts, ses talens se développeraient pour apprécier les qualités modestes de l'honnête homme, pour devenir la digne compagne du jeune homme vertueux et connaître toutes

les douceurs de l'hymen après avoir goûté toutes les joies du véritable amour. A côté de ces jouissances si vives et si parfaites, combien elles sont légères et de peu de valeur celles que donnent l'or et l'ambition; et combien ne serait-il pas facile à une mère, à une amante, à une épouse, de les rendre futiles, méprisables même aux yeux d'un fils, d'un amant, d'un époux!

Pourquoi les hommes en général mettent-ils si peu d'importance dans leur conduite, si peu de délicatesse à tromper l'innocence, à séduire une femme honnête, à trahir leurs sermens? Pourquoi peuvent-ils être impunément perfides, lâches suborneurs, et pourquoi osent-ils afficher une liaison scandaleuse? parce que cela ne les empêche point de plaire à d'autres femmes, de les tromper encore, de trouver une épouse, d'être bien reçus dans la société... On se récrie sur cette injustice de l'opinion qui s'arme contre la plus légère imprudence d'une femme et qui pardonne à l'homme l'oubli le plus entier des mœurs, et tous les crimes de l'amour! Mais qui forme cette opinion? Osons le dire, c'est nous-mêmes, nous qui en sommes les premières victimes. N'est-ce pas nous qui sommes les plus sévères censeurs de notre sexe, et les plus indulgens apologistes de tous les torts, de tous les égaremens des hommes? Ah! si chacune prenait le parti de toutes, si toutes ressentaient l'outrage qu'une seule reçoit, combien elle disparaîtrait promptement cette indulgence

de l'opinion qui enhardit les hommes à se faire un jeu de l'amour et de la réputation des femmes! Si nous repoussions de notre société l'homme qui s'est acquis de la fortune par des moyens méprisables; si nous rejetions avec dédain les hommages d'un homme sans mœurs; si nous repoussions avec effroi, avec indignation, celui qui aurait porté le remords et le désespoir dans une âme honnête et sensible; ah! si toutes donnaient cet exemple d'une juste sévérité, si toutes vengeaient aussi noblement leur sexe; nul doute qu'elles lui rendraient la dignité, la puissance qui lui conviennent, et qu'elles forceraient les hommes à apporter autant d'honneur et de délicatesse dans leurs relations avec les femmes qu'ils en apportent entre eux. Alors nous cesserions d'être en butte à d'indignes séductions; notre cœur ne serait pas aussi souvent brisé par l'inconstance, notre existence ne serait pas obscurcie par la douleur et la honte. Et les hommes, rendus à la vertu pour obtenir notre estime et notre amour, heureux et meilleurs par nous, nous accorderaient ces sentimens qui font la gloire et la félicité de notre vie. Car, il faut le dire, jamais nous ne sommes mieux aimées, mieux honorées que des hommes vertueux. Travaillons donc à cette grande et importante tâche qui doit avoir de si beaux, de si féconds résultats. Le moment de cette utile régénération semble venu. En effet, nous avons vu la condition des femmes changer aux différentes époques de la ci–

vilisation : chez les peuples sauvages, la servitude, un travail rude et continu étant un obstacle au développement de leurs attraits et de leurs qualités, elles n'inspiraient ni amour ni respect, et restaient sans influence. Leur condition s'est améliorée quand l'agriculture est venue adoucir les mœurs, quand elles ont eu des occupations plus appropriées à leurs forces et à leurs goûts ; alors s'est développé ce désir mutuel de plaire, source de tant de biens et de bonheur ; ces biens, ce bonheur augmentèrent encore quand les jouissances des arts et de la fortune vinrent augmenter ce désir de plaire, quand les femmes ne s'en servirent que pour rendre agréable leur intérieur, pour donner des plaisirs à leurs familles, pour embellir la sagesse de l'attrait des talens et de l'amabilité ; voilà l'époque où leur influence fut la plus grande et la plus honorable. Mais lorsqu'elles cherchèrent à l'augmenter en dépassant les limites prescrites par la vertu, la raison, la morale ; lorsqu'elles voulurent étendre leur influence sur la politique ; lorsqu'elles voulurent briller aux yeux du monde, qu'elles ne vécurent que pour lui et au milieu de lui ; alors que devinrent les liens de famille, le respect pour les mœurs, la modestie, la pudeur? En oubliant tout ce qu'il y a de plus sacré pour elles, en abjurant leurs qualités les plus précieuses, ne perdirent-elles pas beaucoup plus qu'elles n'espéraient gagner? Ne firent-elles pas comme celui qui vend la belle propriété

de ses pères pour en placer la valeur à une loterie hasardeuse? Car qui peut assurer à la femme qui abandonne l'influence qu'elle a dans sa famille pour l'étendre sur la politique et sur la société, qui peut, dis-je, lui assurer qu'elle obtiendra cette dernière influence ? Et l'obtiendrait-elle, quelle en sera la durée? Ne se préparera-t-elle point de longues années de regrets en abandonnant l'empire que la nature lui avait donné, pour en chercher un autre dont l'inconstance est égale à celle de la fortune, et dont le règne est aussi court que celui de la beauté?

Ce temps où les femmes abandonnèrent les intérêts de leurs familles pour s'occuper d'intérêts étrangers, pour se livrer à l'ambition, à la politique, et obtenir une influence sans bornes, ne prépara-t-il pas cette époque désastreuse où la corruption n'eut plus de frein ni de voile? Alors la Providence, par d'effroyables châtimens, nous donna une leçon à jamais mémorable, une leçon terrible, mais salutaire. De grandes infortunes et l'amour de la gloire ont régénéré les mœurs. Les femmes, pendant la révolution et depuis cette époque, ont donné l'exemple de toutes les vertus et des plus beaux talens. Depuis cette époque elles ont perdu leur influence politique; elles ont perdu une grande partie de celle qu'elles avaient dans la société, mais leur ascendant est devenu plus moral et plus utile. « La perversité éclatante, dit M. de Salvandy, est restée sous les

» décombres de l'ancienne monarchie. Une cour-» tisane sur les avenues du trône voilerait sa tête; » elle craindrait pour sa puissance la clarté du jour. » Les femmes ne tiennent point en main le sceptre » de l'État ni celui des lettres; elles règnent au » foyer domestique et ne règnent que là. » Qu'elles n'en éprouvent aucun regret! tout ce qui les éloigne de leurs devoirs, les éloigne de leurs véritables jouissances. L'ambition, l'intrigue, la coquetterie vieillissent la femme au matin de la vie et décolorent le reste de ses jours. Pour être long-temps belle et toujours heureuse, elle n'a besoin ni de s'occuper minutieusement de ses charmes, ni de courir après le bonheur et la célébrité; la pureté de l'âme, la douceur du caractère et de la vie privée, l'amour du travail et de l'étude, voilà ce qui attache à la vie, ce qui prolonge le règne de la beauté et conduit plus sûrement à la considération, au bonheur. Pour ses vrais intérêts la femme doit donc cultiver ses vertus et son esprit, afin d'être pieuse, indulgente, aimable avec simplicité, instruite sans prétention, raisonnable sans raisonner, sensible et bonne sans affectation, fille soumise, épouse fidèle, mère sage, amie sincère et dévouée, femme enfin telle qu'elle doit être dans toutes les situations de la vie, et telle qu'elle serait le plus souvent si l'éducation secondait ses inclinations et ses moyens naturels.

C'est ainsi qu'en remplissant, chacune en particulier, les devoirs prescrits à toutes, on verrait

toutes les familles heureuses et prospères; on verrait les mœurs s'épurer, la religion reprendre sa puissance, et les femmes retrouver cette grande, cette salutaire influence qui découle de leurs vertus privées. Sans éclat, sans intrigues elles concourraient au bonheur de la nation, à la gloire des arts et des lettres, à l'amélioration de l'humanité. Quelle est belle cette carrière qui se présente à leurs regards? Qu'elles y entrent donc soutenues par la religion et l'espérance; elles atteindront ce noble but de leur émulation, *le bonheur des hommes et le triomphe de la vertu.* Elles résoudront cette importante question que de sages législateurs, que des écrivains célèbres ont émise, *de réformer les hommes par les femmes.* Bernardin de Saint-Pierre ne nous a-t-il pas tracé les moyens d'y parvenir, en nous disant : « pour rendre les » hommes bons, il faut les rendre heureux? C'est » aux sages à préparer des lois, c'est à vous à les » adoucir par les plaisirs; votre main, plus puis- » sante que la raison, sait repousser les peines et » appeler la félicité. » Oui, n'en doutons pas, le bonheur des hommes est entre nos mains; c'est pourquoi le Ciel a placé dans le cœur de la femme ce sentiment généreux qui attache une amante, une épouse, une mère, beaucoup plus à son amant à son époux, à son fils qu'à elle-même. Si les passions, la légèreté n'altéraient pas ce sentiment, il suffirait pour nous rendre tous les devoirs faciles, pour nous faire concourir avec succès et

sans efforts au rétablissement des mœurs, au perfectionnement moral des hommes et à leur bonheur. « A l'époque où j'écris, dit M. de Jouy, une » nouvelle ère commence pour les femmes : désor» mais entourées d'hommages et non d'adulations, » élevées pour encourager les travaux du sexe fort » dans l'amour de la liberté et sous l'influence des » institutions libérales qui peuvent seules en ga» rantir la conquête, on les verra parvenir à un » plus haut degré de considération morale. Secou» rables pour nous dans le berceau comme au bord » du cercueil, institutrices de mœurs plus fières » sous l'empire des lois, faites pour inspirer, pour » exalter le sentiment de tout ce qui est beau, elles » atteindront la hauteur de leurs destinées et fon» deront parmi nous leur empire sur les bases iné» branlables de l'amour et des vertus, des bienfaits » et de la reconnaissance (1). »

---

(1) *Encyclopédie moderne*.

CHAPITRE XII.

Coup d'œil sur le costume des Femmes.

Le costume est, pour ainsi dire, l'expression des mœurs, et paraît constamment en rapport avec le caractère et la conduite des femmes : celui des Athéniennes était simple et chaste comme leurs goûts et leur vie : habituellement solitaires, elles ne paraissaient que pour embellir les cérémonies religieuses. Couronnées de fleurs, portant des corbeilles, des vases, des offrandes, elles présentaient un spectacle digne du regard des Dieux...

« Il est constant, dit Rousseau, que de tous les peuples du monde, sans en excepter même les Romains, on n'en cite aucun où les femmes aient été à la fois plus sages et plus aimables, et aient mieux réuni les mœurs à la beauté que dans l'ancienne Grèce..... On sait que l'aisance des vêtemens qui ne gênent point le corps, contribue beaucoup à lui laisser dans les deux sexes ces belles proportions qu'on voit dans leurs statues, et qui servent encore de modèles à l'art quand la nature défigurée a cessé de lui en fournir parmi nous.... Les femmes grecques ignoraient l'usage de ces corps

de baleine par lesquels les nôtres contrefont leur taille plutôt qu'elles ne la marquent. Je ne puis concevoir que cet abus, poussé en Angleterre à un point inconcevable, n'y fasse pas à la fin dégénérer l'espèce; et je soutiens même que l'objet d'agrément qu'on se propose en cela est de mauvais goût; il n'est point agréable de voir une femme coupée en deux comme une guêpe; cela choque la vue et fait souffrir l'imagination (1). »

Si Lycurgue prescrivit aux femmes des danses, des jeux, des exercices aussi avantageux à la beauté qu'à la force du tempérament, il voulut en échange leur ôter la puissance de l'amour en les dépouillant des voiles de la pudeur; et si elles restèrent pendant quelque temps couvertes de l'honnêteté publique, embellies de l'innocence et de la pureté de l'âme, l'immodestie de leur costume et leur indécente gymnastique, n'en furent pas moins une des principales causes qui amenèrent la corruption dans Sparte.

A Rome, au temps des Lucrèce, des Clélie, des Virginie, des Véturie, le costume était d'une grande décence, d'une attrayante simplicité; la plupart des femmes pouvaient dire, comme la noble. Cornélie en montrant ses enfans : *voilà mes joyaux*. La soie ne s'introduisit que sous les Césars; et sous Auguste elles commencèrent à employer

(1) *Émile*.

des étoffes de diverses couleurs. Les Cinthie, les Lisisca, les Lesbie, opposaient à l'éclat ou à la douceur de leur teint, le noir, le rose, le bleu d'azur, le vert semblable aux myrtes de Paphos.

Sous les empereurs, lorsque la corruption devint extrême, les femmes employèrent la gaze de Céos, appelée *nuée de lin* ou *vent-tissu*, à cause de son extrême finesse et de sa transparence qui ne voilait aucun charme. C'est à cette époque des Messaline et des Popée que les femmes avaient deux visages : celui du mari, laid, dégoûtant, recouvert d'une pommade pour en conserver la fraîcheur et l'éclat, avantages réservés pour le beau et riant visage du monde et des amans... C'est à la même époque que les femmes payaient à prix d'or la longue chevelure blonde des Germaines, chevelure qui devait contraster désagréablement avec le fard dont elles enluminaient leurs joues, et le noir dont elles peignaient leurs sourcils !

» Vous ne sauriez croire, dit le docteur Gré-» gory, jusqu'à quel point nous regardons la pa-» rure comme l'expression de votre caractère : on » y aperçoit la vanité, la légèreté, la malpropreté, » et la folie. Une élégante simplicité démontre éga-» lement le goût et la délicatesse. » Aussi, dans les portraits de la plupart des femmes célèbres, voyons-nous moins les modes du temps où elles ont vécu, que leur goût et leur caractère. Il y a dans le costume de Christine de Suède quelque

chose de la bizarrerie de son caractère, de son génie mâle et de sa vive imagination (1)! Dans celui de madame de La Vallière, au luxe, à la noblesse du beau siècle de Louis XIV, s'unissaient une grâce modeste, un certain abandon dans sa blonde chevelure tout-à-fait en harmonie avec la douceur angélique de sa physionomie, et qui dans la maîtresse d'un grand roi semblait déjà faire reconnaître la sainte Louise de la miséricorde.

Le costume de madame de Maintenon n'était point brillant et recherché; il n'avait, ni la grâce de madame de La Vallière, ni la magnificence de la marquise de Montespan, ni la coquetterie à la fois naïve et orgueilleuse de la belle Fontange. Celui de la vertueuse compagne de Louis-le-Grand était grave et simple comme ses mœurs et ses

---

(1) « La reine de Suède avait une jupe grise avec de la » dentelle d'or et d'argent, un justaucorps de camelot » couleur de feu; au cou un mouchoir de *point de Gênes* » noué avec un ruban couleur de feu, une perruque » blonde et un chapeau avec des plumes noires qu'elle » tenait. Elle est blanche, a les yeux bleus; dans des » momens elle les a doux et dans d'autres fort rudes; la » bouche assez agréable, quoique grande, les dents belles, » le nez grand et aquilin; elle est fort petite; son just- » aucorps cache sa mauvaise taille. A tout prendre, elle » me parut un joli petit garçon. Elle jurait dieu, se cou- » chait dans sa chaise, jetait ses jambes d'un côté et » d'autre, les passant sur les bras de sa chaise. »

(*Mémoires de mademoiselle de Montpensier.*)

goûts, et toutefois majestueux comme ses destinées. Lorsqu'elle s'agenouillait, sa robe largement drapée retombait autour d'elle avec tant d'élégance, que son confesseur était scandalisé de cette profusion d'étoffe !

La duchesse de Berry, fille du régent, la marquise de Pompadour, madame du Barry, portèrent à l'excès les recherches de la coquetterie; et chez elles le luxe comme l'immodestie n'eut plus de frein ni de voile...

L'aimable Marie-Antoinette, toujours belle, toujours digne dans son maintien, dans ses manières, n'avait pas besoin de magnificence pour briller et imposer; aussi son exemple changea-t-il les modes, qui devinrent alors simples et élégantes.

« Il y a des figures qui ont besoin de parure, mais il n'y en a point qui exigent de riches atours. Les parures ruineuses sont la vanité du rang et non de la personne, elles tiennent uniquement aux préjugés. La véritable coquetterie est quelquefois recherchée, mais elle n'est jamais fastueuse, et Junon se mettait plus superbement que Vénus. *Ne pouvant la faire belle, tu la fais riche,* disait Appelle à un mauvais peintre qui peignait Hélène fort chargée d'atours. Les plus pompeuses parures annoncent le plus souvent de laides femmes; on ne saurait avoir une vanité plus maladroite. Donnez à une jeune fille qui ait du goût et qui méprise la mode, des rubans, de la gaze, de la mousseline et des fleurs: sans diamans, sans pompons, sans

dentelles, elle va se faire un ajustement qui la rendra cent fois plus charmante que n'eussent fait les brillans chiffons de la Duchapt (1)... L'amour des modes est de mauvais goût, parce que les visages ne changent pas avec elles, et que, la figure restant la même, ce qui lui sied une fois lui sied toujours (2).

Mais aussi, comme la figure change avec les années, si notre costume ne doit pas varier selon le caprice des modes, il doit se conformer à l'âge : autant une jeune fille est charmante avec une robe de mousseline blanche, une couronne de roses sur ses cheveux partagés sur le front à la manière des vierges de Raphaël, autant ce costume frais et gracieux convient au printemps de la vie, autant il sied mal lorsque ce bel âge s'est envolé, emportant cette première fleur de la beauté qui ne peut renaître, et que rien ne remplace. Toutefois, il reste la grâce, *plus belle encore que la beauté;* il reste le charme de la physionomie, charme puissant qui est, pour ainsi dire, le reflet de la beauté de l'âme. Des traits embellis du coloris de la pudeur, de l'expression de la bonté, de la douceur, du contentement de soi-même, de la bienveillance pour ses semblables, n'ont besoin pour plaire et captiver ni de fraîcheur ni de symétrie : on sait

---

(1) Célèbre marchande de modes de ce temps.
(2) *Émile*.

quelles violentes passions inspira madame Cottin, qui n'eut jamais que ce seul charme de la physionomie et de la grâce. Son costume était sans recherche; la couleur feuille-morte qu'elle avait choisie, peignait son caractère modeste et mélancolique.

Madame de Staël était loin d'être jolie; et, comme madame Cottin, elle inspira des sentimens à la fois exaltés et constans, parce que son regard était beau comme son génie, et que toute sa physionomie était animée de la chaleur de son âme. Sa parure portait aussi l'empreinte de son caractère; son turban rappelait la gloire de Corinne au Capitole.

Adisson, dans *le Spectateur*, ne dédaigne pas d'étendre ses observations sur la toilette des femmes, sur ce qui sert à l'embellir, à la rendre ridicule ou méprisable, selon que le goût et la modestie y président ou y manquent. Il critique les coiffures hautes, les jupons amples et baleinés de son temps, et la passion, la recherche de ces *grandes et sublimes bagatelles de la toilette.* « Lorsque les femmes, dit-il, sont ainsi toujours occupées à éblouir » l'imagination et à se remplir la tête de couleurs, » on ne doit pas s'étonner de les voir plus attentives aux choses indifférentes et superficielles de » la vie qu'à ce qui en fait le bonheur solide et » réel; une jeune fille, élevée de cette manière, » court risque au premier justaucorps brodé qu'elle » trouvera sur ses pas. »

L'influence des modes et du luxe est si grande

sur les mœurs, et l'on est tellement habitué à juger la conduite des femmes d'après leurs manières et leur costume, que des écrivains, témoins de la retenue et de la décence qui distinguent à cet égard la plupart des Musulmanes, n'ont pas craint d'avancer qu'elles étaient *plus pudiques que les Européennes*. Il nous serait facile de prouver que ces écrivains sont en contradiction avec eux-mêmes, en rappelant ce qu'ils nous disent des jeunes personnes élevées dans le sérail, qui, les jours où le sultan vient choisir au milieu d'elles celle qui peut le charmer, ne sont vêtues que de gazes légères, les bras et une partie du sein découverts, cherchant par toutes les agaceries de la coquetterie et par leurs danses à fixer les regards de leur maître... Quoi qu'il en soit de ce jugement en faveur des Musulmanes d'après leur costume, il n'est que trop vrai qu'un grand nombre d'Européennes méritent les reproches qu'on leur adresse sur l'indécence de leur toilette, surtout pour les grandes réunions et les bals. Combien en est-il qui s'y rendent comme si elles devaient recevoir du sultan un mouchoir (1), dont elles auraient grand besoin pour se couvrir la gorge et les épaules! Y a-t-il rien de plus contraire à la pudeur, à la bonne opinion qu'on s'était formée d'une femme, que

(1) On sait que le sultan jette un mouchoir à la jeune odalisque qu'il choisit pour favorite.

de la voir paraître dans une assemblée sous un costume indécent? et y a-t-il rien de plus inquiétant, de plus humiliant pour elle que de fixer les regards des hommes libres et hardis, tandis que les hommes sensés détournent les leurs par pitié ou par mépris? La mode et une déplorable habitude ont pu seules familiariser une femme honnête avec un tel costume, surtout dans des circonstances où elle a le plus besoin de voile et de décence. Combien n'est-il pas facile d'avoir une parure élégante, légère, gracieuse, sans cette nudité si nuisible à la conservation de ses charmes au milieu de la chaleur et de la poussière d'un bal! Ainsi, dans l'intérêt même de sa beauté, une femme doit toujours être vêtue modestement; elle doit l'être par respect pour la société, pour son sexe, et en particulier pour elle-même; car il est certain qu'en paraissant en public avec l'extérieur d'une femme sans pudeur, elle n'inspirera que des sentimens que la délicatesse et la vertu désavouent.

« Il est reconnu, dit Goëthe, que les femmes » ne se parent que pour se faire envie les unes aux » autres, et que cette émulation de parure les trouve » infatigables, et altère souvent leurs meilleures » qualités. Les plus aimables pour moi étaient » donc celles dont la toilette, simple et modeste, » n'a pour but que la décence et donne à un » fiancé, à un ami, la douce certitude qu'elles ne » pensent qu'à lui, et qu'elles n'ont aucun besoin

» d'éclat et de luxe pour passer heureusement leur » vie (1). »

Mais n'est-ce pas faire injure aux femmes de supposer *qu'elles ne se parent que pour se faire envie les unes aux autres*, et n'est-ce pas plutôt pour fixer l'attention des hommes, charmer leurs yeux, leur plaire enfin, ce qui pour elles est d'un bien grand intérêt, puisque souvent il s'agit de leur destinée tout entière? Aussi avons-nous pensé que sur ce sujet nous devions moins nous en rapporter à nous même, que consulter le goût des juges dont le suffrage nous importe le plus, et nous appuyer autant que possible des réflexions que des écrivains célèbres ont bien voulu laisser échapper sur la toilette. Relativement à la simplicité, à la modestie qui doivent y présider, il en est bien peu qui ne pensent comme l'admirable peintre de *Charlotte*. Ceux qui font une exception, plus frivoles encore que nous, ne méritent pas que l'on compte pour quelque chose leur opinion.

On ne peut douter combien la paix, l'aisance, le bonheur domestique gagneraient à l'abandon du luxe et surtout de l'inconstance des modes; car ce n'est pas la beauté, ce n'est pas la richesse des étoffes qui est ruineuse; c'est la variété, c'est ce changement continuel de chiffons, de bijoux, de dispendieux riens qui ne peuvent rendre une

(1) *Mémoires*.

femme plus belle ni cacher sa laideur. Ces atours multipliés et sans cesse renouvelés, ne peuvent donc que satisfaire ses caprices ou son orgueil de paraître opulente; ils ne peuvent que faire pitié aux personnes raisonnables et envie aux êtres frivoles comme elles. Et certes! est-ce la peine d'employer son temps et sa fortune pour inspirer de si tristes sentimens? Une femme qui aura du sens et du goût saura bien éviter cette profusion ridicule et ruineuse d'ajustemens artificiels et brillans. Une femme décente dédaignera toujours cette recherche qui marque trop le désir d'attirer les regards; elle laissera cette ressource à celles qui ont moins de délicatesse (1).

« La vanité, dit Saint-Lambert, est sortie toute parée de la tête des femmes, comme Minerve est sortie tout armée de la tête de Jupiter... » Il n'est pas douteux que la vanité ne soit plus particulièrement le défaut de notre sexe, non qu'elle soit, comme on dit, *un défaut de nature*, mais plutôt un défaut d'éducation. Il en est de même de ce désir de plaire à tous, de plaire plus qu'une autre, de ce *silence du cœur*, de ce *dérèglement de l'esprit*, *de ce mensonge continuel appelé coquetterie*, et qui, loin d'être dans les femmes un caractère primitif, provient encore d'un vice d'éducation, d'un manque de sentiment et de raison qui le plus

---

(1) Hogarth.

souvent nuit à notre bonheur et à notre considération.

N'est-il pas vrai qu'on se plaît en général à développer, à entretenir en nous la vanité, quand on voit la plupart des hommes ne faire attention qu'à la figure d'une femme et ne compter pour quelque chose que ses agrémens extérieurs? « On » ne l'entretient que de sa beauté, qui est un moyen » simple et naturel de plaire quand on n'en est pas » occupé, et de la parure qui est un système de » moyens artificiels pour augmenter l'effet du pré» mier ou pour en tenir lieu, et qui le plus sou» vent ne fait ni l'un ni l'autre (1). » Pourquoi? parce que la femme qui sait trop qu'elle est belle, la femme qui n'est occupée que de sa toilette, qui s'attache trop à ces avantages qu'on lui a tant vantés, néglige le plus souvent ceux mille fois plus précieux d'un bon caractère, et toutes ces qualités morales sans lesquelles une belle femme n'est qu'une belle statue. Habituée à être comparée à une fleur brillante qui fixe les regards surtout par son port, sa forme et ses couleurs, comment ne placerait-elle pas au premier rang ces fragiles avantages? Comment ne redouterait-elle pas cet avenir qui doit flétrir ses charmes? De là tant de soins minutieux pour les conserver, tant de craintes de les perdre, tant de chagrins en les perdant, tant de

(1) Desmahis.

moyens pour les retenir et y suppléer! Par tant de soucis et d'inquiétudes, par des efforts vains, multipliés et opiniâtres, loin d'atteindre le but qu'elle se propose, elle ne fait que s'user et vieillir plus tôt. Oui, la femme qui, en dépit du temps et de la nature, veut prolonger le règne de la beauté et de l'amour, laisse échapper les avantages qui pouvaient lui assurer un règne moins brillant, mais plus paisible et plus sûr, celui que nous donnent sur notre famille, sur la société les qualités de l'esprit et du cœur. Vouloir briller par les agrémens de la jeunesse alors que la jeunesse n'est plus, se parer des couleurs, des ornemens qui conviennent à cet âge, n'est-ce pas changer ce que l'on perd contre des ridicules? Qu'Anacréon pare ses cheveux blancs de myrtes et de roses, cette image est gracieuse comme le génie du poète; mais qu'on nous représente Sapho ou Corinne couronnées de fleurs quand la fleur de leur beauté est flétrie, cette image n'est que grotesque. Tant il est vrai que, pour tout ce qui a rapport à notre sexe, le goût et les convenances sont plus délicats et plus sévères. Il n'y a de la grâce dans la toilette d'une femme, comme dans ses habitudes, qu'autant qu'elles sont parfaitement en harmonie avec son âge.

Qui n'a pas l'esprit de son âge,
De son âge a tous les ennuis.

Cette maxime est particulièrement applicable à

notre sexe à qui le ridicule est si fatal ! La femme a tant besoin d'hommages, d'estime, de considération ! Il lui est si doux de plaire ! Et plaire n'est-ce pas pour elle un devoir aussi bien qu'une vertu? Mais si ce désir de plaire lui commande de soigner les avantages que la nature lui a donnés, ne lui dit-il pas aussi qu'ils ne peuvent pas toujours lui suffire, et qu'il importe de se prémunir pour cette époque qui n'est si redoutable que parce qu'on la lui montre aride et sans plaisirs, que parce qu'elle y arrive sans y être préparée? Soignons donc les avantages extérieurs sans trop nous y attacher, et surtout sans négliger les qualités aimables et solides. Suivons les modes sans jamais en être esclaves, et surtout en sachant les modifier selon les traits, l'âge, le rang, la fortune. Pour le printemps de la vie, employons les fleurs, le blanc, le rose, la plus ravissante des couleurs. Pour l'été, donnons la préférence au bleu d'azur, au gris de perle ; que nos yeux, en harmonie avec ces douces teintes, peignent et la sérénité des cieux et la tendresse de la tourterelle. A mesure qu'on approche de l'automne, adoptons des étoffes riches, variées, amples, moelleuses; et, n'en déplaise à Rousseau, des dentelles autour d'un cou qui commence à maigrir ne sont point un ornement à dédaigner. Enfin, plus l'âge fait de ravages, plus les soins de la toilette et de la propreté sont nécessaires, non

Pour réparer des ans l'irréparable outrage,

mais nous le devons, parce que cet argile qui se décompose n'en est pas moins toujours l'enveloppe de notre âme; nous le devons à ceux qui nous entourent, à nous mêmes, à la société. Et, arrivée au dernier période de l'existence, la femme peut encore être embellie par cette amabilité que donnent les souvenirs rians d'une vie consacrée à la vertu, à l'accomplissement de tous ses devoirs; alors, si la bienfaisance, l'amitié et l'indulgence remplissent particulièrement son âme, l'expression de ces doux sentimens efface les outrages du temps et donne à la vieillesse quelques-uns des agrémens et toute la gaîté de la jeunesse.

LIVRE TROISIÈME.

DE L'INFLUENCE DES MŒURS SUR LE BONHEUR DE LA VIE.

CHAPITRE PREMIER.

L'histoire du monde entier nous prouve l'influence des mœurs sur le sort des peuples et des gouvernemens. L'influence des mœurs sur le bonheur de la vie se trouve dans l'histoire particulière de tous les hommes. Naturellement nous sommes portés au bien, plus naturellement encore vers le bonheur : conserver ce penchant au bien et s'en servir pour atteindre au bonheur, est une étude dont les avantages sont assez précieux pour qu'ils vaillent la peine de s'en occuper. Cette étude nous apprend ce qu'il faut rechercher ou fuir pour améliorer notre sort; elle nous apprend quel rôle salutaire ou nuisible jouent nos sentimens, selon qu'ils ont reçu une bonne ou mauvaise direction; elle nous apprend à les diriger vers ce qu'il y a de réellement bien, de véritablement beau; c'est là cette science du cœur, science

d'une vie généreuse, douce pour soi, utile à ses semblables, simple dans ses détails, grande dans son ensemble, riche dans tous ses résultats. C'est elle qui enseigne à se dépouiller de ce moi, de cet égoïsme qui paralyse les plus beaux projets et tarit la source des grandes actions. C'est d'elle que découlent et la paix domestique et la sainteté de l'amitié. L'homme n'est pas toujours dans le palais des rois, au milieu des camps, à la tribune, dans son cabinet; il a besoin de quelques heures d'amour et de confiance pour se reposer de son existence publique, pour se délasser de ses travaux; et si sa compagne, ses enfans, son ami, ont négligé cette science du cœur, pourra-t-il éprouver de véritables jouissances, leur donner avec sécurité sa confiance et son amour? Mais qui nous enseignera cette science précieuse si ce n'est la religion? Invariable dans ses principes, elle n'admet aucun sophisme pour remplacer l'honneur et la vertu; elle est la richesse du pauvre, le refuge de l'infortune, le pacte sacré qui unit les hommes entre eux, le ciel avec la terre; elle réconcilie avec la mort par l'espérance de l'immortalité. La religion bien comprise, bien pratiquée, enchaîne toutes les vertus et les rend plus faciles, en tempérant la sévérité des unes par la douceur des autres. Elle prévient les actions criminelles en condamnant les pensées coupables; elle abat l'orgueil en nous obligeant de découvrir nos faiblesses à un être faible comme nous; elle nous as-

sujétit à des privations pour nous apprendre à supporter la douleur; elle ordonne d'aimer et d'espérer pour rendre léger le fardeau de la vie; enfin cette religion sainte nous enseigne à la fois la science du cœur et celle du bonheur, et devient par cela même la plus sûre garantie de nos mœurs. Dire qu'on est toujours heureux avec une conduite irréprochable, une triste expérience viendrait nous démentir; mais dire qu'on peut trouver le bonheur sans la vertu, une salutaire expérience nous apprend aussi le contraire; réunir l'un à l'autre doit être l'objet de nos désirs, le but de nos actions.

S'il y a des hommes qui naissent avec une disposition plus prononcée vers le bien et le bonheur, en échange de ce privilége nous voyons ceux qui ont le plus de difficultés à surmonter, atteindre à un plus haut degré de perfection et de jouissance. C'est au milieu des combats qu'on trouve la gloire, c'est après la victoire qu'on se repose avec délices sur ses lauriers : « Le duc de Bourgogne naquit terrible, et, dans sa première jeunesse, fit trembler; livré à toutes les passions, » transporté de tous les plaisirs, farouche, porté » à la cruauté; de la hauteur des cieux il regardait » les hommes comme des atômes. De cet abîme » sortit un prince affable, doux, humain, modéré, patient, modeste, l'amour du bien, le dévouement de soi-même : quels effets de la Divinité dans cette âme candide, simple, forte! La

» terre n'en était pas digne, il était mûr pour l'é-
» ternité (1). »

Quels effets de la Divinité, et quels effets d'une éducation sage, religieuse! Ce prince, qui pouvait devenir un Néron entre les mains d'un second Narcisse, formé par Fénélon, devint l'idole et l'espoir de la France; son âme, son esprit et son cœur furent le plus bel ouvrage du plus beau génie, la plus solide preuve que les dispositions de la jeunesse sont toujours faciles à corriger, et que les leçons de la sagesse, unies à l'exemple d'une vertu aimable, peuvent triompher de tous les vices, de toutes les passions.

On ne peut révoquer en doute cette force des premiers principes que nous recevons dans nos premières années et qui dirigent toutes les autres: le sauvage d'Amérique apprend au sortir du berceau à mépriser les souffrances physiques; le jeune homme et la jeune fille disputent lequel des deux supportera plus long-temps le charbon ardent qui brûle leurs bras entrelacés; et cette constance au milieu des tourmens, seul principe d'honneur qu'on prenne soin de graver dans leur âme, les rend tous des héros en présence des supplices et de la mort. Cette magnanimité héroïque, qui semble élever le sauvage au-dessus des forces humaines, ne nous apprend-elle pas qu'il n'est aucun

(1) *Mémoires du duc de Saint-Simon.*

vertu à laquelle l'homme ne puisse atteindre? et ne prouve-t-elle pas que non seulement l'âme peut se rendre indépendante du physique, mais encore que l'intelligence la plus bornée ne met aucune borne à ses facultés? Tel qui ne peut créer, ni rassembler deux idées, devient sublime quand il faut agir : générosité, courage, bienfaisance, pour enfanter de belles actions, n'ont pas besoin d'être aidés par l'esprit. La vertu seule peut nous conduire à tout ce qu'il y a de plus beau et de meilleur; seule, elle peut suffire à notre bonheur et nous conduire à notre véritable destination; c'est pour cela que le Ciel en a placé le germe dans tous les cœurs. Il ne s'agit donc que de le développer pour en recueillir plus tard tous les avantages. Et comme les premiers pas que l'on fait dans la vie déterminent presque toujours la direction qu'on y suivra, il est bien important de les diriger : veillons donc sur ce jeune et flexible arbrisseau pour qu'il s'élève gracieusement et sans entraves du côté du ciel, arrachons l'herbe parasite qui prend son suc nourricier, écartons l'insecte qui va miner sourdement son existence, et surtout conservons-lui un tuteur jusqu'à ce qu'il soit assez fort contre l'orage; voilà la tâche d'un bon jardinier, voilà les soins d'un bon père de famille pour son enfant. Ces soins précoces, ou préserveront sa jeunesse de passions violentes, ou les modéreront assez pour qu'elles ne prennent sur son cœur aucun ascendant funeste; tandis que l'infortuné, livré au

vice dès son enfance, aura bien de la peine à les expulser.

Sans doute il est des exceptions, et on peut voir un être vertueux se laisser surprendre par une passion violente qui bouleverse tout son être et le sort de la route qu'il avait choisie; alors qui peut le suivre dans ses égaremens...? De même un homme long-temps vicieux sera régénéré par un exemple frappant, un sentiment profond, un grand malheur; toutefois ces exceptions sont si rares, les faits contraires si nombreux, que c'est être insensé de ne pas choisir tout de suite ce qui convient à notre sûreté, à notre bonheur. Comment se fait-il que dans un choix aussi important, ayant la raison pour nous éclairer, nous fassions comme ce pauvre aveugle qui se détourne de la belle route sur laquelle il se trouve pour se jeter dans un précipice? C'est que la raison n'est qu'un flambeau qui s'altère, vacille et s'éteint à mesure que les passions naissent, se développent et s'emparent de nous. La raison ne peut donc suffire à l'homme pour le conduire au bonheur; il lui faut cette lumière plus sûre et plus vive que nous présente une religion divine qui n'égara jamais.

Y a-t-il rien de plus affligeant que de voir ce jeune homme plongé dans le gouffre infect et ténébreux que des vices précoces, que des passions indomptées ont creusé sous ses pas! L'air impur qu'il y respire attaque et détruit rapidement son

moral et son physique. Veut-il en sortir, il chancelle à chaque pas; sa tête est courbée; son front chauve, ridé; c'est un vieillard de vingt-cinq ans à qui il ne reste qu'un avenir décoloré, un cœur refroidi, une imagination éteinte; en lui il n'y a que dégoût, hors de lui que dégoût; il a perdu la santé, perdu sa propre estime et celle de ses semblables. Que lui reste-t-il? Moi, dira ce Dieu si puissant et si bon : ah! oui, il n'y a qu'une main divine qui puisse trouver des remèdes à tant de maux et adoucir un si triste sort. Mais comment y avoir recours s'il ne la connaît pas ou si jamais il n'eut foi en sa puissance, si, élevé par des parens impies, il n'a reçu que l'exemple de l'immoralité et pour leçons de religion que les sarcasmes dont on la travestit? Sans principes, sans ce précieux secours, comment parviendra-t-il à mettre un frein à ses passions, quand elles se seront emparées de tout son être? En vain l'essayera-t-il, il est à craindre que, bientôt découragé, il ne retombe plus bas encore...

Opposons à ce malheureux, dépouillé par le vice de tous les agrémens de la jeunesse et de toutes les qualités de l'âme, le jeune homme élevé dans des principes religieux qui ont garanti ses mœurs, perfectionné son caractère et qui ne connaît de la vie que ses plus pures jouissances; quel contraste! Le premier avec son regard éteint, ses traits alongés, ses mouvemens brusques ou languissans, sa conversation sèche ou licencieuse,

son humeur folle ou farouche, n'inspire que le mépris ou la pitié. Le second est véritablement l'homme sorti des mains du Créateur; son front s'élève avec candeur, tout l'éclat du printemps de la vie brille sur ses traits, toute la vigueur de cette belle saison anime ses mouvemens ; imagination , sensibilité découlent de ses lèvres avec grâce et simplicité; tout est bonheur au dedans de lui, espérance au-dehors; un beau jour, une belle action, un bel ouvrage, rien n'est perdu pour lui parce qu'il est animé des sentimens les plus élevés, les plus généreux, et qu'aucune fibre de son cœur n'a été émoussée.

Parvenus à la vieillesse, l'un avec ses vices, l'autre avec ses vertus, le même contraste existera quoique moins remarquable. Le bien et le mal se font sentir plus faiblement alors que les facultés sont altérées, alors que les années semblent confondre les rides tracées par de nobles travaux avec celles que l'inconduite a sillonnées. Mais il n'y a qu'un regard superficiel qui puisse s'y méprendre; l'observateur attentif saura bien auquel des deux il doit adresser ces paroles de Caton : *Mon ami, la vieillesse a bien assez d'autres laideurs, n'y ajoute pas encore celle du vice.* Ce vieillard sans cesse de mauvaise humeur, qui déclame amèrement contre la vie, les hommes et la vertu, qui regrette la jeunesse et n'ose y reporter sa pensée, qui voit avec envie des qualités qu'il ne posséda jamais, des jouissances qu'il ne peut plus sentir,

ce vieillard pourra-t-il imposer sur ce qu'il fut? Pourra-t-on lui accorder la même vénération qu'à celui qui a vieilli dans la vertu, dans l'exercice des devoirs les plus doux et les plus respectables? Il ne regrette rien, n'envie rien et espère mieux encore; content, gai, communicatif comme un enfant, il raconte ses études, ses premières amours, ses plaisirs, ses peines, ses succès; ses souvenirs rians et frais se réfléchissent sur sa vieillesse comme ces beaux rayons du soleil qui viennent échauffer les glaces de l'hiver. Cette jeunesse de l'âme, qui reflète sur ses traits, contraste d'une façon touchante avec les ondes blanches de sa chevelure; on ne peut le contempler sans éprouver un sentiment profond de respect pour lui et de reconnaissance envers Dieu qui prépare à l'homme des jouissances pour tous les âges.

Mais si les bonnes mœurs ont une influence si positive sur toute l'existence de l'homme, cette influence est plus remarquable encore sur l'existence de la femme : toute passion qui l'éloigne de ses devoirs trouble son bonheur; et toute tache sensible dans son caractère suffit pour obscurcir ses jours. Est-elle entêtée, quels orages dans son ménage ! Est-elle orgueilleuse, que d'ennemis elle va se faire! Est-elle vaine, précieuse, que de ridicules elle va se donner! Est-elle dissimulée, quelle gêne continuelle ne s'impose-t-elle pas! Ne sait-elle pas s'occuper, que d'heures longues

et pénibles dans sa vie! Est-elle légère dans son maintien, dans sa conversation, que de soupçons injurieux sur sa conduite! Perd-elle enfin la plus délicate comme la plus charmante des vertus, que deviennent toutes les autres? Où placera-t-elle sa considération, et que peut-elle espérer dans l'avenir? Méprisée du monde, craignant les regards de son Dieu et ses propres regards, elle ne se plaira plus que dans l'ivresse des passions qui l'ont perdue; et encore cette ivresse ne l'empêchera pas de sentir ces tourmens, ces inquiétudes inséparables d'une conduite réprouvée par la morale et sa propre conscience. Ces inquiétudes, ces tourmens n'agiteront pas seulement les femmes qui ont conservé quelques principes d'honneur et de religion, ils troubleront l'existence de celle qui est orgueilleusement coupable. Telle fut cette femme qui gouverna si long-temps et Louis XV et la France, qui décidait de la paix et de la guerre, faisait disgracier les ministres, exiler les courtisans. Interrogez les mémoires de ceux qui vécurent dans son intimité et la virent dans toute sa splendeur: que d'humiliations n'eut-elle pas à supporter, que de sacrifices à faire, pour rester dans la place qu'elle occupait! Comme la jalousie, l'ambition, la haine dévoraient son cœur! Que de craintes pour ses jours! Partout elle croit voir du poison, des assassins, des rivales... Que de soins pour conserver sa beauté! Quel désespoir en la voyant se flétrir à la fleur de l'âge! Et quelle mort après

une telle vie ! (1) Toute la France en a béni le jour, jusqu'à son royal amant, qui vit emporter son cercueil avec la plus tranquille indifférence (2)...

---

(1) Portrait de madame de Pompadour, âgée de 37 ans. « Quelle décrépitude ! quelle dégénération dans les for» mes ! quelle saleté dans le visage ! elle se plaît à s'ense» velir habituellement sous une couche de blanc et de » rouge ; sa vivacité n'est plus qu'une grimace, une espèce » de rire sardonique, et sa langueur primitive un abatte» ment. Elle s'imagine qu'avec une couche étincelante de » rouge elle dénaturera les formes sillonnées de son visage ; » elle a encore de grands et beaux yeux ; mais quels re» gards partent de ces deux voûtes ! comme elle réunit » tout ce qui est nécessaire pour paraître une méchante » femme ! L'extrême maigreur de madame de Pompadour, » son teint plombé, gras, luisant et livide, furent des avis » qu'elle reçut de la nature que la machine se décom» posait. Elle fut dès lors bien plus méchante, bien plus » inquiète dans la société, et plus difficile dans le service » et les hommages qu'elle recevait. Elle ne vint plus du » tout à Paris ; à la cour elle n'osa plus se montrer avec » autant d'audace ; elle se couvrit la figure de blanc, de » rouge et de noir ; l'étude de sa mine, de sa toilette, de » son habillement, devint chaque jour et plus longue et » plus difficile et plus compliquée. Elle vit venir de loin » la maladie, et elle ne trouva rien, ni dans sa raison, ni » dans son esprit, qui la portât à la résignation. »

(*Anecdotes du règne de Louis XV.*)

(2) Louis XV, en voyant partir le char funéraire qui conduisait madame de Pompadour à sa dernière demeure au milieu de torrens de pluie, dit en plaisantant : *La pauvre marquise aura mauvais temps pour voyager aujourd'hui...* !

Combien il fut différent le sort de cette femme célèbre qui *n'eut d'autre habileté qu'une conduite irréprochable!* Madame de Maintenon avait conservé sa fraîcheur et tout l'éclat de sa beauté à l'âge où le plus ordinairement il n'en reste que le souvenir. Et, à cet âge où les femmes ne semblent plus avoir de droits qu'à l'estime, elle inspira à Louis XIV un amour vif et constant. Devenue son épouse, elle le fixa pendant trente ans par tous les charmes du caractère et de l'esprit. Si elle paya quelquèfois les grandeurs par l'ennui et la contrainte qui en sont inséparables, quels dédommagemens ne trouva-t-elle pas dans un hymen glorieux, formé par l'amour et toujours présidé par la confiance et la tendresse! Que de jouissances pour son âme généreuse d'être placée à la source de tant de biens et de grâces qu'elle répandait sur les malheureux! Et comme ses jours finirent doucement au milieu de cet établissement où tout lui rappelait ses bienfaits, où tous les cœurs lui étaient dévoués par la reconnaissance et l'amour, où tout respirait l'innocence et la paix! C'est là que Pierre-le-Grand vint rendre hommage à la femme étonnante qui avait fixé l'inconstance d'un grand roi et de la fortune par le charme seul de la vertu et de la sagesse. Elle était dans son lit, et quoiqu'elle eût atteint le dernier degré de la vieillesse, lorsque le sauvage czar ouvrit brusquement ses rideaux, le doux coloris de la pudeur vint embellir ses

traits; elle parut encore belle aux yeux de l'empereur!

Madame de Maintenon, n'oubliant jamais la vertu au milieu d'une société licencieuse, la respectant au milieu de l'adversité et de la misère malgré les plus dangereuses séductions, madame de Maintenon, soutenue dans le malheur par la vertu, conduite par la vertu à la plus haute fortune, atteignant le dernier âge de la vie toujours accompagnée de la vertu et conservant encore quelques-unes des grâces de la jeunesse, madame de Maintenon n'offre-t-elle pas la preuve qu'aucun sacrifice à la vertu ne reste sans récompense, qu'en elle seule notre sexe doit chercher le bonheur, la considération, et même les avantages que la coquetterie cherche en vain dans la ruse et les ressources de l'art?

CHAPITRE II.

On peut trouver le bonheur dans toutes les positions où l'on se trouve placé.

Qu'est-ce que la vie, répète-t-on, comme pour la décolorer? Des pleurs pendant l'enfance auxquels succède l'ennui d'un collége ou d'un instituteur; puis l'esclavage du monde, les peines de l'amour, les tourmens de l'ambition, les soucis d'un ménage, les inquiétudes causées par des enfans jusqu'au moment où l'on parvient à les placer dans une carrière honorable et sûre; alors qu'ils n'ont plus besoin de nous ils nous oublient; et l'isolement dans la vieillesse est le prix de tant de soins et de sollicitudes...

A ce triste tableau de la vie, pourquoi n'en opposerions-nous pas un autre tout aussi vrai, sauf les diverses nuances qu'il faudrait à l'un et à l'autre pour fondre des couleurs trop sombres ou trop gaies? Voyons d'abord l'enfant, joyeux dans les bras de sa mère qui n'attend pas ses pleurs pour deviner et satisfaire ses besoins; cette mère

étant aussi son premier instituteur, il n'y a rien encore pour l'ennui et l'esclavage. Dans un collége, s'il est dirigé par des maîtres et obligé de consacrer à l'étude une grande partie de son temps, n'en est-il pas dédommagé par ces heures de récréation où il retrouve sa liberté? Comme il en jouit! Son existence semble se doubler pour en doubler le prix! Les apprécierait-il aussi bien ces heures de joie, si toutes celles de sa journée étaient à sa disposition, si toutes se passaient dans les jeux et l'oisiveté? D'ailleurs, les heures d'étude ne sont-elles pas animées par l'émulation? Les succès n'ont-ils pas des récompenses? Et si l'écolier murmure parfois sur son sort, en est-il un seul qui, parvenu dans l'âge mûr, voulût retrancher cette époque de sa vie?

L'adolescence écoulée, voilà notre jeune homme qui s'élance dans le monde. Son cœur qui renferme tant d'activité et de force, qui a tant besoin de mouvement et d'émotions, s'il est imbu de sages principes, ne va-t-il pas éprouver mille jouissances sans tomber dans les écueils qui l'entourent? L'innocence, comme le somnambule, marche sûre et tranquille au bord du précipice parce qu'elle ne le voit pas. Qui peut bien exprimer ce qu'on éprouve dans cet âge, où tout en soi, autour de soi et dans l'avenir, s'embellit à travers le prisme enchanteur de l'imagination! Nous jugeons les hommes d'après nous même; et tous nous paraissent bons, sensibles; nous leur donnons avec

profusion nos plus doux sentimens; sans hésiter nous accordons notre confiance, nous dévoilons nos pensées; et ce cœur qui s'élève ainsi brillamment au-dessus de la vie pour ne la contempler que dans son ensemble, ne sentir que ce qu'elle a de beau, ce cœur, si la méchanceté et l'égoïsme le font retomber sur la terre pour l'abreuver d'amertume, dût cette amertume empoisonner le reste de nos jours, voudrions-nous effacer cette exaltation de sentimens si pleins de générosité et d'innocence? On souffre plus pour les autres d'avoir été trompé que pour soi-même; et il est rare que le reste de nos jours en soit empoisonné; le plus souvent c'est la raison qui vient nous éclairer, non pas brusquement, mais d'une manière insensible; elle nous montre les hommes et les choses tels qu'ils sont; et nos chimères disparaissent quand elles ne nous sont plus nécessaires. Si l'on cesse de voir partout le bonheur, en toute chose la perfection, on en retrouve encore assez pour passer, sans que le cœur se brise, de cet état d'enchantement au réel de la vie. On aime avec plus de calme et sans aveuglement; on choisit mieux. Si une épouse et des enfans deviennent des objets de sollicitude, ils le sont encore de nos plaisirs. On vit en eux et pour eux; et bien rarement un père de famille voit sa vieillesse isolée; il meurt en bénissant ses enfans, ses petits-enfans, le Ciel qui les lui a donnés; et son nom, sa mémoire ne seront point oubliés sur la terre.

Voilà le sort le plus ordinaire des hommes : pourquoi chercher à nous en dégoûter? Sachons au contraire nous réconcilier avec lui, en appréciant les divers avantages qu'il offre à chacun de nous en particulier. Cette disposition à calomnier ainsi notre destinée, ne provient-elle pas de ce qu'à côté de celle qui nous échoit en partage, s'en trouve toujours une autre qui est l'objet de nos désirs, de ce que nous négligeons les biens qui s'offrent dans notre position actuelle pour consumer notre existence à rechercher ceux qui sont loin de nous et qui peut-être ne seront jamais en notre pouvoir? Comme l'insecte caché sous la fleur qu'il ronge et qu'il fait périr, un désir insatiable ou une inquiétude permanente tendent sans cesse à détruire le germe de notre bonheur. Et pourtant, si nous parcourions cette grande échelle où se trouvent placées toutes les variétés des destinées humaines, pourrions-nous affirmer quelle est celle qui réellement est la plus digne d'envie? Le souverain, qui occupe le premier rang, répète-t-il cet adage si connu, *être heureux comme un roi?* Ah! trop d'inquiétudes, de soins, de responsabilité occupent ses jours et troublent ses nuits, pour ne pas servir de compensation à la puissance, à l'éclat, aux plaisirs qui l'environnent! Au pied du trône et placés au second rang, nous trouvons les grands, les favoris, les ministres; les rayons de la puissance qui tombent directement sur eux, nous les font paraître comme dans une atmos-

phère enchantée; et pourtant, que cette atmosphère soit soumise avec leurs secrètes pensées à l'analyse du sage, combien de nuages, combien d'amertume, de désirs, de regrets, ne découvrira-t-il pas! Alors on n'hésite point à porter ses regards plus bas, pour chercher plus de joie et de paix. On gagne le milieu de l'échelle; et là on est mieux à portée, il est vrai, de voir, de juger ce qui est au-dessus et au-dessous; là peut-être y a-t-il plus de sagesse, et le bonheur est-il plus facile; mais la compensation s'établit encore par la difficulté de conserver ce juste milieu indispensable à cette position. Enfin on arrive au bas de l'échelle, là où elle touche à la terre; là sans doute est la place la plus sûre, bien qu'elle soit la plus dédaignée; c'est là que réside cette nombreuse, cette utile portion de l'humanité qui est l'objet de notre pitié parce qu'elle achète son pain par un travail rude et continu, parce qu'elle ignore une partie de nos jouissances ou plutôt de nos besoins; mais chez elle les peines physiques ne sont-elles pas compensées par la tranquillité de l'esprit, une nourriture grossière par l'appétit, la fatigue par une santé robuste, la pauvreté par l'insouciance?

Arrêtons-nous à cette harmonie de la nature créée à la voix d'un Dieu infiniment bon, et nous verrons avec quelle justice il a réparti ses dons sur tous les hommes, de manière qu'ils aient tous une part égale au bonheur et aux vicissitudes de la vie. Quand on sera bien convaincu de cette vérité,

la beauté n'enviera pas le génie, le génie n'enviera pas la beauté, la médiocrité ne recherchera point l'éclat; on préférera sa paisible obscurité aux orageuses grandeurs, le gain de son travail dont on jouit à l'or de l'avare qui le laisse inutile; enfin nous saurons mieux apprécier le lot qui nous est échu en partage; nous apprendrons à y conformer nos désirs; et constamment il suffira pour nous satisfaire, parce que nous chercherons à l'améliorer, à l'embellir, au lieu de perdre notre temps à convoiter des biens étrangers ou imaginaires. Alors nous finirons par dire avec le sage: *L'homme le plus heureux est celui qui croit l'être.*

CHAPITRE III.

L'Habitant de la campagne.

L'influence des mœurs est plus directe, plus puissante dans l'intérieur d'une chaumière, parce que là on ne se contente pas d'illusions pour le bonheur ; on le veut réel, on le veut de tous les jours et solide ; et là plus particulièrement on ne le trouve que dans une conduite irréprochable. Là en effet les mœurs dépravées, n'ayant rien pour se voiler, paraissent plus hideuses que dans le monde, et leurs suites en sont plus funestes. Là ordinairement on n'est pas bon ou mauvais à demi, parce qu'on n'a pas de ces petites vertus apprises qui servent d'intermédiaire ou de supplément. On est franchement l'heureux enfant de la nature ou l'être vicieux qui ne la connaît plus. Grâces soient rendues aux hommes qui cherchent à améliorer cette classe, en mettant à sa portée l'instruction qui lui est devenue si nécessaire ! Sans savoir même ce que c'est que morale, si elle eût conservé la pureté des mœurs et la pureté de sa croyance religieuse, l'instruction eût été presque inutile à son bonheur et à la sûreté de la société ;

mais aujourd'hui que la corruption y a pénétré, elle a besoin de connaître l'importance de ses devoirs pour les remplir; elle a besoin de connaître l'importance de sa religion pour la pratiquer.

Les philosophes les plus impies ont avoué que cette religion était la meilleure législation du cœur humain, surtout pour les hommes qui n'écoutent les préceptes de la morale qu'autant qu'elle leur vient d'une voix divine et qu'ils ont à espérer ou à craindre une autre vie. Sans cette croyance que deviennent le bonheur et la probité du laboureur, de l'artisan, de cette classe enfin si nombreuse qui paraît dépendre des autres, tandis que, par le fait, les classes plus élevées en dépendent, puisque le luxe et la paresse nous font attendre nos besoins de son travail, de sa bonne foi, de son zèle, puisque nous remettons entre ses mains le soin de nos enfans et de nos intérêts domestiques? Ainsi l'amour de nous-même devrait se joindre à la bienfaisance pour faire instruire et améliorer cette portion si précieuse de l'humanité qui tend à se dégrader.

C'est près des villes et des grandes villes principalement qu'on sent cette importance, parce que c'est là surtout qu'elle manque de religion et de mœurs. Voyez les églises des environs de Paris : elles sont toutes pauvres, désertes; les cérémonies s'y font à la hâte, sans dignité ni ferveur; à peine vingt personnes viennent y prendre part; et encore la moitié se promène tour à tour en quêtant

pour les besoins de l'église et des pauvres; et ces quêteuses, ces quêteurs hardis semblent trafiquer sur l'églisc et les pauvres! En dehors se trouve un marché où l'on trafique encore! Partout et à toutes les heures, le dimanche comme les autres jours, l'argent est le seul dieu, la seule foi, le seul baptême. C'est là qu'on voit l'homme destiné à une vie simple et pure, perdre tous les avantages de sa position. Il prend d'autres goûts, d'autres habitudes; ses désirs s'augmentent avec ses besoins, et il ne peut les satisfaire qu'aux dépens de la probité. Il regarde avec envie ceux qui sont au-dessus de lui, et avec mépris ceux qu'il croit au-dessous; ou il est insolent ou il rampe. Il entend plaisanter de la religion, de la fidélité dans le mariage, de la bonne foi dans les affaires d'intérêt. On lui dit *que tout cela n'est que préjugés*, et il se hâte de se débarrasser de ces préjugés qui déjà lui étaient à charge. Mais, pas assez endurci pour tromper sa conscience, il sera tourmenté et tourmentera les autres; il ne lui suffira pas de ne plus aimer sa femme, il l'accablera de mauvais traitemens. Mauvais époux, il sera mauvais père: l'oisiveté le conduit à la misère, et il ne rentre chez lui que pour arracher à sa compagne ce qu'elle gagne pour donner du pain à ses enfans; heureuse encore si elle peut les soustraire à l'exemple si contagieux d'un père!

Pour reposer agréablement nos idées sur des images de paix et d'innocence, éloignons-nous des filles; gravissons les montagnes pour respirer un

air plus pur, pour apprécier tous les avantages que la religion, les bonnes mœurs et le travail ont conservés à leurs habitans. Allons un jour de fête dans leur église, nous verrons quels soins ils mettent à la parer. Sur les vases sacrés, les lampes, les flambeaux, brillent l'or, l'argent, le vermeil; les croix, le dais, la bannière, sont revêtus de riches ornemens; tout est beau et imposant, tout est solennel dans les cérémonies; partout règne un profond recueillement; le ministre conserve toute la dignité de son état; aussi est-il adoré et chéri de tous les fidèles.

En sortant de l'église entrons dans une de ces jolies chaumières; contemplons-y ce vieillard vigoureux qui oublierait ses longues années sans les souvenirs si lointains qu'il aime à raconter et la vénération qu'il inspire. Il recueille le fruit de sa sagesse en arrivant sans regret et sans infirmités au dernier âge de la vie. Sa compagne, dont il n'a pas été séparé un seul jour pendant un demi-siècle d'une paisible union, porte sur ses traits l'expression de son bonheur et de ses vertus : sa taille est encore droite, ses yeux vifs, son teint coloré, ses cheveux conservés; cependant elle n'a pris aucun soin minutieux de sa personne; elle ne connaît ni cosmétiques, ni parfums, rien de tout cet arsenal de toilette à l'aide duquel les femmes du monde cherchent en vain à se défendre des outrages du temps! La montagnarde conserve long-temps sa fraîcheur et ses charmes, parce qu'elle ne connaît aucune des passions qui dessèchent et la vie et le

cœur. Jamais elle n'éprouve les agitations de la vanité. Les tourmens de la jalousie ne viennent point troubler son sommeil. Ses plaisirs sont simples et ne peuvent altérer sa santé. Si elle se fatigue le jour, elle repose la nuit ; elle respire un bon air, prend une nourriture frugale, et trouve dans la vertu, dans la simplicité de ses goûts, les avantages que souvent on recherche ailleurs inutilement et à grands frais.

La vue de cette femme encore fraîche dans sa vieillesse, parce qu'elle est toujours heureuse et toujours aimée, serait une leçon terrible pour cette créature, couverte de lambeaux moins abjects que ses traits, qu'on rencontre trop souvent dans une grande ville ! Elle reçut cependant les mêmes avantages, innocence, beauté, religion de ses pères ; le Ciel avait placé son berceau dans un séjour d'aisance et de paix ; elle a tout abandonné en quittant son hameau ; elle vécut dans le vice, il ne lui reste que la misère... Non, il n'y a rien sur la terre de plus hideux qu'une femme qui arrive au bord de la tombe, tremblante de ses souvenirs, qui essaie d'en effacer l'image par des boissons fortes, qui pour s'en procurer tend aux passans une main décharnée, et d'une voix sans âme implore avec aigreur la compassion publique... Ah ! donnez-lui compassion et secours, mais ne vous arrêtez pas ; voir l'humanité si dégradée, une vieillesse si méprisable, cela serre le cœur d'une façon si douloureuse que la bienfaisance n'a pas même de douceur...

CHAPITRE IV.

Berthe et Jeannette.

En parcourant la Savoie on est étonné que ce pays soit si peu connu des peintres, des philosophes, des naturalistes, car il est digne de fournir des sujets à la peinture, d'élever l'âme aux pensées les plus sublimes, de donner lieu aux recherches les plus intéressantes : partout la nature a su varier ses décorations pour les rendre tantôt riantes, souvent majestueuses et toujours originales : les bois, les cascades, les précipices, les prairies, les ruisseaux, les torrens, les vieilles tours, les jeunes chaumières, les vestiges des Druides et le marbre des tombeaux romains présentent la Savoie sous l'aspect d'un vaste jardin anglais qu'un artiste ne trouverait pas assez payé de tout l'or de l'Angleterre. En effet, qui oserait mettre un prix à ces pyramides de neige que le soleil métamorphose en diamans, et dont la base, couverte de noirs sapins, offre à l'œil étonné et satisfait mille fleurs charmantes? Quelquefois une route bordée de rochers et de précipices, conduit dans une riche vallée ou sur une montagne élevée; on

ne pense trouver que des biches et des chamois lorsqu'on aperçoit le brillant clocher qui s'élance dans les airs et annonce le village sur lequel il domine. Combien ces habitations diffèrent de ce rassemblement de maisons pressées les unes contre les autres à l'entrée des cités opulentes! là, chaque chaumière est séparée par un jardin ou un verger; plusieurs sont blanchies à l'extérieur ou parées de diverses couleurs.

Il est un de ces villages plus charmant encore parce qu'il est placé au bord d'un petit lac d'azur et couronné par un bois de mélèzes et de sapins. Les habitans y sont beaux parce qu'ils jouissent d'une bonne santé, et ils jouissent d'une bonne santé parce qu'ils sont laborieux et sages. C'est là que vivait une famille pleine de joie et de vertu : Louis et Berthe, unis depuis trente ans, n'avaient jamais été séparés; jamais ils n'avaient éprouvé aucun chagrin amer; à peine s'il survenait entre eux quelques légers nuages dissipés presqu'aussitôt que formés. Un fils avait d'abord suffi à leurs désirs; plusieurs années après, une fille qu'ils reçurent comme une faveur inattendue du Ciel, mit le comble à leur bonheur. Le père et la mère étaient fiers de leurs enfans; les enfans étaient remplis de vénération pour leurs père et mère.

Un oncle de Louis, curé d'un village voisin, voyant dans son petit-neveu d'heureuses dispositions, voulut les cultiver et diriger ses études, afin de lui faire prendre le même état que lui.

« Si c'est sa vocation, dit-il à Louis, votre enfant » y trouvera comme moi beaucoup de paix et de » jouissances, parce que ses devoirs lui paraîtront » doux et faciles, et qu'il aura toujours beaucoup » de bien à faire; il sera mon vicaire, puis mon » successeur; il fera la gloire et la consolation de » votre vieillesse. S'il n'est pas appelé à cet état, » un peu d'étude ne fait pas de mal; il lira l'Évan- » gile et l'histoire sainte à ses enfans qui en seront » meilleurs. »

Louis n'eut pas de peine à être persuadé : le clergé en Savoie est plus honoré parce qu'il a conservé mieux que partout ailleurs ses primitives vertus; la vénération et la confiance du peuple pour son ministère lui donnent une grande influence; aussi la plus haute ambition d'un riche laboureur est-elle de voir entrer son fils dans l'état ecclésiastique.

Les inclinations d'Augustin secondèrent les vues de ses parens; il surpassa même leur espérance; tant ses études furent promptes. A l'âge de vingt-six ans il était déjà curé d'une paroisse près de celle de son grand-oncle, qui le dirigeait encore par ses conseils et son exemple.

C'était aux derniers jours de juillet, printemps des montagnes; la terre était jonchée de fleurs, l'air embaumé, les troupeaux joyeux de paître au milieu de l'abondance; le son de leurs clochettes qu'ils ébranlaient en bondissant, se mêlait au chant des oiseaux; c'était vraiment un jour

de fête que le Ciel donnait à la terre; c'était aussi la fête de la paroisse du jeune pasteur. Son père et sa sœur étaient allés l'aider à faire les honneurs de son presbytère; ils revenaient tout contens de leur journée auprès de Berthe, qui les attendait devant la porte de sa maison, causant avec une de ses voisines. « Sais-tu, femme, dit Louis en arri-» vant, sais-tu bien qu'après le jour de nos noces » celui-ci est le plus beau de ma vie? Il fallait voir » notre fils à l'autel, comme il était beau! Il fallait » l'entendre en chaire parler comme un livre! Il a » fait pleurer toutes les femmes en racontant l'his-» toire des Machabées, pour apprendre aux mères » de quel amour il faut aimer ses enfans. Il a dit » ce que c'était qu'une bonne femme, ce que c'é-» tait qu'une bonne mère, et tiens, Berthe, je » voyais bien que c'était de toi qu'il voulait » parler! »

Berthe écoutait son mari et pleurait de joie. Louis, qui avait bu du vin auquel il n'était pas habitué, était plus babillard qu'à l'ordinaire; en voyant les larmes de sa femme il se crut aussi éloquent que son fils, et continua son discours d'une voix plus élevée: « Oui, Berthe, tu es une bonne » femme et une bonne mère comme l'a dit ton » fils, sans te nommer pourtant; et puis notre fils, » s'il parle comme un livre, il chante comme un » rossignol, chacun dans son genre. Notre brave » oncle paraissait déjà au ciel en écoutant notre » Augustin; et moi aussi je croyais y être en les

» voyant ensemble à l'autel. Et cette chère petite » Louise, comme elle était modeste et recueillie » pendant les offices ! Aussi tous les garçons la re» gardaient-ils, mais elle ne s'en est seulement pas » aperçue...

» Voilà que nos enfans me font oublier le plus » curieux de mon histoire : tu ne devinerais pas » quelle belle dame et quel beau monsieur il y » avait à l'église ?

C'est bien difficile, madame l'avocate et son mari.

— Oh ! bien oui, madame l'avocate ! ce n'est rien » moins que ton ancienne amie, mon ancienne » maîtresse, qui m'avait laissé là pour aller à Paris.

— Que dis-tu ? la Jeannette !

— Oui, la Jeannette. On dit qu'elle a gagné au » moins vingt mille livres de Piémont, avec quoi » elle a trouvé un jeune mari. Elle vient ici pour » acheter la ferme de Philibert... Et puis qu'on nous » défende d'envoyer nos filles en France ! Certes, » ce n'est pas ici qu'elle aurait fait fortune !

— J'en suis bien aise; c'était une bonne fille » bien jolie ; elle n'avait qu'un peu trop de vanité ; » c'est cette vanité qui l'a conduite à Paris, pour » gagner de l'argent et acheter de beaux habits.

— Pardi ! elle a bien fait, puisqu'elle a réussi. » Et l'on ne dira plus que la vanité ne sert à rien ! » Il faut avouer pourtant que ces beaux habits ne » la rendent pas jolie; elle est plus vieille que toi

» de dix ans, et son mari a l'air d'être son fils;
» mais il faut que l'argent cache tout ça !

— Cette pauvre Jeannette ! je suis impatiente
» de la voir, si j'osais j'irais demain.

— Hé oui ! ma mère, dit Louise, allez-y demain; également mon frère vous attend pour
» dîner avec lui. »

Le lendemain, Berthe se pare de ses plus beaux ajustemens, donne ses ordres à sa fille pour la journée, et s'achemine de bonne heure afin de ne pas manquer la messe de son fils. Elle arrive à la cure en même temps que le soleil, embrasse son Augustin, descend à l'église avec lui, et bientôt après le quitte pour aller voir son amie, toute gaie du plaisir qu'elle vient d'éprouver et de celui qu'elle espère. Elle traverse la prairie, légère comme à quinze ans, et atteint promptement l'habitation de Jeannette : des cris, des sanglots s'en échappent; elle s'arrête pour écouter, puis elle s'élance vers l'être qui se plaint et que peut-être elle peut soulager. Elle entre et voit une femme étendue sur un lit, où elle se roule avec fureur, faisant des imprécations contre le Ciel et contre les hommes; ses membres décharnés se tordent, se roidissent, sa tête grise cherche à se briser contre le mur.... Comment reconnaître cette jolie Jeannette, si douce, si joyeuse! Il est vrai qu'il y a plus de trente ans que Berthe ne l'a vue; mais pour Berthe il semble que c'est hier, tant les jours paisibles s'écoulent avec rapidité! Dans le

doute, et intimidée par un désespoir aussi insensé, elle ne sait si elle doit s'approcher. Tandis qu'elle hésite, Jeannette la voit; et la honte se mêle à la douleur sur sa figure qu'elle se hâte de cacher entre ses mains. Berthe n'a plus d'incertitude; son ancienne compagne l'a reconnue; elle se jette dans ses bras avec tout l'abandon de l'amitié.

Une femme sensible n'a pas besoin d'éducation pour savoir employer les ménagemens nécessaires à l'infortune : il n'y avait pas une heure que Berthe était auprès de Jeannette, et déjà elle l'avait calmée et conduite dans un petit verger derrière la maison, pour lui faire respirer l'air frais et la ranimer. Assises sous un arbre, toutes deux pleuraient en silence, l'une n'osant interroger, l'autre n'osant avouer le secret de sa douleur. Cependant le poids de cette douleur oppressait trop Jeannette pour qu'elle n'eût pas besoin de la répandre au dehors et de la faire partager à son amie. « Applaudis-toi, Berthe, de n'avoir jamais quitté ces » montagnes; tu as un mari et des enfans qui t'ai» ment, qui t'honorent, et qui font sûrement ton » bonheur, car je te retrouve aussi fraîche que » dans les beaux jours de notre jeunesse.

— C'est vrai, je suis bien heureuse, mais je » croyais que tu l'étais encore plus que moi. On a » dit que tu avais gagné beaucoup d'argent, et » que tu avais un jeune monsieur pour mari. »

A ces mots, la figure de Jeannette prend une

teinte violette; la colère se peint dans ses yeux, et Berthe craint de la voir retomber dans sa première fureur. « Le monstre! répète-t-elle plusieurs fois, » le monstre! Ah! Berthe, je suis dans ce moment » trop à plaindre pour que tu n'écoutes pas mes » fautes avec indulgence, et je n'hésite pas à t'en » faire l'aveu.

« Tu n'auras pas oublié les jeux et les plaisirs de nos premières années; tu n'auras pas oublié que ce bonheur dont tu jouis a été à ma disposition. Louis me voulait pour sa femme avant de penser à toi; mais j'étais trop vaine pour aimer autre chose que moi-même; je ne pensais qu'à paraître jolie et à trouver des amans. Ces dispositions sans doute firent juger à ma tante que je pourrais faire fortune à Paris, où elle était portière dans un hôtel garni; et, lors de son dernier voyage en Savoie, elle me décida sans peine partir avec elle.

» Ma pauvre mère était un peu avare et bien moins sage que la tienne. L'espoir de me voir revenir avec beaucoup d'argent absorba toutes ses autres pensées; elle ne vit que cet avantage, sans en prévoir aucune suite fâcheuse; et rien ne mettant obstacle à mes désirs, je dis adieu presque sans regret à mes parens, à toi, à nos montagnes. C'était précisément à cette époque où elles sont si jolies! mais ces biens réels que je possédais disparurent devant les plus beaux projets du monde....

Arrivée à Paris, ma tante s'empressa de me chercher une place. « Tu es, me disait-elle, une
» très-gentille fille; au besoin tu peux devenir très-
» rusée. Pour réussir auprès de tes maîtres, tu
» n'as besoin que de soumission et d'adresse. Du
» reste, tu peux les tromper si ton intérêt l'exige;
» ne t'en fais aucun scrupule, c'est l'usage du
» pays. »

» Avec cette morale j'entrai pour bonne d'enfant chez un avoué. Au bout de quinze jours, je vins me plaindre à ma tante de ce que dans cette maison je ne pouvais remplir aucun devoir religieux. « Fais comme les autres, me répondit-elle, c'est
» l'usage. Partout il en serait de même; reste quel-
» que temps encore dans cette place pour te for-
» mer au service, après quoi tu pourras gagner
» davantage dans une autre. »

» Je me conformai donc à cet usage, d'abord assez péniblement surtout le dimanche, quand je pensais que c'était un si beau jour dans notre village. Dès la veille on se préparait, on mettait tout en ordre dans la maison pour n'avoir qu'à prier et à s'amuser; le matin, se parer de ses plus beaux habits, aller à la messe, revenir toutes ensemble en causant; puis les vêpres, et la danse le soir; il n'y avait pas une heure qui ne fût agréable et bien remplie. Et nos soirées d'hiver, où nous nous réunissions dans la plus grande étable pour filer, chanter, écouter les histoires de revenans que contaient nos mères, et les histoires de guerre

que disaient les hommes.... Mais tous ces plaisirs tu les as mieux sentis que moi; tu les as conservés parce que tu n'en désirais pas d'autres. Et moi, misérable créature, l'amour du gain me les a fait abandonner, abandonner Dieu et ses commandemens, et bientôt après m'abandonner moi-même!

» Tandis que je me formais au vice je me formais au service : j'étais douce pour les enfans, prompte à obéir; et mes maîtres s'attachèrent à moi. Mais, n'attendant que le moment d'être à même de gagner davantage, je ne m'attachais point à eux; tant l'intérêt endurcit vite le cœur! Placée dans une autre maison avec cent francs de plus, ma tante m'apprit que je pourrais encore augmenter mes gages en gagnant sur les emplettes que je serais chargée de faire. Elle fit taire ma conscience en me répétant : c'est l'usage. Et quand je vins lui dire que j'étais obligée de sortir parce que mon maître me parlait d'amour, elle ne fit qu'en rire; encore une fois, c'était l'usage... Cette fois fut la dernière où je vins me plaindre. Que te dirai-je? Je me conformai si bien à ces malheureux usages, que j'oubliai entièrement celui de la vertu; j'oubliai ma pauvre mère, la religion, notre amitié, notre patrie. Et si quelque chose venait me rappeler tout ce qui m'était jadis si cher, bien vite je cherchais à bannir un souvenir qui me faisait sentir trop vivement ce que j'étais devenue. Un jour, je rencontrai ton cousin André, je lui demandai des nouvelles de notre

village, des tiennes surtout. Il m'apprit que tu étais mariée avec Louis, que vous faisiez un très-bon ménage et que tu nourrissais un beau garçon. Ces mots réveillèrent ma conscience en sursaut, et m'ébranlèrent tout entière.... Moi aussi j'avais eu un beau garçon! Et sa naissance, au lieu de faire ma joie, vint augmenter ma honte et fut pour moi une source de terribles remords. Je n'avais pas été une fille sage, je ne fus pas une bonne mère : une insatiable cupidité me fit porter mon fils à la Maternité pour donner mon lait à un enfant étranger. Il m'en revint beaucoup d'argent, beaucoup de peines, une cruelle maladie et la mort de mon pauvre enfant... Tu dois penser combien fut douloureuse cette comparaison de ton sort avec le mien! Mais, lancée dans cette route de perdition, je ne sus ni retourner en arrière, ni m'arrêter, et je continuai...

» Tu m'écoutes avec étonnement, Berthe! combien tu es heureuse de n'avoir aucune idée d'une vie passée dans le vice! Toujours dégoûtée de soi-même, n'osant reposer ses pensées, ni sur le présent, ni sur le passé, ni sur l'avenir; tourmentée de regrets et de désirs, ah! Berthe, bénis le Ciel tous les jours, bénis-le à toutes les heures, ne te lasse jamais de le bénir de n'avoir pas quitté ton pays!

» Je ne souillerai pas tes oreilles de toutes mes tristes aventures... J'arrive à la dernière qui semblait devoir mettre le comble à tous mes vœux,

et qui vient de se terminer par ma ruine et mon désespoir : depuis plusieurs années je vivais avec un vieux célibataire; il avait avec lui le fils unique de sa sœur qui le lui avait confié en mourant. Il avait promis de l'élever et d'en faire son héritier; il n'accomplit ni l'une ni l'autre de ses promesses. Habitué à satisfaire ses passions et ses caprices, à peine avait-il de quoi y suffire; aussi crut-il être généreux envers cet enfant en le gardant chez lui, où il n'apprit rien de bon, et tout ce qu'il faut pour devenir un mauvais sujet. C'est ce mauvais sujet qui devint rival de son oncle; facilement je le préférai sans que son oncle s'en aperçût. Cet amour, loin de me faire oublier mes intérêts, me fit au contraire imaginer toutes les ruses pour déterminer mon vieil amant à me déclarer son héritière, pensant devenir par ce moyen l'unique ressource de son neveu. Ce calcul fut juste, et j'atteignis mon but. M. G*** me donna en mourant tout ce qu'il possédait, sans songer qu'il laissait dans la misère le fils de sa sœur, tandis qu'il donnait à sa maîtresse les moyens de l'oublier plus tôt...

« Pour la première fois de ma vie j'aimais, et j'offris à Julien la fortune de son oncle s'il voulait m'épouser. Il accepta sans hésiter; et je m'empressai de remettre entre ses mains, de lui assurer même par contrat de mariage, biens, créances, mobilier et toutes mes épargnes depuis trente ans. Moi, qui avais tout trompé, je ne pensai pas

qu'à mon tour je pourrais être trompée... Julien me parla du désir de connaître mon pays, de nous y fixer, alléguant que nous pourrions y vivre beaucoup plus au large qu'à Paris. Au premier moment cette idée m'effraya : retourner en Savoie, si différente de ce que j'étais en la quittant ; me retrouver au milieu de tant de vertus, moi qui n'en avais plus; retourner dans ces lieux où j'avais laissé mourir ma mère sans recevoir sa bénédiction, sans lui avoir donné mes soins, et même sans avoir cherché à adoucir ses dernières années en lui envoyant quelque peu du fruit de mon travail. Pauvre mère ! Le Ciel l'a trop punie du motif qui l'avait engagée à se séparer de moi ! Elle n'en a recueilli que l'ingratitude de son enfant et une vieillesse solitaire...

» Tant de raisons pour craindre un tel voyage cédèrent aux sollicitations de Julien ; je ne pouvais rien lui refuser, tant l'amour m'avait mise sous sa dépendance...

» Nous partîmes avec Philibert, qui revenait en Savoie pour vendre sa belle terre de Bozelle. Il fut décidé que nous nous arrêterions là pour bien connaître cette ferme et l'acheter si elle nous convenait. Moi, qui depuis si long-temps étais presque étrangère à tous les bons sentimens, je pleurai de joie en revoyant nos montagnes. Il faut que l'amour de son pays soit bien réel, bien profond, pour que tant de vices ne l'eussent pas effacé de mon cœur! Qu'aurais-je donc éprouvé si j'étais

revenue vertueuse là où je vécus vertueuse? Mais je revenais riche là où je vécus pauvre, et j'étais trop dépravée pour ne pas y trouver un dédommagement...

Pendant toute la route Julien fut très-gai, très-aimable pour moi, et parut enchanté de notre pays. Nous arrivâmes le jeudi à Bozelle, et le dimanche matin je fis une belle toilette pour aller à l'église, croyant paraître encore jolie à nos bons Savoyards et leur imposer par mon costume. Conduite par la vanité, j'avais besoin de recevoir une leçon, et c'est ton fils qui me l'a donnée sans en avoir l'intention, car il ignorait quelle était l'étrangère qui l'écoutait. Précisément ce jour là, il était chargé de faire connaître à ses paroissiens la défense générale pour toute la Savoie de laisser partir de jeunes filles pour la France. Après avoir dit ce que c'était que le véritable amour d'une mère, quel était le véritable intérêt de son enfant, il a ajouté que pour l'intérêt même de ce monde, une fille ne devait quitter le toit paternel que pour passer sous celui d'un époux. « Pensez-vous, a-t-il dit, que celle qui a séjourné » vingt ans à Paris, quelle que soit la dot qu'elle » ait gagnée, pensez-vous qu'un homme laborieux » et sage qui n'a jamais besoin d'argent la pren» dra pour femme? Non, elle ne deviendra que la » compagne d'un homme sans délicatesse, d'un » homme vicieux comme elle; et ce ménage sans » amour, sans vertu, n'aura que des jours sans

» paix, sans joie, et leur malheur ici-bas sera le » prélude du sort éternel qui les attend. Voulez-» vous que votre fille vive heureuse et estimée? » Gardez-la près de vous. Envoyez-la innocente et » belle dans la corruption d'une grande ville, elle » n'en rapportera que la honte et la douleur... »

A ces mots je courbai ma tête pour cacher la rougeur de mon front; il me semblait que j'étais désignée comme un exemple pour effrayer les mères sur la profondeur du précipice auquel sont exposées leurs filles loin du sol natal et surtout à Paris. Je ne pensais pas qu'au lieu d'être un exemple à l'appui de ce qu'il disait, j'en offrais un contraire à ses préceptes et pernicieux à la morale, puisque j'étais revenue riche et satisfaite après avoir vécu si long-temps loin de mon pays. Hélas! aujourd'hui je donne une leçon trop frappante, je ne réalise que trop le triste tableau que le jeune prêtre nous a offert! Déjà je pressentis qu'il disait vrai en toute chose, lorsqu'en l'écoutant je surpris sur les lèvres de Julien le sourire du mépris, et dans son regard la joie de me voir profondément blessée.

» J'appris en sortant de l'église que le prédicateur qui venait d'émouvoir tous ses paroissiens par son zèle et son onction était ton fils. Heureuse mère! J'ai vu aussi ta charmante Louise. Ah! bien sûrement tu ne l'enverras pas à Paris! J'ai vu encore ton mari tout rayonnant de la gloire de son fils et de la beauté de sa fille; il ne me res-

tait plus qu'à te voir, pour sentir combien on est insensé de courir au loin chercher le bonheur, quand Dieu l'a placé auprès de notre berceau, quand il nous est si facile de le conserver et d'en jouir en restant sage.

» Les tristes réflexions qui me furent naturellement suggérées par tout ce que j'avais vu et entendu, furent dissipées par les soins de Julien, qui sans doute voulut me faire oublier son infernal sourire. Combien cela lui était facile! Folle d'amour, je ne voyais que ce qu'il voulait me faire voir, et un mot de douceur suffisait pour me redonner toute confiance en lui.

Ce matin, je me suis éveillée de bonne heure dans l'espérance d'aller te surprendre et te communiquer le projet de nous fixer auprès de toi. Je cherche Julien qui doit m'accompagner; j'apprends qu'il est parti avant le jour. Peu inquiète d'abord, je le crois à la chasse; et je me décide à monter seule à Saint-Bon, lorsqu'en prenant mon chapeau je trouve un billet de Julien. Le voilà ce billet! Tiens Berthe, lis toi-même, car je n'en ai pas la force... »

Peu habituée à lire ailleurs que dans ses heures, Berthe déchiffra lentement cet écrit : « Rendre le » repos à l'âme de mon oncle, échapper à la mi» sère en retrouvant le bien qu'il m'avait pro» mis et dont j'étais légitime héritier, sont les » seuls motifs qui m'ont décidé à épouser une » femme vieille et méprisable. Vous m'avez tout

» donné par contrat et sans réserve ; j'use de ce » droit pour m'emparer de tout, afin que votre ar- » gent ne vous serve pas à me donner un succes- » seur, comme il vous a servi pour en donner un à » mon oncle. Il serait inutile de me poursuivre ; » vous n'avez aucun pouvoir sur mon cœur, aucun » par les lois que vous n'oseriez invoquer sans » vous couvrir d'infamie. Restez en paix dans vos » montagnes ; faites, si vous le pouvez encore, des » dupes parmi vos bergers, tandis que, loin de » vous, je vais jouir de la vie. »

Berthe croyait sortir d'un rêve, tant l'innocence de sa vie et de ses pensées l'avait laissée dans l'ignorance des passions ! Son cœur n'avait renfermé que des sentimens doux et légitimes ; et ceux qu'elle venait de lire, ceux qu'exhalait encore Jeannette en maudissant celui qui l'abreuvait d'humiliations, de tels sentimens lui paraissaient hors de la nature ; mais elle était trop bonne et trop sensible pour ne pas y compatir. Elle fit tous ses efforts pour décider son amie à aller demeurer avec elle. Les moyens les plus délicats, les plus tendres prières ne purent la persuader.

Jeannette, sans liens, sans honneur, sans fortune, voulut retourner à Paris pour y cacher sa honte et son isolement, peut-être aussi dans l'espoir d'y retrouver Julien, peut-être pour se replonger dans le vice...

Berthe fut long-temps attristée par le souvenir de son amie ; mais elle sut d'autant mieux apprécier

son sort; elle en remercia le Ciel avec plus de ferveur.

Elle vit sa Louise jouir du même bonheur. Entourée de ses petits-enfans, elle retrouvait la mémoire fraîche du jeune âge pour leur raconter l'histoire de Jeannette et par là les attacher davantage à leurs montagnes, à leurs parens, à la vertu.

CHAPITRE VI.

Le Mariage.

Le bonheur que tous les hommes recherchent avec ardeur, l'objet sur lequel ils méditent, vers lequel ils dirigent leurs actions et qu'ils finissent par appeler un rêve, pourquoi est-il traité si légèrement dans la seule circonstance où peut-être il n'est pas un rêve? Où peut-on le trouver réel, si ce n'est dans le lien qui est la plus sûre garantie des mœurs? Mais comment l'y trouvera-t-on ce bonheur si déjà l'on n'y apporte des mœurs pures qui soient la garantie de sa durée? C'est dans le mariage que cette influence des mœurs est plus puissante, parce qu'elle agit non seulement sur l'ensemble de notre existence, mais encore sur chaque jour, sur chaque instant de la vie; parce qu'elle agit non seulement sur le repos de deux époux, mais encore sur celui de leurs enfans. Chose étrange et pourtant trop commune! On va au pied des autels, sans presque se connaître, jurer de s'aimer toujours, de n'avoir plus qu'une même destinée; gaîment on va recevoir des chaînes pesantes ou se préparer à devenir par-

jure... Quand on forme aussi légèrement un engagement sacré, y a-t-il rien de plus naturel que de le violer plus légèrement encore? Pour cela, un époux ne perd point son honneur aux yeux du monde. Une femme... Ah ! ici je m'arrête; le monde, quelque inconséquent qu'il soit, n'a point de langage inconséquent pour légitimer les erreurs d'une épouse, d'une mère.

Mais que disons-nous? Est-ce sans réflexion que l'on se marie? N'a-t-on pas pris une connaissance exacte de la dot de sa future, des renseignemens sur la famille à laquelle on s'allie? A-t-on oublié un seul des avantages que l'ambition peut y rencontrer? De quelle autre règle de conduite avait-on besoin? La vie d'un homme du monde n'est-elle pas tout entière dans la fortune et les dignités? On n'a pas d'amour! Mais *à quoi bon l'amour*, dit-on, puisqu'il cesse après le mariage? Il ne sert donc qu'à aveugler le jugement dans notre choix, à remplacer quelques mois d'enchantement par de longs regrets, des sentimens exaltés par la haine et le dégoût, quelquefois même à nous faire briser avec éclat des liens qui se seraient séparés sans effort s'ils n'avaient été formés que par l'indifférence! D'ailleurs, nous dit encore cet *homme raisonnable*, ma future est jeune et jolie; elle sort d'une pension distinguée et achève dans le monde son éducation sous les yeux d'une mère qui a beaucoup d'usage et qui lui en a beaucoup donné; ces avantages ne suffisent-ils pas pour

m'assurer que celle qui portera mon nom saura le respecter, et tenir dans la société un rang digne de moi?

Misérable calcul! En ne comptant que les accessoires du bonheur même, comment peut-on se flatter de l'obtenir? A quoi bon l'amour? à nous être funeste, si l'on veut parler d'une passion délirante que des charmes extérieurs ou les séductions de la coquetterie ont fait naître; mais ce sentiment, inspiré par le Créateur à ce premier couple du monde pour compléter son bonheur, aujourd'hui serait-il devenu inutile au nôtre? Naissance, beauté, richesse, éducation soignée sont des qualités, des avantages qui sans doute doivent être considérés dans le mariage; mais ne pourrait-on pas s'enquérir avec autant de soin de tout ce qui a rapport au moral de celle qu'on se choisit pour compagne? Serait-il donc inutile de savoir si, dans la maison où elle fut élevée, on ne négligeait point les vertus solides pour des talens brillans et une instruction superficielle? Ne serait-il pas important de savoir si elle était aimée de ses compagnes, si elle en a conservé pour amies, si elle commande avec douceur aux domestiques, si elle en est servie avec zèle, avec respect, si dans sa toilette elle ne sacrifie point la modestie à la mode? Serait-il encore inutile d'observer sa manière d'être avec ses parens, de sonder son cœur sur les nuances mobiles de la physionomie au récit d'un malheur ou d'une faute,

de remarquer si elle sourit complaisamment aux traits de la médisance, ou si toujours indulgente elle tâche de les détourner de l'objet qu'ils vont atteindre? Et le ton, l'air des jeunes gens qui l'approchent, sa manière de recevoir leurs hommages, tout cela est-il sans importance? Observations minutieuses, dit-on; mais ne sont-elles pas indispensables pour connaître le cœur, pour juger du caractère et des principes? Et ne sont-ce pas là les véritables bases du bonheur dans le mariage? Les principes solides servent à la femme de rempart contre la séduction; la bonté de son cœur la rendra tendre épouse, excellente mère; un caractère doux, égal, fera régner l'ordre et la paix dans sa maison. Tels sont les avantages que l'on compte pour peu de chose, que l'on oublie même. Qu'en résulte-t-il? que l'homme qui les a comptés pour rien, qui a pensé qu'ils se trouveraient compris dans le lot de la fortune, des talens, de la figure, peu de temps après son mariage se voit tristement désabusé. Dirigé dans son choix par les qualités qui éblouissent le monde, sa compagne va le satisfaire : c'est au monde qu'elle veut plaire, c'est pour le monde qu'elle vit; c'est au milieu du monde qu'elle est gracieuse, animée, qu'elle déploie ses talens, les ressources de son esprit, et avec une telle profusion que, rentrée dans sa maison, elle n'a plus à offrir que la fatigue et l'ennui qui suivent la satiété; l'humeur préside au tête-à-tête; bientôt les deux

époux mettront tous leurs soins à les éviter; et l'année ne sera pas écoulée que, devenus étrangers l'un à l'autre, ils ne se rappelleront leur lien que quand leurs noms, en frappant leurs oreilles, viendront faire rougir leurs fronts. L'époux, en recevant les mémoires de son épouse, voit que la riche dot ne suffit pas pour satisfaire son luxe; il voit, mais trop tard, que celle qui ne lui aurait apporté que sagesse et vertu aurait été un trésor plus sûr que cet or, objet trompeur de ses calculs. Dans ce ménage où il n'y a point d'amour, où chacun va en chercher où il n'a point de droits à en demander, que deviennent les mœurs, quelle part reste-t-il au bonheur? Et si tout est dépravation sous le toit paternel, si des enfans naissent, se développent sous une telle influence, hélas! quels seront le plus souvent leurs goûts, leurs inclinations, leurs destinées!

Les bonnes mœurs, dont on fait avec raison un devoir plus absolu aux femmes, ont une influence plus grande, plus immédiate sur leur bonheur, et servent même à les en dédommager quand il ne dépend pas d'elles de l'obtenir. Quels soins une femme ne doit-elle donc pas mettre pour éviter des fautes irréparables, des regrets inutiles, des remords affreux! Et cependant n'est-il pas vrai de dire que le plus grand nombre se préparent à entrer dans le mariage avec aussi peu de réflexions que les hommes? Si elles sont plus excusables à cet égard, c'est qu'elles ont rarement le droit de

choisir, rarement l'occasion d'observer celui qui se présente pour époux; et leur premier devoir étant d'obéir à leurs parens, de suivre leurs conseils, c'est à eux de répondre du bonheur qui leur est confié et du sort qui nous attend. Mais il y a beaucoup d'exceptions depuis que les lois sont plus généreuses pour nous et les parens plus indulgens. Alors donc qu'une héritière peut choisir un époux entre plusieurs adorateurs, sait-elle profiter des faveurs que lui présente son sort actuel pour établir son sort futur sur des bases solides? Non : ce sont le plus souvent ces êtres privilégiés qui livrent leur bonheur aux illusions de la vanité ou d'un sentiment éphémère : chez l'une, un beau nom, un rang distingué, suffisent à son orgueil; celle-ci donne la préférence à la fortune afin de satisfaire son goût pour la toilette; tandis qu'une autre, séduite par des avantages extérieurs, croit trouver sous une belle enveloppe toutes les perfections. Quand on n'est dirigé que par des motifs où la religion et la vertu sont comptées pour rien, comment le Ciel béniraït-il une union où il a été oublié? Témoin appelé par l'usage et non par un pieux sentiment, comment pourrait-il sourire à des époux qui l'invoquent en ne dirigeant leurs pensées et leurs vœux que sur la terre? Il charge alors la terre de leur apprendre la valeur des biens qu'elle peut donner, tandis qu'il va répandre ses bénédictions sur le couple vertueux qui, avant de s'unir, a cherché des conseils dans ses inspirations et a placé ses

espérances dans l'amour : unis sous ces auspices, aisément ces époux fixeront le bonheur sous un toit doré comme dans la plus modeste chaumière ; devenu leur propriété, ce bonheur n'est point mesuré par les circonstances, ni exposé aux coups du sort. Qui peut douter que ce bonheur vaut mille fois davantage que celui qu'on va demander au monde, qui ne nous en offre que l'image, et encore pour quelques minutes seulement? Comme il est pur, comme il est vrai, comme il est durable le bonheur que procure un bon ménage! Comme elles sont vives, répétées et sans cesse renaissantes les joies d'une mère, d'un père de famille! ces enfans qui se succèdent, croissent et prospèrent, éloignent la monotonie, multiplient les soins, les affections, les espérances; sans regret on voit sa jeunesse s'écouler, parce qu'on la voit recommencer dans ses enfans dont on dirige les pas, dont on soutient ou prépare l'essor; avec eux nous croyons retrouver nos premières jouissances, nos premiers succès; notre cœur se réchauffe en contemplant leurs premières amours; et, lorsque l'âge nous a rendu la faiblesse et les goûts de l'enfance, de nouveaux petits êtres viennent encore, en commençant la vie, se jouer avec le vieillard qui s'éteint. Bonté du Ciel qui affaiblit l'intelligence de l'homme pour lui cacher la tombe au bord de laquelle il vient d'arriver!

Telle est l'influence des mœurs sur le bonheur domestique, qu'elle s'étend sur toutes les époques

de la vie. Il semble que ce bonheur bien connu, bien apprécié, et recherché avec soin, serait accordé à tous, et ferait revivre parmi nous l'âge d'or; mais si cet âge ne peut pas mieux ranimer le monde que l'homme ne peut ressaisir le printemps de la vie qui s'est échappé, nous pouvons au moins en retrouver les traces partout où deux cœurs battent à l'unisson pour la vertu et l'amour.

Celui qui ne se marie pas pour conserver sa liberté est-il libre en effet? Les liens du vice sont-ils plus légers que ceux du mariage? Le joug d'une maîtresse impérieuse et avide vaut-il le doux ascendant d'une compagne vertueuse? Le célibataire veut s'épargner des peines, des soucis! mais en est-il plus tranquille et plus heureux? Vaut-il mieux renoncer aux véritables jouissances pour se mettre à l'abri des grandes douleurs? Ah! l'homme a besoin de bonheur et de peines; il a besoin de verser des larmes. Après une longue sécheresse on désire revoir la nature s'égayer même par un violent orage; et l'égoïste qui n'achète le calme que par l'aridité de ses jours et de son cœur, ne serait-il pas tenté de demander à cet infortuné quelques-unes des tempêtes de sa vie, quelques-unes de ses larmes? Arrivé au port, s'il jette un regard en arrière, il verra qu'après avoir occupé au milieu de ses semblables une place inutile, il ne laisse aucun vide, aucun regret pour la marquer...

Dans un discours pour engager les Romains au mariage, Métellus leur disait : « Si la société hu-

» maine pouvait subsister sans femmes, nous nous
» épargnerions tous, tant que nous sommes, les
» désagrémens et les embarras qu'elles nous cau-
» sent. Mais la nature a voulu qu'on ne puisse ni
» vivre avec elles fort à son aise, ni aussi vivre ab-
» solument sans elles (1). » Aujourd'hui, sans doute, on ne trouverait pas d'orateur aussi peu galant! Toutefois le nombre des célibataires n'est pas moins grand à Paris qu'il l'était alors à Rome; et peut-être le plus grand nombre reste-t-il dans cet état pour avoir trop réfléchi aux *désagrémens*, aux *embarras* que causent les femmes! Il ne serait donc pas sans intérêt de rechercher quelle peut être la cause de ces soucis, de ces craintes si peu honorables pour notre sexe : ne pourrait-on pas l'attribuer aux besoins d'un luxe généralement répandu et porté beaucoup trop loin, besoins qui rendent les charges du mariage plus pesantes pour l'un et pour l'autre sexe? On peut aussi l'attribuer à la facilité de ces liaisons illégitimes qui, n'assujettissant l'homme à aucun devoir, lui font redouter ceux d'époux et de père. On peut en accuser les vices, la perfidie des femmes galantes, qui mettent tout l'art possible à faire douter de la vertu des autres femmes... et l'homme dont l'esprit est gâté, dont le cœur s'est glacé, dont tous les sentimens se sont dépravés ou anéan-

(1) Rollin, *Histoire romaine*.

tis dans une vie licencieuse, loin d'apprécier les jouissances de l'hymen, peut-il voir autre chose que ses peines? Enfin on pourrait en accuser cette passion pour le monde, la toilette et les plaisirs, qui souvent éloigne de sa maison la femme même la plus honnête, dérange la fortune de son époux et ne lui fait sentir que le poids de leur lien. Mais si rendue à sa véritable destination une épouse plaçait ses premiers devoirs comme ses premiers plaisirs dans le sein de sa famille, si sa coquetterie, sa parure, ses désirs se bornaient à plaire à son époux, elle n'aurait plus besoin de cet éclat, de ce luxe qu'exige le monde; ses profusions au dehors ne l'obligeraient plus à restreindre le bien-être de son mari, de ses enfans, de leurs amis; elle pourrait, sans excéder ses dépenses, soigner beaucoup mieux son intérieur, le rendre plus agréable; et ce ménage aussi heureux que paisible, en s'offrant plus souvent à l'observation, loin de faire redouter le mariage, n'engagerait-il pas tout homme à se choisir une compagne pour soigner les intérêts de sa maison, pour alléger ses soucis, calmer ses peines, doubler les plaisirs de la jeunesse, et s'assurer un doux repos, des soins assidus pour l'âge de la faiblesse et des infirmités? Alors l'homme, quelque égoïste qu'il fût, serait encore empressé de se marier; il ne trouverait point que *c'est trop tôt*, que *c'est trop tard!* Il n'y aurait de célibataire que celui qui renonce à l'hymen pour consacrer plus entièrement

ses talens et son cœur à l'humanité. Celui qui est enflammé de cet ardent amour n'a plus besoin d'autre amour, d'autres devoirs; il suffit pour que ses jours soient bien remplis et de bonheur et de vertu; il n'aura pas besoin des larmes d'une épouse et d'un fils pour arroser sa tombe; le monde est sa famille, le monde le pleurera; il n'a pas besoin d'enfans pour perpétuer son nom; les œuvres de son génie ou de son active charité le conserveront dans tout son éclat, et le transmettront dans toute sa pureté aux générations à venir.

CHAPITRE VI.

Tout ce qu'il y a de bien dans le cœur humain est susceptible d'être augmenté ou détruit par un bon ou mauvais exemple.

Chaque homme n'a pas seulement à répondre de ses actions, mais encore des actions de celui qui l'observe, avec qui il est en rapport, ou sur lequel il a le droit de la nature, de la puissance, du génie. Qu'un roi soit bon et vertueux, ceux qui l'entourent, pour lui plaire, chercheront à le devenir et le deviendront en effet; à leur tour ils seront imités; et cette salutaire influence s'étendra depuis le souverain jusqu'aux dernières classes de la société.

« Tchou-Koug, par ses sages institutions, ses » vertueux exemples, inspira tellement à ses peu- » ples l'amour de la vertu, que les prisons restèrent » ouvertes pendant plus de quarante ans (1). Ainsi les vertus d'un souverain forment les vertus de

(1) *Histoire générale de la Chine.*

son peuple et assurent son bonheur; ainsi son exemple vaut mieux que la plus parfaite législation pour faire régner dans ses États la justice et la paix. Mais aussi rien de plus contagieux que la perversité d'un mauvais roi : il corrompt les lois, il corrompt les mœurs, il avilit le trône, la nation qu'il gouverne; et l'intrigue, les dissensions, les guerres, les crimes, sont le fruit de son exemple, le prix de ses faveurs, le soutien de sa puissance. Tel fut le spectacle que présenta le règne de Louis XI : des scandales, des troubles, des maux de tout genre, l'agriculture abandonnée, la misère du peuple, l'oppression des grands, des fils arrosés du sang de leurs pères, de toute part des délateurs, des victimes, des bourreaux; et le tyran, plus malheureux encore que ses sujets, « craignait tout le monde; le moindre soupçon sur » la plus pauvre créature le tourmentait; il était » contraint, pour le chasser de son esprit, de la » faire mourir ou de la prendre à son service (1). »

Dans toutes les conditions de la vie, dans tous les états, on peut faire beaucoup de bien avec la vertu, beaucoup de mal avec le vice. Le courage, les talens peuvent acquérir une grande, une irrésistible influence. La grandeur d'âme, la bonté, la bienfaisance sont des qualités qui non seulement portent en elles-mêmes leurs jouissances, mais

(1) *Chroniques de Jean de Troye.*

qui se propagent encore autour d'elles : une belle action électrise et donne le désir de l'imiter ; la bonté trouve le chemin du cœur le plus inaccessible ; après avoir contemplé le bienfaiteur au milieu des bénédictions de la reconnaissance, quel est celui qui négligera une semblable félicité quand il aura les moyens de l'obtenir? Quelle belle influence peut avoir celui qui dévoue son bras à sa patrie ou consacre son éloquence à défendre ses droits! Quels biens ne fait-il pas celui qui défend l'honneur et la fortune de son semblable, celui qui soulage ou guérit ses maux, celui qui lui offre les consolations de la religion et l'exemple de toutes les vertus! Mais aussi que de maux ne peuvent-ils pas faire ces hommes appelés à faire tant de bien!

Celui dont l'âme farouche ne voit dans la guerre que le plaisir de verser du sang et le gain du pillage, voyez-le animer au carnage ses soldats, les conduire au milieu de ce peuple vaincu et désolé : point de miséricorde, le vieillard, l'enfant, la jeune vierge deviennent la proie de leur férocité; et, après avoir porté la dévastation et la mort partout où ils ont passé, ils tombent eux-mêmes enivrés de crimes et de sang! Voyez au contraire l'influence du guerrier magnanime, juste et humain : le brave Duguesclin nous en offre et les traits et l'exemple; il veut délivrer sa patrie d'une horde barbare qui dépouille avec une égale férocité les châteaux et les chaumières,

enlève les trésors du riche et la récolte du laboureur. Il va parler de gloire à ces brigands et il est compris; il conduit à la victoire et métamorphose en héros ces hommes pervers qui ravageaient la France, et avec eux il délivre l'Espagne d'un tyran cruel, il venge la mort d'une reine infortunée. Cet ascendant du grand homme, Duguesclin le conserva même après sa mort : les habitans d'une ville qu'il assiégeait, fidèles à la promesse de se rendre qu'ils avaient faite à l'invincible guerrier, vinrent sur son cercueil déposer les clefs de leur citadelle. Hommage digne des cendres illustres qui l'ont reçu, digne d'illustrer ceux qui l'ont offert! Jamais la marche d'un triomphateur dans l'éclat de la vie ne présenta une pompe si auguste, si touchante que les dépouilles de Duguesclin en traversant la France. Cette pompe, sans flatteurs ni esclaves, était formée de tous ceux qui pleuraient un protecteur, un père. Et qui mérita mieux ce titre et ces pleurs que le brave chevalier qui se dépouillait de tout pour soulager la misère, qui modérait sa bouillante ardeur et celle de ses soldats pour faire respecter le champ du laboureur? Ami du peuple, ami de la veuve et de l'orphelin, ami de tous les êtres faibles, il fut redoutable à tous les oppresseurs.

Cet ascendant de Duguesclin, son noble caractère, ses services à la France et la France en deuil sur sa tombe, ne nous reportent-ils pas au souvenir de ce guerrier dont le bras, dont l'éloquence

servirent sa patrie avec tant de courage de désintéressement, et qui partout savait communiquer la flamme généreuse qui naguère échauffait encore son âme et faisait battre son cœur? Comme Duguesclin, le général Foy du fond de son cercueil ne semble-t-il pas commander le respect et l'amour? et n'est-ce pas autour de ce cercueil que des milliers de citoyens, au nom de la France, ont adopté les orphelins de celui qui vécut comme Aristide et mourut pauvre comme lui?

C'est au milieu du touchant spectacle des hommages et des regrets qui accompagnent l'homme de bien à sa dernière demeure, que les jeunes gens, inspirés par la plus noble émulation, se choisissent une belle part dans l'avenir : soyons justes et généreux comme lui, se disent-ils, imitons ses vertus et peut-être acquerrons-nous ses talens; prenons la défense du faible et de l'opprimé, et comme lui nous serons éloquens et braves. Dédaignons l'or et les grandeurs, et comme lui nous défendrons les droits du peuple et mériterons sa reconnaissance. Enflammons notre âme de cet amour pur de la patrie qui ne connaît point de crainte, qui n'attend point de récompense, et comme lui nous laisserons à la postérité le riche héritage d'un nom glorieux.

Le défenseur intègre de la fortune et de l'honneur de ses semblables, n'est pas seulement utile aux victimes de la calomnie et de la cupidité, son exemple l'est encore plus à la jeunesse qui suit

cette noble et périlleuse carrière. Quel est celui qui vient d'y entrer avec la droiture du cœur et le zèle de l'humanité, qui ne sentira s'accroître et s'enflammer ces qualités, en les observant dans cet homme qui les porte au plus haut degré, qui chaque jour reçoit à l'envi les hommages de la reconnaissance et de l'admiration ? En l'écoutant plaider avec cette puissante énergie, avec cette onction si persuasive, en voyant la profonde émotion qu'il inspire, et surtout en contemplant l'ineffable joie qui brille sur ses traits après avoir sauvé l'innocence en éclairant la justice, quel est celui qui ne sentirait pas que la plus forte éloquence est toujours inspirée par la meilleure cause, que l'âme la plus belle fait naître le plus beau génie, que la plus belle gloire est le fruit de la plus belle vertu? Cette conviction lui fera sentir toute l'infériorité de cet être avide d'or, qui vend son talent aux criminels, aux délateurs, aux fripons, qui n'exerce la plus honorable des fonctions qu'au bénéfice du déshonneur. Mais pour le jeune homme qui n'a pas de principes, qui n'a pas d'autre but que d'acquérir de la fortune, cet exemple va l'entraîner dans la honteuse voie où l'iniquité amasse des trésors...

Et celui dont le charlatanisme, aussi cruel que méprisable, se joue de notre santé et de notre vie, n'est-il pas un des fléaux les plus contagieux de l'humanité? Mettre de l'importance à la plus légère maladie, parfois l'entretenir par le plus indigne

calcul, prodiguer ses courses et ses veilles aux riches, dédaigner les réduits obscurs, ne soigner le pauvre que pour faire sur lui de hasardeuses expériences, livrer à la crédulité publique de dangereux conseils et des remèdes empoisonnés, tels sont les moyens trop souvent employés pour acquérir fortune, considération, et trop souvent couronnés de succès pour que l'exemple ne soit pas un de ses effets les plus pernicieux... Mais que de biens il produit, que de maux il soulage, que de jouissances il obtient, quelle influence il exerce celui qui a puisé dans l'étude, dans la méditation et la pratique, les moyens de prolonger les jours d'un père de famille, d'une épouse adorée, du citoyen utile à la patrie! Simple dans son extérieur, simple dans son langage, vrai en toute chose, il ne cherche point à éblouir par l'étalage d'une science superficielle, ni à obtenir une confiance superstitieuse par les accessoires pompeux de son art. Son âme, remplie d'une craintive délicatesse, n'emploie qu'avec précaution les moyens dont le succès lui paraît douteux; mais quand il s'agit d'un mal contagieux et terrible, avec quel courage ne s'expose-t-il pas à la mort pour en arrêter les progrès! Vous ne le trouverez pas sans cesse chez les grands, occupé à les entretenir de leurs maux imaginaires; vous le trouverez bien plutôt auprès du lit de cet ouvrier malade, qui ne peut y être retenu long-temps sans faire tomber sa femme et ses enfans dans la misère; aussi

quelle sollicitude, quel zèle, quels secours prompts et actifs n'apporte-t-il pas pour conserver cette vie à laquelle tant d'autres sont attachées! Ce n'est pas de l'or qu'il attend de cette guérison, ce n'est pas une réputation brillante; c'est un bien plus sûr, une jouissance plus réelle, ce sont les bénédictions d'une famille qu'il aura rendue au bonheur, et la satisfaction d'avoir rempli une des plus belles tâches de l'humanité. Le médecin bon et sensible sera toujours plus habile pour découvrir les maux de ses semblables et les soulager, parce qu'il est doué d'un tact sûr et semblable à l'instinct que le Ciel a mis dans le cœur d'une mère pour deviner les besoins de son enfant. Si l'exemple du médecin honnête et compatissant n'est pas aussi suivi qu'on pourrait le désirer, c'est parce que le plus ordinairement on n'en connaît ni les succès, ni les jouissances, parce qu'il consacre particulièrement ses talens et ses vertus à des êtres pauvres et obscurs qui ne peuvent rien pour sa réputation et pour sa fortune. Cependant il est des exemples aussi brillans que respectables qui nous montrent les succès de la science, les traits de la bienfaisance, le dévouement du courage, récompensés par une illustration méritée, par les faveurs de la fortune et l'admiration du monde (1).

(1) Tel est l'exemple de ce généreux praticien de Versailles, qui distribuait près de trente mille francs par an aux pauvres qu'il soignait particulièrement. Lorsqu'il fut

Mais l'homme le plus responsable de ses actions envers ses semblables, c'est le ministre de notre religion sainte, parce que son exemple nous y attache ou nous en éloigne, selon ses vertus ou ses vices, selon qu'il respecte plus ou moins l'auguste caractère dont il est revêtu. Le prêtre sans foi, sans charité et sans mœurs, qui ne voit dans son état qu'un moyen de satisfaire son ambition ou son avarice, n'est pas seulement coupable envers son Dieu et envers lui-même; il est coupable en-

---

nommé à la survivance de M. Andouillé, il vint remercier la reine qui lui dit : « Vous êtes content, monsieur, mais » moi je le suis bien peu des habitans de Versailles; à la » nouvelle de la grâce que le roi vient de vous accorder, » la ville aurait dû être illuminée. » Et pourquoi, reprit le chirurgien avec un étonnement inquiet? « Ah! dit la » reine avec l'accent de la sensibilité, si tous les indigens » que vous secourez depuis vingt ans eussent seulement » allumé une chandelle sur leur fenêtre, on n'aurait ja- » mais vu une pareille illumination (1). »

Tel est l'exemple de cet ami généreux des armées françaises, dont les bienfaits ne se bornaient pas aux soins habiles de son art, mais étaient ceux d'un père, d'un défenseur zélé. Non seulement il ne craignait pas d'affronter la colère de l'empereur en défendant les soldats contre ses préventions ou la calomnie; mais plus d'une fois il osa braver cette colère, entraîné par l'amour de la justice et de l'humanité. Aussi son nom, consigné dans le testament du héros de son siècle, apprendra aux siècles à venir que L** en fut *le plus honnête homme.*

(*Anecdotes sur le règne de Louis XVI*, par madame Campan.)

vers les âmes pieuses qu'il scandalise, envers les impies qu'il affermit dans leur criminel aveuglement; car malheureusement on ne sépare pas assez la religion de ses ministres; et celui qui monte à l'autel avec les mains souillées, avec le cœur rempli de passions, donne aux fidèles un spectacle plus corrupteur que toutes les corruptions du monde. Celui qui monte en chaire avec toute la contenance de l'orgueil, nous convaincra-t-il que l'humilité doit être le sentiment habituel du chrétien? Celui qui vend au poids de l'or la parole de l'Évangile, l'eau sainte qui nous ouvre le ciel, le sacrement qui sanctifie l'amour, et jusqu'aux prières qui nous accompagnent à notre dernière demeure... celui-là, dis-je, qui trafique sur les choses les plus saintes et les plus sacrées, n'est-il pas responsable de l'indifférence qu'on y apporte, des railleries qui en sont l'objet? Et celui qui pénètre dans le secret des consciences pour égarer la raison, dans le secret des familles pour y porter le trouble, n'abuse-t-il pas de l'ascendant que lui donne son ministère? Mais pour le prêtre qui n'a pas les vertus de son état, peut-il avoir un instant de paix et de bonheur dans sa vie? Y a-t-il quelque passion qui puisse lui donner de véritables jouissances? Y a-t-il des voiles assez épais pour couvrir ses vices et lui conserver la considération sans laquelle il n'obtiendra plus aucune confiance? Non, pour le prêtre comme pour les femmes, rien ne peut compenser la pu-

reté des mœurs; et l'hypocrisie, quelque habile qu'elle soit, ne lui rendra jamais la dignité de la vertu, jamais rien ne pourra faire taire le cri de sa conscience, pour lui il n'y aura donc plus de repos...

Mais que de vertus et de bonheur n'y a-t-il pas dans cet humble presbytère! L'humble pasteur qui l'habite depuis bien des années, croirait avoir perdu sa journée si elle s'écoulait sans faire une bonne action. La paroisse dont il est le père est de peu d'étendue; toutefois il la préfère, parce que rien ne peut échapper à sa sollicitude: il visite chaque chaumière; il apporte des consolations là où l'on pleure, des conseils où l'on s'égare, la paix où s'élève la discorde, l'abondance où il trouve la misère. Ange de charité, ministre de la justice divine, souverain de son petit État, il le gouverne par les lois de notre sainte religion et le rend heureux par la douce influence de ses vertus. Jamais anathème ne sortit de sa bouche, jamais il n'interroge la conscience avec sévérité, jamais il n'y répand le trouble de la crainte et de la superstition; il n'emploie que de tendres ménagemens, ne monte en chaire que pour instruire et bénir. Il a conservé la sensibilité du jeune âge; il pleure avec la mère qui vient de perdre son enfant. A côté de l'homme qui se meurt, écoutez-le réciter les prières de l'agonie, écoutez son chant funèbre quand il lui rend les derniers devoirs : sa voix émue, ses yeux humides de larmes, sa main

tremblante qui répand l'eau sainte sur la dépouille mortelle d'un des enfans de son cœur, vous apprendront assez que ces devoirs qu'il exerce depuis si long-temps, loin d'avoir endurci son âme, semblent au contraire le garantir des glaces de la vieillesse; et, loin de les remplir avec indifférence, il peut les offrir au Ciel comme un sacrifice journalier qui doit lui mériter une récompense éternelle. Mais déjà la récompense est à côté des œuvres; et si l'on pouvait douter de l'influence des mœurs sur le bonheur de la vie, on n'aurait qu'à contempler ce bon pasteur au milieu de ses paroissiens : quel doux échange d'amour et de sollicitude, de confiance et de respect! Comme toutes les cérémonies religieuses sont édifiantes! Quelle onction, quelle majesté dans le ministre! Quelle ferveur, quel recueillement dans les fidèles! Et dans le commerce habituel de la vie, dans les amusemens, quelle simplicité, quelle gaîté franche et naïve! La présence de leur bon pasteur, au lieu de les rendre moins vifs, les anime et les épure; il s'entretient avec les vieillards sans perdre de vue les jeunes gens dont il cherche à deviner les inclinations pour sanctifier l'amour par l'hymen, et rendre l'hymen heureux par l'amour. Aussi dans ce village l'union des époux est plus parfaite; les enfans reçoivent de meilleurs exemples, et naturellement le vice est plus rare qu'ailleurs. Cette puissante influence ne provient que d'un seul homme! mais cet homme,

véritable apôtre, prêche par ses œuvres; et la morale évangélique, mise en action chaque jour d'une vie entière, est à la portée de tous, comprise et sentie par tous. C'est dans son cœur qu'il puise l'éloquence, et l'on ne peut rester froid ou incrédule en l'écoutant. Lequel des siens pourrait conserver des projets de vengeance, en voyant son vénérable pasteur monter en chaire, le front couronné par ses cheveux blancs, les traits animés par l'amour divin, étendant ses bras comme pour les réunir tous dans son sein et leur communiquer cette flamme active de la charité qui l'embrase : *aimez-vous tous les uns et les autres*, leur dit-il, et sa voix harmonieuse est descendue dans leur cœur; tous se regardent avec bienveillance et sortent de l'église avec de généreux sentimens.

Tous les hommes ont de l'influence les uns sur les autres. Sachons aimer nos semblables et l'on nous aimera. Soyons bons et vertueux, et les méchans s'éloigneront de nous, ou notre exemple les changera. Heureux celui qui, semblable au bon pasteur, emploie sa vie à aimer son Dieu et à le faire aimer, à améliorer le sort de l'homme en cherchant à améliorer ses sentimens, et qui trouve dans la félicité de ses semblables toute sa félicité! Comme celle du bon pasteur sa vie s'écoulera sans orages ; comme pour lui chacune des saisons de la vie se succédera sans transition pénible, sans amertume, sans regret; son bonheur, placé

dans son âme toujours pure, toujours jeune, ne recevra aucune atteinte funeste; sans impatience ni effroi, il attendra la mort qui ne sera pour lui qu'un passage à une vie nouvelle.

CHAPITRE VII.

Dire que Dieu fait naître des calamités pour en retirer un bien, pour faire ressortir sa gloire ou sa puissance, n'est-ce pas outrager sa justice ?

Dieu a mis à notre disposition tous les trésors de la terre, et a placé dans notre cœur les germes de toutes les vertus ; c'est à nous de profiter des uns, de développer les autres ; et c'est de l'usage que nous faisons de ces dons que résultent les biens et les maux de la vie. D'où naissent les calamités qui désolent le monde, si ce n'est de nos passions et de nos crimes ? La guerre, la famine, la peste, ont-elles une autre source ? La misère ne provient-elle pas de l'injustice ou de l'inhumanité ? La terre n'offre-t-elle pas un banquet suffisamment copieux pour tous les hommes ? et si l'équité y présidait, y en aurait-il un si grand nombre d'exclus ou réduits à tendre la main pour demander une parcelle de leurs droits naturels ? Que l'on y soit plus ou moins bien placé, suivant

l'heure à laquelle on arrive, selon le mérite ou l'adresse, c'est chose simple, et une parfaite égalité sera toujours une chimère. Mais que celui qui est ainsi privilégié use sans modération de la profusion qui est autour de lui, qu'il s'enivre et se rassasie sans pudeur en présence de l'être qui souffre derrière lui ou à ses pieds, voilà l'injustice qui révolte et la source de la misère! Les maladies ne proviennent-elles pas aussi de nos passions et de nos vices? Que toutes les âmes soient saines, et tous les corps le seront ou ne tarderont pas à l'être. Que les parens transmettent à leurs enfans une bonne constitution, qu'ils leur inspirent des goûts simples et vertueux; et ces enfans ne tomberont pas dans la maladie ou la pauvreté. Sagesse et bonne santé sont presque inséparables, à part quelques accidens qui le plus souvent sont la suite de notre imprudence, à part ces souffrances inévitables du cœur qui ont une si grande influence sur notre physique, et qui proviennent encore des passions ou des vices de nos semblables. Si la perversité s'éloignait de la terre, on y retrouverait toutes les joies de l'Éden; on n'entendrait que des voix de reconnaissance et d'amour, au lieu de blasphêmes et de murmures. C'est notre corruption qui gâte tous les dons du Ciel; et, créatures ingrates, nous osons l'accuser de nos maux!

« Il y aura toujours des pauvres afin d'empê» cher l'homme de s'endurcir, afin de troubler » le funeste repos de l'opulence, de réveiller au

» fond du cœur la pitié, la miséricorde (1). » Quoi! il y aura toujours une classe d'hommes condamnée à souffrir, pour former l'homme opulent à la vertu! Quoi! l'homme privilégié par la fortune et la société, le serait encore par la Providence, et cela d'une manière si particulière, que pour lui elle aurait dit : l'opulence et les honneurs endurcissent l'humanité; qu'il y ait donc pour leur servir de contre-poison un tiers de cette humanité que je priverai de sa part naturelle à ma libéralité, pour qu'elle la reçoive de ceux à qui je la prodiguerai! Tel un père de famille qui laisse son héritage à un seul de ses enfans, en lui recommandant d'avoir soin de ses frères : ne lui donne-t-il pas les moyens de pratiquer des vertus qu'il rend impossibles à ceux qu'il réduit à la dépendance? Mais si les trésors de la terre se trouvent ainsi répartis inégalement, faut-il attribuer cette injustice à la Providence? N'est-ce pas lui attribuer toute la faiblesse de la créature? *La Providence a l'éternité* dit-on, *pour réparer les maux passagers de la terre.* Oui, si ces maux n'étaient que physiques; mais n'est-il pas assez prouvé que, si l'opulence endurcit l'âme, la misère la dégrade? Combien de mendians, aigris et démoralisés par le besoin, haïssent leurs semblables, et croient qu'il est naturel d'arracher au superflu ce qui manque à

(1) M. de la Mennais, *de l'Indifférence en matière de religion.*

leur nécessaire! Y en a-t-il beaucoup qui bénissent la main qui leur refuse ce morçeau de pain indispensable à leur existence? Et quand ils le reçoivent, en sont-ils reconnaissans? jamais. Et comment les blamer? Celui qui peut donner et donne à celui qui n'a pas, fait-il mieux que de remplir un devoir? Ainsi la Providence, en condamnant une classe d'hommes à la pauvreté pour fructifier l'âme du riche, les exposerait encore à être privés des récompenses promises à la vertu! En les sacrifiant de cette manière, ne serait-ce pas agir comme les Spartiates qui forçaient leurs esclaves à s'enivrer pour garantir leurs enfans de ce vice par ce hideux spectacle? Et exposer la santé, la vie, mille fois mieux encore la moralité de ces êtres infortunés, n'était-ce pas un calcul plus qu'égoïste, n'était-ce pas un calcul cruel qui n'a pu venir qu'à la pensée d'un peuple qui ne connaissait pas le christianisme? Mais l'attribuer à la Providence, n'est-ce pas donner à notre religion l'apparence du paganisme, où les Dieux prenaient parti dans les passions des hommes, et, sans autres motifs que leur prédilection, favorisaient des guerres injustes, des amours coupables, et réalisaient les vœux les plus barbares? Oh non! ce n'est pas ainsi que Dieu aime les hommes! Nous sommes tous ses enfans; nous avons tous un droit égal à ses dons, les mêmes espérances au bonheur; il n'en sacrifierait pas un seul à la gloire d'un empire. Lorsque son fils vint sur la terre pour donner à

tous un gage de son amour, répandre sur tous ses lumières, il dit : « donnez en mon nom, et vous » serez récompensés au centuple. » Sublime convention pour engager le riche à soulager le pauvre, pour dispenser le pauvre de l'humiliation en recevant des bienfaits qui doivent être rendus par une main divine !

« Il y aura toujours des pauvres, dit encore » M. de la Mennais, pour qu'il y ait toujours des » vertus. »

Ne serait-il pas plus juste de dire : il y aura toujours des pauvres, parce qu'il y aura toujours des vices? N'est-il pas plus juste d'accuser les vices de cette plaie flétrissante de la société, que de chercher à y découvrir les secrets desseins d'un Dieu qui veut en retirer un bien? N'est-il pas plus juste d'en accuser ces loteries, ces jeux, tous ces lieux infâmes qui déshonorent autant ceux qui les permettent que ceux qui osent y entrer? écueils perfides où vont s'engloutir le gage du serviteur, le gain de l'artisan, l'or du criminel! Écueils si redoutables, que les malheureux qui en approchent perdent leur repos, tombent dans l'indigence ou la maladie, et que le désespoir ne leur laisse d'autre ressource que la mort pour détruire leur existence ou le crime pour la soutenir. Qu'ils sont hideux ces fléaux de l'humanité dans un siècle de lumières, où rien de leur laideur ne peut rester caché! Osera-t-on y découvrir *les secrets desseins d'un Dieu qui veut en retirer un bien?* Ah! n'y

voyons-nous pas plutôt les effets de cette soif insatiable de l'or, qui fait qu'on ne rougit pas de puiser à ces sources impures et empoisonnées? Et cette soif insatiable, cette soif dévorante de l'or, qu'est-ce qui la donne et l'excite sans cesse si ce n'est la corruption des mœurs? Ne sont-ce pas les besoins dépravés, les besoins multipliés et toujours renaissans du luxe qui font taire l'honneur, la loyauté, et trop souvent effacent l'éclat de la vertu par celui de l'opulence?

CHAPITRE VIII.

Envions plutôt les larmes du juste que la prospérité du méchant.

«Le méchant prospère, tandis que le juste ne » trouve dans son partage que larmes et misère. » Cette maxime est non seulement fausse, mais encore immorale. Il est vrai qu'une grande délicatesse, une parfaite bonté, obtiennent rarement une fortune éclatante, parce qu'il faut avoir recours à ceux qui en sont l'arbitre; et souvent, pour leur plaire, on est obligé à des concessions qui effarouchent la dignité de la vertu. L'homme sans principes, au contraire, ne s'arrête pas à choisir les moyens; il n'en dédaigne aucun et arrive plus facilement à son but. Mais ces richesses, ces dignités, ce luxe qu'on nomme prospérité, s'ils sont le partage du méchant, sont-ils en effet bien dignes d'envie? Sait-on à quel prix il a acquis ces avantages? Conçoit-on les soucis qui assiégent son chevet? Découvre-t-on les humiliations dont il s'abreuve pour conserver ce poste élevé, et faire oublier la source où il a puisé son or? Entend-on

ces querelles de famille qui retentissent sous ces beaux plafonds? Devine-t-on ce désir insatiable qui le poursuit tellement que plus il obtient plus il veut obtenir? Couché dans un lit somptueux, la plus légère maladie ne peut l'y retenir sans qu'il soit en proie à des craintes, à des angoisses qui aggravent son mal, en changent la nature et parfois le rendent incurable... Alors que ses derniers momens approchent, ayez le courage d'en être témoin : il ne trouve en lui-même ni dans les autres aucun sentiment consolateur pour adoucir cette cruelle agonie. Il a tout sacrifié pour les biens du monde; il faut qu'il les abandonne! Et il n'emporte aucun titre pour obtenir ceux qui ne se perdent pas; il ne laisse rien pour honorer sa mémoire, et sa tombe sera sèche, isolée comme le lit où il se débat contre la mort...

Fut-elle digne d'envie la prospérité de ce Cromwel, qui du sein de l'obscurité s'éleva à la plus haute fortune, qui parvint à réaliser les plus audacieux projets, renversa une des plus puissantes monarchies du monde, subjugua ses ennemis par les armes, ses amis par la ruse, obtint la considération, reçut les hommages des souverains étrangers et *le nom de frère de ces dieux de la terre?* Au milieu de ses triomphes, dus autant à ses crimes et à son hypocrisie qu'à son habileté, le sort de cet usurpateur n'est-il pas digne de pitié? Il ne peut faire face à ses dettes énormes; il craint les complots des royalistes, le soulèvement de son

armée. Il est épouvanté de la solitude qui le livre à lui-même, épouvanté de la société au milieu de laquelle il ne voit que d'irréconciliables ennemis ou de perfides courtisans; il est épouvanté de la mort dont l'image lui apparaît à toute heure, sous toutes les formes, et à laquelle il veut échapper par tous les moyens possibles; constamment il porte une cuirasse, un poignard, une épée, des pistolets. Il ne voit partout que des sujets d'inquiétude et d'effroi, jusque dans sa famille où il en trouve de plus terribles et de plus cuisans encore qu'ailleurs; car tous ses enfans ont en horreur sa coupable ambition : une de ses filles, républicaine comme son époux, ne peut voir sans indignation le pouvoir absolu même entre les mains d'un père. Et celle qu'il chérit davantage, celle qui mérite le plus son affection par l'assemblage de toutes les vertus et de tous les charmes, au lit de la mort reproche à son père ses iniquités... Dès lors cette voix éloquente et chérie retentit sans cesse dans le fond de son cœur, et n'y laisse plus de place à la joie ni au repos...

Non, le méchant ne prospère pas toujours; et quand il joint aux souffrances de l'âme les souffrances physiques, ne nous donne-t-il pas une véritable idée des peines infernales? En effet, combien de fois les pervers ne s'enveloppent-ils pas dans leurs propres filets, ne font-ils pas tomber sur leurs têtes les maux qu'ils préparaient aux autres! Combien en est-il qui achèvent dans une

prison ou dans la misère, ou par une mort violente, une vie déshonorée! Voit-on beaucoup de mauvais pères être heureux par leurs enfans, de mauvais fils vivre et mourir en paix, des époux manquer à leur devoir sans en ressentir les tristes effets dans leur vieillesse? Ah! grâce en soit rendue à la Providence, on en voit peu! Que celui qui cherche la prospérité où il n'y a pas de vertu s'arrête donc un instant, qu'il compte les exemples destinés à l'encourager, qu'il en estime la valeur, et il se détournera de cette route, honteux d'avoir eu même la pensée d'y entrer.

Chaque jour on entend répéter dans le monde: *il n'y a que les femmes sans vertu qui soient riches, heureuses, et toujours adorées.* Ah! combien elle est faite avec légèreté cette observation! Car, si l'on consulte les annales de l'histoire, on ne trouvera pas un seul exemple d'une femme heureuse après avoir abjuré la vertu. C'est surtout dans notre sexe que la Providence s'est plu à montrer les effroyables effets du vice: sans nous arrêter à ces exemples, qui se présentent chaque jour, de pauvres créatures abandonnées de leurs séducteurs et tombant des horreurs de la misère dans celles du libertinage; sans nous arrêter à ces épouses criminelles dont toute l'existence est vouée au mystère et aux remords; sans nous arrêter à ces femmes qui, après avoir ruiné des pères de famille, sont à leur tour subjuguées par des jeunes gens qui les dépouillent et ne laissent à leur vieil-

lesse d'autre ressource que la charité publique... voyons quelle fut la destinée de ces femmes dont l'existence a présenté tout l'éclat et toutes les séductions qui peuvent encourager au vice, parce que le plus souvent on ne les suit pas jusqu'au bout de leur carrière et qu'on en détourne les regards dès que le prestige qui les environne a disparu : quel fut le sort de cette Jeanne Shore qui eut à sa disposition le cœur d'un roi et les trésors de l'Angleterre? On parle encore de sa beauté et de son empire; mais se rappelle-t-on combien fut courte la durée de son règne? Se rappelle-t-on ses humiliations et ses souffrances? Se rappelle-t-on que, accusée de sorcellerie, elle fut obligée de faire amende honorable en présence de ce peuple qu'elle avait gouverné selon ses caprices? Se rappelle-t-on enfin qu'elle vécut quarante ans dans la misère, heureuse encore de mourir oubliée...?

Et cette superbe marquise de Montespan, fut-elle heureuse même au milieu de sa splendeur? Et plus tard, quels ne furent pas ses tourmens lorsque, dévorée encore par la fougue de ses passions, elle resta sans aliment pour les satisfaire! et, lorsque, oubliée de son royal amant, humiliée par son époux, méprisée et abandonnée de ses enfans, craignant la mort et fatiguée de la vie, elle n'osait rester dans l'obscurité ni seule avec elle-même...!

Ne paya-t-elle pas bien cher l'oubli de ses devoirs cette fameuse comtesse de Lichtenau, qu'on vit à Berlin entourée de toute la magnificence

royale, établissant autour de sa personne une cour et des cérémonies d'étiquette auxquelles la famille même du monarque, qu'elle gouvernait par ses charmes, était obligée de se soumettre? Mais, à la mort de Frédéric-Guillaume, grandeurs, fortune, crédit, courtisans, tout s'évanouit pour elle, jusqu'à la liberté dont elle fut long-temps privée, et qu'elle ne retrouva que pour mieux sentir toute l'abjection de son sort...

Et cette lady Hamilton qui mésusa de tout, qui avilit les dons que la nature lui avait prodigués, qui avilit le rang où elle s'était élevée, l'homme qui lui avait donné son nom, la souveraine qui lui donna le titre d'amie, qui ternit la gloire du héros d'Aboukir tombé dans ses chaînes; lady Hamilton, après avoir scandalisé le monde par ses brillantes destinées, ne lui a-t-elle pas offert l'exemple le plus frappant de l'inconstance de la fortune ou plutôt du châtiment de Dieu? Cette femme, délaissée de ses adorateurs, de ses amis, et retombée dans sa primitive abjection, vécut à Paris dans l'isolement, dans la misère, et mourut si pauvre que ses compatriotes se cotisèrent pour subvenir aux frais de ses funérailles...

Et Ninon, cette brillante disciple d'Épicure, trouva-t-elle le bonheur dans cette philosophie, et cette philosophie la mit-elle à l'abri des peines, des douleurs de la vie? Qui ignore cette catastrophe qui bouleversa la sienne? Un fils, punition frappante de ses égaremens! un fils, le bonheur

et l'orgueil d'une épouse vertueuse, fut pour elle l'instrument des vengeances divines : éloigné dès sa naissance, il ne connaît point sa mère, et ne la voit que comme une étrangère... Les grâces, l'esprit, la beauté de Ninon le captivent. Sa réputation enhardit ses espérances. Il lui fait l'aveu de son amour... En vain Ninon par sa froideur veut éteindre cette flamme incestueuse. Il ne voit là qu'un manége de coquetterie, et devient plus ardent et plus hardi..... *malheureux*, s'écrie-t-elle, *je suis ta mère!* Ce cri retentit dans le cœur de cet infortuné sans pouvoir le guérir; il fuit alors la vue de celle qui lui donna une existence honteuse et lui inspire un amour criminel. Mais il ne peut cesser de l'aimer et se brûle la cervelle... Ninon entend le bruit, accourt et voit son fils nageant dans son sang... Quelle image pour le reste de sa vie!

A ces exemples frappans, combien ne pourrions-nous pas en ajouter d'autres! Toute l'histoire est là pour attester qu'il n'y a pas un seul exemple de femme méchante, impie et galante, qui, à part même les tourmens de la conscience, n'ait été frappée dans quelque époque de sa vie par la Providence (1).

---

(1) Madame du Barry, qui avait succédé à madame de Pompadour, dont nous avons déjà vu la fin déplorable, madame du Barry, arrêtée au commencement de la révolution, dénonça 140 personnes dans l'espoir de conserver sa vie; mais c'est en vain qu'elle se fit précéder d'un grand

Non, il n'est pas besoin de sophismes pour le prouver; non, ce n'est point une illusion consolante, mais une vérité; il y a plus de prospérité pour l'homme vertueux que pour le méchant. Et n'y eût-il pas un Dieu et une éternité pour récompenser ou punir les œuvres de l'un ou de l'autre, la terre en fait encore assez justice pour qu'on ne puisse être incertain dans un pareil choix. Envions donc les larmes et la misère du juste, plutôt que les joies du vice et la prospérité du méchant. Envions cette place étroite qui suffit au sage, et qui cesserait d'être un objet de pitié si l'on pénétrait dans son intérieur : on le trouverait dans un petit réduit, entouré d'une nombreuse famille; mais faut-il tant d'espace pour contenir

---

nombre de victimes; il fallut qu'elle portât sa tête à l'échafaud, ou plutôt il fallut qu'on l'y traînât, car ses faiblesses, ses angoisses, ses terreurs en présence du supplice, offrirent un contraste frappant avec le calme héroïque des femmes de cette époque, qui toutes apprenaient aux hommes à mourir.

Madame du Deffant, qui ne croyait à rien, fut trompée par l'amitié, ridiculisée par l'amour; elle s'ennuyait au milieu d'une société brillante, s'ennuyait seule, s'ennuyait toujours; et, après avoir vécu mécontente d'elle-même et des autres, mourut sans consolation. Ses lettres sont un puissant antidote contre le poison de l'incrédulité, en nous prouvant combien elle dessèche l'âme et la tourmente, combien elle rend le caractère inégal, difficile, et nous aliène tous les cœurs.

l'amour, la paix et la joie? Ces sentimens sont au contraire plus vifs, plus expansifs là où les cœurs sont plus près les uns des autres; là aussi ils se comprennent mieux; ils se dilatent plus facilement que dans ces palais, dans ces salons où ils se trouvent comprimés et asservis par la froide étiquette. S'il n'y a sur sa table qu'une nourriture grossière, l'appétit et la gaîté la rendent toujours délicieuse. Un petit jardin, un petit champ suffisent à peine pour lui donner des fruits et un exercice salutaire; mais il s'est approprié toute la nature, et il en jouit davantage que celui qui ne connaît ses terres immenses que par les procès qu'elles lui suscitent et les embarras qu'elles lui donnent. Vous direz peut-être qu'il ne pourra donner à ses enfans qu'une éducation bornée comme sa fortune, et qui ne pourra les conduire à rien. Mais l'éducation n'est jamais bornée quand un père, par son exemple et ses leçons, peut rendre ses enfans bons et vertueux. Quelle science, quels talens les conduiraient à mieux? Direz-vous aussi qu'il peut perdre ce strict nécessaire? Cela est possible, mais rare, parce qu'il est justement acquis, parce qu'il ne peut être envié. Et le perdrait-il, que travail, courage et patience lui donneraient encore de nouvelles ressources et de nouvelles jouissances. Enfin, supposons le plus grand malheur, supposons qu'il vienne à perdre sa femme et ses enfans; il ne maudira point son sort, il ne se roidira point contre la douleur; il la

sentira vivement ; ses larmes tomberont sur la terre, et ses regards, élevés vers le ciel, y puiseront confiance et espoir, croyant y découvrir les objets de son amour et de ses regrets. Et puisque nous avons placé le juste au dernier degré de l'adversité, jouissons de sa dernière heure : au-dehors de cette vie, pour lui que d'espérances! Les noms de son Dieu, de sa femme, de ses enfans errent sur ses lèvres; il paraît tremblant de joie comme le voyageur qui touche au seuil paternel, et qui d'avance éprouve les ravissantes émotions dont il va s'enivrer. Il sourit à la mort qui plane autour de lui; et la mort le frappe sans troubler sa sérénité, sans même obscurcir ses traits. Son dernier soupir est recueilli par des amis; car ce serait calomnier l'humanité que de supposer, pour lui donner toutes les infortunes, qu'il n'aura pas trouvé de doux sentimens en échange de ceux qu'il donnait à ses semblables. Non, on ne peut faire cette supposition; non, l'ascendant de la vertu ne peut être ainsi méconnu; et celui qui l'exerce pendant sa vie, ne la quittera jamais sans laisser des regrets.

A côté des plus grandes douleurs Dieu place ses plus douces consolations; en puiser l'exemple dans les douleurs du roi-martyr, c'est chercher pour nous-mêmes des consolations dans le souvenir le plus pénible de l'histoire : Louis XVI, dans un asile obscur, séparé de tout ce qu'il aimait, privé non seulement des grandeurs, mais

des objets les plus nécessaires à la vie, Louis était heureux, parce que son âme renfermait des biens inconnus à ses persécuteurs et que ses persécuteurs ne pouvaient lui arracher. Pour lui, quelle jouissance de s'élever au-dessus du sort par sa résignation, au-dessus de la terre en se dépouillant de ses faiblesses! Il était calme et satisfait, parce qu'il était en présence d'une conscience irréprochable et des riches souvenirs du bien qu'il avait fait. Contemplons-le dans ce moment où, ému du sentiment sublime qui dicta ses dernières volontés, il en traça le touchant et immortel tableau. Quelle inexprimable satisfaction il éprouve de pardonner à ses ennemis, de les aimer encore et de préparer pour eux dans l'avenir un gage de réconciliation avec le Ciel et avec les hommes!

Lorsqu'il monta sur le trône, défiant en lui-même, éclairé sur le présent et pressentant l'avenir, il n'en gravit les marches qu'avec effroi; mais aujourd'hui qu'il marche à la mort, voyez l'ineffable douceur de son regard, la majesté de son maintien! La terre semble déjà loin de lui; et s'il pense encore aux hommes, c'est qu'il veut les bénir... Avec quel calme, que dis-je, avec quelle joie il va échanger cette couronne, dont il sentit tout le poids, contre celle de martyr, mille fois plus belle à ses yeux que toutes celles que le monde pouvait lui donner! *Fils de saint Louis, montez au ciel*, dit le pasteur vénérable à la plus auguste

victime. Là seulement il y avait une place digne de tant de vertus.

On a dit : « Si la vie et la mort de Socrate est » d'un sage, la vie et la mort de Jésus-Christ est » d'un Dieu. (1) » Entre l'exemple divin de notre Seigneur et le modèle le plus parfait de la sagesse humaine, pourquoi ne placerait-on pas, comme intermédiaire, la vie et la mort de Louis XVI? Socrate dans son cachot, entouré de ses disciples, les console avec la tendre sollicitude d'un père qui prépare ses enfans à une éternelle séparation; il reçoit la ciguë sans interrompre son discours, il la boit; le poison coule dans ses veines, le froid de la mort monte vers son cœur, et ses lèvres s'ouvrent encore pour faire entendre la belle morale qu'il a mise en pratique pendant sa vie. Hé bien! si l'on compare cet héroïsme de Socrate avec celui de Louis XVI, partout Louis est plus grand que le sage de la Grèce, parce qu'il a partout de plus grands sacrifices à faire : ce ne sont pas des ennemis jaloux qui le calomnient, l'outragent et le condamnent à mourir, c'est son peuple qu'il aimait et dont il voulut faire le bonheur. Ce n'est pas une demeure obscure et sans plaisirs qu'il est obligé d'abandonner, c'est le palais des rois ses aïeux, où il avait su trouver toutes les jouissances de la nature et du sage, parce qu'il en avait tou-

(1) J.-J. Rousseau.

tes les qualités, toutes les vertus. Ce n'est pas à de faibles liens qu'on l'arrache; c'est à ceux de père, d'époux, de frère, liens d'amour, liens sacrés pour lui. Ce n'est pas dans les bras de ceux qui le pleurent, au milieu de ses amis qu'il exhale son dernier soupir; c'est au bruit du tambour, au milieu de cris féroces, et c'est la main qui ne doit toucher que les criminels, qui ose frapper sa tête...

O combien les derniers momens du roi martyr, de son amour pour la France, peuvent mieux être comparés à ceux d'un Dieu mourant pour le salut du monde! Il est vrai que Socrate n'avait pas cet exemple sublime devant les yeux. Son âme n'avait pas été formée par les leçons de cet Évangile qui préparèrent Louis à s'élever au-dessus de l'infortune, alors qu'il fut renversé par les hommes de la place qu'il occupait au-dessus d'eux.

CHAPITRE IX.

Regarde au dedans de toi, là tu trouveras la source du vrai bonheur, source intarissable si tu la creuses toujours.

MARC-AURÈLE.

L'homme peut-il chercher plus sûrement qu'en lui-même des garanties à son bonheur? Partout ailleurs elles peuvent être détruites : la mort va briser les liens d'époux et de père, l'inconstance, ceux de l'amour et de l'amitié. Dans quelques heures un événement détruit la fortune et fait évanouir les honneurs; un calomniateur ternit une réputation sans tache, et un méchant peut, à lui seul, gâter tous ces biens à la fois. N'est-il pas plus sûr de placer son bonheur dans notre âme dont l'essence est indestructible, que de le faire dépendre d'un misérable physique qui dans quelques minutes peut être paralysé, et rendu méconnaissable par quelques jours de maladie? Alors comment retrouver ce bonheur placé dans l'ivresse des sens, dans les plaisirs du monde et ses fragiles avantages? Non seulement on ne le retrouve plus, mais encore il ne reste rien pour le remplacer,

parce qu'on a vécu hors de soi, et qu'il est aussi difficile d'y rentrer que dans cette maison long-temps abandonnée qui tombe en ruines. Il n'y a rien à l'abri des vicissitudes que les trésors de l'âme; seuls ils constituent une propriété véritable et solide qui nous rend indépendant des hommes et content de nous-même.

Mais si l'on doit rendre son bonheur indépendant de ses semblables et des circonstances, à Dieu ne plaise qu'on cherche à s'isoler des hommes, à abjurer les sentimens de la nature, à se glacer avec l'aride stoïcisme! Loin de nous un principe si peu d'accord avec la bonté, première vertu d'un grand cœur. Celui au contraire dont l'âme est forte, dont les mœurs sont pures, sera plus utile, plus agréable aux autres, sur lesquels ces qualités ont un ascendant irrésistible.

Qui sut mieux que Marc-Aurèle s'occuper du bonheur de l'humanité? Il en fut l'ami le plus tendre et le plus généreux : empereur puissant, il ne voit de puissance qu'en la vertu. Avec quelle simplicité il s'élève au-dessus de tout ce qui peut éblouir et séduire! Ses actions lui ont acquis une gloire justement méritée, et il analyse la gloire plus sévèrement que si elle lui était étrangère; il écoute ce bruit qui fait retentir au loin son nom dans l'univers, il l'écoute pour comparer la petitesse de la terre où il résonne, avec l'immense éternité! Cette philosophie, qui le garantissait contre les brillans prestiges de la gloire et des grandeurs.

lui prêta son appui contre les douleurs sans cesse renaissantes qu'il eut à supporter comme époux et comme père. Il avait contre les orages du sort une retraite paisible qu'il s'était formée dans le fond de son âme; là il retrouvait dans les trésors qu'il avait amassés un dédommagement pour toutes les peines; là était cette source inépuisable de vertu où il trouva le bonheur. C'est à cette âme si belle et si riche qu'il s'adresse avec une si touchante modestie : « O mon âme, quand seras-» tu donc bonne et simple, toujours la même et » toute nue, plus à découvert que les corps mêmes » qui t'environnent? Quand feras-tu sentir à tous » les hommes une douce et tendre bienveillance? » Quand seras-tu assez riche de ton fonds pour » n'avoir rien à désirer au dehors? Quand est-ce » enfin que tu te seras mise en état de vivre avec » les Dieux et les hommes, de façon que tu ne te » plaignes jamais d'eux, et qu'ils n'aient jamais rien » à blâmer dans tes actions? » Et Marc-Aurèle ne pressentait un Dieu unique et la morale du christianisme qu'à travers les épaisses ténèbres de l'idolâtrie! Quel ascendant n'a donc pas sur nous la vertu, puisqu'elle nous donne une partie des bienfaits et des lumières de la religion révélée!

Sur le même trône, avec la même puissance, le même peuple et les mêmes trésors, cet empereur qui se présente à côté de Marc-Aurèle fut-il aussi heureux? Pour connaître l'énorme différence que les mœurs peuvent produire dans un sort

commun à deux hommes différens, il faudrait que le tyran sortît de sa tombe pour nous répondre avec vérité... Mais qu'il dorme... si toutefois la tombe lui a donné le repos, qu'il dorme et ne vienne plus souiller la terre de sa présence. C'est assez qu'il y ait apparu et que son nom noircisse les pages de l'histoire qui va répondre pour lui : enfoncé dans les voluptés, il mésusa de tout sans jouir de rien; il fit moins de cas de la vie des hommes que de celle des plus vils animaux, et tremblait continuellement pour la sienne. Sans cesse il croyait apercevoir un poignard menaçant; sans cesse il prenait des précautions contre le poison, et empoisonnait par ses craintes tout ce qu'il touchait, tout ce qui servait à sa nourriture. Il redoutait jusqu'à l'air qu'on respire. Il n'osait s'abandonner au sommeil. Et la nature l'obligeait-elle d'y céder, des songes effrayans lui retraçaient ses actions et la vengeance des Dieux et des hommes. Ses regards ne s'élevaient qu'obliquement vers le ciel; il croyait y lire sa sentence. Il n'osait les baisser vers la terre; il la voyait teinte du sang dont il l'arrosait chaque jour. Sa famille ne lui offrait que des objets de remords et d'inquiétude. Ceux mêmes qui partageaient ses égaremens, les complices ou les instrumens de ses crimes, lui faisaient horreur; et de tant d'objets d'effroi, le plus effrayant encore pour lui-même, c'était lui...

C'est donc en vain que l'homme méchant et dépravé se trouve placé au-dessus de ses sembla-

bles; ses vices l'en rendront toujours l'esclave ou le bourreau. C'est en vain qu'il aura reçu du sort les plus brillans avantages; il porte en lui-même un venin qui corrompt tous les biens de la vie et toutes ses jouissances; sa joie n'est jamais qu'une ombre qui s'évanouit au contact du bien. La joie du sage seule est réelle : elle s'épanche autour de lui, se renouvelle ou s'augmente, sans qu'il ait à craindre ni vide, ni satiété, ni remords.

Lorsque M. de Saussure s'éleva jusqu'à la cime du Mont-Blanc, il vit au-dessous de lui un orage; il entendit gronder le tonnerre à ses pieds, tandis qu'il jouissait paisiblement de l'atmosphère éthérée où il était parvenu. Ainsi le sage qui s'est élevé au-dessus des passions, n'est que le spectateur des tempêtes qui agitent la vie; son âme nage dans la sérénité des cieux, et ne tient à la terre que par l'amour de ses semblables. Cette influence des passions est si forte, que dans tous les temps on a vu celui qui a su s'y soustraire, prendre une place à part au milieu de ses semblables, et régner sur eux par la pensée plus véritablement que le conquérant par les armes : toutes les circonstances de la vie d'Épictète ont concouru à le rendre un objet de pitié aux yeux des hommes; et cependant il ne cessa jamais de bénir son sort, parce qu'il sut rendre son âme impassible à ses coups, et qu'il ne voyait dans l'adversité que les moyens de la rendre plus forte et plus belle. Esclave d'un maître cruel qui à son tour était esclave

le Ciel le jeune homme dont le cœur honnête trouve un objet digne de le remplir ! Alors l'amour suffit entièrement à son bonheur ; il n'a besoin ni de richesses, ni de grandeurs, ni du monde et de ses plaisirs ; sa vie est tout entière dans l'objet qu'il aime, et les joies ineffables d'un sentiment si pur, si profond, le garantiront pour toujours des séductions du vice. Dût-il même ne jamais posséder l'objet de son amour, il puisera jusque dans sa douleur une énergie qui agrandira son existence, non de bonheur, mais de toute la force de la vertu. Dût-il être victime de l'inconstance ou de la perfidie, il ne deviendra ni léger, ni perfide ; il renoncera à l'amour pour se consacrer à l'amitié, à la bienfaisance. Telle est la puissance de l'amour véritable dans un cœur vertueux, qu'il peut lui donner les jouissances les plus parfaites de la vie et le préserver de toute passion avilissante.

Au milieu de faciles plaisirs et d'objets vains ou légers l'âme de Pétrarque restait vide ; son génie semblait inactif ou s'évaporait sans s'élever à l'immortalité, lorsqu'il vit cette Laure qui réalisa le beau idéal (1) de ses pensées. Mais Laure,

---

(1) « Laure était une des plus aimables et des plus belles » femmes de son temps. Ses yeux étaient à la fois brillans » et tendres, ses sourcils noirs et ses cheveux blonds, son » teint blanc et animé, sa taille fine, souple et légère ; sa » démarche, son air avaient quelque chose de céleste. » Une grâce noble et facile régnait dans toute sa personne.

épouse et mère, ne pouvait jamais lui appartenir; elle pouvait être le tourment ou la honte de sa vie : par quelle magie en fit-elle le bonheur et la gloire? parce que Laure, sans faiblesse, resta divine aux yeux de son amant. Pétrarque l'aima avec cet enthousiasme religieux qui épure l'âme, qui élève le génie, remplit le cœur et l'existence; et en peignant cet amour avec les plus ravissantes couleurs, il nous a laissé un monument immortel des charmes et de la puissance d'un sentiment vertueux. Quel homme ne préférerait les privations et les peines de Pétrarque à ces jouissances vulgaires qui éteignent ou avilissent le génie! Et

» Ses regards étaient pleins de gaîté, d'honnêteté, de dou-
» ceur. Rien de si expressif que sa physionomie, de si mo-
» deste que son maintien, de si angélique, de si touchant
» que le son de sa voix. Sa modestie ne l'empêchait pas de
» prendre soin de sa parure, de se mettre avec goût, et,
» lorsqu'il le fallait, avec magnificence. Souvent l'éclat
» de sa belle chevelure était relevé d'or ou de perles; plus
» souvent elle n'y mêlait que des fleurs. Dans les fêtes et
» dans le grand monde, elle portait une robe verte parse-
» mée d'étoiles d'or et de pierreries. Chez elle et avec ses
» compagnes, délivrée de ce luxe dont on faisait une loi
» dans les cercles de cardinaux, de prélats et à la cour du
» pape, elle préférait dans ses habits une élégante simpli-
» cité. Avec tout ce qui inspire les désirs, Laure avait ce
» qui les contient et ce qui imprime le respect. Ses yeux
» semblaient purifier l'air autour d'elle, et rien que de
» chaste comme elle n'aurait osé l'approcher. »

(Ginguené, *Histoire littéraire d'Italie.*)

quelle femme n'envierait la gloire de Laure et la constance de son amant! « L'amour de Boccace » pour la princesse Marie, dit Ginguené, fût une » liaison d'amour-propre et de plaisir, mais non » pas une de ces passions qui disposent de la vie » et qui y répandent leur intérêt comme leur in- » fluence. Le Dante et Pétrarque n'aimèrent point » des filles de rois; mais dans l'histoire de leur vie, » comme dans leurs ouvrages, tout est plein de » Béatrix et de Laure. Ce sont elles qui paraissent » des reines; et Marie, déguisée sous le nom de » Fiametta, n'a l'air que d'une femme galante » comme tant d'autres (1). »

Les femmes sont nées pour l'amour; c'est une injustice, dit-on, d'en condamner les faiblesses. Ah! ne nous récrions point sur la rigueur de l'opinion : elle maintient en nous ce sentiment d'honneur, cette pudeur craintive, sur lesquels seuls reposent notre empire et notre bonheur. Laure aurait-elle été aimée pendant vingt ans, si elle eût abandonné la première vertu et le charme le plus puissant de son sexe? Eût-elle rempli le cœur insatiable de Pétrarque, si elle eût satisfait ses désirs? Et si elle ne lui eût inspiré que des sentimens vulgaires, aurait-elle eu la gloire d'inspirer le plus beau génie de son siècle? La tendre La Vallière aurait fixé Louis XIV, si elle fût restée

(1) *Histoire littéraire d'Italie.*

pure et sans faiblesse aux yeux d'un roi qui, en amour comme en toute chose, n'appréciait que que ce qu'il ne possédait pas. Qu'elle est à plaindre cette femme au milieu de toutes les pompes, de tous les plaisirs de la cour! Tout autour d'elle respire la volupté : Louis-le-Grand est à ses pieds, il l'entoure d'hommages; les courtisans l'imitent, tous ne semblent vivre que pour lui plaire.... Infortunée! quel brillant entourage pour tes égaremens, ta honte et tes douleurs! Ton âme délicate, ton âme née pour la vertu, ne peut l'outrager sans ressentir l'humiliation de son état et les tourmens du remords. Et si, dans ces chaînes encore tissues des fleurs de l'amour, tes larmes nous révèlent déjà tous les maux d'une passion coupable, pourrons-nous sans frémir envisager les tristes suites de cette passion, alors que trahie, abandonnée, tu te débats seule dans ces chaînes qui ne pèsent plus que sur toi? Que d'efforts avant de pouvoir les rompre, avant que la miséricorde divine t'ait prêté son appui pour retrouver ta liberté et ton repos dans la retraite et la religion!

Ce n'est pas la femme humiliée et asservie par l'amour qui peut éprouver les joies ineffables de l'amour des anges et en offrir toutes les jouissances. Non, la femme ne trouve le bonheur dans l'amour que lorsqu'il est sanctifié par le devoir ou la sagesse. Alors son empire est absolu et durable; comme la vertu et l'enthousiasme, il s'étend à l'infini, il n'a point de bornes. Alors que de nobles

inspirations, que de grandes choses la femme inspirera à celui qui l'adore! Avec quel orgueil, quelles vives jouissances elle va suivre les succès de son amant dans cette carrière de gloire et d'honneur qu'elle lui aura tracée!

Dans un cœur dépravé, au contraire, l'amour n'est qu'une fièvre délirante, toujours accompagnée de jalousie, d'inquiétude et de fureur; fatale à l'objet qui l'inspire, fatale à celui qui l'éprouve, il ne peut en guérir que pour tomber dans un état d'ennui, de dégoût de lui-même, plus pénible que la maladie qui le tourmentait. Nous préparera-t-il un avenir honorable et tranquille, cet amour qui, après nous avoir fait vivre dans le trouble, ne laisse après lui que de honteux souvenirs? Nous dispose-t-il au bonheur cet amour inspiré par un être méprisable? Pourra-t-il nous satisfaire cet amour qui ne se rattache qu'à la terre et à ses fragiles avantages? Et ces amours illégitimes, ces unions illicites, que de crimes, que de maux ne font-ils pas naître! Existe-t-il des chaînes plus pesantes que ces chaînes honteuses du vice? Elles flétrissent le cœur et l'existence; on peut s'en dégager, mais jamais on ne peut en effacer la souillure ni en réparer les maux.

Qu'on se rappelle les suites de l'amour de Rochester pour lady Essex, si brillante de beauté et de grâces, si méprisable par son caractère et ses mœurs! Avant de la connaître, l'aimable et puissant favori du roi d'Angleterre se maintient dans

la plus haute faveur, secondé par un ami judicieux et sincère. Mais dès que lady Essex s'est emparée de ce cœur déjà sans principes, elle le conduit dans les plus noirs comme les plus honteux abîmes des vices et du crime : il épouse cette femme, après qu'un divorce scandaleux a rompu ses premiers liens. Le prudent Osbury fait en vain tous ses efforts pour s'opposer à ce fatal mariage; il est payé de son zèle par la disgrâce du roi, par une dure captivité et bientôt par le poison que Rochester lui-même, à l'instigation de sa vindicative épouse, prépare à son ami... Dès cet instant il n'y a plus de repos pour Rochester : son crime, dérobé quelque temps à la justice, ne le dérobe point au supplice de sa conscience; le remords, comme le poison lent qu'il a donné à son ami, flétrit sa jeunesse; il en perd les grâces, l'enjouement, la vivacité, et bientôt perd aussi la faveur de son souverain, qu'il ne doit qu'à ces qualités superficielles... Alors on ne conserve plus à son égard aucun ménagement. Son crime et celui de sa femme sont dévoilés aux yeux du public; ils sont condamnés, ainsi que leurs complices, à une mort infâme... Mais Jacques, en souvenir de son ancienne affection, arrache ces deux grands coupables des mains du bourreau, et quelques années après les délivre encore de la prison. N'eût-il pas mieux valu pour eux de terminer promptement sur un échafaud leur existence, que de la traîner longuement dans l'infamie et la douleur?

Cet amour, auquel ils avaient tout sacrifié, se changea en haine invétérée, et devint le tourment perpétuel de leur misérable vie. C'est ainsi que la corruption dénature le sentiment le plus nécessaire à la félicité.

CHAPITRE X.

L'Ambition.

Ne trouble-t-elle pas aussi l'existence, et ne peut-elle pas l'avilir, cette ambition qui oppresse ce qu'il y a de meilleur en nous, qui nous aveugle sur nos devoirs pour nous en créer de chimériques, qui oblige à s'immoler soi-même pour la satisfaire? Car n'est-ce pas s'immoler soi-même que de sacrifier sur les autels d'une passion, lorsque la conscience et l'honneur en sont le premier holocauste? Eh! ne s'immole-t-il pas à l'ambition ce Leicester qui fait mourir la femme qu'il aime et dont il est aimé, pour rester sur les premiers degrés du trône d'Élisabeth? Ne s'immole-t-il pas à l'ambition le lâche courtisan qui applaudit à l'adresse du tyran qui vient de percer le cœur de son fils? Ne s'immole-t-elle pas à l'ambition la femme qui oublie la vertu, pour se revêtir de la livrée du vice brillamment décorée par un roi? Ne s'immola-t-elle pas à l'ambition cette Irène chez qui la soif de régner éteignit jusqu'aux sentimens de la nature, et rendit funestes tous les dons qu'elle en avait reçus? Avec la beauté et les grâces persuasives de son sexe,

elle était exempte de ses faiblesses. La mâle vigueur de son génie semblait la destiner à se maintenir avec gloire et tranquillité sur le trône d'Orient : mais, prévoyant l'époque où elle sera obligée de remettre le pouvoir entre les mains de son fils, elle veut l'en rendre incapable ; elle étouffe en lui le germe des plus heureuses qualités, le tient sous la plus honteuse dépendance, ne l'entoure que de gens corrompus pour corrompre ses mœurs ; elle rompt son mariage projeté avec la fille de Charlemagne, de crainte qu'une alliance brillante et fortunée ne donne à son fils la force de se soustraire à sa tyrannie. Plus tard, elle l'encourage à répudier sa belle et charmante compagne, pour épouser le nouvel objet de ses amours... Et toujours dirigée par son ambition, elle rend son fils odieux, méprisable. Son exemple, d'abord un objet de scandale, devint ensuite contagieux et funeste aux mœurs. Mais, tandis qu'elle répand ainsi la corruption pour satisfaire la passion qui la dévore, que de craintes l'obsèdent chaque jour ! que de vicissitudes dans son sort ! Tour à tour à la tête des affaires et dans l'obscurité ; tantôt elle tient son fils dans ses chaînes ; tantôt elle est obligée de les rompre aux cris de tout un peuple révolté. Enfin le désir de régner seule devient une rage ; elle ourdit un noir complot contre son fils ; il est renversé du trône, et sa mère ordonne qu'on lui crève les yeux... O Dieu ! n'a-t-elle pas senti le supplice des furies infernales pendant le

supplice de son malheureux fils? A-t-elle pu de sang-froid entendre les cris, les hurlemens affreux de sa victime? Et ses entrailles de mère n'ont-elles pas été déchirées en voyant privé de la lumière celui à qui elle l'avait donnée? Mais ces douleurs secrètes et terribles du remords ne suffisent pas à la justice éclatante du Ciel, il se sert des crimes et de la passion d'Irène pour l'en punir : l'ardeur de son ambition passe dans le cœur de ses complices et de ses confidens; ils la renversent de ce trône acquis par tant de forfaits; Nicéphore y monte à sa place; et cette fière, cette célèbre impératrice, qui fit résonner l'univers de sa gloire et de sa puissance, reléguée dans l'île de Lesbos avec le souvenir de tout le mal qu'elle avait fait et de tous les biens qu'elle avait perdus, Irène, manquant du nécessaire, obligée de filer pour gagner sa vie, et finissant cette vie coupable dans l'abandon et le désespoir, Irène ne nous présente-t-elle pas une des plus effrayantes leçons que la Providence ait données aux ambitieux?

Pour les femmes, une seule ambition est louable, celle de s'élever par la vertu; telle fut la noble ambition de cette Romaine à qui l'on avait défendu d'approcher de l'autel consacré à la chasteté patricienne : dans sa généreuse indignation, elle en élève aussitôt un autre à la chasteté plébéienne; et faisant un appel à toutes les dames de cette classe, leur dit : *Que l'émulation qui règne entre les hommes par rapport à l'honneur et au courage*,

règne pareillement entre nous par rapport à la chasteté; honorons cet autel de la manière la plus sainte, rendons-le célèbre à jamais par nos vertus.

L'ambitieux qui veut conquérir, dominer l'univers, le remplir de son nom, qui s'égare sur les traces des héros d'Homère croyant partager avec eux l'immortalité, celui-là donne à sa passion une telle grandeur qu'il peut prendre ses rêves brillans pour le bonheur; s'il s'égare, la foule s'égare avec lui; elle suit son vol audacieux avec admiration; et à moins qu'il ne soit suivi d'une chute qui l'écrase et blesse les spectateurs, les spectateurs éblouis diront qu'il est heureux!

Mais que dire, que penser de cet ambitieux qui plie humblement sa tête sous le joug des passions étrangères pour satisfaire celle qui le domine exclusivement? Amis, parens, devoirs, tout est sacrifié; il n'a qu'un but, sortir d'un cercle qu'il trouve trop étroit; et pour l'étendre il rétrécit son âme et son bonheur. Cette passion que va-t-elle lui offrir en dédommagement? On sourit de pitié! Peut-être une place qui le mettra à la tête d'un département ou seulement d'un village; car il pense comme César, être le plus grand au milieu des plus petits, c'est toujours quelque chose! Chargé des intérêts d'autrui et occupé uniquement des siens, accessible à toutes les séductions, la haine de ses administrés et la perte de sa réputation, voilà les fruits qu'il recueille!

Est-il plus digne d'envie celui qui place son am-

bition sous les voûtes d'un palais où, sans cesse obligé de se tenir courbé, il ne peut même respirer à son aise? De retour au milieu de ceux qui ne peuvent le suivre jusque-là, il se relève avec orgueil, reprend l'aisance de son maintien et veut faire croire à son bonheur! il veut qu'on ignore que ce bonheur n'est pour lui qu'un titre honorifique; et surtout il se garde de dire à quel prix il paie chaque jour le droit de s'en décorer!

L'ambition, tourment de la vie quand elle est sans frein ou mal dirigée, devient dans un noble cœur un noble sentiment qui élève les pensées et les projets à une hauteur qu'on ne peut atteindre que par de grandes actions. Celui donc qui a la conviction de ses forces et de ses talens, s'il est dans une position qui les paralyse, a raison de chercher à en sortir; il serait coupable de négliger les dons qu'il a reçus de la nature. Ainsi c'est une noble ambition que celle du soldat qui cherche de l'avancement en défendant sa patrie, lorsque, s'élançant au premier rang du danger pour lui donner son sang, il obtient une décoration d'honneur, un peu de fortune et de beaux souvenirs; sans doute qu'alors cette passion lui a conquis une grande part de bonheur.

Et celui qui ambitionne de se rapprocher de son souverain, d'obtenir sa confiance pour réparer les injustices qu'on commet en son nom, pour lui apprendre que ses ordres sont éludés, les droits qu'il a accordés à son peuple méconnus, pour di-



riger sa main royale et bienfaisante sur des plaies qui ont besoin d'être fermées ; celui-là doit aussi trouver le bonheur dans la place où il s'est élevé, parce que son ambition n'eut pour but que de contribuer au bonheur de ses semblables.

CHAPITRE XI.

L'Amour des richesses.

Il en est des richesses comme des grandeurs : entre les mains de l'homme juste et bienfaisant elles sont un véritable trésor, parce qu'il sait en user avec modération pour lui-même et avec profusion quand il s'agit de secourir l'indigence, de former des établissemens utiles, d'encourager la vertu, les talens ; digne des faveurs de la fortune il en répare les caprices autant qu'il dépend de lui. Par ses soins, un asile est offert à la vieillesse et à l'enfance abandonnées ; son or va fournir le nécessaire à une famille entière, ouvrir la prison à ce père malheureux qui y gémit pour n'avoir pu payer le pain de ses enfans. Mais qui peut dire tous les maux que la bienfaisance peut soulager, et toutes les jouissances qui en sont la récompense! Pourquoi tous les hommes n'en connaissent-ils pas le prix? La fortune ne deviendrait pas pour un si grand nombre un objet d'inquiétude et de peines ; elle ne servirait pas à corrompre les mœurs, à troubler l'esprit, à appauvrir le cœur ; elle ne deviendrait pas une source d'injustices et de crimes.

Ne voyons-nous pas la duchesse d'Étampes, femme plus méprisable encore par sa cupidité que par ses galanteries, trahir la France pour un diamant? Depuis que Charles-Quint l'a éblouie par ce bijou qu'il laisse tomber à ses pieds, elle entre en intelligence avec lui, l'instruit des résolutions du Dauphin, de la marche de son armée, de ses moyens de défense. Par cette atroce perfidie elle paralyse les succès de l'armée française, assure le triomphe de ses ennemis; et des provinces saccagées, brûlées, maudissent la femme qui les a sacrifiées à sa criminelle passion...

L'expérience de tous les temps semble prouver que les maux occasionnés par les richesses sont bien plus nombreux que les avantages qui en résultent. Et pourtant la fortune a trouvé partout des adorateurs; et le temps, loin de lui en faire perdre, paraît chaque jour en augmenter le nombre. Ceux mêmes qui déjà en ont obtenu des faveurs, loin de s'en contenter, semblent poursuivis par le désir insatiable d'en obtenir de nouvelles. « L'aisance est inutile à la plupart de ceux qui » l'ont reçue; victimes de la folie commune, ils » perdent encore à s'enrichir le temps qu'ils de» vraient employer à jouir. Partout on voit des » spéculateurs habiles, rarement trouve-t-on des » hommes qui sachent user en épicuriens d'une » fortune médiocre; ce n'est pas l'art d'acquérir, » c'est l'art de dépenser qu'il faudrait apprendre. » Notre but dans la vie, doit être le bonheur. Idée

» trop simple qu'on dédaigne ou qu'on oublie ! A » voir tant de gens s'agiter, on croirait que l'homme » fut placé sur la terre, non pour être heureux, » mais pour devenir opulent (1). » L'un abandonne sa famille, ses amis, va dans un climat lointain échanger contre de l'or sa santé, ses plaisirs et peut-être sa vie. Un autre, oubliant sa conscience et son repos, lui sacrifie les intérêts de son pays et de sa réputation.

Il en est qui, sans avoir eu de sacrifices à faire pour obtenir des richesses, n'en sont pas plus heureux. Nés au sein de l'opulence, ils contractent des besoins qui leur préparent des souffrances lorsqu'ils ne sont plus à même de les satisfaire : les raffinemens du luxe, sans cesse multipliés, multiplient sans cesse leurs désirs; et les réaliser tous devient chose impossible : avec ces besoins, ces désirs, ce luxe, comment conserver des mœurs pures, compagnes de la vie la plus simple?

Ceux, au contraire, qui ont passé une grande partie de leur existence dans la disgrâce de la fortune et qui subitement en obtiennent les faveurs, seront-ils assez sages pour en profiter sans enivrement? Ne chercheront-ils point des plaisirs nouveaux dans une vie nouvelle, d'autres affections dans une autre société? Ne chercheront-ils pas à se former des goûts, des habitudes incompatibles

---

(1) M. Droz, *Essai sur l'art d'être heureux.*

avec ceux qu'ils ont eus jusqu'alors et avec le genre d'éducation qu'ils ont reçu? S'ils n'ont pas assez de sagesse pour éviter tant d'écueils, et qu'ils s'y précipitent, ne se trouveront-ils pas dans une sphère inconnue où tout est en désaccord avec eux-mêmes? Et comme le Savetier de La Fontaine,

Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines,
Le sommeil quitta son logis;
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.

Toutefois, il est possible à deux cœurs également nobles et purs de trouver le bonheur dans deux états contraires, l'un dans la pauvreté, l'autre dans les richesses : tels furent Elius-Tubéron et Scipion-Emilien; la vertu austère du premier paraît plus belle, plus grande, et sa félicité mieux assurée au milieu de cette vie simple et pauvre qu'il a choisie; tandis que Scipion trouve, dans l'usage qu'il fait de ses richesses, toute la satisfaction d'une âme généreuse et magnanime, en recueillant les doux fruits de la reconnaissance et de l'amour.

Mais recueillera-t-il les mêmes fruits celui qu'enorgueillissent les richesses, et qui croit avec elles avoir acquis le génie, les talens et une place à part au milieu de ses semblables? Seul ébloui, il veut éblouir les autres, aux yeux desquels il devient un objet de malveillance et de ridicule. Répand-il son or, c'est pour faire proclamer son

nom. Toujours inspiré par la vanité, il n'inspirera ni reconnaissance ni amour; son cœur n'aura pas parlé, et il ne parlera au cœur de personne. Il ne saura accompagner ses dons, ni de grâce, ni de délicatesse; et il y aura quelque chose d'aride jusque dans sa magnificence. Non, la fortune ne donne point de véritables jouissances au cœur sec de l'orgueilleux et de l'égoïste.

N'est-il pas remarquable que tous ceux qui ont acquis de la fortune aux dépens de la justice et de l'humanité, soient frappés par la Providence d'une manière exemplaire et terrible? Écoutons un éloquent et pieux défenseur de la liberté, s'élevant contre ce commerce infâme que des hommes cupides osent faire sur leurs semblables : « Il est en- » core des esclaves, mais au moins il n'y en a plus » en Europe; et cette soif forcenée qui vous pousse » au-delà des tropiques, ne les soustraira pas à la » protection du Dieu de l'Évangile; il vous suit sur » les mers jusque sur les rives du Niger et dans vos » colonies les plus lointaines; il vous crie : cet es- » clave, c'est moi qui l'ai créé, je suis son père; » si tu es son bourreau, si tu n'adoucis pas la ri- » gueur de son sort, j'aggraverai le tien par les » feux allumés dans ma colère. »

Ne voyons-nous pas cette juste colère peser sur les conquérans, les oppresseurs et les bourreaux des malheureux Américains? Qu'ont-ils recueilli ces hommes qui, pour apaiser cette soif de l'or qui les dévorait, répandirent à grands flots le sang

de leurs semblables, ou les ensevelirent vivans dans les entrailles de la terre, pour en retirer cet or, unique objet de leurs désirs, qu'ont-ils recueilli de tant d'iniquités et de barbarie? Tous ont vécu et sont morts plus misérablement encore que leurs victimes : divisés entre eux par la haine et la jalousie, tremblant au milieu de tant de passions qu'ils ont allumées, les uns tombent sous le fer assassin, d'autres sous la main du bourreau... Et le premier, le plus humain de ces conquérans, en contemplant les chaînes dont on a chargé ses membres usés et vieillis dans ces travaux et ces fatigues que lui coûta la découverte du nouveau monde, l'illustre Colomb, en accusant l'ingratitude des hommes, ne s'accuse-t-il pas lui-même d'ingratitude envers ces Indiens qui le reçurent comme un Dieu, qu'il devait aimer et protéger comme un père, bien loin d'en favoriser la ruine et l'esclavage? Et l'Espagne, en acquérant des mines d'or et d'immenses colonies, n'a-t-elle pas perdu ses mœurs, et avec elles sa force, sa prépondérance en Europe? La décadence de sa gloire et de sa puissance ne date-t-elle pas de cette époque où ses richesses ont coulé par les canaux de l'iniquité?

« Il y a encore une maladie bien fâcheuse que » j'ai vue sous le soleil; des richesses conservées » avec soin pour le tourment de celui qui les pos- » sède. (*Eccl.*). » C'est en effet une étrange et singulière maladie que cette passion qui a pour but

d'entasser et de laisser inutile une matière qui n'a de prix qu'autant qu'on en fait usage! Comment, sans pitié, peut-on voir l'avare s'imposant les plus dures privations pour augmenter son or, et passant des heures entières dans la contemplation de son coffre-fort, voir même ce ridicule infortuné mourir d'inanition sur l'objet de sa bizarre idolâtrie? C'est une démence si difficile à comprendre, qu'on serait tenté de la révoquer en doute sans les exemples qui, chaque jour, nous en offrent la preuve.

CHAPITRE XIII.

La Gloire.

La gloire est si belle par elle-même que pour l'obtenir on renoncerait volontiers à tout espoir de bonheur. Le hasard, le caprice du sort et des hommes peuvent donner des couronnes à l'ambition, des triomphes à l'amour, des titres, de la fortune; mais c'est le génie et la vertu qui conduisent à la gloire : vainement on dit d'un guerrier illustre qu'il doit sa réputation aux circonstances; eh! ne fallait-il pas du génie même pour s'emparer de ces circonstances? Pourquoi celui qui combattait à ses côtés n'en a-t-il pas profité? Pourquoi est-il resté obscur dans les rangs d'où son frère d'armes vient de sortir avec éclat? Sont-ce les circonstances qui nous ont valu un Bayard, un Turenne, un Desaix? Braves immortels! Ils unissaient l'humanité à la valeur, la sagesse au courage, et plaçaient toute leur gloire dans la gloire de la patrie.

Qu'est-ce qui valut à Marguerite d'Écosse une gloire si pure et si éclatante? N'est-ce pas son génie et sa vertu? Les mœurs féroces, l'esprit gros-

sier de son époux, la nation qu'il gouvernait plongée dans l'ignorance et la barbarie, tout semblait présager à cette jeune et charmante princesse les plus tristes destinées; elle sut les rendre belles et glorieuses par le seul ascendant de ses éminentes qualités; comme l'ange envoyé du ciel pour frapper le rocher et en faire sortir l'eau fraîche et vivifiante, ainsi la présence, la voix, l'exemple de Marguerite métamorphosent en peu de temps l'Écosse, ses habitans et son roi : Malcom devient pieux, humain et éclairé; bientôt la religion chrétienne, la justice, les sciences, les lettres fleurissent dans ses États; et ses peuples devenus plus heureux en proportion de ce qu'ils sont plus vertueux et plus éclairés, bénissent la souveraine qui les a retirés des ténèbres et des vices dans lesquels ils étaient plongés. Aussi quand Marguerite paraissait en public sans faste, sans aucun appareil de la royauté, éclatante seulement de beauté et de grâces, tous ses sujets volaient au-devant de ses pas pour la contempler; une foule de veuves, de pauvres enfans se pressaient autour d'elle comme autour de leur mère commune. Et, en rentrant dans son palais rempli de petits orphelins et de vieillards, jamais elle ne se mettait à table avant de les avoir servis elle-même. Elle visitait les malades dans les hôpitaux, libérait les débiteurs insolvables, relevait les familles ruinées, rachetait les prisonniers; enfin plusieurs établis-

semens utiles qu'elle avait créés rendaient féconde et permanente la source de ses bienfaits. Tant de zèle, de soins, de sollicitude pour la prospérité publique ne l'empêchaient point de remplir ses devoirs envers son Dieu, envers sa famille : son époux lui dut son bonheur et ses vertus; ses enfans, élevés par leur illustre mère, mirent en pratique pendant leur vie les leçons qu'ils en avaient reçues. Pieux, vaillant et sage, son fils David fut un des meilleurs rois d'Écosse; et sa fille Mathilde devint un modèle de reine, un des plus dignes ornemens du trône d'Angleterre. Comme souveraine, épouse et mère, Marguerite d'Écosse a mérité une gloire immortelle. Eh! quelle plus belle gloire que celle de faire le bonheur de tout un peuple et de perpétuer ce bonheur dans ses enfans!

N'est-ce point parce que la gloire ne peut s'obtenir qu'avec le don si rare du génie, qu'elle arme contre celui qui la possède la malveillance, l'envie, et que souvent elle arme contre lui-même sa propre imagination? En effet, si cette imagination n'est pas dirigée par un jugement exquis, aisément la gloire l'enivrera; elle ne lui présentera que des images de grandeurs colossales ou de perfections impossibles, et il ne trouvera rien dans la réalité pour le satisfaire. Plus malheureux encore celui dont le génie a mérité la gloire, et qui avilit la gloire par l'indigne usage qu'il en fait, par

l'impiété ou la licence de ses écrits, par les sophismes trompeurs et séduisans dont il colore une fausse morale. C'est ainsi que la vie est troublée par le plus beau sentiment qui nous soit donné pour l'embellir...

Mais qu'elle est digne d'envie la gloire de ces hommes illustres dont le génie a produit, non des rayons pour éblouir et séduire, mais ces rayons vivifians qui éclairent ou font naître des vertus, mais ces rayons qui échauffent le cœur sans l'amollir et enflamment l'imagination sans l'égarer! Si ces hommes illustres n'ont pas eu tout le bonheur qu'ils méritaient; si quelques-uns ont été victimes de passions étrangères; qui n'achèterait au prix de leur infortune quelques-unes de ces heures consacrées à nous tracer le tableau des siècles passés pour nous instruire de nos devoirs et de nos droits présens, et à nous faire aimer la religion en nous la présentant dans toute son excellence? Qui n'achèterait au prix de leur infortune ces précieux momens consacrés à rendre l'humanité meilleure et plus heureuse en repoussant des lois injustes, en réveillant par des cris sublimes l'enthousiasme de la vertu, et en flétrissant ces êtres cupides qui trafiquent sur la liberté de leurs semblables? Ah! qui aurait pu rester sourd à cette voix qui invoque la gloire sur la tombe de Léonidas, et qui invoque aujourd'hui la religion et l'honneur en faveur d'un peuple

héroïque autant qu'infortuné! Répétons avec cette voix éloquente : « Rien n'est plus beau que la » gloire, si ce n'est la vertu; le comble du bonheur » serait de réunir l'une à l'autre dans cette vie (1). »

(1) M. de Châteaubriand.

CHAPITRE XIV.

La Bonté.

Il n'y a que les grands cœurs qui sachent combien il y a de gloire à être bon (1). Oui, il faut un grand cœur pour la véritable bonté; car elle ne veut pas des bornes étroites que lui assigne le monde en général pour la commodité de chacun. Toujours profanée, on la tourne en ridicule en l'alliant avec les mots *niaiserie*, *duperie*. On lui ôte ses plus beaux attributs, on en restreint l'usage; singulière façon de traiter le sentiment le plus nécessaire au bonheur, celui qui perfectionne tous les autres! La bonté peut remplacer bien des qualités, mais elle ne peut être remplacée par aucune autre. L'homme méchant, quel que soit même l'agrément qu'il répande dans la société par son esprit et ses talens, fait éprouver un sentiment de gêne et d'inquiétude; on sourit aux traits qu'il lance et l'on craint d'en être blessé à son tour; on lui rend des hommages pour détourner sa maligne influence, comme l'on dressait autrefois des autels aux divinités infernales. L'homme bon, au con-

(1) Sophocle.

traire, est quelquefois négligé, mais toujours on s'intéresse à lui; sans art ni détours il trouve le moyen de plaire et de se faire aimer, parce qu'on éprouve auprès de lui ce bien-être qui tient si essentiellement à la liberté d'agir et de parler avec sécurité; avec lui, on ne craint ni fausse interprétation, ni expression de dédain ou d'orgueil, ni observations malignes ou embarrassantes.

Quand on parle de bonté, l'image de Henri IV, de Fénélon se présente à la pensée comme le véritable type de ce sentiment : dans leur cœur il était pur, actif et parfait; le monde en a recueilli les fruits dont la douceur se retrouve encore dans leur souvenir. Appellera-t-on Henri un niais en politique, parce qu'il mit le sceau de la bonne foi dans tous ses traités? La ruse et la perfidie auraient-elles pu le conduire plus habilement? Avec ces funestes ressources il aurait conquis son peuple, mais aurait-il gagné son amour, aurait-il éprouvé les charmes infinis que cet amour répandait sur sa vie? Et lorsqu'il ne lui suffisait pas de faire le bonheur de la France, qu'il rêvait encore celui de l'humanité entière, si son projet d'une paix universelle, fondée sur la tolérance et la religion, fut une chimère, l'appellera-t-on une niaiserie? Qu'est-ce qui forma dans Fénélon,

L'ange, le philosophe, et l'apôtre et le saint (1)?

(1) M. Andrieux.

N'est-ce pas cette bonté parfaite qui ne le fit agir, penser, écrire que pour le bien de ses semblables? N'est-ce pas sous l'inspiration de son âme si bonne et si pure, bien plutôt que sous l'inspiration du génie, qu'il composa cet immortel ouvrage dont on a dit : *si le bonheur du genre humain pouvait naître d'un poème, il naîtrait du Télémaque* (1)? Alors que Fénélon fut persécuté et condamné, la douceur, la magnanimité de son caractère lui firent trouver dans le triomphe même de ses ennemis le plus beau triomphe de sa vie. Méconnu, exilé par son roi, il se vengea par son généreux dévouement : au milieu du théâtre de la guerre, le nom chéri de Fénélon devient une barrière que l'avidité du soldat n'ose franchir ; tous ses domaines sont privilégiés ; et quand l'archevêque de Cambrai sort de son palais et va intercéder pour son peuple, il trouve l'Anglais à sa porte, veillant à la garde de ce sanctuaire consacré par la présence du meilleur, du plus bienfaisant des hommes ; sa table est ouverte à tous les officiers, son palais aux malades et aux blessés dont il est lui-même le pasteur charitable. Il met ses greniers, que l'ennemi a respectés, à la disposition de l'armée française ; il se dépouille, il emprunte pour payer la garnison de Saint-Omer prête à offrir ses services à l'étranger. C'est ainsi qu'il sauve la

(1) L'abbé Terrasson.

France en fixant ses défenseurs sous leurs drapeaux, en nourrissant ses armées, en subjuguant ses ennemis par l'ascendant de sa vertu.

Et dans les temps de paix, à qui le cygne de Cambrai fait-il entendre la mélodie de son éloquence? à des enfans à qui il fait lui-même le catéchisme, à des bergers, à des laboureurs, allant dans les hameaux leur porter la parole de Dieu. Aussi le souvenir de Fénélon n'est pas seulement dans la mémoire des admirateurs de son génie, il est dans la mémoire de tous ceux qui ont un cœur. Les Flamands disent encore, en le bénissant, *notre bon archevêque!* Jean-Jacques Rousseau, dans son enthousiasme pour tant de vertus, s'écriait : *Si Fénélon vivait, je voudrais être son laquais pour devenir un jour son valet de chambre.* Ah! si le souvenir de Fénélon porte à l'âme une si profonde, une si délicieuse émotion; si le souvenir de sa belle vie fait autant aimer la vertu que ses ouvrages, n'est-ce pas parce qu'il fut, non le plus grand, mais le meilleur des hommes?

Quel nom donnera-t-on à ce sentiment qui dirigea toutes les actions de saint Louis? Soit qu'on le contemple roi, fils, époux et père; qu'on le suive sous le chêne où il rend la justice à ses sujets; qu'on le voie sur les champs de bataille, au milieu des triomphes ou dans les chaînes; qu'on le retrouve sur un vaisseau battu par la tempête, aimant mieux risquer sa vie que de se séparer des

siens ; toujours Louis est grand parce que toujours il est bon.

La bonté est donc bien loin d'être une duperie; elle est bien loin d'être seulement un instinct qui nous porte à ne pas faire de mal, à éviter le spectacle de la douleur : tel est cet *homme sensible* qui fuit l'être malheureux pour ne point partager ses peines, le lit du malade pour ne pas souffrir avec lui, la maison de la veuve et de l'orphelin pour ne pas mêler ses larmes aux leurs! Un accident vient-il d'arriver, voit-il couler du sang; son mouchoir sur les yeux il se hâte d'échapper à un spectacle qui ébranle ses nerfs! Il va défaillir! Il lui faut du mouvement, de la distraction, et il court en chercher... Pauvre égoïste! que peut avoir de louable ce sentiment dont tu t'enorgueillis et qui te porte à ne songer qu'à toi-même? Tel ce célèbre ministre de l'impératrice Marie-Thérèse, ce Kaunitz, qui, pour ménager la sensibilité de son âme, ne s'informait d'aucun absent. Il ne fut voir ni sa sœur mourante, ni son fils malade; et, apprenant du médecin de son ami qu'il était dans un état désespéré : *Eh bien! qu'on ne m'en parle plus, qu'on ne m'en parle jamais* (1).

Ce n'est pas là le sentiment dont saint Vincent de Paule était animé lorsqu'il allait à la recherche de ces petites créatures abandonnées! Il ne crai-

---

(1) Rulhières.

gnait pas de les trouver gisant sur la neige, à moitié glacées; leurs cris déchirent aussi son cœur, mais sa sensibilité lui commande de les apaiser et non pas de s'en éloigner; déjà l'une d'elles est enveloppée dans son manteau et il court en chercher une autre.... Ange de la terre, quand il tient ces petits anges entre ses bras, les anges du ciel contemplent-ils ce tableau sans émotion? Une tendre mère portant les deux jumeaux à qui elle a donné la vie, sait-elle mieux les réunir contre son sein, est-elle mieux instruite par la nature, que saint Vincent de Paule par sa brûlante charité? Quelle mère, inspirée par la misère de son enfant, aurait eu l'éloquence qu'il déployait en plaidant pour cette sainte cause de l'innocence! Et lorsqu'il prend les chaînes du crime pour rendre un père à sa famille, craint-il de ne pouvoir supporter le spectacle des malheureux forçats? Se croit-il trop bon, trop délicat pour vivre avec des pervers? Rien de tout cela ne se présente à sa pensée; il voit un malheur et il se l'approprie pour l'épargner à son semblable. Tel est le caractère de la véritable bonté; elle ne raisonne pas, elle agit. Jamais elle ne s'exhale par des mots et des craintes pusillanimes; c'est un sentiment plein de pudeur qui ne se trahit que par ses actions. Quand on l'éprouve on ne dit pas: *par bonté j'ai fait telle chose*, *par elle j'ai été trompé; je suis dupe de ma bonté*. Ah! celui qui parle ainsi est bien disposé à tromper et à duper les autres! Il ignore ce que c'est que la bonté

dont il se plaint; car si elle était dans son cœur, il en connaîtrait l'emploi et la dignité, il ne la profanerait pas en dénaturant ses effets et ses résultats.

Tout bon, Dieu fit tout bon, dit Montaigne. Ah! si chacun conservait cette qualité native, que la vie serait douce! A lui seul un être bon peut faire tant de bien! Une femme nous en offrit naguères un exemple frappant : Joséphine, nom cher à la France, béni et vénéré dans tous les lieux où il a pénétré! Joséphine puisa dans ce sentiment si doux, si fécond de la bonté, et l'amabilité qui séduit, et la grâce qu'on adore, et la bienfaisance qui console, et l'accent qui attendrit, et les larmes qui vivifient un cœur glacé, et l'éloquence qui désarme le crime, et la charité qui a un baume pour toutes les plaies de l'humanité. Toujours animée par ce sentiment actif et généreux de la véritable bonté, Joséphine, dans toutes les positions de sa vie, se montre à nos yeux admirable et touchante : bonne fille, elle s'arrache aux plaisirs de la capitale, à une société choisie dont elle était l'ornement, pour retourner à la Martinique soigner sa mère âgée et souffrante. Elle revient en France au moment où s'élève la tourmente révolutionnaire. Apaiser les inquiétudes de ses amis ou les leur faire oublier, essuyer des larmes, arracher des victimes à l'échafaud, tel fut l'emploi de ses jours jusqu'au jour où son mari, le marquis de Beauharnais, fut enveloppé dans la pros-

cription. Alors elle s'oublie, oublie qu'elle est mère pour ne songer qu'à son époux. Ses démarches multipliées, son zèle ardent et courageux pour le rendre à la liberté, lui firent perdre la sienne; et le coup terrible qui la laissa veuve, faillit aussi de lui ôter la vie....

Le Ciel conserva cette tendre épouse, cette excellente mère, pour qu'elle devînt l'ange consolateur de la France alors que Bonaparte la courba sous sa tyrannie. Joséphine, compagne de ce héros, toujours employa son ascendant sur lui pour le bonheur des Français, et fit servir l'amour des Français pour elle à faire aimer le règne de son époux. C'est dans cette position difficile que sa bonté se multiplia, prit toutes les formes, tous les moyens, tous les accens pour prévenir des maux, répandre des biens, réparer des injustices. Elle recueillait les cœurs que le despotisme impérial éloignait de lui, et doucement elle pansait leurs blessures. Généreuse jusqu'à la prodigalité, jamais l'indigence ne l'implora en vain; jamais un service ne resta sans récompense, ni le talent sans encouragement. Plusieurs nobles émigrés lui durent de rentrer dans leurs biens. A sa voix les prisons s'ouvrirent. Deux illustres accusés lui durent la vie; et si ses prières éloquentes, si ses larmes plus éloquentes encore qui arrosèrent les pieds de Bonaparte, eussent pénétré jusqu'à son cœur, la mort du duc d'Enghien n'aurait pas souillé la mémoire du conquérant, et un Bourbon de plus

ferait aujourd'hui l'ornement et la gloire de la France...

Mais ce fut lorsque l'adversité vint la frapper elle-même, que Joséphine montra combien il est beau, combien il est utile ce sentiment ineffable de la bonté, qui nous fait vivre plus dans les autres que dans nous-mêmes : au nom du bonheur de la France, l'empereur demande à Joséphine le plus grand des sacrifices pour une épouse sensible, pour une souveraine adorée... et Joséphine n'hésite pas. Son âme s'élève à la hauteur du sacrifice, et trouve une jouissance sublime à s'immoler aux intérêts d'une grande nation... Lorsqu'elle monta pour la dernière fois sur ce trône dont elle était l'ornement et le soutien, elle fit passer dans tous les cœurs la profonde émotion qui remplissait le sien. Des larmes de regret, des cris d'admiration répondirent au noble et touchant discours qu'elle adressa aux Français avant de signer l'acte qui séparait ses destinées de celles de Napoléon. Les siennes continuèrent d'être embellies par les arts, la bienfaisance, l'amitié; mais les brillantes destinées de son époux, bientôt après ce grand acte d'ingratitude, commencèrent à pâlir. Lui-même, en perdant Joséphine, craignit d'avoir perdu son heureuse étoile... Et lorsque ses craintes se réalisèrent, lorsque tout fut fini pour lui, lorsqu'après Waterloo il vint visiter la tombe de cette fidèle épouse, morte de douleur en apprenant ses désastres, quels durent être ses remords! Quelle amer-

tume dans ses pensées et ses regrets ! Est-ce là, est-ce en méditant sur la tombe du premier objet de son amour, en méditant sur cette tombe arrosée des pleurs de l'amitié et de la reconnaissance, que le monarque déchu puisa cette résignation qui le rendit un héros sur le rocher de Sainte-Hélène? Il y a de la douceur à penser que le souvenir de Joséphine, de cet ange de bonté, servit encore à la gloire de son époux malheureux !

CHAPITRE XV.

L'Amitié.

Il n'y a que l'homme bon qui soit susceptible d'amitié : tout autre trompe lorsqu'il en promet; et il se trompe lui-même lorsqu'il croit la sentir. Il n'y a que la véritable bonté qui, dépouillant l'homme d'égoïsme, le dispose à éprouver ce sentiment qui nous fait vivre plus dans notre ami que dans nous-même. Pour l'homme bon, ce ne sont point les rapports de fortune, de naissance, d'utilité ou d'agrément qui dirigent son choix; ce calcul aurait déjà desséché son cœur avant qu'il le donnât; et l'amitié alors n'est plus une amitié véritable; ce n'est là qu'une liaison de société, bien différente de *cette cousture si estroite et si joincte* qui unissait Montaigne à son ami; *il n'y eut*, dit-il, *biais*, *mouvement*, *ni ressort dans son âme que je n'aie pu considérer et juger.*

Pourquoi laisse-t-on entrer tant de personnes dans ma chambre? disait Dubreuil peu de temps avant sa mort à son ami Pechmeja, *ma maladie est contagieuse, il ne devrait y avoir ici que toi.* Tel est le caractère de l'amitié : elle naît de la sympathie,

s'alimente par la confiance, se soutient par l'estime, et double les forces contre l'adversité, quand celui qui l'éprouve s'immole à celui qui l'inspire; elle multiplie toutes les jouissances de la vie, lorsqu'elles sont partagées et senties aussi vivement par un ami que par soi-même. L'amitié donne beaucoup et exige beaucoup; aussi délicate que la sensitive, elle frémit, se froisse, se replie entièrement, quand on oublie sa véritable nature et les ménagemens qu'elle exige.

Encore une fois Henri IV se présente à la pensée : son souvenir est semblable à une glace où vient se réfléchir tout ce qu'il y a de plus noble et de meilleur dans le cœur humain, et où les peintres de tous les genres trouvent des traits et des couleurs pour tous les portraits qu'ils veulent embellir. Henri et Sully, ces deux noms ne valent-ils pas un traité sur l'amitié? Qui ignore le dévouement l'un pour l'autre de ces deux hommes illustres, et cet attachement si fidèle, si scrupuleux du monarque pour son sujet, du sujet pour son monarque? Actions, lettres et mémoires, tout nous retrace si vivement le tableau de cette union, qu'on se croit partie intéressée dans les différends qui en altèrent parfois la douceur. Qui ne sent battre son cœur plus vite avec celui du bon Henri, quand il dit à Sully, après plusieurs jours de froideur : *Sully, n'avez-vous rien à me dire? — Non, sire, pas pour le présent*, répond le ministre fier de sa conscience. — *Ah! si moi, bien à vous*, reprend

le monarque; et l'inquiétude, la défiance, la réserve, sentimens si étrangers à son âme, s'échappent comme par torrens, viennent inonder de reconnaissance et d'amour le cœur de Sully qui tombe aux pieds de son souverain. Qui peut avoir oublié cette scène et ce mot aussi sublime que touchant : *relevez-vous, Sully, ils croiraient que je vous pardonne* (1) !

On a dit et on répète chaque jour (2) que les femmes ne sont pas susceptibles d'amitié. Étrange erreur que de petites rivalités de société ont fait naître ! Quelque léger, quelque injuste que soit un pareil jugement, ce n'est point aux femmes à en appeler ; d'ailleurs que pourrions-nous dans notre propre cause? Mais qu'il s'élève une voix généreuse dans le rang de nos accusateurs, et cette voix obtiendra un succès d'autant plus brillant qu'il sera moins attendu ; il détruira une opinion

---

(1) *Mémoires de Sully.*

(2) On s'appuie de l'autorité de Montaigne ! Nous ne dirons pas comme Thomas que Montaigne, en rendant peu de justice aux femmes, était comme ce juge qui craignait tellement d'être partial, qu'il avait pour principe de faire toujours perdre le procès de ses amis... Mais nous pensons que ce profond moraliste a seulement jugé les femmes de son temps ; et si l'on réfléchit quelles étaient alors les mœurs, on pensera que l'intrigue, les galanteries, les cabales, les guerres, les troubles civils où elles étaient actrices, devaient en effet laisser peu de place à l'amitié...

fausse et toutefois si bien accréditée, que le sexe même qui en est la victime finit par croire qu'il est justement condamné!

Pourquoi, fidèle épouse, tendre mère, amante passionnée et constante, la femme ne serait-elle pas capable d'éprouver le sentiment qui exige le plus de délicatesse et d'abnégation de soi-même? Eh! qui a plus à dire, plus à confier que la femme dans toutes les époques de sa vie? Qui peut mieux la comprendre qu'une amie? Qui peut mieux sentir avec elle, mieux entrer dans ces détails du cœur, d'une si grande importance pour nous qu'ils remplissent presque notre existence? Oui, pour la femme l'amitié est mille fois plus nécessaire qu'à l'homme; bien plus que lui nous avons besoin d'un sentiment qui ne s'use pas avec l'âge, qui nous réconcilie avec la vieillesse, et qui nous préserve de passions méprisables; moins fortes, nous avons besoin d'un sentiment consolateur et fortifiant : si, après avoir donné tout notre amour et quelquefois tout notre être, nous devenons victimes de l'inconstance, dans quel sein irons-nous déposer nos peines, si nous n'avons pas une amie? Le caractère de notre sexe, tel qu'il est dans sa pureté, est naturellement porté vers ce qu'il y a de meilleur et de plus beau dans la vie; et, dans les affections terrestres, qu'y a-t-il de plus beau, de meilleur que l'amitié? *Si les hommes ont une case de plus dans la tête*, dit madame Cottin, *les femmes ont une fibre de plus dans le cœur*; et qu'est-

ce qui peut mieux que l'amitié remplir ce cœur à qui généralement on accorde une si grande puissance pour aimer?

« Un sentiment plein de délices, dit M. Droz (1), » est l'amitié inspirée par une femme. On demande » s'il peut exister, ou du moins s'il peut être tou- » jours pur. Oui, quand le trouble de la jeunesse » n'agite plus notre âme. On goûte alors un senti- » ment d'autant plus enchanteur, que la différence » des sexes, qu'on ne peut entièrement oublier, » rend l'amitié plus tendre, lui donne quelque » chose de touchant et de vague, et pour ainsi dire » un charme idéal. »

On sait quelle amitié unissait madame de La Sablière et La Fontaine : elle recueillit vingt années chez elle notre fabuliste qui était sans fortune, n'ayant jamais eu part aux faveurs du gouvernement ; car l'autorité n'est que trop souvent disposée à oublier l'homme de talent qui ne sait pas intriguer et faire sa cour. La Fontaine était de la plus grande insouciance sur ses affaires; madame de La Sablière s'en occupait pour lui. Elle ne fut pas seulement son amie, elle fut son économe; elle réglait ses dépenses et son habillement. Il n'est qu'une femme qui sache entrer dans tous ces détails minutieux que l'amitié ennoblit. La Fontaine perdit une amie si précieuse; madame d'Hervart la remplaça. La manière dont ses services furent

---

(1) *Essai sur l'art d'être heureux.*

offerts et acceptés, est remarquable : *j'ai appris*, dit madame d'Hervart à La Fontaine, *le malheur qui vous est arrivé, et je viens vous proposer de loger chez moi. — J'y allais*, lui répondit-il (1).

Amie de La Rochefoucauld, madame de Lafayette disait de lui : *Il m'a donné son esprit, j'ai réformé son cœur.*

Il n'y a pas beaucoup d'exemples d'amitié parmi les femmes célèbres, soit que les grandeurs ou la gloire occupent leur cœur aux dépens des autres sentimens, soit qu'elles trouvent les autres femmes moins disposées à leur en accorder. Les hommes, au contraire, semblent trouver dans la gloire plus de perfection pour aimer et se faire aimer; ce qui ferait supposer que l'amitié, chez eux, tient plus à l'enthousiasme de l'imagination qu'à la sensibilité du cœur. Il n'y a pas de liens plus intimes que ceux de deux frères d'armes : ils combattent pour la même cause; ensemble ils vont affronter la mort; ils voient mieux réciproquement le péril où l'un des deux s'expose : cette crainte que chacun n'éprouve que pour son ami augmente encore leur affection, et l'expérience prouve que le guerrier, loin de s'endurcir sur les champs de bataille, n'en est que plus accessible aux sentimens de la nature et de l'amitié. Bon ami, la mort ne rompt pas les liens qui l'unissaient à son frère d'armes; formés sur la terre par la vertu,

(1) Legouvé, *Mérite des femmes.*

il espère qu'ils compléteront le bonheur d'une vie éternelle. Aussi le malheureux qui n'a pas cette espérance ne sait point aimer, ni être aimé. Les correspondances et les mémoires de l'époque où l'on se glorifiait de ne rien croire, nous prouvent que rien ne dessèche l'âme comme l'incrédulité; elle la rend incapable d'éprouver l'amitié, parce que c'est le sentiment qui nous rapproche le plus du ciel. C'est aussi pourquoi il convient plus aux femmes naturellement pieuses, naturellement plus intéressées à placer leur espérance dans une vie moins fragile. Et si les femmes célèbres en général n'ont pas consacré leur vie à l'amitié, combien cependant n'en pourrions-nous pas citer qui, en rappelant de grandes vertus et de beaux noms, rappellent que celles qui les ont illustrés, furent amies dévouées et surent inspirer le même sentiment! Alors que Rome était le réceptacle de tous les vices, qu'aucun lien n'était plus respecté, que tous les sentimens étaient méconnus, c'est dans le cœur de deux femmes que l'amitié et la vertu avaient trouvé un refuge : Julia, fille de Drusus, et Pomponia-Graccina étaient unies par l'attachement le plus vrai, le plus solide. Julia, nièce de l'empereur, était trop belle et trop sage pour ne pas encourir la haine et la jalousie de l'infâme Messaline qui la fit mourir... Rien n'égala la douleur de Pomponia; rien ne put jamais l'en distraire; elle passa quarante ans dans le deuil et la tristesse la plus profonde, renonçant à tous les

plaisirs, à toutes les fêtes pour consacrer ses larmes et toutes ses pensées à la mémoire de son amie.

N'y a-t-il pas des femmes qui, rivales de talens et de gloire, s'aimèrent véritablement? Mademoiselle de Scudéry eut une amie digne d'elle, qui la célébra avec enthousiasme dans ses vers. Mesdames de Sévigné et de Lafayette furent tendrement unies, bien qu'elles partageassent les hommages d'une société dont elles étaient l'ornement.

Mais un nom auguste se présente à la pensée : il rappelle toutes les grâces, toutes les vertus, toutes les joies et toutes les douleurs; il rappelle l'infortunée souveraine qui sut être sur le trône la plus aimable, la plus généreuse des amies, et qui dans le malheur inspira l'héroïsme le plus pur de l'amitié. Marie-Antoinette, bénie soit à jamais ta mémoire! Ah! sans doute dans l'immortalité repose auprès de toi cette illustre victime qui abandonna la terre hospitalière pour te revoir encore et mourir sous le fer assassin!

Nous pourrions rappeler encore ces deux amies qui naguères faisaient l'admiration de l'Europe, l'une par sa beauté, l'autre par son génie, et qui furent constamment unies par les sentimens les plus tendres, les plus généreux : madame Récamier s'arracha à tous les plaisirs, à tous les hommages, pour aller partager l'exil de son illustre amie madame de Staël.

Toutefois, si des exemples aussi glorieux pour

notre sexe ne se présentent pas fréquemment, ou n'ont été que rarement inscrits dans les annales de l'histoire, combien n'en trouverait-on pas dans la vie de bien des femmes dont l'existence s'est écoulée sans éclat et dans le modeste silence de la vertu ! On serait témoin de mille circonstances où l'amitié brille au sein des grâces légères, sans nuire à sa vivacité, à sa constance ; on verrait des femmes également aimables, également belles et instruites, recevoir les mêmes hommages avec plus de joie et d'orgueil que si une seule les réunissait tous ; bien plus, on les verrait vaincre le sentiment qui les entraîne vers le même objet, pour conserver sans altération celui qui les unit.

CHAPITRE XVI.

La Bienfaisance.

Il est un sentiment qui suffit pour remplir tous les vides de l'existence, pour procurer les plus vives jouissances, un sentiment dont toutes les inspirations sont aussi belles qu'utiles et dont on n'a jamais à redouter l'excès, c'est la bienfaisance. Presque tous les autres sentimens semblent s'user ou se refroidir avec l'âge, parce qu'ils tiennent toujours plus ou moins des illusions de la jeunesse ou de l'imagination; tous peuvent nous tromper et nous occasionner des regrets à part la bienfaisance, parce qu'elle n'attend rien en retour de ce qu'elle donne, de ce qu'elle fait, et parce qu'elle peut toujours s'exercer : pour être utile à ses semblables, pour les consoler ou les rendre meilleurs et plus heureux, il n'est point nécessaire d'être riche d'or, mais riche d'amour et de bonté; cette richesse trouve sa source dans un cœur bon et honnête, et lorsqu'elle en découle avec sagesse, loin de l'épuiser, elle en maintient la fraîcheur et la vie. Qu'est-ce qui conserve toute la vigueur, toute la sensibilité du jeune âge à ces pieux soli-

taires qui habitent les monts rudes et glacés du Saint-Bernard, du Simplon, du Mont-Cénis? N'est-ce pas leur ardente charité qui les défend contre les rigueurs du climat, contre les dangers et les fatigues auxquels ils s'exposent sans cesse pour en garantir leurs semblables? Quand le voyageur égaré ou enseveli dans ces neiges éternelles entend la voix douce et sonore qui le rappelle à la vie, lorsqu'il sent la force de cette main qui lui prête son appui, soupçonne-t-il que c'est à un vieillard blanchi par les années qu'il doit l'assistance et la vie?

La bienfaisance sait se rendre invisible à propos pour tomber comme une rosée céleste sur la famille indigente qui cache ses besoins. La bienfaisance devine l'écueil où va se perdre l'innocence, et bien vite lui tend la main pour l'en garantir. La bienfaisance se place au chevet du malade, le soigne, le rend à la vie ou adoucit ses derniers momens; elle reste encore près de la veuve et de l'orphelin; elle pleure avec eux jusqu'à ce qu'elle soit parvenue à tarir leurs larmes. La bienfaisance cherche le flambeau de la vérité pour éclairer la calomnie et rendre à ses victimes leur réputation. La bienfaisance enfin porte la paix où il y a le trouble, la joie où règne la tristesse, l'aisance où il y a la misère; et quelquefois elle est assez puissante pour remplacer le vice par la vertu.

Une femme nous montre la bienfaisance sous tous ces traits divers : digne émule de saint Vin-

cent de Paule, madame Legras a mérité que ses vertus fussent placées à côté des vertus les plus évangéliques qui aient honoré le monde depuis son divin rédempteur. Madame Legras, alors qu'elle était encore occupée à former son esprit, à cultiver ses talens, alors qu'elle était occupée de ses devoirs de fille, d'épouse, de mère, de ses devoirs envers la société dont elle faisait le charme et l'édification, madame Legras trouvait déjà le temps et les moyens de satisfaire cette ardente charité qui plus tard remplit uniquement et son cœur et sa vie. Depuis son veuvage, on la vit secondant en tout et partout saint Vincent de Paule dans son zèle pour les pauvres et l'humanité souffrante; elle s'unit a lui pour établir toutes ces institutions pieuses et bienfaisantes dont les orphelins, les malheureux recueillent encore aujourd'hui des fruits si précieux. Elle allait dans les villages enflammer de son zèle, encourager par la ferveur de ses discours les confréries de la Charité instituées par son digne émule; elle en augmentait le nombre, animait ce qui était refroidi, affermissait et perfectionnait ce qui était établi, partout faisait instruire les jeunes filles, les instruisait elle-même, et rappelait à la vertu celles qui étaient égarées. Son âme ardente et pure ne craignait ni la contagion du vice, ni celle de la mort; elle bravait tout pour rendre un pécheur à son Dieu, un malade à la vie. Elle visitait les pestiférés, restait des heures entières dans cet air empoisonné, ne

s'arrêtant à aucune inquiétude pour elle-même et ne songeant qu'à guérir ou consoler les autres. C'est à sa surveillance que saint Vincent de Paule confia les hôpitaux qu'il avait fondés pour les enfans trouvés, pour les vieillards, les captifs, les fous, les forçats. On vit revivre en elle le ministère et les fonctions des veuves des premiers siècles du christianisme, et refleurir toutes les vertus héroïques des vierges chrétiennes de cette époque dans les sœurs de la Charité dont elle fut la fondatrice, titre glorieux qu'elle partage avec saint Vincent de Paule! *C'était*, dit l'historien de cette sainte femme, *c'était un astre dans un mouvement perpétuel, qui répandait incessamment ses lumières et ses influences.*

Au milieu de tant de travaux et des rigueurs d'une vie austère pour elle-même, elle était tout indulgence et bonté pour les autres; son caractère constamment gai, doux et aimable, prouve assez combien son âme était satisfaite et paisible. Sa vigueur et sa sensibilité, que les fatigues, les maladies, la vieillesse n'avaient point affaiblies, ne prouvent-elles pas encore combien il est salutaire cet exercice de la charité? Ses derniers momens, plus doux pour elle que l'aurore de la vie aux yeux de l'adolescent, rendent témoignage des espérances ineffables qu'on puise dans une conscience irréprochable, et sa mémoire conservée dans le Livre de vie, ne s'effacera point comme le souvenir des talens, du génie, de la puissance et de la fortune

qui n'ont point servi à l'instruction et au bonheur de l'humanité.

Partout et toujours l'homme peut faire le bien et inspirer le désir de bien faire : non seulement il peut toujours exercer la bienfaisance, mais cette vertu sera encore pour lui une puissante ressource contre l'ennui, la douleur ou l'infortune, en même temps qu'elle lui attirera les bénédictions et l'amour de ses semblables qu'il aura soustraits à quelques-uns de ces maux. Et dans quelque condition que se trouve placé un être sensible et intelligent, il trouvera pour être utile et bienfaisant des moyens proportionnés à ce qu'il est, à ce qui l'entoure : il n'y a pas que l'or pour soulager la misère; il n'y a pas que la misère qui puisse être soulagée. Autant il y a de maux différens, autant les ressources de la bienfaisance se multiplient; ces ressources se puisent surtout dans la sensibilité, la délicatesse, un certain tact semblable à celui de l'habile praticien qui, sans sonder la plaie, juge du remède qu'il doit y apporter. Ces qualités qui distinguent les femmes, les rendent à même d'exercer la bienfaisance avec plus de succès que les hommes; c'est une vertu qui tient tellement à leur nature, qu'on regarde en elles le défaut contraire comme une monstruosité. Une femme sensible a dans son regard, dans ses paroles, une puissance électrique qui révèle à l'âme toutes ses forces; sans peine elle obtient un généreux sacrifice, fait concevoir de

grands projets, exécuter de grandes actions. Le talent timide qui s'ignore ou qui manque de moyens pour se faire connaître, reçoit d'elle l'élan qui doit l'élever, l'encouragement qui doit le soutenir. *Vous avez des paroles magiques qui endorment toutes les douleurs* (1). Ah! s'il est vrai que le Ciel ait déposé dans la femme le baume consolateur des peines de la vie, usons-en chaque jour, chaque heure, chaque minute s'il est possible, ne le laissons jamais se dessécher; l'emploi qui doit soulager le malheur sert aussi à nous en garantir ou à nous le faire oublier.

Une femme voit se briser les liens qui la rendaient heureuse : elle était épouse, elle était mère, elle était amie; la mort et l'inconstance la laissent isolée au milieu du monde. Abattue, découragée, elle voudrait franchir en un instant le long avenir qui est devant elle; elle voudrait glacer ce cœur qui n'a de vie que pour sentir la peine... Infortunée! que deviendras-tu si tu n'as pas un autre infortuné à consoler? Mais le voici envoyé par la Providence pour réclamer ton secours; ton existence n'est donc pas inutile! Tu peux faire le bien, tu peux sécher des larmes! Il y a donc sur cette terre d'autres jouissances encore que celles de l'amour, de l'amitié, du bonheur domestique! Toutes ces pensées ne sont-

(1) *Attala.*

elles pas déjà des jouissances et un pas qui l'éloigne du malheur? Encore un, et la religion, en s'unissant à la bienfaisance, l'en préservera pour toujours. Elle va remplir de nouveaux devoirs qui portent à l'âme la paix, la satisfaction, et qui n'y laisseront plus de vide. Voilà cette femme sauvée des atteintes du sort. Que peut-elle craindre si elle place son espérance dans le Ciel qui ne peut la tromper, et ses plaisirs à soulager l'infortune qui, dans ce monde, hélas! ne manqua jamais?

Bienfaisance et religion doivent être inséparables dans le cœur d'une femme, parce qu'elle y trouve un préservatif contre les dangers de la vie et un remède à tous les maux. La religion, ce remède divin et aussi supérieur à ces remèdes factices qu'il y a loin du ciel à la terre qui les offre, ce n'est point par la distraction qu'elle essaye de guérir, c'est en se mettant à la place de la douleur pour l'en bannir; car ôtez du cœur la peine, il la redemandera plutôt que de rester dans ce vide plus insupportable que la peine; mais si la religion vient à son secours, si elle le pénètre de sa sainte et fortifiante douceur, elle lui suffit; il n'y a plus ni regret, ni désir; le calme remplace l'orage des passions; un amour sublime, une espérance ineffable, lui font regarder en pitié les maux dont il était la proie et qu'il vient de rejeter loin de lui.

CHAPITRE XVII.

Celui qui aime la sagesse aime la vie.
(Ecc., chap. 4.)

« J'aime la vie et la cultive telle qu'il a plu à
» Dieu de nous l'octroyer.... On fait tort à ce grand
» et tout puissant donneur de refuser son don,
» l'annuler et le défigurer (1). »

En effet, dire qu'il ne faut s'attacher ni à la terre, ni aux objets qu'elle renferme, n'est-ce pas un précepte d'ingratitude envers celui qui les a créés, un précepte d'égoïsme commandé à chaque homme envers ses semblables? Pouvons-nous sans ingratitude mépriser les dons du Ciel, étouffer les sentimens qu'il a placés dans notre cœur, rester froids spectateurs de ce qu'il a fait pour nous? Pourquoi serions-nous placés au milieu de tant de magnificence et de biens, si ce n'est pour en jouir et en profiter? Pourquoi dédaigner ce monde parce qu'il n'est pour nous qu'un séjour de pas-

(1) Montaigne, *Essais de morale*.

sage? Le voyageur qui parcourt de belles contrées, refuse-t-il les jouissances qui lui sont offertes parce qu'elles ne sont qu'instantanées? Et devons-nous rejeter celles d'ici-bas parce que la générosité divine nous en prépare encore de plus durables et de plus parfaites? N'est-il pas plus naturel de les goûter avec reconaissance? La reconnaissance dispose à aimer le bienfaiteur, et l'amour est le meilleur moyen de mériter les bienfaits.

C'est un précepte d'égoïsme de dire qu'il ne faut s'attacher ni à la terre ni aux objets qu'elle renferme, parce que nous n'y trouvons que décevance et fragilité; c'est vouloir détruire l'enthousiasme du cœur et détruire la vertu même, car il n'y a pas de vertu là où il n'y a pas de sentiment, et il n'y a pas de mérite là où il n'y a pas de sacrifice. Si nous sommes persuadés que notre âme doit être impassible pour être parfaite, qu'on doit l'habituer à se regarder comme étrangère à toutes les autres; si nous parvenons à ce degré de stoïcisme où nous pourrons sans douleur voir la mort moissonner nos parens, nos amis; si, sans regrets, nous ne voyons là que l'accomplissement de leur destinée et de la nôtre; quels sacrifices aurons-nous à offrir? Quels résultats peut avoir une aussi triste morale?

Ce n'est pas celle de notre Seigneur, lui qui, en descendant dans la nature humaine, n'a point dédaigné les caresses d'une mère, les charmes de l'amitié, et même les amusemens innocens de la

vie..... Et quand il montre sa toute-puissance, n'est-ce pas pour sécher des larmes, rendre une fille à son père, un frère à ses sœurs? Il est homme pour aimer et souffrir; il est Dieu pour avoir pitié de la douleur et de la faiblesse. Ce divin exemple ne nous enseigne-t-il pas à aimer ce qui est digne d'amour, à admirer ce qui est digne d'admiration, à pleurer ce qui est digne de nos regrets?

Ainsi, *celui qui aime la sagesse aime la vie*, parce qu'il n'en connaît que les véritables jouissances, qu'il sait apprécier les avantages de sa position, en vaincre les difficultés, et en surmonter les peines : il trouvera le bonheur dans l'hymen parce qu'il en remplit les devoirs; il le trouvera dans le célibat parce qu'il aura les vertus qui le sanctifient. Content de lui-même, il ne craindra pas la solitude; plein d'amour et d'indulgence pour ses semblables, il se plaira au milieu d'eux. Il aimera la pauvreté parce qu'il trouvera, dans cette manière étroite de vivre, la liberté. Il aimera les richesses parce qu'elles lui donneront les moyens de satisfaire sa bienfaisance. Il aimera la gloire parce qu'il s'en servira pour faire adorer la vertu. Il ne fuira pas les grandeurs parce qu'il se trouvera mieux placé pour étendre ses regards sur les maux et les iniquités qui demandent compassion et justice, sur les belles actions et les talens qui restent sans récompense et sans encouragement.

C'est ainsi que l'homme sage et vertueux puise

partout des moyens de félicité. Dans son âme tous les sentimens sont épurés; elle peut goûter tous les plaisirs, sentir toutes les douleurs, sans oublier sa véritable destination. Il n'y a de fruits défendus sur la terre que ceux du vice; si l'on n'y touchait jamais, jamais il n'y aurait de maux, et le bonheur que nous y trouverions, loin de nous détacher du Ciel, tendrait à nous y élever.

Puisque cette vie n'est qu'un pélerinage, cherchons à le faire agréablement et sans fatigue. Partout on peut trouver à s'y reposer; et, si l'on mesure sagement ses forces, on peut arriver sans les avoir épuisées, parce que Dieu nous les donne toujours en proportion de la longueur et des difficultés du chemin que nous avons à parcourir. Mais, pour que ce voyage soit doux et facile, il faut être bien convaincu que nous devons tous arriver au même but; il faut s'unir comme frères et compagnons de voyage, marcher d'accord, s'aider mutuellement à porter son fardeau : le plus fort prêtera son bras au plus faible; le plus éclairé conduira l'aveugle; et celui dont les provisions sont plus abondantes les répandra là où il n'y en a pas. Ainsi conduit par la sagesse, éclairé par la religion, animé par l'amour de ses semblables, chacun de nous, pélerin de la vie, loin de dédaigner la terre et les objets qu'elle renferme, s'applaudira d'y avoir passé.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DU DEUXIÈME VOLUME.

SUITE DU LIVRE PREMIER

LIVRE DEUXIÈME.

LIVRE TROISIÈME.

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.



